

**LE BŒUF DANS L'ANKAIZINANA**

**Son importance sociale et économique**

par

L. MOLET

Au début de ce travail, nous tenons à adresser nos remerciements les plus vifs aux membres du Service de l'Élevage, à M. P. FLORET, Directeur de la Station agricole de Betainkankana, et à tout son personnel, à MM. ROUANET et LOUTREL, Chefs du District de Bealanana, et à tous ceux, Européens ou Malgaches, qui ont facilité nos enquêtes ou nous ont communiqué les documents dont nous pouvons faire état dans ces pages.

**INTRODUCTION**

Le bœuf, à de nombreux points de vue, tient à Madagascar une place de premier ordre.

Aux yeux de tous les Malgaches, le bœuf, ou plus exactement le zébu, possède un caractère sacré qui le distingue des autres animaux et le rapproche de l'homme. Aucun travail d'ethnographie sur les populations de l'île ne doit le passer sous silence et son étude, pour certaines régions, peut servir de fil conducteur pour aborder les principaux problèmes de la vie indigène.

C'est tout spécialement le cas pour une région du Nord, souvent citée mais encore mal connue, l'Ankaizinana, dont le climat conviendrait particulièrement aux Européens qui désireraient se fixer dans l'île.

Pourvue d'immenses pâturages que broutent des bœufs innombrables, l'Ankaizinana est actuellement peu peuplée et reste à l'écart de la civilisation occidentale. Son intégration dans l'économie mondiale impliquerait certains changements, mais lui conserverait vraisemblablement sa vocation pastorale.

Bien que le riz et le café y poussent, le pays tire sa richesse de son troupeau. Les bœufs, incessante préoccupation des populations, sont associés à tous les instants de la vie humaine. Une enquête sur le bœuf dans cette région, du point de vue ethno-économique, nous introduira dans la vie

courante indigène, nous en montrera les aspects complexes et soulignera la constante interpénétration des éléments matériels et spirituels.

Une meilleure compréhension de la réalité indigène fera ressortir son originalité vis-à-vis des concepts européens.

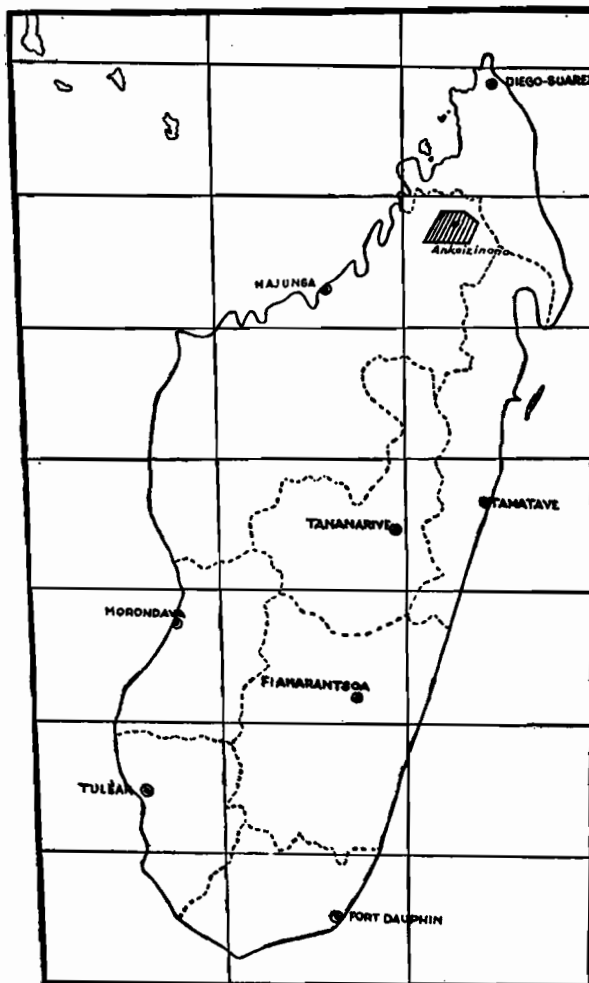


FIG. 1. — Croquis de Madagascar.

Nous avons mené cette enquête avec le souci constant d'entrer aussi complètement que possible dans la mentalité indigène pour la saisir par le dedans et ressentir toutes choses dans son climat particulier. La publication en français implique toutefois une confrontation de ses manifestations avec les idées courantes des Occidentaux.

Pour l'exposition de nos résultats, nous suivrons les grandes lignes suivantes.

Nous présenterons tout d'abord l'élevage des bœufs dans l'Ankaizinana, puis, successivement : la place du bœuf dans la vie matérielle indigène ; son rôle dans la vie spirituelle, sa place dans les manifestations artistiques et son importance affective ; les actes juridiques passés à propos des bœufs ; l'importance des bœufs dans la vie économique de la région et des régions voisines ; enfin les diverses influences exercées par les Européens sur l'élevage et leur retentissement possible sur l'économie de la région.

## CHAPITRE PREMIER

### **L'élevage des bœufs dans l'Ankaizinana**

Après quelques renseignements très généraux sur le pays, les populations et l'élevage des bovins, nous donnerons des précisions sur les pâturages, puis sur la variété de zébu propre à l'Ankaizinana.

Nous examinerons ensuite les classifications indigènes des animaux selon le sexe, l'âge, les cornes et les robes. Les marques feront l'objet d'un paragraphe spécial.

Puis nous aborderons les techniques indigènes de l'élevage des bovins, la répartition des troupeaux selon la composition ethnique des villages et essaierons de chiffrer le cheptel réel de cette région.

### *GÉNÉRALITÉS SUR L'ANKAIZINANA*

L'Ankaizinana ne comprend pour les Malgaches du Nord de l'Ile que la région bien délimitée formant le bassin supérieur de la Maevarano.

### ESQUISSE GÉOGRAPHIQUE

#### SITUATION - LIMITES

Les limites de cette région épousent les lignes, parfois très capricieuses, de partage des eaux de divers bassins drainés par des rivières ou des fleuves allant vers le Nord, comme le Sambirano ou la Mahavavy, vers l'Est comme les affluents de l'Antainambalana, la Manampatrana et l'Amparihy ; vers le Sud comme la Sofia et l'Irony. Vers l'Ouest, la région laisse s'échapper la Maevarano au seuil de Sandrakotahely.

C'est au Sud du massif montagneux du Tsaratanana, comprenant le plus haut sommet de l'Ile, culminant vers 2.890 m, que la Maevarano prend sa source, ainsi que ses deux principaux affluents : la Bealanana et le Sandrakota.

#### GÉOLOGIE

Cette région est constituée par des massifs septentrionaux du socle cristallin qui forme la dorsale de l'Ile. Une série d'énormes fractures a provoqué à des époques diverses des phénomènes volcaniques, dont d'importantes

coulées de laves. Actuellement la sédimentation des dépressions se poursuit activement par suite d'une érosion très considérable qui s'exerce principa-

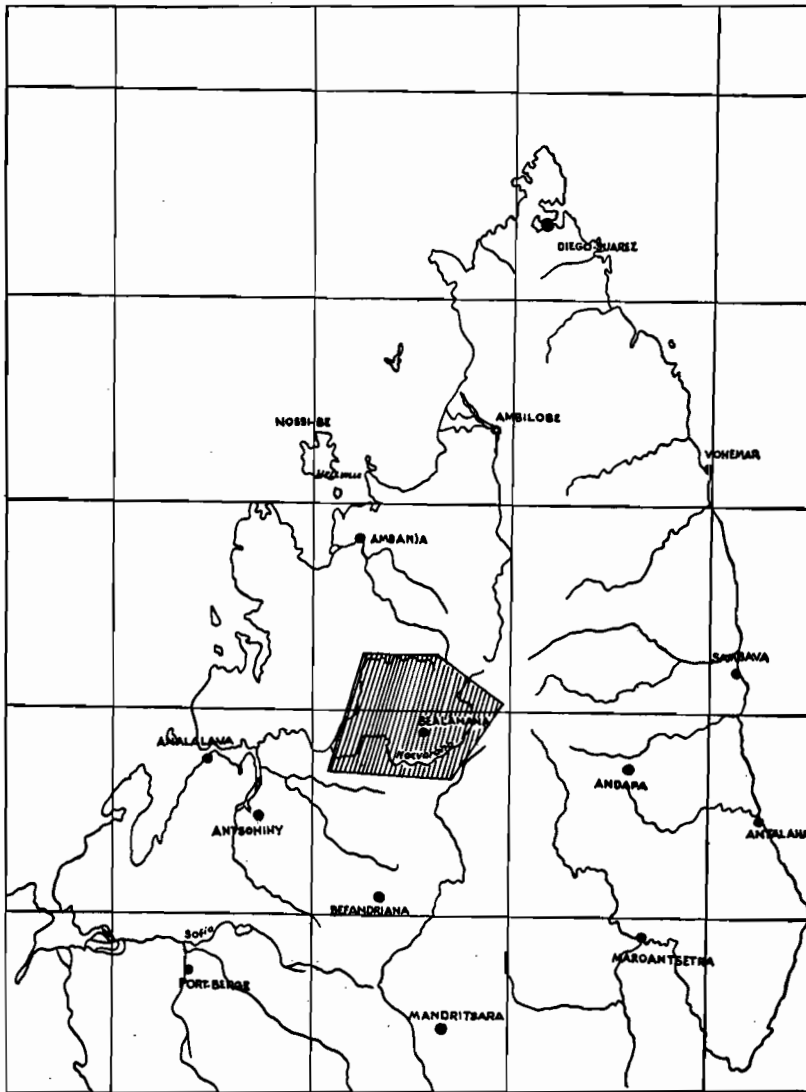


FIG. 2. — Situation de l'Ankaizina dans le Nord de l'île.

lement aux dépens de la cuirasse latéritique et qui détermine des « lavaka », arrachements de terrains aux bords abrupts caractéristiques (1).

(1) BESAIRIE, 1936, p. 18-21. Depuis la rédaction de notre travail, une importante étude pédologique sur l'Ankaizina a été publiée par P. SÉGALEN et G. TERCINIER dans les *Mém. Inst. sci. Madag.*, D, III, 2, 1951, p. 181-283.

## RELIEF

L'ensemble se présente comme une vaste dépression ceinturée de hauteurs s'abaissant graduellement du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest et dont l'altitude dépasse 2.000 m autour de Mangindrano, reste à 1.899 m au mont Antsatrana à l'Est, et à 1.824 m. au mont Ambatoharanana qui lui fait pendant à l'Ouest. Le mont le plus central de l'Ankaizinana, l'Analabe-Beroitra atteint 1.838 m. Au Sud, nous trouvons les monts Ambodilaitra (1.698 m) et Befosa (1.670 m).

Ces sommets parfois aigus et aux arêtes vives quand ils sont élevés, sont reliés par des chaînons qui forment une succession de croupes usées, arrondies, présentant sur leurs flancs d'énormes arrachements qui s'avivent à chaque saison des pluies. Ces chaînons ont souvent une orientation sub-méridienne tendant à s'infléchir vers l'Ouest. Entre eux s'étendent de vastes plaines alluviales de montagne, plus ou moins horizontales, dont les fonds sont occupés par des lacs ou des marais. Ceux-ci sont en train de se remplir et de se colmater avec les matériaux provenant de l'érosion des reliefs qui les entourent. Il y a ainsi une série de bassins indépendants et surtout d'immenses cuvettes au milieu desquelles la Maevarano et ses affluents laissent divaguer leurs méandres. Ces cuvettes s'organisent elles-mêmes en deux systèmes : la Haute et la Moyenne Maevarano.

Au Nord, la Haute Maevarano draine la cuvette de Mangindrano (24.220 ha) ayant la forme d'un vaste triangle dont les sommets seraient approximativement Mangindrano au Nord, Antsatrana au Sud-Ouest et Ambovonaomby au Sud-Est ; puis un affluent de gauche draine la plaine d'Ambatoriha (9.850 ha) qui remonte vers l'Est-Sud-Est au delà d'Ambodimandresy jusqu'à Marobilahy.

Au Sud, la Moyenne Maevarano draine par son affluent de droite, la Bealanana, les cuvettes de Bealanana et de Betainkankana couvrant ensemble 8.290 ha, puis elle draine elle-même, plus au Sud, la cuvette d'Ampaminty-Ambatosy, celle d'Anjanaborona, celle d'Ambodivohitra s'étendant au total sur 11.600 ha.

La partie Nord et la partie Ouest de l'Ankaizinana sont des régions granitiques, formant une série de plateaux en gradins, avec quelques intrusions volcaniques. Les rivières, Ambatomainty et Sandrakota, y ont creusé de profondes gorges dont les pentes sont souvent escarpées.

## CLIMAT

Cette région jouit d'un climat spécial explicable par le concours de divers facteurs. L'Ankaizinana participe au climat tropical de mousson du Nord malgache, mais tempéré par l'altitude qui varie entre 1.000 et 2.000 m, et modifié assez profondément par l'immédiate proximité de l'énorme massif montagneux et boisé du Tsaratanana d'où descendent des vents froids et humides.

Il y a ainsi deux saisons distinctes : la « saison sèche » froide, fréquemment brumeuse, où le vent souffle fort, d'avril à novembre, avec parfois des averses en juin et juillet ; puis la « saison des pluies », plus chaude, où les précipitations sont maxima.

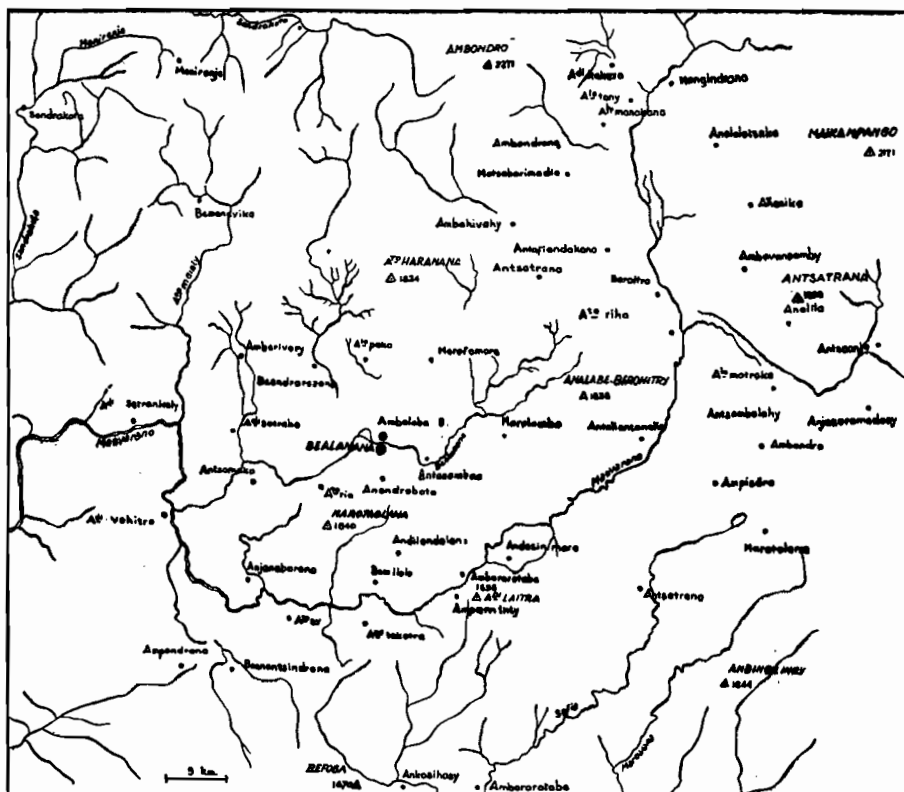


FIG. 3. — Croquis de l'Ankaizinana. Sommets, cours d'eau, villages.

Il est tombé en moyenne 1.320 millimètres d'eau par an répartis sur 96 jours, pendant les onze dernières années ; le mois le plus pluvieux étant le mois de mars.

La température moyenne reste comprise entre 11°8 et 27° avec des minima atteignant 5°1 et des maxima de 32°2.

Le vent y souffle en permanence, mais se trouve influencé par la direction des vallées. Le ciel est souvent nuageux.

## HYDROGRAPHIE

Elle résulte à la fois du climat et du relief. Les chaînons montagneux

déterminent des systèmes fermés de lacs et de marais à des altitudes différentes. La présence de seuils rocheux par où le fleuve Maevarano s'écoule difficilement a déterminé des niveaux de base locaux stables.

L'érosion très active en saison des pluies contribue à augmenter la charge des cours d'eau, ralentit leur vitesse d'écoulement, encombre leur lit, provoque le comblement des vallées. Ces cours d'eau tracent des méandres très mobiles.

En saison des pluies toutes les rivières sont gonflées, rapides et chargées de terre.

L'exiguïté des seuils empêche un écoulement suffisant lors des grosses pluies de l'hivernage et provoque de vastes inondations annuelles. En saison sèche, les rivières s'amenuisent progressivement et souvent nombre de leurs affluents ne les rejoignent plus et se perdent dans les terrains inégaux des fonds de vallées.

Le fleuve principal est la Maevarano sourdant des pentes boisées méridionales du Tsaratanana. Il ne tarit jamais. Coulant vers le Sud jusqu'au seuil de Beroitra, il passe ensuite dans une plaine, qui se resserre parfois en couloir zigzagant entre des séries de petites collines qui l'obligent à décrire un vaste arc de cercle dont la convexité est tournée vers le Sud et le font couler vers le Sud-Ouest. Après la trouée d'Anjohibe, il retrouve plus de sérénité dans les vastes cuvettes dont nous avons fait mention et coule vers l'Ouest puis vers le Nord, reçoit la Bealanana et continue jusqu'à sa rencontre avec l'Ambatomainy. Après quoi, il dévale vers l'Ouest dans des gorges resserrées, reçoit des affluents de droite et de gauche dont le plus important est le Sandrakota qui sourd lui aussi des pentes avancées du massif culminant. La dénivellation entre Mangindrano et Ambodivohitra est de 100 m (1.150-1.050 m) pour un parcours de plus de 120 km. Ces cours d'eau ne sont jamais navigables.

#### VÉGÉTATION - FAUNE

La végétation se répartit par zones déterminées par le relief.

La plupart des hauteurs au-dessus de 1.700 mètres sont boisées, particulièrement au Nord et à l'Est. Au-dessous, les pentes et les croupes sont couvertes d'herbes et de bruyères. Des arbustes poussent dans les creux et les ravins.

Les cuvettes, selon la composition du sol et la proximité de l'eau, portent des Graminées diverses et des Légumineuses herbacées ou des arbustes. Les marais permettent la croissance de divers joncs et Cypéracées.

Si les quadrupèdes sauvages sont rares (sangliers et hérissons), les zébus

---

PL. I. — a. Le rocher d'Ambatorihana Sud. — b. Les « lavaka ». — c. Un lac. Matsaborimena. — d. Les fonds marécageux. Ambatorihana Nord. — e. Un village. Anamboriana. — f. Les rizières irriguées de Bealanana.



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

domestiques trouvent dans cette région un habitat de choix. Les crocodiles, pourchassés, ont à peu près disparu.

Les oiseaux — du moins les espèces aquatiques — sont très nombreux, tant sauvages que domestiques.

Les insectes abondent surtout dans les bois et les marais : beaucoup d'espèces sont comestibles. On ne rencontre guère de termites.

#### DIVISIONS ADMINISTRATIVES

L'Ankaizinana correspond sensiblement aux cantons administratifs de Bealanana et de Mangindrano formant ensemble le gouvernement de Bealanana, constituant lui-même la moitié Nord-Ouest du district dont le chef-lieu est à Bealanana et dont la moitié Sud-Est forme le gouvernement d'Autsakabary, comprenant les cantons d'Autsakabary et Matsondakana. Cette division fait présentement l'objet de remaniements, mais nous permet d'utiliser — avec toutes les précautions d'usage — dans la suite de notre travail, les statistiques administratives établies dans les cantons et qui nous ont été communiquées.

#### POPULATION

Les habitants, disséminés dans les rizières une grande partie de l'année, se regroupent le reste du temps dans des villages situés à la périphérie des cuvettes, sur des pentes ou des éminences leur permettant d'échapper aux inondations. D'importance variable (de 30 à 400 habitants), ces villages sont essentiellement des agglomérations rurales, vivant en économie fermée, sans aucun artisanat constitué, ni commerce proprement dit.

La seule agglomération urbaine est le chef-lieu administratif, Bealanana, dont l'importance s'explique par des raisons historiques et l'emplacement par des considérations stratégiques.

L'Ouest, où dominent les plateaux (de Bemanevika), sont quasi déserts.

On compte, en fin 1951, 18.628 habitants.

*Composition ethnique de la population.* — Nous ne pouvons dans ce travail nous étendre longuement sur ce sujet. Contentons-nous de dire que dans l'Ankaizinana se trouvent plusieurs groupes de populations. Quelques groupes Sakalava très métissés surtout dans le Nord, autour de Mangindrano ; des noyaux Sihanaka ; une grande masse Tsimihety, relativement homogène et très prolifique ; des familles isolées venues de l'Est : Betsimisaraka, ou du Sud : Merina fonctionnaires, Betsileo, Taimoro et Taisaka cultivateurs. Enfin, une vingtaine d'Européens, presque tous groupés à Bealanana, quelques Makoa.

Malgré cette disparité des groupes ethniques, l'Ankaizinana présente une réelle unité, surtout en ce qui concerne l'élevage et l'utilisation du bœuf.

## L'ÉLEVAGE

L'élevage ne concerne presque exclusivement que les bovidés. En effet, si les volailles sont très nombreuses, le mouton et la chèvre sont soumis à des conditions géographiques défavorables, et la chèvre et le porc sont l'objet de répugnances d'origine religieuse.

Alors que la moyenne pour Madagascar est de 3 têtes de bovidés pour 2 habitants, elle est pour le district de Bealanana de 3 à 4 têtes par habitant (140.000 bovidés pour 38.000 habitants en 1950) (2).

Cette forte moyenne tient à plusieurs raisons; la principale est l'existence d'excellents pâturages dont l'étude a été faite à plusieurs reprises (3). Nous n'en ferons donc qu'un résumé.

## LES PÂTURAGES DE L'ANKAIZINANA

Comme nous l'avons vu, l'Ankaizinana est une région très montagneuse, découpée en tous sens par des chaînons très atteints par l'érosion régressive qui provoque de nombreuses ramifications et des vallées d'aspect divers. Les unes très étroites, en gorge, les autres étendues, plates, élargies en plaines qui constituent des pâturages d'excellente qualité.

Le climat, frais d'octobre à avril, est froid d'avril à octobre. Les pluies sont abondantes pendant l'hivernage. Les brumes et brouillards maintiennent, le reste de l'année, une humidité constante très favorable à la végétation herbacée.

Au point de vue des pâturages, on peut diviser la région en chaînes montagneuses, plateaux et cuvettes.

## LES CHAÎNES MONTAGNEUSES

Leur valeur pour l'élevage est faible n'ayant que peu de pâturages assez bons.

*Au Sud et au Sud-Est*, les crêtes au-dessus de 1.700 m constituent des pâturages très médiocres; les versants ont de bons pâturages de saison des pluies, à condition que la pente ne soit pas trop rapide: région d'Ambo-divohitra et d'Ambatosy. Les nombreux animaux qui paissent dans ces régions descendent dans les vallées dès que les eaux commencent à se retirer.

(2) Déjà LOCAMUS en 1896 (p. 31-32) notait: « A Befandriana, à Mandritsara et dans les villages qui environnent Mouratsange (Norotsanga), on compte trois fois plus de bœufs que d'habitants ».

(3) ROUQUETTE, p. 251-262. — DUFOURNET, 1950 a, p. 593-605. — BOSSER et RIQUIER, Carte d'utilisation des sols au 1 : 20.000, feuille de Bealanana, Ankaizinana. Publiée par l'Inst. Sci. Madag. et Bureau Conserv. des Sols, Tananarive, 1958.

A l'Ouest, court une chaîne le long de la rive droite du Sandrakota. La terre n'est pas mauvaise et les pâturages sont excellents mais relativement peu fréquentés car la pente y est trop raide. Le fond de la vallée du Sandrakota a un sol fertile déjà occupé par des cultures. Les affluents de gauche du Sandrakota sont encadrés par des chaînons dont les pentes sont trop rapides. La région est déserte car l'utilisation de ces vallées étroites et encaissées exigerait des déplacements difficiles en pays très accidenté.

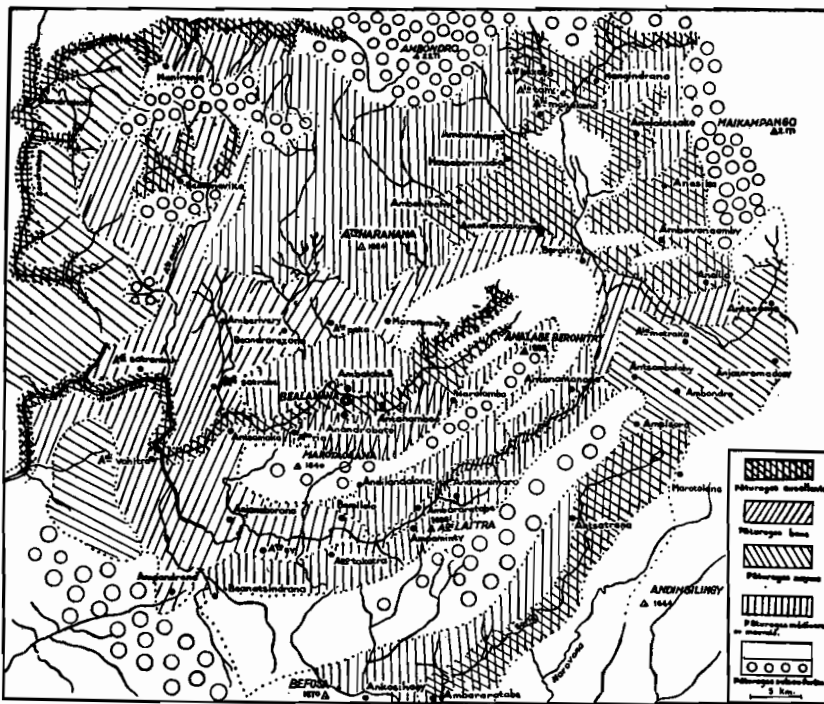


FIG. 4. — Répartition des pâturages.

Au Nord, le plateau entre Besingoala, Ambahivahy, Beandrarezona et l'Ambatomainy constitue des pâturages passables en saison des pluies, mais stériles en saison sèche.

Au Nord-Est, à la limite de la cuvette de Mangindrano, Añesiky et Ambo-voanomy, les crêtes sont pauvres, mais les versants constituent de bons pâturages de saison des pluies.

Sur les chaînes « tout s'associe pour faire de ces régions dénudées des espaces plus dénudés encore. Le remède sera dans le reboisement... » (ROUQUETTE).

## LES PLATEAUX

*Le plateau de Bemanevika* est en général excellent. Il pourrait donc prendre une très grande importance. Ce plateau, actuellement désert, pourrait facilement être transformé en concessions d'élevage.

*Le plateau du Nord-Est* de Bealanana, au Sud de Beroitra, comporte des pâturages foncièrement mauvais dus au sol pauvre. Le long des cours d'eau, des bas-fonds humides fournissent cependant aux troupeaux, en suffisante abondance, un fourrage d'excellente qualité.

« En résumé, le haut du plateau fournit pendant la saison des pluies « en qualité suffisante un fourrage un peu grossier, trop riche en manevika, « alors que celui des versants est excellent. Pendant la belle saison, la végétation se dessèche et les animaux descendent alors vers les plaines » (ROUQUETTE).

## LES CUVETTES

Elles sont d'une étendue et d'une fertilité remarquables ; elles répondent à la vallée du Maevarano et à celles de quelques affluents. On y distingue :

a) Des espaces submergés en toute saison, de valeur nulle, surtout étendus dans la région Nord-Est de l'Ankaizinana, sans interruption de Mangiudrano à Beroitra, le long de la Maevarano et remontant jusqu'aux environs d'Ambovonaomby et d'Añesiky en suivant les vallées des affluents de gauche.

Les petites chaînes qui séparent les divers bras du marécage sont squelettiques et leur végétation d'une pauvreté extrême.

b) Entre ces chaînons stériles et les parties submergées s'étend une bande plus ou moins large, plate ou en pente douce ; recouverte d'un épais tapis de Graminées qui constitue un pâturage dont le fourrage, vert en toute saison, est d'excellente composition, elle fournit ainsi aux animaux une nourriture abondante toute l'année.

c) Les parties alternativement submergées puis délaissées par les eaux offrent une végétation plus mêlée et de valeur moindre, mais elles n'en constituent pas moins une précieuse réserve fourragère pour les derniers mois de sécheresse.

*Les meilleures régions* sont donc : les bords de la cuvette de Mangiudrano, le manchon autour de la Maevarano à Beroitra, les cuvettes drainées par la moyenne Maevarano et la Bealanana, enfin le plateau de Bemanevika.

A Madagascar, l'élevage est en rapport direct avec l'existence et la richesse des pâturages de saison sèche. En effet, en saison des pluies, grâce à la pousse rapide des Graminées, les pâturages ne manquent à peu près nulle part. Or, nous l'avons vu, l'Ankaizinana, sous le rapport des pâturages

de saison sèche, est une région privilégiée, ce qui explique l'importance de son cheptel et mène à conclure qu'elle devrait devenir un centre d'élevage de premier ordre.

#### LE ZÉBU DE L'ANKAIZINANA

Le zébu de l'Ankaizinana est une variété de zébu malgache, dont on reconnaît l'ancêtre certain dans le zébu de l'Inde (*Bos indicus*) à plus d'un trait, comme par exemple à l'ombilic, le pli de peau caractéristique (4).

Sans nous attarder à vanter les qualités, encore largement améliorables, de ce bovidé parfaitement adapté au pays, il convient cependant d'en souligner la rusticité, la sobriété et la frugalité, la vigueur et la mobilité, enfin la grande résistance aux ectoparasites et à certaines maladies (5).

Le zébu de l'Ankaizinana est « très caractéristique par son tronc allongé, « près de terre, son poitrail large, ses fortes cornes en lyre, son embonpoint « remarquable qui le faisait beaucoup apprécier des exportateurs de Vohé- « mar, à destination de Maurice ; son poids atteignait facilement, autrefois, « 400 à 450 kilos » (6).

Actuellement cette variété continue à prospérer et certains sujets atteignent fréquemment 400 kg et plus. Les acheteurs leur préfèrent généralement les bœufs de 300-375 kg qui voyagent plus facilement et avec un amaigrissement moindre. Ce prélèvement d'animaux jeunes, n'ayant pas atteint leur complet développement, amène forcément un amoindrissement du format moyen des animaux. D'autres circonstances interviennent aussi, qu'il conviendra de déterminer en examinant l'élevage des bœufs dans l'Ankaizinana.

#### CLASSIFICATION INDIGÈNE DES ZÉBUS (7)

Les Malgaches de la région distinguent et classent les animaux selon

(4) Madagascar, II, p. 6-7.

(5) SZABUNIEWICZ, p. 347-368.

(6) Madagascar, II, p. 5-6.

(7) Comparons ce qu'écrivait le botaniste CHAPELIER, dans sa 31<sup>e</sup> lettre, du 30 nivôse an XIII (21 janvier 1805), p. 356-357.

« Les bœufs (*ahombé*.-*Vulgo* !), dont les troupeaux sont si nombreux aujourd'hui dans toute l'étendue de la côte Est de cette grande Isle, sont venus de chez les Saka-lavas, peuple qui habite la côte Nord-Ouest de la dite Isle. L'époque de cette introduction n'est pas très reculée, suivant la tradition orale de ces peuples qui font venir de la mer les premiers bœufs qui ont propagé chez eux les bœufs sauvages (*Hahombé-manga*.-*Vulgo* !) des environs du Cap d'Ambre (*An-d'-rai-avaratch*.-*Vulgo* !). Les leurs, disent-ils, en proviennent, et sont, assurent-ils encore, la souche primitive des troupeaux sans nombre qui couvrent maintenant leurs plaines et leurs montagnes.

Le bœuf domestique de Madagascar offre les variétés suivantes, savoir :

1<sup>o</sup> *Hahombé bouri*.-*Vulgo* ! Le bœuf sans cornes.

2<sup>o</sup> *Hahombé kotchan*.-*Vulgo* ! Le bœuf à cornes pendantes et vacillantes, non adhérentes

le sexe, l'âge ou la taille, l'utilisation, et décrivent chacun d'eux en s'appuyant sur les divers aspects de la robe et accessoirement des cornes.

C'est cet ensemble de détails particuliers, résumés dans le nom donné à chaque animal, qui permet d'en donner un signalement précis, tel qu'il est porté sur les passeports de bovidés.

### LE NOM DES BŒUFS

Le nom implique ou comporte essentiellement l'indication du sexe, de la robe.

#### LE SEXE

Pour les *femelles*, velles, génisses, vaches, on indique simplement le nom de la robe : *fotsirambo*, *mandrovo*.

Pour les *mâles*, veaux, taurillons, taureaux et castrats, on fait précéder le nom de la robe du démonstratif (avec la nuance masculine) *le* ou *lai* : « *lemarijy*, *laimasao*.

Pour insister sur la qualité du *taureau* (*jao*), on intercale cette indication : *tejao fitamena*.

On ne souligne l'état de castrat (*vositra*) que pour les animaux gras.

On y ajoute accessoirement la taille, éventuellement la forme particulière des cornes.

#### L'ÂGE ET LA TAILLE

L'âge ou la taille, qui lui est corrélatif, s'expriment par les mots suivants :

*betoitra* = vache pleine.

*vao teraka* = veau qui tète (littéralement, qui vient de naître).

*mahôta* = veau sevré (10 mois).

*tomboay-lahy* ou *vavy* = jeune d'un an (mâle ou femelle).

*sakantsakany* (lahy, vavy) ou *sakany* = jeune de deux ans.

*vantony lahy* = taurillon de trois ans.

*vantony vavy* = génisse de trois ans.

(*aomby*) *lahy* ou *vatan-dreny* = adulte mâle de plus de 4 ans.

à la partie osseuse du crâne, mais seulement attachées à la peau.

3° *Hahombé-ambane-tandrouc*.-*Vulgo* ! Le bœuf à quatre cornes (cornes jumelées).

4° *Hahombé-voucitch*.-*Vulgo* ! Le bœuf châtré, improprement appelé bœuf patate.

OBS. — La castration (tamoucérane-*Vulgo* !) qu'opèrent les Malgaches avec beaucoup de succès sur les jeunes taureaux leur donne ces bœufs de grosseur monstrueuse, connus aux Isles de France et de la Réunion sous la dénomination impropre de bœufs patates.

5° *Hahombé-tamanan*.-*Vulgo* ! C'est la vache devenue stérile par son trop d'embonpoint.

6° *Hahombé-tsondrou*.-*Vulgo* ! Le bœuf à cornes renversées en avant.

7° *Hahombé-baca*.-*Vulgo* ! Le bœuf à cornes renversées en arrière.

Le bœuf sauvage des environs du Cap d'Ambre se distingue aisément du bœuf domestique par sa taille qui est moindre et par l'absence ou le peu d'apparence de sa loupe (*tchafoune*) ou de cette masse adipeuse et vacillante souvent d'une grosseur prodigieuse dont le garrot ou partie supérieure aux épaules est comme surchargé dans le bœuf domestique.

*kalenany* ou *vavy* = vache de plus de 4 ans.

*doktera* = gros bœuf de 10 ans et plus.

*rôka* = vieil animal édenté de 18-20 ans.

#### LES CORNES (*ampondo*)

L'aspect des cornes des animaux adultes donne lieu aux appellations suivantes :

*denda* = cornes s'écartant au maximum.

*goroko* = cornes dont les pointes vont à la rencontre l'une de l'autre.

*dimba* ou *dimbana* = cornes dont l'ensemble forme un segment de spirale serrée.

*panga* = cornes bien dressées vers le ciel.

*mitsangana* = cornes s'élevant en lyre.

*mivanditra* ou *mamitsoko* = cornes très longues tournées vers l'arrière,

*tsondro* = cornes tournées vers l'avant.

*solatra* = une des cornes descend vers le mufle.

*sola-droy* = les deux cornes descendent vers le mufle.

*mapoaka* = une des cornes brisée.

*kôlrana* = cornes flottantes, non fixées au crâne.

*sambilo* = bœuf né avec une seule corne.

*omby bory* = le bœuf sans cornes.

*sari-bory* ou *saro-bory* = cornes avortées qui n'atteignent pas leur plein développement (surtout chez les vaches).

Les cornes longues et bien développées sont les plus prisées. Souvent cependant les cornes sont taillées et orientées de façon à devenir *solatra* ou *sola-droy* (pour les bœufs porteurs).

Un taureau devra normalement avoir les cornes *denda* ou *mitsangana* afin d'être apte à combattre. Un taurillon dont les cornes donnent à penser qu'elles ne se développeront pas convenablement sera écarté, par la castration, du rôle de reproducteur et de défenseur du troupeau, car il ne pourrait être victorieux dans les combats.

L'état des cornes donne lieu à de nombreux proverbes *tsimihety* :

*Aombilahy goroko tsy mi findra bay.* — « Un taureau dont les cornes courbes tendent à se rencontrer blesse son adversaire toujours au même endroit. » Se dit de quelqu'un qui se défend toujours de la même façon.

*Aombilahy denda mahay manôhana ady.* — « Un taureau dont les cornes s'écartent sait bien se défendre », comme quelqu'un qui empêche de passer en écartant les bras.

*Ampodon'aomby fôtsy tsy mamôny anôvana.* — « Les cornes d'un bœuf blanc (transparentes) ne cachent pas ce qu'elles contiennent. » Se dit de quelqu'un sans hypocrisie, qui ne cache pas ses sentiments.

#### LA ROBE

L'essentiel du nom des bœufs est la désignation de leur robe. Cette désignation varie d'une tribu à l'autre, voire même d'une région à l'autre. Les robes

sont d'une extrême complexité et les mots pour les exprimer ou les désigner sont très nombreux. Parfois deux ou plusieurs mots valent pour la même robe, par exemple, *jôby* (sakalava), *mainty* (tsimihety du Nord), *maintimpontry* (tsimihety du Sud).

Néanmoins certaines couleurs revenant plus souvent servent dans des mots composés. De même certaines formes de taches permettent de définir des familles de robes. Enfin des noms spéciaux sont employés pour les robes plus rares que les autres pour désigner soit des teintes, soit des taches affectant certaines parties du corps, exemples : *volon-tsara* « belle couleur », *mena sofina* « oreilles rouges » ; ou rappellent des ressemblances avec des parures humaines : *berojo* « grosse chaîne », ou avec d'autres animaux : *lôham-panihy* « tête de roussette ».

#### ESSAI DE CLASSIFICATION DES ROBES DE BŒUFS POUR L'ANKAIZINANA

##### Couleurs principales :

*joby* ou *mainty* ou *maintipontry* = noir.  
*tomboloho* = entre noir et roux.  
*mena* = roux ou rouge.  
*mavo* = beige ou gris.  
*fôtsy* ou *malandy* (sakalava) = blanc.

##### Couleurs moins fréquentes :

*mena maizinalina* = rouge sang frais.  
*maizinalina* = obscur la nuit (paraît noir la nuit), rouge très sombre, sang caillé.  
*mavo alanana* = jaune sable.  
*marambotry* = jaune rosâtre, roux tirant sur le rose.  
*kalafia* = noir avec quelques poils roux (merina).  
*marantsifotra* = roux foncé avec des poils noirs.

Ces couleurs employées seules désignent des animaux dont la robe est unie et sans tache, sinon elles interviennent pour indiquer la couleur du fond de la robe quand celle-ci comporte des taches. Quand le fond de robe est noir, cette couleur est sous-entendue et seule la variété de tache est exprimée. On a ainsi : *fitamavo* = taches blanches sur fond gris ; *vandana* = noir avec taches blanches piquetées de noir.

Les taches peuvent affecter tous les endroits de la peau et font donner selon leur place des noms spéciaux aux bœufs.

##### Taches affectant la tête :

*mazava lôha* = face blanche y compris base des cornes.  
*masao* ou *masaha* = face blanche non compris base des cornes ni oreilles.  
 Variété : *masao sirana* = tache blanche plus importante sur un côté que sur l'autre.  
*marijy* = tache piquetée depuis la base des cornes et les oreilles et descendant sur la face.  
*marijy sirana* = (plus rare) tache inégale sur les deux côtés.  
*komariko* = toutes petites taches blanches à la base des cornes, parfois une seule (chez les bœufs roux).

*bedahara* (8) = tache blanche au milieu du front.

Variété : *manjiriky* = la tache est toute petite.

Variété : *mitampara* = *bedahara* à la queue blanche.

*tombo-karina* = « trace de charbon faite avec le doigt »

ou *tebokarina* = tache noire sur le front ou la face blanche.

*gavo maso* = bande blanche allant d'un œil à l'autre.

*lôhan-karako* = « tête de perruche » — d° — mais bande plus large.

*vilanorotro* = tache sur le museau donnant l'impression du bec-de-lièvre (*aomby sima*).

*lôham-panihy* = « tête de roussette », tête noire oreilles *tomboloho*.

*mavo lôha* = face blanche, tête beige.

*makiho* = bœuf blanc avec oreilles rouges.

*mena sofina* = tête blanche, oreilles rouges.

#### *Taches affectant certaines parties du corps :*

*rango-tratra* = « poitrine griffée », taches en forme de griffures sur le poitrail et les genoux (noir).

*vakivoho* = bande blanche sur l'échine.

Variété : *volon-tety* ou *vamo-tety* = bande incomplète, n'atteignant pas l'arrière-train.

*babiarina* = dos blanc, tache noire en arrière ou sur l'arrière de la bosse.

*tomangovola* = tache blanche au sommet de la bosse.

*berojo* = taches blanches à la poitrine disposées comme un collier d'argent.

*dafo* (*mainity*) = taches piquetées sur le ventre.

*todiaña* = petites taches sur le bas-ventre.

Variété : *bandro* (*mena*) = — d° — mais autre robe que noire.

*vilazo* = taches blanches sur le ventre.

*sampihafotra* = « bandoulière d'écorce », ceinture blanche au milieu du corps.

*fehinkira* = — d° — anneau blanc dans la queue seule.

*vangy tety* = petites taches blanches sur tout le dessous du ventre.

*vody hangy* = culotte rousse, parfois aussi la tête et l'encolure.

*tapa-kala* = de deux couleurs divisant l'animal en deux parts en arrière de la bosse.

*vondro-may* = « jonc brûlé », grisâtre avec tache noire sur la nuque.

*fangitomboka* = les quatre pieds blancs.

*fotsy tanaña* = pattes antérieures blanches.

*tomany tanana* = *tomboloho* avec taches comme des larmes sur les membres antérieurs.

*malandy rambo* = queue blanche.

#### *Robes comportant des taches en général :*

*fitatra* = taches espacées, robe pie.

*fit-body* = taches sur la culotte.

*mandrovo* = taches grises, petites, sur robe blanche.

*tomany tanaña* = — d° —, sur robe noire.

*vandaña* = larges plages de couleur, comportant des points plus foncés, piquetées.

*taimborona* = taches grisâtres rappelant la « fiente d'oiseau ».

#### *Robes les plus prisées :*

*volontsara* (ou *voron-tsara*) = robe blanche et noire (Pl. III, a).

ou *vanga* = larges taches blanches ne descendant pas sur les pattes.

*haramanga* = comme *vorontsara*, mais *tomboloho* et non noire.

*volavita* = robe blanche et noire, tête blanche ; vaste ceinture blanche allant d'une épaule à l'autre, cuisses blanches.

Ces robes donnent lieu à des proverbes tels que :

« *Ombalahy vanga tsara mody tsara vô handeha.* » — « Un bœuf *vanga* est beau qu'on le regarde de face ou de dos. » Souhait que l'on adresse à quelqu'un qui part en voyage.

Les bœufs *volavita*, extrêmement rares (1 sur 10.000 disent les Malgaches), étaient considérés, parce que tels, comme propriété de droit du prince à qui on devait les mener, d'où le proverbe : « *Mpiandry aomby volavita mpa-merin-doha fa tsy tompiny* » : « Le gardien d'un bœuf *volavita*, il a droit à un cadeau (du prince quand il lui présente sa bête), mais il n'en est pas le propriétaire. »

Ce dernier proverbe nous fait soupçonner l'importance très considérable que les Malgaches attachent aux animaux nés avec telle ou telle robe et que nous verrons plus en détail dans un chapitre ultérieur.

Il n'y a pas lieu de faire ici une place spéciale aux bœufs porteurs que nous retrouverons plus loin.

#### L'ÉLEVAGE DES BOVIDÉS DANS L'ANKAIZINANA

##### LES MARQUES DES BŒUFS

Malgré la connaissance presque individuelle de chacun de leurs bœufs, les propriétaires n'auraient aucun recours ni aucune preuve pour réclamer des animaux égarés ou volés si ceux-ci ne portaient des marques extérieures spéciales à leurs maîtres.

Ces marques se font essentiellement aux oreilles, comme l'avait déjà remarqué LOCAMUS en 1896 : « Tous ces animaux sont marqués par des entailles distinctives faites aux oreilles et ces marques sont tellement variées qu'il ne se produit jamais aucune confusion et que chaque habitant du village reconnaît tout de suite à qui appartient un bœuf quelconque qu'on lui présente. »

Aussi, afin d'écarter tout soupçon sur la provenance des bœufs ayant servi aux cérémonies publiques, est-il d'usage d'exposer, pendant toute la durée de la fête, les têtes des bœufs sacrifiés afin que chacun soit persuadé que les animaux n'ont pas été volés (Pl. VII, d.).

On ne garde parfois que les oreilles coupées ras, et réunies par la bande de peau qui les joint, on les suspend à l'auvent Ouest de la maison où elles peuvent rester des mois et des années.

Cette coutume de marquer les bœufs aux oreilles serait une très vieille coutume hindoue, remontant au moins aux Vedas : « L'Atharvaveda donne

des règles du marquage et recommande spécialement un outil de cuivre pour l'opération (9). »

### BLASONS

Une étude magistrale des marques d'oreilles des bœufs a été faite par Emil BIRKELI en 1926, pour 63 clans sakalava du Sud-Ouest. Les conclusions nous en semblent valables pour une grande partie de l'Ile.

Suivant BIRKELI, citant lui-même DOULIOT, nous pouvons dire de la marque des oreilles que « c'est une découpe parfaitement définie par le nombre, la position et la dimension des échancrures. Il y a une nomenclature très précise des formes d'oreilles, termes inusités en d'autres cas, tout comme ceux du blason. Cette marque équivaut à des armoiries que chaque maître transmet à ses héritiers et dont l'ancienneté est un titre de noblesse. »

Les bœufs sont marqués vers 1 ou 2 ans. Le découpage ne comporte pas de cérémonie spéciale, il est fait avec un couteau par le propriétaire entouré et aidé de ses frères.

BIRKELI assigne trois buts à ces marques : « marquer et protéger la propriété privée ; faire distinguer les différentes familles (clans) de la même tribu ; faire distinguer la position sociale des hommes libres. »

Cette marque affecte les deux oreilles des bœufs. Elle est en principe invariable et se transmet de père en fils.

Les esclaves marquaient leurs bœufs avec la marque du maître ou celle dite « *tsi-eninga* » que nous retrouverons souvent (*sohana-latsakara*), et considérée par BIRKELI comme celles des affranchis.

A ces marques de bœufs, blasons des clans malgaches, correspondent des ancêtres qui les ont donnés et des *fady* qu'ils ont recommandé d'observer.

BIRKELI distingue 4 groupes principaux :

- un *premier groupe* : pointe des oreilles coupée, dont les noms sont d'origine presque uniquement marine » et que nous dirons par extension « aquatique », car il s'agit parfois de noms d'animaux d'eau douce ;
- un *second groupe* : oreilles dentelées ou échancrées, auquel il rattache les « *tsi-eninga* », et dont les noms les plus fréquents sont d'origine végétale ;
- un *troisième groupe* : du type en fer de lance ;
- un *quatrième* : les découpures sont en rectangle.

Sans nous attacher à cette classification, valable en soi, nous nous efforcerons de donner une liste des principales marques d'oreilles et de leurs noms, relevées dans l'Ankaizinana, avec le nom des clans qui les emploient. Cependant nous ne pourrions pas en faire un exposé complet comprenant les ancêtres et les *fady*, car il ne nous a pas été loisible de faire une telle étude qui nécessiterait des années de recherches et de contact avec les populations pour obtenir des détails suffisamment recoupés pour être considérés comme valables.

(9) BIRKELI, p. 1-2.

## RELEVÉ DES MARQUES D'OREILLES DES BŒUFS DE L'ANKAIZINANA

Les marques sont composées de dentelures et d'échancrures du pourtour de l'oreille et parfois de perforations qui portent des noms spéciaux, mais leur groupement peut être déterminé à l'avance et porter lui-même un nom particulier.

Nous verrons donc d'abord les noms des découpures composant les marques, puis les marques qui portent un nom, enfin les marques, portant sur les deux oreilles, particulières aux groupes ethniques de l'Ankaizinana.

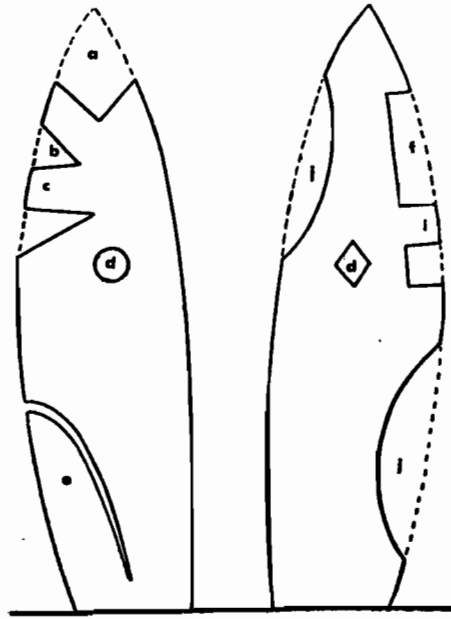


FIG. 5. — Schéma des découpures d'oreilles de zébu. — *a*, sôhaña ; *b*, tiliny ; *c*, betiliny ; *d*, mirika ; *e*, latsakara ; *f*, lalotra ; *g*, lelampamaky ; *h*, kitsoany.

## NOMS DES DENTELURES, ÉCHANCRURES, PERFORATIONS (fig. 5)

- a. Sôhaña* = (extrémité de) navette de tisserand.
- b. tiliny* = échancrure en V dont une branche est perpendiculaire au bord et l'autre oblique.
- c. betiliny* = 2 échancrures en V, délimitant une dentelure carrée.
- d. miriky* = perforation circulaire ou losangique.
- e. latsakara* ou *latsakarana*, de la racine *latsaka* = tombé ; bord inférieur (ou supérieur) de la base de l'oreille détaché en lanière et laissé pendan.
- f. lalotra* = enduit (?), échancrure à bords rectilignes.
- g. lelam-pamaky* = « fer de hache » ; dentelure entre deux « *lalotra* ».
- h. kitsoany* = échancrure courbe (? comme le sabre dégainé ?).

## NOMS DES MARQUES (fig. 6)

- a. *Kobona* = oreilles non taillées qui rappellent la forme du corps du Dytique (*tsikobona*).
- b. *Tsivoaova* = « n'a pas été changé », simple coupure qui ne modifie pas la forme de l'oreille.
- c. *marañitra* = « pointue », bords enlevés pour rendre la pointe de l'oreille plus aiguë.
- d. *loholoño* = « tête humaine », échancrure « *kitsoany* » de chaque côté vers la pointe.

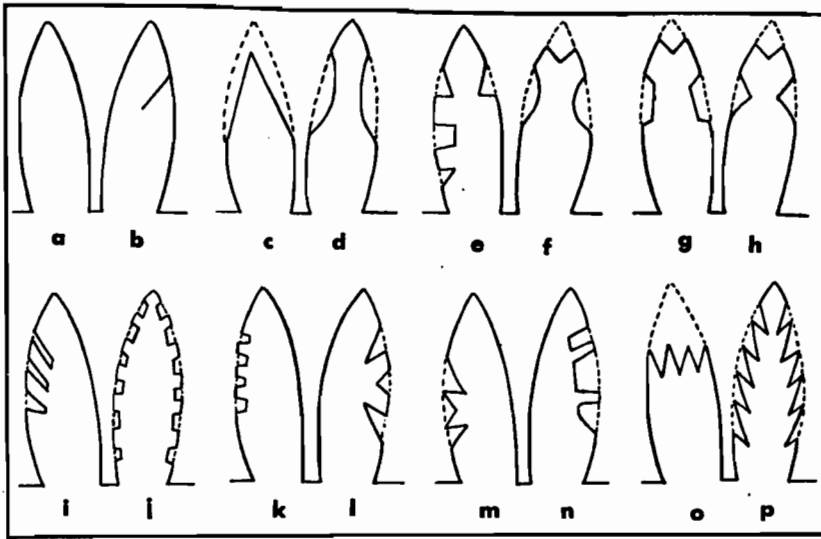


FIG. 6. — Marques d'oreilles portant des noms. — a, *kobona* ; b, *tsivoaova* ; c, *marañitra* ; d, *loholoño* ; e, *belelavy* ; f, *rambon-gogo* ; g, *hotron-dambo* ; h, *hotrom-bengy* ; i, *tsimatory* ; j, *ravim-bajabo* ; k, *tanam-jevy I* ; l, *tanam-jevy II* ; m, *mila sosoko* ; n, *mason-drakaka* ; o, *maro fhogo* ; p, *tetikôfa*.

- e. *belelavy* = « nombreuses langues de fer », échancrures « *tiliny* » de chaque côté de la pointe ; bord externe portant 2 « *lelam-pamaky* » entre les « *tiliny* ».
- f. *rambon-gogo* = « queue de poisson-chat », échancrures « *kitsoany* » de chaque côté de la pointe « *sohaña* ».
- g. *hotron-dambo* = « sabot de porc », échancrures « *lalotra* » de chaque côté de la pointe elle-même « *sohaña* ».
- h. *hotrom-bengy* = « sabot de chèvre », échancrures en V ouvert de chaque côté de la pointe « *sohaña* ».
- i. *tsi-matory* ou *tsi-mahatoro* = « qui ne dorment pas » ou « qui n'arrivent pas à fouler l'herbe » (10), échancrures dans le bord supérieur.
- j. *ravim-bajabo* = « feuille du *vajabo* » (liane), petites échancrures régulières, en créneaux tout autour de l'oreille.

(10) L'expression « *tsi-mahatoro* » daterait, dans l'Ankaizinana, de l'époque où les *Tsimihety* sont arrivés dans la région de *Besahoño* avec si peu de bœufs que ceux-ci n'arrivaient pas à fouler l'herbe des lieux où ils paissaient.

- k. *tanan-jeju* = « poignée d'arc musical » (comportant un certain nombre (2 à 5) de petits chevalets) ; découpures droites plus ou moins larges séparant des dentelures nommées « *rantsany* » dans le bord inférieur.
- l. *tanan-jeju* = — d° — 3 échancrures obliques délimitant la moitié d'un « X ».
- m. *mila sosoka* = « qu'il faut compléter », 3 entailles en V découpant dans le bord inférieur les deux branches d'une étoile.
- n. *mason-drakako* = « yeux de crabe », deux découpures rectangulaires sur le bord supérieur de l'oreille.
- o. *maro-fihogo* = « beaucoup de peignes », pointe de l'oreille droite, puis trois échancrures en V longitudinales formant dents aiguës.
- p. *tetikôfa* = découpée comme les feuilles de « *hôfa* » (vaquois), échancrures en V obliques tout autour de l'oreille.

#### MARQUES DES BŒUFS PAR TRIBUS ET PAR CLANS (fig. 7 à 10)

Si nous essayons de ranger ces marques dans les groupes de BIRKELI, nous voyons que le groupe le plus important est le second, du fait qu'y entre la combinaison « *sohaña-latsakara* », qui à elle seule compte 22 représentants se décomposant ainsi :

marque à l'oreille droite : 11,  
— à l'oreille gauche : 8,  
— des deux côtés : 3.

Puis viennent le groupe I et le groupe III avec respectivement 11 et 8 représentants ; enfin le groupe IV avec 4 représentants.

Mais cette classification n'est pas réellement satisfaisante, du fait que l'on ne sait où ranger par leurs seules formes certaines marques qui sont embarrassantes quand on en ignore le nom.

Or, nous ne connaissons, en dehors des noms donnés plus haut, que peu de noms de marques et une incertitude subsiste de savoir si l'appellation concerne l'ensemble des deux oreilles ou l'une des deux seulement.

Les appellations connues sont les suivantes :

<i>Sakalava</i>	
lelafisera (fig. 7, p)	trambolomaly (fig. 7, r)
<i>Vezo</i>	
tsimanovarazana (fig. 7, t)	
<i>Tsimihety</i>	
marosohafia (fig. 8, f)	marodenda (fig. 9, f)
tsimandrara (fig. 8, j)	mijiriaha (fig. 9, h)
marokoro (fig. 8, m)	beandriana (fig. 9, m)
morazato (fig. 9, d)	

Listes des groupes ethniques de l'Ankaizinana dont les marques d'oreilles de bœufs ont été relevées (11) :

*Sihanaka* (fig. 7, a à i)  
*Merina* (fig. 7, k, l)  
*Betsimisaraka* (fig. 7, m)  
*Taimoro* (fig. 7, n)

(11) Les chiffres renvoient aux tableaux.

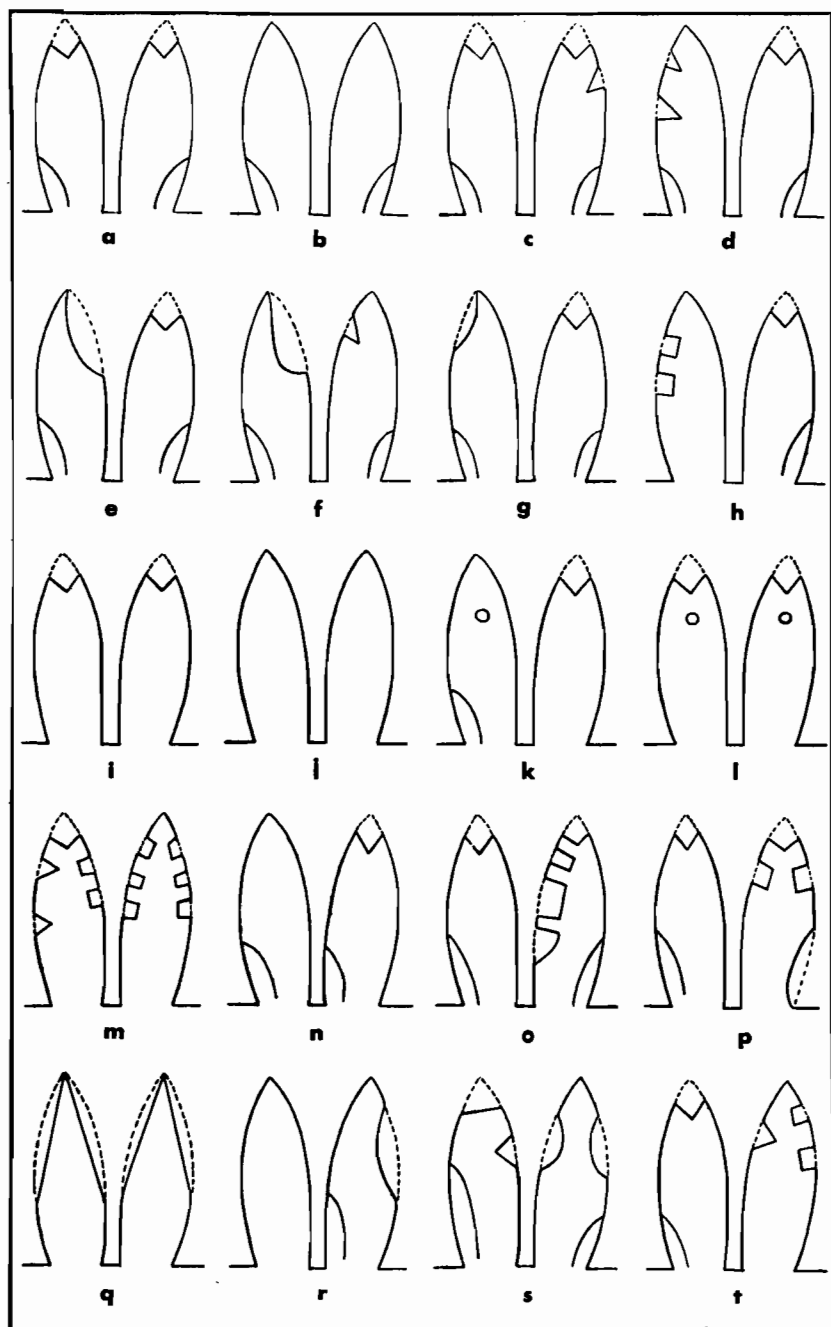


FIG. 7. — Marques d'oreilles de bœufs. — *a à i*, sihanaka ; *j, k*, merina ; *l*, commun à tous ; *m*, betsimisaraka ; *n*, taimoro ; *o*, sakalava Antifañivaña I ; *p*, sakalava Antifañivaña II (lelafisera) ; *q*, sakalava princes (marañitra) ; *r*, sakalava Marolaka (trambolomaly) ; *s*, sakalava indéterminée ; *t*, vezo (tsimanovarazana).

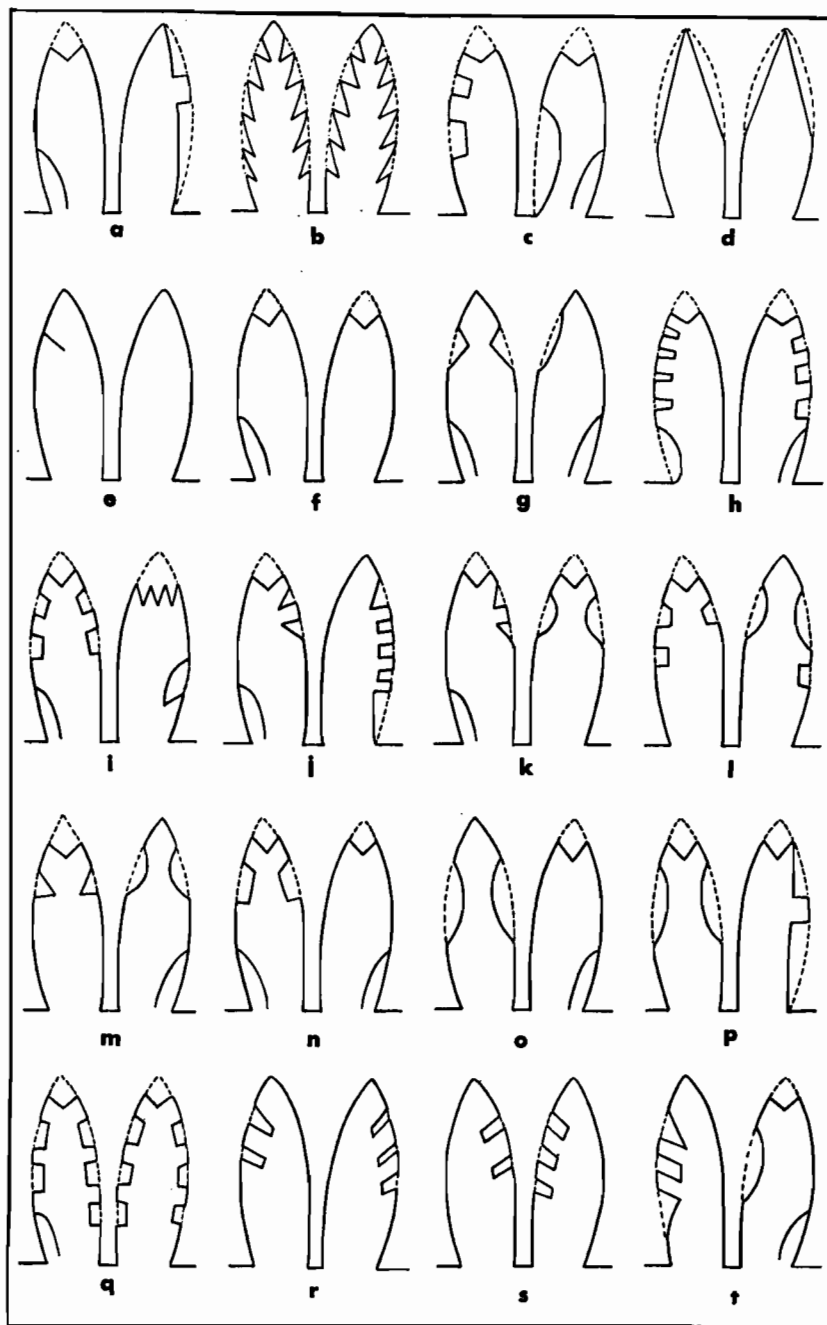


FIG. 8. — Marques d'oreilles, makoa et clans tsimihety. — a à c, makoa — tsimihety; d, Tandrona (marafitira); e, Tailampy; f, Tailampy (marosahaña); g, Antiromba; h, i, Maroandriana; j, Zafindramahavita (tsimandrara); k, Zafindremahay; l, Antotolaña I; m, Antotolaña II (marokoro); n, Antotolaña III; o, Zafindrabay; p, Antanjaño; q, Zafindrafaño; r, s, Antimahory; t, Marozavavy.

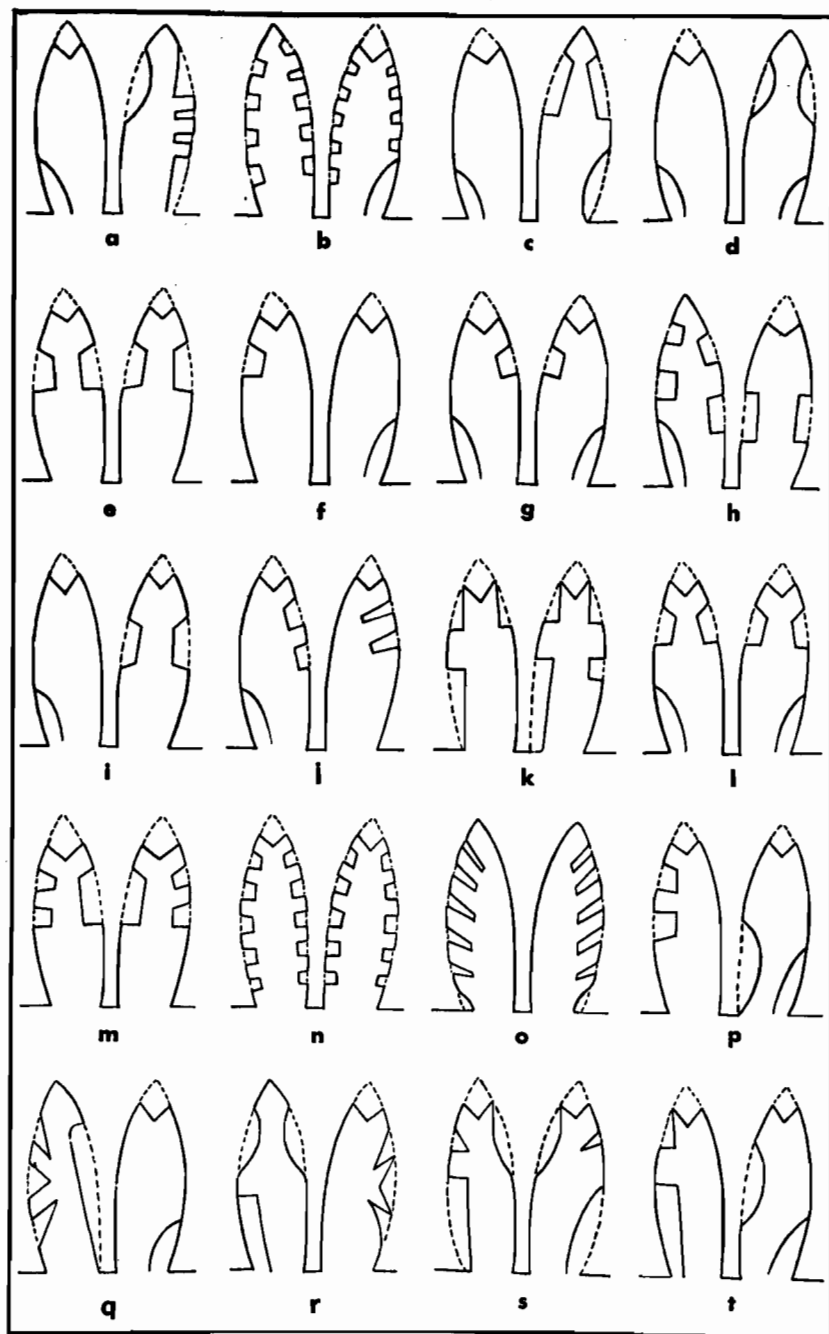


FIG. 9. — Marques d'oreilles, clans tsimihety (suite). — *a*, Antimandrenoko ; *b*, *c*, Maromalandy I et II ; *d*, Maromalandy III ; *e*, Zafindrafatsy ; *f*, Zafindrabelaza (marodenda) ; *g*, Marogodry ; *h*, Vinañinoñy (mijiriaha) ; *i*, Zafinibela ; *j*, Zafindrarano ; *k*, Zafindra-voay ; *l*, Antañempoko I ; *m*, Antañempoko II (beandriana) ; *n* à *q*, Zafindrainigady ; *r*, Zafindrabezaño ; *s*, Antivohibe ; *t*, Antivoholava I.

**Sakalava**

Antifañivaña (fig. 7, o, p)  
princes (mpanjaka) (fig. 7, q)

Vezo (fig. 7, t)

Makoa (fig. 8, a, b, c)

Tsimihety (fig. 8-9-10)

Tandrona (fig. 8, d)  
Tailampy (fig. 8, e, f)  
Antirômba (fig. 8, g)  
Maroandriana (fig. 8, h, i)  
Zafindramahavita (fig. 8, j)  
Zafindramahay (fig. 8, k)  
Antotolaña (fig. 8, l, m, n)  
Zafindrabeay (fig. 8, o)  
Antanjaño (fig. 8, p)  
Zafindrafaño (fig. 8, q)

Marolaka (fig. 7, r)  
indéterminé (fig. 7, s)

Zafindrafatsy (fig. 9, e)  
Zafindrabelaza (fig. 9, f)  
Marogodry (fig. 9, g)  
Vinañinoñy (fig. 9, h)  
Zafinibela (fig. 9, i)  
Zafindrarano (fig. 9, j)  
Zafindravoay (fig. 9, k)  
Antañempoko (fig. 9, l, m)  
Zafindrainigady (fig. 9, n à q)  
Zafindrabezano (fig. 9, r)

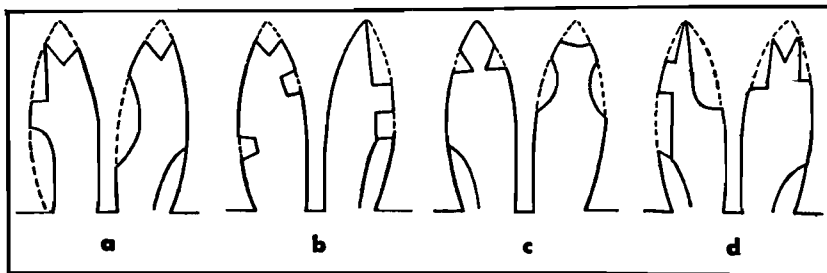


FIG. 10. — Marques d'oreilles tsimihety (suite et fin). — a, Antivoholava II ;  
b, c, d, indéterminées.

Antimahôry (fig. 8, r, s)  
Marozavavy (fig. 8, t)  
Antimandremoko (fig. 9, a)  
Maromalandy (fig. 9, c, d)

Antivohibe (fig. 9, s)  
Antivoholava (fig. 9, t, fig. 10, a)  
indéterminés (fig. 10, b à d)

#### REMARQUES SUR LES ANTÉCÉDENTS POLITIQUES DES POPULATIONS

Tout d'abord, avec des moyens d'investigation identiques, nous avons relevé 41 marques tsimihety, 9 marques sihanaka, 5 marques sakalava, 3 marques makoa, 2 marques merina, 1 betsimisaraka, 1 taimoro, 1 vezo, ce qui, d'après ce que nous verrons plus loin (p. 45), correspond sensiblement à l'importance respective de ces différents groupes ethniques dans la région.

Quatre groupes, Sihanaka, Merina, Makoa, Betsimisaraka, fournissent des marques diverses sans précision de clan et la plupart du temps sans qu'on puisse nommer l'ancêtre qui le premier décida de la marque et des *fady* à observer.

Le fait que Merina et Sihanaka ne connaissent plus les noms des clans est conséquence de l'organisation hova des détachements d'occupation

fortement hiérarchisés. Ces garnisons et les familles qui s'y rattachaient ne voulaient plus connaître dans leur sein que les castes. Les Sihanaka soumis étroitement depuis longtemps avaient été, en quelque sorte, absorbés politiquement.

Les Tsimihety au contraire, qui ont reconnu volontiers les bienfaits de la pacification hova, n'ont été que très peu touchés par l'assimilation. De plus, pratiquant l'exogamie restreinte, il était essentiel pour eux, au temps où leurs effectifs étaient très faibles, de savoir à quel groupe ils appartenaient, d'où les noms des clans, d'origine géographique : Antailampy ; Antimāñāra ; Antirōmba, etc..., et ceux indiquant la descendance d'un éponyme : tous les noms commençant par Zafi, « descendant de », comme Zafindraimigadona, Zafinibela, Zafindrafatsy. Les noms insistant sur une particularité sont assez rares : Maromena, Maromalandy = « nombreux rouges », « nombreux blancs ».

Leur organisation était, depuis la disparition en tant que tels de leurs princes, devenue patriarcale et comprenait, et comprend encore, une poussière de clans, mais cette sorte d'anarchie n'avait pas d'inconvénient majeur dans une population pacifique répartie sur une terre n'ayant que des propriétés théoriques.

Cette anarchie était compensée encore par la domination des princes sakalava, puis par l'embryon d'administration exercée par les Hova, enfin elle ne subsiste plus politiquement du fait de l'Administration française.

#### MISE EN CORRÉLATION DES MARQUES

Les marques merina se caractérisent par le « *miriky* », perforation que seules elles utilisent. Selon la classification de BIRKELI, elles entrent dans le 1<sup>er</sup> groupe.

Les trois marques makoa entrent dans le 2<sup>e</sup> groupe de BIRKELI du fait que l'une porte un nom végétal « *tetikôfa* » (dentelées comme le hôfa, plante dont les feuilles ont les bords épineux comme celles de l'ananas) et que les deux autres ont la combinaison « *sohaña-latsakara* » que BIRKELI nomme « *tsi-eninga* » et qui serait celle des affranchis.

Huit des neuf marques sihanaka appartiennent également au second groupe. Sept sont « *sohaña-latsakara* ». Toutes ces marques sihanaka sont d'une grande simplicité.

Les exemplaires uniques de marques *betsimisaraka*, *taimoro* ou *vezo* ne permettent pas de commentaires.

Les Sakalava, par leurs princes dont les familles restent hiérarchisées et qui encadrent les clans, du fait de leur faible natalité, se trouvent peu à peu absorbés par la masse tsimihey.

Des cinq marques sakalava relevées, les deux premières sont celles des Antifañivaña, le clan sakalava le mieux représenté dans l'Ankaizinana, et sont affectées du « *sôhaña-latsakara* » ; la figure 7, *q* (*marañitra* = pointu)

est celle des familles princières (12) ; c'est celle aussi des « Tandraona », clan noble des Tsimihety et clan princier des Antankarana.

#### LES MARQUES TSMIHETY

Des 41 marques tsimihety relevées, 3 sont indéterminées, 15 manifestent un fractionnement des clans possesseurs, ce sont :

Les Antailampy 2 (fig. 8, *e* et *f*)  
 Maroandriana 2 (fig. 8, *h*, *i*)  
 Antotolana 3 (fig. 8, *l*, *m*, *n*)  
 Antimahôry 2 (fig. 8, *r*, *s*)  
 Antañempoko 2 (fig. 9, *l*, *m*)  
 Zafindrainigady 4 (fig. 9, *n* à *q*)

Ces diverses marques apparaissent souvent comme des variantes, car leurs formes sont étroitement apparentées, comme celles des Antotolana, des Antimahory et Antañempoko, ou semblent bien dériver les unes des autres par le déplacement ou la modification légère des découpures continuant à porter le même nom, comme celles des Zafindrainigady (fig. 9, *p*, *q*). Mais d'autres par contre, telles celles des Maroandriana, sont tout à fait dissemblables sans que nous puissions apporter d'explication.

#### LES FADY TSMIHETY

Nous avons pu esquisser un tableau des clans tsimihety portant à la fois les marques des bœufs, les ancêtres éponymes et les différents *fady* : jours, bœufs, animaux, poissons, oiseaux, légumes, combustibles et *fady* spéciaux, comme les *fady* matrimoniaux, mais ceci dépasserait le cadre de notre enquête sur les bœufs et nous nous contenterons ici d'en dégager les remarques essentielles.

La mise en corrélation de la forme des marques et des *fady* ne semble guère apporter de résultats positifs, du fait que les *fady* réputés « interdits des ancêtres » sont hérités à la fois du père et de la mère.

Par suite de l'exogamie, après deux générations, une sorte de sélection s'opère parmi les différents interdits dont une partie tombe en désuétude. Ce peuvent être les *fady* venus du côté maternel qui se maintiennent si l'influence maternelle se trouve dominer dans l'éducation des enfants. Il arrive aussi que les *fady* soient communs à plusieurs clans, ce qui les renforce. Aussi peut-on rencontrer, en dehors des chrétiens qui prétendent renier les coutumes considérées par eux comme païennes, des personnes ayant un seul jour

(12) Comparer aussi cet extrait des « *Lalana Veluna* » (droit coutumier).

« 534 — *Marik'umbin'ni mpandzaka* (marque distinctive des animaux composant les troupeaux royaux).

Cette marque consistait à tailler l'oreille droite de chaque animal de façon à lui donner la forme d'un losange allongé rappelant celle d'une lame de sagaie. Nul ne pouvait recourir à cette marque à l'exception du seul héritier présomptif, lequel ne devait d'ailleurs marquer ses animaux qu'à l'oreille gauche. » JULIEN, p. 61.

de la semaine *fady* (13), d'autres deux, d'autres trois, et tout à fait exceptionnellement quatre.

Notons cependant que les clans qui ont la marque « *sohaña-latsakara* » semblent observer plus généralement le mardi et que ceux qui ne l'ont pas observeraient plus généralement le dimanche.

#### FADY CONCERNANT LES BŒUFS

Les *fady* touchant les bœufs sont plus nets. L'un d'eux semble, non seulement chez les Tsimihety, mais aussi chez les autres populations de l'Ankaizinana, absolument général. C'est celui du bœuf sans cornes, l'*omby bory*. L'autre, moins général mais très répandu, est celui de l'*omby vandamena*, bœuf à taches rouges piquetées (14).

La fréquence des *fady* touchant l'*omby bory* et l'*omby vandamena* dans l'Ankaizinana est la suivante :

Clans (ou groupements équivalents) dont les *fady* touchant les bœufs sont connus : 40.

Nombre de clans *fady omby bory* : 38 soit 98 %.

Nombre de clans *fady omby vandamena* : 24 soit 60 %.

Autres : *fady omby haramanga* : 1

*fady omby vakivoho* : 1

*fady omby mena* : 1

A propos de l'observation de ces *fady*, il faut remarquer que les convictions religieuses des gens convertis au christianisme interviennent. S'ils continuent à observer le *fady* des bœufs sans cornes, c'est qu'ils les considèrent comme des monstres, alors qu'ils peuvent consentir à ne plus observer le *fady* concernant les robes des bœufs. Or un grand nombre de Sihanaka est protestant et n'observe plus que partiellement le *fady* de l'*omby vandamena*.

Il n'en subsiste pas moins que si l'on pensait à introduire des taureaux géniteurs dans l'Ankaizinana, il faudrait exclure ceux dont la robe serait *vandamena*, au profit des *haramanga*, *volontsara* ou *mazava loha*.

(13) Les jours *fady* sont les jours pendant lesquels on doit s'abstenir de travailler d'une façon caractérisée : bêcher, faire piétiner une rizière, planter une clôture, mais il est permis de faire certains petits travaux ne concernant pas la terre, comme de ramasser du bois mort, appointer les pieux déjà abattus, etc... Pourtant, on ne pourra arpenter sa rizière ce jour-là, même si l'on ne doit pas planter de fiches.

(14) L'origine de ces deux *fady* répandus dans l'île entière nous semble, d'après certains contes malgaches, recueillis dans diverses régions, remonter à l'époque où les hippopotames nains, dont on trouve les restes subfossiles dans différents points de Madagascar, étaient encore vivants. L'état présent de nos recherches ne nous permet pas de nous étendre davantage sur l'hypothèse que nous ne faisons qu'indiquer ici.

## LES TECHNIQUES D'ÉLEVAGE DES BOVIDÉS

L'élevage des bovidés dans l'Ankaizinana est essentiellement indigène, sauf deux exceptions sans retentissement notable : la présence dans des élevages dépendant d'Européens de deux taureaux du type *Bos taurus* qui ont donné quelques produits métis. Mais, en dehors de la simple présence de ces reproducteurs dont les saillies ne sont pas contrôlées, ces élevages, menés par des Tandroy ou des Mahafaly, ne se distinguent guère des autres troupeaux de la région.

## LES PATURAGES

## ENTRETIEN DES PATURAGES PAR DES FEUX PÉRIODIQUES

Les pâturages de l'Ankaizinana, comme on l'a vu plus haut, sont excellents sur de grandes surfaces, en particulier sur les bords des cuvettes de la Maevarano et de ses affluents. Néanmoins, dans certaines régions moins favorisées, les indigènes, en saison sèche, pour provoquer une nouvelle pousse d'herbes plus tendres et plus alibiles, et pour débarrasser le sol des tiges dures et coriaces de la pousse précédente, suivant en cela une tradition ancestrale, incendient les croupes et les mamelons, sans se préoccuper le moins du monde des dégâts causés par le feu, considéré dans ce cas comme un allié indispensable de l'homme.

Cette pratique aurait, au dire des indigènes, le triple avantage de faire repousser l'herbe, de détruire un grand nombre de parasites des bœufs et aussi, ce qui est loin d'être négligeable, de faire reculer jusque dans les forêts les sangliers qui se plaisent dans les hautes Graminées et viennent ravager les cultures.

Néanmoins, bien que ceci ait été fort controversé entre pédologues et vétérinaires (15), l'Administration française n'autorise que parcimonieusement ces feux de brousse dont les avantages immédiats sont loin de compenser les durables et néfastes effets.

On a pu écrire que si de bonnes prairies existent encore dans certaines régions, nous le devons à l'insécurité qui les rendait jadis inhabitables (METZGER).

Dans l'Ankaizinana, où les pâturages de saison sèche sont suffisamment étendus pour rendre inexcusables les feux de brousse, un administrateur s'opposa à cette pratique en supprimant aux bénéficiaires les prétendus avantages des incendies. A cet effet, ont été soumises à l'interdiction de pâturage pendant trois années suivant la mise à feu les zones incendiées du district. Il devenait ainsi possible de punir les propriétaires des pâturages

(15) SABOUREAU, p. 1115.

incendiés s'ils les utilisaient pour leurs animaux (décision locale n° 27 du 21-7-1939 approuvée par le Gouverneur général le 23-8-1939).

Cette mesure énergique appliquée pendant plusieurs années de suite semble avoir donné d'excellents résultats et rendu les incendies volontaires beaucoup moins fréquents.

#### UTILISATION DES PÂTURAGES DÉPLACEMENTS SAISONNIERS DES TROUPEAUX

Les pâturages sont étagés, selon la saison, sur les plateaux, les versants des collines ou à l'entour des cuvettes, aussi les indigènes déplacent-ils leurs troupeaux au long de l'année afin de les y conduire en temps opportun.

En saison des pluies, de décembre à mars, les bœufs sont menés sur les hauteurs et les plateaux où la végétation reprend, où l'eau ne manque pas, où les inondations ne sont pas à craindre.

De mars à juillet, les bêtes sont descendues progressivement sur les pentes jusqu'au fond des vallées où elles peuvent paître librement au fur et à mesure de la récolte du riz.

De juillet à septembre, les animaux paissent les chaumes de rizières sur lesquels on peut compter 7-8 bœufs à l'hectare. Cette pratique a l'avantage de fournir à ces terres une fumure légère analogue à celle obtenue en Europe par un parcage mobile.

Pendant la même période, mais se prolongeant plus tard, jusqu'en novembre, les bêtes restent dans les fonds de vallées où l'eau court, et dans les auréoles humides autour des fleuves, des lacs et des marécages où les pâturages restent verts. L'utilisation de ces bas-fonds se fait progressivement, à mesure du retrait des eaux, suivant un processus analogue à celui des pâtures des « queues d'étangs » dans la Métropole.

Dès le début des pluies, les troupeaux regagnent le pied des hauteurs, car les premiers piétinages de rizières ont lieu à ce moment et il convient de ne pas trop laisser les bœufs divaguer à leur guise ; de plus on a besoin d'eux pour les piétinages.

Puis à mesure que la saison des pluies s'avance, les animaux regagnent les hauteurs.

#### ELEVAGE EN QUASI-LIBERTÉ

En fait, les bœufs sont laissés dans une sorte de liberté surveillée et leur instinct et leur intuition doivent les aider à rechercher, dans les zones où ils sont conduits, les lieux où ils trouveront le bien-être. Mais instinct et intuition ne suffisent pas toujours, surtout en cas de sécheresse sévère (16), comme en témoigne le proverbe tsimihety : « *Aomby milela-bato malin'ny tany zatra* » « Un bœuf qui lèche les pierres (par manque d'herbe à brouter)

(16) En 1943, la mortalité du bétail due à la sécheresse a été évaluée à 10.000 têtes sur 123.314 bœufs recensés (*Stat. agri.*, 1943).

meurt par la faute du lieu auquel il est accoutumé (et qu'il n'a su ou voulu quitter). »

Pourtant dans l'Ankaizinana les animaux âgés connaissent assez bien les ressources de leurs pâturages habituels. Ils s'écartent d'eux-mêmes des sols trop spongieux où ils risquent de s'embourber ou de se noyer ; pendant les périodes ensoleillées, ils se fauillent dans les vallons où ils trouvent des arbres pour les ombrager ; ils savent reconnaître les Goyaviers pour venir en manger les fruits quand ceux-ci sont mûrs, contribuant ainsi à disséminer cette plante qui, introduite à Madagascar, au Sud de Tamatave, vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, par le botaniste MICHAUX, n'était encore que très peu répandue dans la région il y a une dizaine d'années.

En saison froide les troupeaux montent sur les croupes pour éviter la fraîcheur et les brouillards nocturnes qui envahissent les fonds de vallées.

Les indigènes trouvent normales ces conditions d'élevage d'un troupeau que l'on peut guider d'un pâturage à l'autre, mais qui doit assurer seul sa subsistance sans supplément d'aucune sorte.

#### SURFACE NÉCESSAIRE PAR TÊTE DE BOVIDÉ

La persistance de la saison sèche, les inondations qui couvrent de très vastes étendues provoquent ces déplacements saisonniers des troupeaux et expliquent l'emploi d'étendues considérables pour leur nourriture, faute de terrains convenables, suffisamment irrigués en saison sèche et suffisamment drainés en saison des pluies, permettant la permanence de troupeaux importants sur les mêmes pâturages tout au long de l'année. On estime à environ 2 à 3 hectares la surface nécessaire à la subsistance d'une tête de bovidé dans l'Ankaizinana (17).

#### LA SURVEILLANCE DES BÊTES

Du fait que les villages sont établis généralement à la périphérie des cuvettes et sur les toutes premières pentes qui les bordent, on imagine facilement les déplacements incessants que demande, non la garde, — celle-ci est tout à fait exceptionnelle, au moment où le riz est mûr, mais pas encore moissonné, en fin mai-juin — mais la surveillance des troupeaux menés soit sur des croupes, soit dans des vallées suffisamment pourvues d'herbes pour que les bêtes ne s'écartent pas trop après qu'elles sont laissées seules en quasi-liberté.

Cette surveillance des bêtes (*fizahana aomby*), travail masculin, est très astreignante : il faut mener le troupeau à l'endroit convenable selon la saison, puis, quelques jours après, venir vérifier qu'il y est toujours, qu'aucune bête ne s'est égarée et que le fourrage est encore suffisant ; parfois, manquant d'herbe ou effrayé, le troupeau s'est déplacé ou dispersé ; il faut alors le

(17) On comptait, en 1924, 4 à 6 ha. par tête de zébu dans l'Ouest. DIFFLOTH, p. 320.

rassembler et le mener dans un autre lieu. Ce sont les garçons et les jeunes gens qui recherchent les bœufs égarés (*mamôry aomby*).

Il arrive qu'une bête manque, soit blessée ou crève. Les garçons en informent aussitôt le propriétaire. Selon le cas, on la soigne, ou si elle est morte depuis peu de temps, on la dépèce et l'on porte la viande au village pour la consommer.

Une telle surveillance implique la connaissance individuelle de tous les bœufs du troupeau et cette connaissance, à bon droit, étonne les Européens, car elle permet de remarquer l'absence d'un animal sans recourir au comptage.

### LES PARCS

#### ABSENCE DE STABULATION, LES PARCS

Sauf dans les deux fermes européennes, la stabulation des troupeaux n'existe nulle part dans l'Ankaizinana, et les parcs à bœufs eux-mêmes y sont relativement rares.

Ces parcs (*vala*) servent principalement la nuit au moment du piétinage des rizières et l'on en voit surtout dans les cuvettes de Bealanana, d'Ambatosy et d'Ambodivohitra.

Il ne semble pas y avoir à leur sujet de rites spéciaux, comme par exemple chez les Anjoaty qui ne peuvent pénétrer dans un parc à bœufs que le torse nu.

De forme assez régulière, généralement rectangulaire ou trapèze rectangle, ils sont situés sur une légère éminence, sur une pente douce où les bœufs peuvent se coucher. L'eau de pluie s'écoulant rapidement ne peut y former de flaque. On n'y met jamais de litière. Ils sont hors du village, mais à portée de voix.

La surface moyenne d'un enclos devant contenir une cinquantaine de bœufs est de 150 à 160 m<sup>2</sup>. Ces parcs comprennent la plupart du temps un enclos plus petit, extérieur ou intérieur, d'une dizaine de mètres carrés, destinés à recevoir les petits veaux pendant la nuit. On compte en moyenne 1 m<sup>2</sup> par veau. Parfois, les propriétaires, sans enclore les veaux, les séparent de leurs mères en les laissant à l'extérieur du parc.

On construit les parcs à peu près toujours de la même manière, en plantant d'abord le pieu de l'angle Nord, puis celui de l'Est, enfin celui de l'Ouest ou du Sud ; on fiche ensuite les pieux intermédiaires. L'érection des pieux des angles peut donner lieu à un sacrifice, le bucrâne est alors posé au sommet du pieu Nord ou Est.

Les clôtures sont faites de pieux verticaux de 1,65 m. à 1,80 m. hors du sol, plantés tous les demi-mètres. Des gaulettes ou des tiges de raphia y sont fixées horizontalement tous les 20-30 cm. jusqu'à 1,20 m. environ du sol, par des liens végétaux, lianes, écorces, fibres de sisal, tiges de chien-dent, moelle de papyrus, cordés verticalement du bas vers le haut.

L'ouverture du parc est aménagée dans un angle dont les montants sont jumelés de façon à permettre de faire glisser horizontalement les perches mobiles que l'on attache solidement après que le troupeau est entré. Ces mêmes perches tirées vers l'extérieur, l'extrémité posée à terre, forment barrière et aident à faire rentrer les animaux en les empêchant de filer le long du parc (fig. 11).

Les animaux soumis au parage nocturne sont rentrés tôt le soir (17 heures environ) et sortis tard le matin (7-8 heures).

Les parcs sont déplacés tous les ans ou tous les deux ans et leur empla-

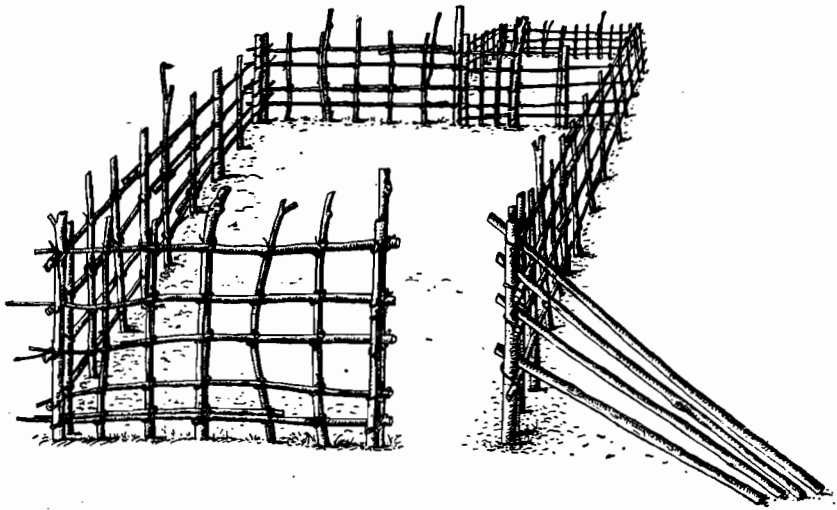


FIG. 11. — Parc à bœufs, avec son petit parc à veaux.

cement est complanté de maïs avec des haricots en culture dérobée, ceci parfois deux années de suite. La terre de parc sert également à fumer les carrés de légumes dans les petits jardins des femmes.

C'est, semble-t-il, la seule utilisation rationnelle du fumier que l'on puisse relever dans la région pour les cultures indigènes.

#### ENCLOS ET CLÔTURES

Dans les autres parties de l'Ankaizinana où il n'est pas nécessaire d'enfermer les bœufs la nuit, les bœufs sont cependant enclos dans de vastes espaces de forme et de superficie variables selon la saison et dont les limites mouvantes, mais cependant suffisamment précises, sont infranchissables par les bœufs. Les limites de ces pâturages sont des obstacles naturels tels que rivière profonde, haies de plantes diverses, zone au sol spongieux, flanc de colline trop raide, reliés par des clôtures, faites par l'homme, de pieux

dressés de place en place et reliés entre eux par des perches fixées par des liens végétaux. Parfois le pâturage est constitué par une digitation de vallée entourée de collines assez abruptes, et barrée par une clôture qui en fait un parc de grandes dimensions.

Toujours, et cela non seulement à cause des bœufs, mais aussi à cause des sangliers, qui sont nombreux dans certaines régions, et des passants qui risqueraient de piétiner les cultures, les indigènes préfèrent enclore leurs champs que d'enfermer leurs bœufs. Les jardins potagers, les cultures de maïs, de canne à sucre et de manioc sont toujours enclos. Très souvent les rizières qui occupent de très vastes espaces sont encloses, surtout quand elles sont un peu isolées. Mais la clôture peut ne porter que sur le bord faci-

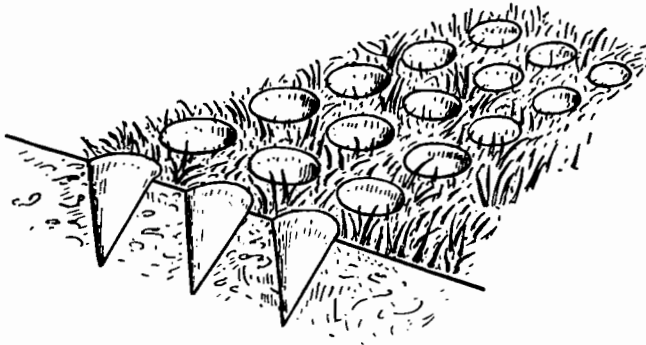


FIG. 12. — *Hady hotro*. Trous coniques empêchant le passage des bœufs.

lement accessible et empêcher gens et animaux de divaguer hors de la piste qui à cet endroit côtoie le champ.

Dans l'Est de l'Ankaizinana, dans les endroits peu boisés, et semble-t-il sous l'influence des Sihanaka qui entourent leurs cultures de fossés dont la terre sert à dresser un remblai intérieur fait de mottes superposées, on remarque des clôtures d'un genre spécial (*hady hotro*), que l'on voit d'ailleurs aussi chez les Betsimisaraka.

Elles sont constituées par des trous coniques de 95 cm de diamètre et de 80 à 90 cm de profondeur, disposés sur trois rangées parallèles. Les intervalles entre les trous permettent le passage des humains, mais ne supportent pas le poids d'un bœuf. Ces trous entretenus convenablement peuvent durer plus de 3 ans (fig. 12).

#### SOINS DONNÉS AU BÉTAIL

L'élevage en demi-liberté présente l'inconvénient majeur de priver les animaux des soins indispensables lors de la mise-bas ou lorsqu'une affection quelconque se déclare.

Les vaches prêtes à vêler s'éloignent du troupeau pour trouver un endroit abrité. La mise-bas s'opère sans aide et le veau ne reçoit d'autre soin qu'un lèchage soigné de sa mère. Les veaux nés en saison sèche viennent bien. Ceux nés en saison des pluies, faute d'abri pour les protéger du froid et des averses, restent malingres pendant des années, s'ils ne crèvent pas. Un éleveur indigène sait reconnaître parmi les jeunes animaux d'un troupeau ceux nés pendant cette saison.

En dehors de la taille des oreilles, de la modification éventuelle des cornes et de la castration pour certains mâles, les animaux ne reçoivent jamais, à moins d'être malades, de soins de la part de l'homme. Ceux-ci sont en principe rendus inutiles par la vertu du charme administré annuellement au troupeau et qui oblige à l'observation de certains interdits.

#### LE CHARME PROTECTEUR DES BŒUFS « AÔDY ANDRO »

Ce charme est en rapport avec les pratiques destinées à accroître le troupeau et à le faire prospérer. Il s'agit d'une bénédiction des bœufs « *mamafy aôdy andro* » ou « *mampandro aomby* » qui se fait un jour faste, lundi ou samedi, avec le charme dit « *aôdy andro* ».

On achète l'*aôdy*, plus ou moins cher selon l'importance du troupeau à traiter. Il est constitué par des poudres de bois et des feuilles d'arbres pulvérisées. Cette poudre est versée dans une grande assiette de bois ne servant qu'à cet usage et analogue, à la taille près, à celle employée pour attirer les bénédictions sur un bébé.

On verse de l'eau dans la « *kapila kakazo* », l'assiette de bois, puis une femme qui porte un bébé dans le dos en asperge les bœufs avec la main. Le maître de l'*ody* donne un *fady* (interdit) qui devra être respecté pour que le charme produise son effet ; les interdits donnés s'appliquent généralement à un jour qui devient *fady* pour les bœufs : on ne pourra les faire piétiner ce jour-là, ni voyager, ni les vendre, ni les traire, etc..., mais il peut ne s'agir que d'une seule de ces interdictions.

Par contre, le *fady* de ces bœufs est indépendant des *fady* de la terre, qui ne doit pas être travaillée tel jour de la semaine, en tel lieu, et des *fady* personnels du propriétaire ou du gardien du troupeau qui ne peut sans risque travailler, voyager, toucher de l'argent pour en donner ou en recevoir, tel ou tel jour de la semaine. Généralement le *fady* du propriétaire devient le *fady* du troupeau.

Ces *fady*, qui coïncident ou s'ajoutent, expliquent seuls les rythmes curieux des travaux, des voyages, des ventes de bœufs dans certaines familles ou dans certains villages. Un acheteur de bœufs devra attendre un jour favorable pour voir les bêtes, au parc ou au pâturage, et devra parfois attendre le surlendemain pour conclure son marché, si le lendemain les vendeurs ne peuvent s'occuper d'argent, puis chercher dans un autre village des bouviers pour emmener les bêtes choisies, les gens qui les lui ont vendues ne pouvant le faire ce jour-là.

Pourtant, par force, il est d'usage de convenir que rien ne peut plus nuire aux bœufs vendus au Blanc, au « *Vazaha* » qui, en étant devenu propriétaire, peut en faire ce qu'il veut, sans tenir compte des *fady* qui ont jusqu'alors protégé les bœufs. « Libre à lui de courir à sa ruine », « *Sitrany mahavery hariaña...* » (18).

#### MALADIES DES BŒUFS ET LEURS REMÈDES

Il arrive que des animaux, en dehors des accidents dus à des éboulements, à des chutes dans des ravins, des noyades dans des marécages ou, autrefois, par le fait des crocodiles, soient malades.

Voici les principales maladies connues des indigènes de l'Ankaizinana et les remèdes qu'ils y appliquent le cas échéant :

*Coliques, diarrhées.* — Celles-ci sont souvent provoquées par un trop brusque changement de régime (consommation exclusive en fin de saison sèche d'herbes tendres, comme celles repoussant après un feu de brousse).

Aux veaux qui ne têtent pas comme ils devraient ou sont atteints de coliques et sont maigres, on fait ingérer des feuilles pilées d'une plante nommée « *Tambakon-jirika* = tabac des brigands » (19) (*Solanum auriculatum* Ait.) mises dans l'eau.

On administre également au bétail malade le « *mahalonify* » (qui pourrit les dents) (arbuste : *Schsmatoclada psychotrioides* Baker), dont le suc est donné comme purgatif ; ou des joncs brûlés qu'on mélange avec de la suie et de l'eau.

*Parasites.* — Les Malgaches considèrent généralement tous les parasites comme inoffensifs.

*Vers.* — Des Européens attribuent aux parasites intestinaux le fait que le troupeau de l'Ankaizinana est moins beau que celui de régions plus chaudes et plus sèches (Port-Bergé, Mitsinjo). En effet, l'ascaridiose atteint les jeunes et on compte 50 % des veaux parasités. Les remèdes indigènes pour ces affections sont les feuilles d'ananas et de *Taimborontsiloza* (*Chenopodium ambrosoides* L.).

Diverses *gales* (*bokan'aomby*) sont traitées (très rarement) par des applications de pétrole.

Les bœufs ont aussi des Tiques ou Ixodes divers (*kongon'aomby*) fixés par leur rostre aux endroits où la peau des animaux est fine, où le poil est rare (ars, périnée, face interne des membres, plat de la cuisse, flancs). Les

(18) Cf. RAJOHNSON, p. 178 : « Pendant les un ou deux jours *fady* dont est doté tout Antanosy (membre d'un tribu du Sud de l'Ile, région de Fort-Dauphin), il lui est interdit de rien entreprendre. Il ne doit faire ni voyage, ni construction, ni travaux de culture. Tout dans sa vie est soumis à ces jours-là. Le jour *fady*, s'il est en route, il s'arrêtera, il n'entreprendra aucun travail et se gardera bien de toute opération commerciale, car les bœufs achetés un jour *fady* sont destinés à mourir ou tout au moins à être volés. »

(19) Plante appelée « *seva be* » en merina.

bœufs sont débarrassés d'un grand nombre de ces parasites externes par des oiseaux : les corbeaux et surtout les pique-bœufs ou *kilandy*, sortes d'aigrettes blanches, nommées en langue méridionale « *vorompotsy* » et protégées par arrêté du 3 mai 1913. Le rôle des pique-bœufs est souligné par un vétérinaire (20). « Personnellement, j'attribue à leur présence dans les pâturages une large part de l'heureuse résistance qu'offrent les bœufs dans les herbages où pullulent les Tiques et conséquemment des chances moins grandes aux inoculations que peuvent produire ces dernières. »

*Conjonctivite passagère.* — Elle est causée par la floraison d'une herbe nommée pour cette raison « *fangila-mason'aomby* » dont le pollen irrite les yeux des bœufs. Cette affection guérit spontanément.

*Insectes.* — Enfin en dernier lieu, nous mentionnerons les malaises et décès attribués à l'ingestion par les bœufs de Coléoptères, Gyrinides nommés *Tsingala*, de certains Hémiptères (Naucorides et Apheilocheirides), voire même par les larves de Trichoptères, nommés vulgairement « porte-bois » et en tsimihety « *fañiviloño* » ou « *foñiviloño* ».

Les entomologistes et les vétérinaires s'accordent pour reconnaître que Coléoptères et Hémiptères ne peuvent provoquer le décès, s'ils peuvent causer quelques troubles, ce que ne peuvent sûrement pas les larves de Trichoptères.

Les troubles remarqués par les indigènes, et attribués à l'absorption d'insectes, seraient les symptômes du charbon : « Dans un troupeau en marche qui arrive près d'une rivière, on voit les bœufs qui ont le charbon, atteints d'une fièvre intense, se précipiter pour boire et mourir souvent sur place de congestion ; de là vient la légende indigène qui dit que les bœufs meurent parce qu'ils ont avalé des *Tsingala* (insectes aquatiques) en buvant. Dans un parc on reconnaît les animaux atteints à ce qu'ils deviennent agressifs, ont les yeux injectés de sang et semblent aveugles, car ils se heurtent aux barrières (21). »

Pourtant, un colon européen de l'Ankaizinana attribue formellement 10 % des décès survenus annuellement dans son troupeau aux *Tsingala*. Sa conviction se fonde sur des autopsies qui lui auraient permis de retrouver l'insecte, parvenu parfois jusque dans le foie. Des indigènes affirment que les *Tsingala* sortent très vite du corps : un jeune homme ayant, par mégarde, introduit en buvant un de ces Coléoptères dans sa bouche, l'aurait vu ressortir quelques secondes après par sa joue...

Pour les bœufs qui boivent à même les mares habitées par ces insectes, le remède le plus efficace serait le jus de tabac frais, dilué, versé de force dans l'œsophage de l'animal présentant les symptômes habituels. Si la médication est administrée dans la première demi-heure, l'animal peut être sauvé. Contre les *Fañiviloño*, on emploie soit les feuilles de *Sely* (*Grevia*

(20) GUILHEM, p. 472.

(21) TISSIÉ et RAKOTO, p. 20 ; cf. GEOFFROY, p. 530.

*repanda* Bak.), soit le jus des Coloquintes, voire même le lait. La mort de l'animal se produit rapidement et souvent avant l'arrivée du remède. Elle vient plus vite, dit-on, dans le cas d'une *Tsingala*, plus remuante et coriace, que dans le cas du *Fañiviloño* qui ne sort que par intermittence de son fourreau de fœtus d'herbes.

Dans des cas moins précis les propriétaires indigènes ont recours au « *mpimoasy* » (homme médecin) pour lui demander un remède. Celui-ci est fait généralement de poudres de bois et d'herbes pilées qu'on administre à l'animal par les naseaux, puis par la gueule. Le *mpimoasy* délivre ses remèdes gratuitement, mais il est d'usage, en cas de guérison, de lui faire un cadeau proportionné à la valeur de l'animal sauvé.

#### VACCINATIONS CONTRE LE CHARBON BACTÉRIIDIEN

Il convient de noter les campagnes de vaccination anti-charbonneuse pratiquées tous les 2 ou 3 ans et qui permettent le traitement d'au moins 100.000 bœufs pour l'ensemble du district. Chaque campagne, organisée par le Service Vétérinaire avec le concours des autorités locales, nécessite dans chaque village la construction d'un vaste parc à vaccine. Il faut beaucoup d'autorité pour vaincre l'inertie des éleveurs toujours méfiants à l'égard d'une vérification possible de leurs troupeaux. Par ailleurs, il est très malaisé de rassembler à proximité immédiate d'un point plusieurs groupes d'animaux pour les faire pénétrer à tour de rôle dans le couloir du parc.

Il est probable que ces campagnes sont efficaces, car on ne voit guère d'épidémies de cette maladie bien que les foyers connus en soient, dit-on, certains pâturages de Beandrarezona, Andranotakatra et Ambalamotraka.

La tuberculose est insignifiante du fait qu'une sévère sélection naturelle s'opère, à la naissance en particulier.

#### ÉVOLUTION, COMPOSITION DU TROUPEAU

##### MORTALITÉ

On peut estimer à environ 10 % au maximum la mortalité annuelle du cheptel, estimée comme suit :

5 % de veaux. . . . .	par maladies
3 % de jeunes . . . . .	—
2 % d'adultes. . . . .	— ou accident

##### CROÎT

Les éleveurs indigènes affirment que chaque vache produit un veau chaque année. Il suffit donc de connaître le nombre de vaches pour savoir avec une suffisante approximation quel est le croît brut annuel. En fait, pour estimer le croît réel ou le croît net, il convient de tenir compte de la mortalité et des prélèvements effectués volontairement par l'homme.

## COMPOSITION MOYENNE DES TROUPEAUX

Par troupeau, nous entendons le groupe d'animaux vivant habituellement ensemble et non l'ensemble des bêtes possédées par un seul propriétaire. Un troupeau moyen comprend de 30 à 60 têtes avec un maximum de 150 têtes.

La composition de ces troupeaux a donné lieu pour l'Ankaizinana aux estimations suivantes :

	1938 (22)	1943 (22)	1951 (23)	
	%	%	%	
<i>Coupés</i>				
moins de 5 ans . . . . .	22	3,9		
<i>Coupés</i>				
plus de 5 ans . . . . .	14		14,91	
<i>Coupés</i>		25,8		
10 ans et plus . . . . .	5			
<i>Taurillons</i>				
18 mois à 4 ans . . . . .	10	5,2	11,6	16,38
<i>Taureaux</i>				de mâles
plus de 4 ans . . . . .	2	3,6	5,12	
<i>Génisses</i>				
plus de 18 mois . . . . .	10	7,6	15,11	
<i>Vaches</i>				48,37
3 à 8 ans . . . . .	19	10,7		de
<i>Vaches</i>			33,26	femelles
plus de 8 ans . . . . .	9	26,6		
<i>Veaux et velles</i>				
moins de 18 mois . . . . .	9	16,6	20,34	
Tctal . . . . .	100	100	100	

Il semblerait, à l'examen de ces chiffres, dont certains sont peut-être contestables, que la composition moyenne aurait évolué dans le sens d'un amoindrissement du nombre des castrats au profit du nombre des vaches, et que la grande proportion de jeunes animaux (47 % en 1951) indique un abaissement de l'âge moyen du troupeau. L'âge et la taille étant en corrélation directe, on aurait donc une vérification de la remarque faite plus haut sur le rapetissement du format moyen des animaux.

Le pourcentage de vaches aptes à la reproduction étant de 25 % au moins, donne donc un croît brut de 25 %. La mortalité étant estimée à 10 %, nous pouvons donc tabler sur un accroissement net annuel de 15 % du cheptel, compte non tenu des prélèvements volontaires.

(22) Arch. Dist. Bealanana.

(23) Chiffres communiqués par le Service de l'Elevage, août 1951.



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

## CASTRATION

Le grand nombre de taureaux et de taurillons nuit certainement à la tranquillité des troupeaux, mais cette proportion semble convenable à l'éleveur indigène. D'autre part, il ne tient pas à castrer les veaux encore jeunes, car ils mettent, paraît-il, plus longtemps à grandir et l'opération les abîme (*ela tombo sady manimba azy*). La castration s'opère comme suit.

Le taurillon est pris au lasso par les cornes dans le parc, mené hors du parc, terrassé, couché sur le flanc droit et ligoté. Il est maintenu à terre par les cordes des cornes et des pattes et par la queue, le scrotum est tiré vers l'arrière. On y découpe au couteau, soit des fentes latérales, soit à l'extrémité inférieure, une calotte, les testicules sont énucléés par cette ouverture, le cordon est sectionné aussi haut que possible d'un coup de couteau. La plaie formée est recouverte de terre humide et l'animal ainsi opéré est, sans autres soins, délié et abandonné à lui-même.

Pour la castration d'un veau non sevré (*vosi-dronono*), on se contente de broyer les testicules entre les deux mains, par friction.

Cette opération peut se faire en toute saison, les jours fastes, mais cependant on évite de la pratiquer au moins d'avril quand certaines herbes (*ahidambo*) (24) sont à graines, car celles-ci peuvent se ficher dans la plaie et rendre la guérison aléatoire ; les meilleurs mois sont novembre, à la pousse de l'herbe nouvelle, et surtout mars-avril à la fin des pluies, et au début de la saison froide.

Il est d'usage que le propriétaire mange les glandes enlevées au taurillon, mais il a soin de les faire cuire sans sel pour que la cicatrisation de l'animal se fasse rapidement. Ce plat est réservé aux hommes ; si le bœuf appartient à une femme, c'est l'opérateur qui le consomme.

Les indigènes ne soupçonnent point que l'on puisse stériliser les femelles. Celles-ci continuent à mettre bas jusqu'à un âge avancé (17-18 ans).

La castration est le moyen principal de sélection et le moyen de transformer un taurillon en un animal d'un bel embonpoint.

BŒUFS PORTEURS (*savalý* ou *soavalý*)

Ce sont des castrats, coupés vers 18 mois ou 2 ans, choisis pour leur robe ou leur allure. Ils ont d'abord la cloison nasale perforée au fer rouge pour permettre le passage d'une courte corde servant de bride, passant au-dessus des oreilles et derrière les cornes. Cette corde y reste à demeure et sert à nouer la longe. On rogne également les cornes de ces animaux de façon à ce qu'elles deviennent « *sola-droy* ». Ceci se fait très rarement avec une scie, outil presque inconnu, mais plutôt avec un coupe-coupe qui taille non seulement la corne elle-même, mais souvent aussi la pulpe et l'os,

(24) *Heteropogon contortus* Roem. et Schult.

Ils sont alors laissés à la tyrannie des jeunes enfants qui en font le dressage, c'est-à-dire les abrutissent complètement. Malgré la brutalité habituelle aux jeunes garçons vis-à-vis des animaux en général, ils peuvent manifester à leurs « *savaly* » une réelle affection. Ceux-ci bénéficient d'une nourriture et de soins spéciaux, ils sont attachés la nuit à un pieu (*famara*) à l'intérieur (25) ou tout près du village et sont dressés à se coucher au commandement, à se lever avec une charge sur le dos. Leurs propriétaires les enfourchent quelquefois pour de courts parcours.

Le bœuf porteur est plutôt un jouet ou un luxe qu'un animal de travail, car la seule époque où il soit utilisé de façon à peu près suivie est celle de la rentrée du paddy au grenier.

#### RÉPARTITION DES TROUPEAUX ET IMPORTANCE DU CHEPTEL

##### INCIDENCES PSYCHOLOGIQUES

Les observations suivantes ne concernent essentiellement que l'Ankaizinana et il peut être faux de les étendre aux populations d'autres régions, qui sont souvent tout autres sous bien des rapports.

Comme nous l'avons déjà dit, l'Ankaizinana comprend des Sakalava, des Makoa, des Sihanaka et surtout des Tsimihety, toutes populations dont les antécédents historiques conditionnent parfois le comportement à l'égard des bœufs.

En effet les habitants de l'Ankaizinana, du moins les vieux, ne se sentent pas si loin du temps où des *Vazaha*, des Blancs, des Arabes en l'occurrence, venaient échanger chez eux contre des fusils, de la poudre, des esclaves ou des bœufs considérés alors, au même titre, comme des valeurs marchandes très appréciables.

La France fit heureusement cesser le trafic du bois d'ébène, elle intensifia au contraire celui des bœufs.

Les descendants des Noirs africains, les robustes Makoa, importés comme marchandises, se souviennent qu'ils ont été échangés contre des bœufs qui valaient parfois plus cher qu'eux.

Débarqués sur la côte Ouest, les Makoa, avant de monter lentement vers l'intérieur, sont restés longtemps au contact des Sakalava dont ils ont emprunté la langue et adopté bien des coutumes ; mais, privés d'ancêtres dont ils puissent se glorifier, ils ont tendance à renier leurs origines et à s'amalgamer progressivement à la masse Tsimihety qui ne les repousse point.

Chez les Sihanaka, cultivateurs de rizières et éleveurs d'ovies, la propriété d'un troupeau réveille parfois aussi des sentiments qui, avec le temps,

(25) La présence de ces bœufs dans les villages, la nuit, peut avoir une grande importance au point de vue malarologique, puisque certains Anophèles semblent manifester une préférence marquée pour les bovins plutôt que pour les humains (cf. TOUMANOFF, chap. VI). La zoophilie des Anophèles a été vérifiée en Imerina par notre collègue GRJEBINE. Cf. également LACAN.

vont peu à peu en s'affaiblissant. Autrefois et jusqu'à l'arrivée des Français, ils étaient asservis aux Merina ; les nombreux troupeaux qui paissaient sur leur territoire, à l'entour du Lac Alaotra, ne leur étaient laissés qu'en garde et appartenaient toujours à un Hova. Pour devenir propriétaire d'un troupeau, il fallait le voler et s'enfuir avec lui vers l'Ouest ou vers le Nord. Maintenant la France permet à tous de posséder en paix des bœufs, mais pour un Sihanaka la pleine propriété d'un troupeau est une affirmation de sa liberté. Les Sihanaka, autant cultivateurs qu'éleveurs, sont surtout fixés auprès des terres aménageables en rizières, et partageant leurs soins entre leurs cultures, leurs oies, leurs porcs et leurs bœufs, n'ont pas de troupeaux très nombreux.

Pour les Sakalava, essentiellement pasteurs, les bœufs, qu'ils voudraient innombrables, sont le signe de la puissance, de la richesse. Ils ont donc installé leurs villages auprès des meilleurs pâturages. Les bœufs permettaient autrefois, par le troc, de se procurer des armes, des étoffes. Ils servaient à rétribuer les tâcherons Taimoro venus cultiver les rizières ; pour se venger d'un ennemi, on lui volait tous ses troupeaux (26). De nos jours, l'Administration française intervient dans le trafic qu'elle régleme, interdit le pillage (27), prélève une taxe annuelle par tête de bovidé, et parle d'installer des colons qui supporteront probablement très mal les divagations d'animaux. Aussi, pour conserver leurs troupeaux, leur liberté et leurs coutumes, les Sakalava reculent-ils vers les endroits retirés.

Les Tsimihety, peuple jeune, divers, sans coutume intransgressible, sont arrivés assez récemment dans l'Ankaizinana. Apprenant des uns et des autres, ils considèrent la possession d'un troupeau comme un signe de richesse et de liberté, et savent l'utiliser pour les travaux agricoles. Ils peuvent avoir pour leurs bêtes beaucoup d'attachement, mais n'hésitent pas, au cours de cérémonies, à en abattre une partie importante.

Ce sont ces faits psychologiques qui nous aident à comprendre la répartition des groupes ethniques dans l'Ankaizinana en fonction de celle des terres et des troupeaux.

#### RÉPARTITION ETHNIQUE ET NOMBRE DE BŒUFS PAR VILLAGES

Les chiffres dont nous disposons sont les suivants :

— tableau de répartition ethnographique par villages de la population du Gouvernement de Bealanana en 1946 ;

(26) Cette façon de procéder était coutumière il y a une centaine d'années, comme en témoignent les faits suivants : « ...On lui fit un *kabary*, un procès, qu'il perdit naturellement, le roi (mpanjaka de Tuléar aux environs de 1870) le condamne à être pillé, une moitié de ses biens revenant aux chefs qui avaient jugé le procès et l'autre aux enfants qu'avait laissés M. Dumoulin à Tuléar. » G. GRANDIDIER, p. 162, 1932, et encore : « Quand un Malgache a offensé le roi ou a commis un crime, si on ne le tue pas (...), il est en butte à toutes sortes de tracasseries et, à sa mort, le roi le fait piller, ne laissant rien comme héritage à ses enfants et petits-enfants » *ibid.*, p. 175.

(27) Affaire Z... contre V... 1947, pillage de (450) bœufs (cf. p. 48).

— tableau de répartition ethnographique des populations du Gouvernement de Bealanana pour les années 1940-1945-1950 ;

— tableau de répartition des bovidés par villages pour le Gouvernement de Bealanana au 1<sup>er</sup> janvier 1950.

Bien que l'établissement des tableaux de répartition ethnographique par village soit antérieur de 4 ans à celui du tableau de répartition des bœufs, un coup d'œil au tableau ethnographique portant sur les 10 dernières années nous montre que du fait d'un léger accroissement de l'ensemble de la population, le nombre de têtes de bovidés par habitant doit être légèrement inférieur au chiffre obtenu. Il y aurait lieu de tenir compte aussi de la dissimulation, comme nous le verrons plus loin.

L'indication générale donnée par la comparaison des tableaux reste valable dans l'ensemble.

Tableau de répartition des populations du Gouvernement de Bealanana par cantons et par races pour les années 1940, 1945 et 1950 (28)

<i>Canton</i>	<i>Hova</i>	<i>Tsimihety</i>	<i>Sakalava</i>	<i>Siha-naka</i>	<i>Betsimisaraka</i>	<i>Betsileo</i>	<i>Makoa</i>	<i>Antaimoro</i>	<i>Total</i>
<b>1940</b>									
Bealanana. . .	241	5.565	242	1.387	179	148	502	68	8.332
Mangindrano. .	102	3.765	701	442	78	21	240	161	5.510
<i>Totaux</i> . . .	343	9.330	943	1.829	257	169	742	229	13.842
<b>1945</b>									
Bealanana. . .	259	5.674	265	1.414	204	158	523	75	8.572
Mangindrano. .	115	3.816	718	452	86	26	253	172	5.638
<i>Totaux</i> . . .	374	9.490	983	1.866	290	184	776	247	14.210
<b>1950</b>									
Bealanana. . .	257	5.678	275	1.450	220	162	546	72	8.660
Mangindrano. .	130	4.280	654	476	100	32	352	214	6.238
<i>Totaux</i> . . .	387	9.958	929	1.926	320	194	898	286	14.898

Tableau de répartition ethnique par village de la population du Gouvernement de Bealanana en 1946 et nombre de bovidés par village en 1950 (29)

**1<sup>er</sup> Canton de Bealanana**

<i>Villages</i>	<i>Tsimihety</i>	<i>Siha-naka</i>	<i>Sakalava</i>	<i>Makoa</i>	<i>Autres</i>	<i>Total</i>	<i>Bovidés</i>	<i>Nombre de bœufs par 10 habitants</i>
1. Bealanana . . .	225	13	14	36	256	540	1.411	26
2. Ambalabe-B. . .	70	30	18	11	89	218	413	19
3. Antanambao . .	134	—	—	12	8	154	541	35
4. Ambalapaka . .	91	—	11	16	—	118	381	52
5. Marofamara. . .	143	—	44	8	4	199	1.608	80
6. Marolambo . . .	252	—	23	—	—	274	1.532	55
7. Andilandalina. .	209	—	—	49	—	258	975	37

(28) Source : Arch. Dist. Bealanana.

(29) Source : Arch. Dist. Bealanana.

8. Ambatoriha. . .	128	—	—	10	—	138	474	34
9. Anandroato . .	21	157	—	—	15	193	648	33
10. Beandrarezona .	551	—	27	29	39	646	3.547	55
11. Manirenja. . .	100	—	31	19	52	202	1.459	75
12. Sandrakota. . .	80	—	65	14	54	213	1.367	64
13. Amberivery. . .	168	—	23	25	2	218	1.958	89
14. Ambodisatrana .	390	19	—	—	—	403	2.701	67
15. Ambodisatrakely	90	—	—	62	—	152	908	59
16. Anjanaborona. .	217	198	—	1	43	459	2.354	51
17. Ambodiampana .	—	222	—	—	—	222	1.291	58
18. Bemilolo . . .	97	131	—	22	—	250	677	27
19. Antsamaka . . .	169	118	—	—	51	338	1.881	55
20. Ambodivohitra .	274	13	—	30	10	327	1.205	36
21. Antsalonjo . . .	105	—	—	—	6	111	531	47
22. Ambatosy . . .	7	347	—	—	12	366	1.723	47
23. Andranotakatra .	298	29	—	55	5	387	1.142	29
24. Ampaminty. . .	156	—	—	—	—	156	507	32
25. Andasinimaro. .	400	—	—	20	8	428	903	21
26. Antsatrana . . .	146	—	—	46	—	192	742	38
27. Ambararata Sof.	322	—	—	—	—	322	1.072	33
28. Ankosihosy. . .	261	—	—	20	—	281	901	32
29. Beanantsindrana.	223	115	—	—	—	338	848	25
30. Ambalabe-M. . .	102	17	—	—	3	122	612	50
31. Ampandrana . .	47	—	—	13	—	60	398	66
<i>Total . . . .</i>						8.275	36.750	

## 2° Canton de Mangindrano

<i>Villages</i>	<i>Tsimi- hety</i>	<i>Siha- naka</i>	<i>Saka- lava</i>	<i>Makoa</i>	<i>Autres</i>	<i>Total</i>	<i>Nombre de bœufs Bovidés par 10 habitants</i>	
1. Mangindrano . .	231	6	24	15	70	346	1.393	40
2. Ambalatany. . .	205	14	50	2	5	276	979	35
3. Ambohimanakana	173	7	115	3	3	301	2.064	68
4. Matsaborimadio .	37	79	65	29	—	210	553	26
5. Ambahivahy . .	22	28	14	99	26	190	1.296	68
6. Añesika . . . .	307	63	59	6	71	506	2.626	51
7. Analalatsaka . .	121	17	89	4	52	283	2.815	99
8. Antafiandakana .	29	1	57	6	—	93	2.517	270
9. Beroitra . . . .	146	162	—	12	11	331	1.502	45
10. Antañataña. . .	164	—	144	6	11	325	1.007	31
11. Ampisôra. . . .	234	1	5	2	6	248	1.041	42
12. Antsambalahy. .	138	—	39	—	—	177	1.107	62
13. Ambondrona . .	218	59	6	—	6	289	483	16
14. Ambovonaomby. .	209	1	18	9	28	265	1.056	39
15. Analila. . . . .	291	—	6	37	8	342	2.731	79
16. Antsaonjo . . .	491	—	15	17	22	545	2.127	39
17. Anjozoromadosy.	160	—	1	—	9	170	398	23
18. Ambalamotraka .	237	—	1	1	—	239	791	33
<i>Total . . . .</i>						5.156	26.486	

Soit pour le Gouvernement : 13.433 habitants et 63.236 bœufs.

En nous reportant au croquis situant l'emplacement des meilleurs pâturages, nous voyons que les régions les plus favorables à l'élevage sont bien celles où paissent les troupeaux les plus nombreux.

Mais les villages possesseurs des plus gros troupeaux sont loin d'avoir le même nombre d'animaux par habitant.

Par ailleurs nous savons que les principaux propriétaires de bœufs

sont tous des Sakalava : le troupeau de D... d'Analalatsaka atteint 800 têtes et dépasse le millier avec les bœufs de sa femme. Dans le même village, la famille de T... possède aussi plus de 1.000 bœufs. T... à Antafiandaka en a plus de 400, V... de Manirenja en a plus de 700, S... d'Ambodisatrana en a plus de 300 et d'autres encore.

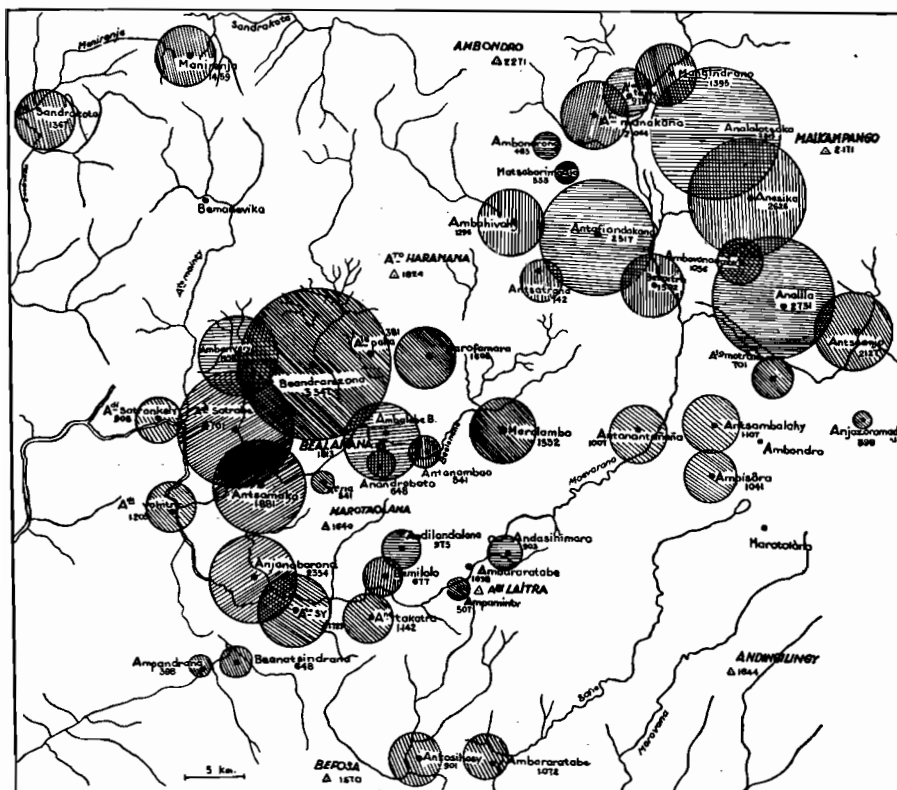


FIG. 13. — Croquis de répartition des bœufs par villages, d'après les déclarations fiscales de 1951.

Il paraît donc indiqué de tenir compte, en dehors des qualités des pâturages, de la composition ethnique des agglomérations ; ceci ressort de la comparaison des 6 localités ayant les troupeaux les plus nombreux.

Villages	Nombre d'habitants	Tsimihety	Siha-naka	Sakalava	Nombre de bœufs par 10 habitants
Beandrarezona . . . . .	646	551	0	27	3.547
Analalatsaka . . . . .	283	121	17	89	2.815
Anafila . . . . .	342	291	0	6	2.731
Amberivory . . . . .	218	168	0	28	1.958
Añesika . . . . .	506	307	63	59	2.626
Antafiandakana . . . . .	93	29	1	57	2.517

Ce tableau ne donne cependant qu'une simple indication qu'il faut se garder de systématiser.

Le nombre moyen de bêtes par habitant (multiplié par 10 pour éviter des fractions) est de 44 pour le canton de Bealanana, 51 pour celui de Mangindrano et de 47 pour l'ensemble du Gouvernement.

Les villages en majorité ou à forte proportion sihanaka sont souvent au-dessous de ces moyennes : Beanantsindrana, Bemilolo, Anandrobato ; ou tendent à s'en rapprocher : Ambatosy 47. Mais il faut se rappeler que ce sont ces mêmes villages sihanaka qui possèdent les plus forts troupeaux de porcs et d'œies et qui, pratiquant le repiquage des rizières, sont parmi les plus prospères.

Le fait que Bealanana et son faubourg Ambalabe aient de faibles moyennes, bien que ces agglomérations possèdent un troupeau considérable (1.813 bêtes au total), s'explique facilement quand on sait que c'est là que sont groupés tous les commerçants et les fonctionnaires et la grande majorité des artisans.

Par contre, les troupeaux sont plus nombreux dans les villages comportant un groupe sakalava important comme nos précédentes remarques le faisaient attendre : Antafiandakana, où pour chaque habitant, enfants compris, on compte 27 bœufs, est l'exemple typique que confirment Anala-latsaka, Marofamara et Manirenja.

Ceci serait encore plus frappant si nos statistiques faisaient ressortir le fait que ces villages sont généralement théoriques en ce sens que sont groupés sous un même nom des hameaux parfois fort distants et de composition ethnique très différente. Un bon exemple est Manirenja qui comprend 5 hameaux principaux d'une trentaine d'habitants chacun : Ambodimanga est betsimisaraka, Ambodimadiro, Antanambao et Antananivo sont tsimihety et seul, Manirenja proprement dit, village de V..., propriétaire à lui seul de 700 bœufs, est sakalava.

Partout où les Sakalava sont relativement nombreux, on s'attend à trouver des troupeaux importants, et ceci semble vrai à l'examen des tableaux à quelques exceptions près ; l'une de ces exceptions est constituée par Ambevriery qui compte tout près de 9 bœufs par personne, sans que le groupe sakalava y soit particulièrement important. Ceci peut s'expliquer par le fait que sont inscrits sur le rôle des bovidés de ce village les troupeaux appartenant à des propriétaires domiciliés à Bealanana qui paissent sur les pâturages du village sous la responsabilité de gardiens appointés. Mais aussi, plusieurs familles sakalava de l'endroit, lors de l'assassinat d'un Européen par un autre Sakalava, peu après la conquête de 1897, par crainte de représailles se déclarèrent Tsimihety plutôt que de fuir, tout en conservant leurs habitudes ancestrales.

L'autre exception remarquable, mais dans l'autre sens, est celle du village d'Antañataña qui, comptant 144 Sakalava sur 325 habitants, n'a que 1.007 bœufs, soit 3 bœufs par personne. Il peut s'agir d'une erreur de statistique,

mais tout aussi bien de fausses déclarations fiscales des propriétaires de bœufs.

#### ESSAI D'ÉVALUATION DU CHEPTEL VRAI

Tout le développement précédent se base sur les chiffres officiels qui nous ont été fournis par l'Administration. Ces chiffres sont obtenus en principe chaque année, mais s'appuyant sur les déclarations volontaires et non contrôlées des propriétaires de bœufs, ils sont manifestement au-dessous de la réalité.

Un cas typique de fausse déclaration fut fourni en 1947. Un certain Z... porta plainte contre V... pour « pillage en bande et à force ouverte ». L'affaire fut portée au tribunal, mais le nombre de bœufs volés réclamé par le plaignant (450) fut biffé du dispositif du jugement pour ne pas donner lieu à une action du Ministère Public contre Z... qui ne payait la taxe des bovidés que pour un nombre de têtes bien inférieur (105 + 29) à celui dont il se disait réellement propriétaire.

Un autre cas est celui d'une femme faisant enregistrer un contrat de gardiennage pour 60 bœufs, alors qu'elle ne paie l'impôt que pour 40.

Déjà en juin 1923, estimant, d'après les impôts perçus, à 7.782.108 non compris les 36.992 des Comores, le nombre des bœufs recensés de Madagascar, le Chef du Service Vétérinaire et des Haras écrivait (27): « Ces chiffres doivent être très au-dessous de la réalité, car on connaît suffisamment maintenant la répugnance de l'éleveur indigène à la production de déclaration exacte de son animal dieu, la presque absolue impossibilité du contrôle administratif de ce mode d'élevage extensif où les troupeaux vivent constamment dans des lieux déserts à plusieurs journées des villages. Les broussards européens les plus optimistes estiment que dans la plupart des régions d'élevage, un bon tiers des animaux existant échappe à l'impôt. »

Il paraît inutile d'insister sur la difficulté, ou la quasi-impossibilité, de vérifier l'importance réelle des troupeaux. Une telle vérification n'est pensable que pendant une courte période de l'année, celle où les animaux sont descendus dans les plaines. Faute d'en avoir tenu compte, un gendarme zélé, aidé de plusieurs pelotons de miliciens, qui prétendait recenser les bœufs de son poste, village par village, n'aboutit qu'à un échec dont les indigènes du poste d'Antsakabary se souviennent et rient encore : ce furent des courses effrénées de pâturage en pâturage et les troupeaux voyageaient sans cesse selon des mouvements inverses de ceux des vérificateurs.

Toujours, dans les villages, les questions concernant le nombre des bœufs excitent la méfiance et ne reçoivent que des réponses évasives, approximatives ou même ouvertement erronées.

#### LES VÉRIFICATIONS

Ce n'est que par hasard et pour des troupeaux peu nombreux qu'une

(27) *Bull. écon. Madag.*, 1923.

vérification effective est possible ; ainsi le troupeau de So... de Bepaka comptait 69 bêtes pour 53 déclarées. Si l'on essaie de vérifier par recoupements les dires des gens et les déclarations des propriétaires, on se trouve très vite égaré. Ainsi Sa... connu pour posséder 300 bœufs n'en a que 153 inscrits au rôle de son village. Si de tels recoupements étaient si faciles, les agents de l'Administration les auraient déjà faits et les fausses déclarations seraient facilement rectifiées.

Mais entrons dans le détail.

Nous voyons Va... (700 bœufs) payer pour 187 bêtes, dans un village, Manirenja, mais aussi pour 74 à Sandrakota et 39 à Beandrarezona, et il doit aussi avoir des troupeaux ailleurs.

Ve... de Beandrarezona, possesseur de 600 bêtes paie sous son nom pour 145 bêtes à Beandrarezona, pour 103 à Amberivery, pour 20 à Ankosihosy ; mais nous apprenons également que certains de ses troupeaux sont aussi inscrits sous d'autres noms et qu'il paie ainsi en outre, pour sa femme et ses 3 filles, les taxes de 62 têtes à Beandrarezona, 50 têtes à Manirenja, pour 37, puis 36, puis 37 bêtes à Amberivery, ce qui donne un total de 490 bêtes et une différence de 110 bêtes avec le troupeau que lui attribue l'opinion commune. Ce seul exemple nous montre la complication de ces recherches, la dispersion des troupeaux et l'impossibilité de vérifications auxquelles les indigènes ne consentent pas à se prêter.

Néanmoins les quelques sondages et enquêtes que nous avons pu faire nous amènent aux conclusions suivantes : il convient de faire une distinction entre les petits troupeaux de quelques unités pour lesquels la dissimulation est plus malaisée et les grands, et plus généralement entre le canton de Bealanana et celui de Mangindrano.

Dans le canton de Bealanana, la dissimulation doit porter sur environ 30 % du cheptel, alors que nous estimons à 60 ou 80 % les bœufs du canton de Mangindrano qui ne figurent pas sur les rôles officiels.

Sur l'initiative d'un chef de district, on procéda pendant le mois d'août à une série de vérifications dans divers villages : les bœufs, descendus dans les pâturages de plaine ou de rizières, étaient facilement rassemblés. Les marques d'oreilles permettaient une identification rapide des propriétaires et le comptage devenait aisé... Ces tournées de vérification permirent d'inscrire plus de 7.000 nouveaux bœufs dans chacun des cantons. Résultat appréciable.

Pourtant la vénalité des vérificateurs atténua très sensiblement l'efficacité des opérations. Des transactions intervinrent entre eux et les principaux propriétaires des villages pour qu'un nombre forfaitaire « convenable » de nouveaux bœufs soit déclaré (2 à 300) que les propriétaires se répartissaient ensuite. Le « pot-de-vin » variait de 10 à 25.000 francs par village.

Ces transactions et marchandages ressortent de l'examen des chiffres : cheptel déclaré, cheptel « retrouvé ».

<i>Villages</i>	<i>Nombre de contribuables</i>	<i>Cheptel déclaré en 1952</i>	<i>Nouveaux bœufs</i>
Mangindrano . . . . .	108	1.517	541
Ambodinonoka . . . . .	42	483	100
Ambohimanakana . . . . .	70	1.484	1.029
Ambalatany . . . . .	38	438	82
Ambondrona . . . . .	28	247	206
Matsaborimadio . . . . .	31	022	344
Besangaratra . . . . .	15	304	147
Analalatsaka . . . . .	88	2.980	326
Añesika . . . . .	79	1.487	378
Ambodipeso . . . . .	35	613	183
Etc...			

Certains villages se trouvent avoir désormais déclaré la quasi-totalité de leur troupeau, tels Ambondrona et Ambohimanakana, les uns pour n'avoir pas su composer, les autres par suite de rivalités personnelles ou d'autres raisons encore. Ces villages voient alors leur troupeau presque doubler. D'autres villages restent dans une « honnête » moyenne : Matsaborimadio, Besangaratra, d'autres enfin, après les sacrifices indispensables, voient respecter leur tranquillité : Analalatsaka, Añesika.

Le cas de ce dernier village ressort d'autant mieux par comparaison avec Ambohimanakana.

L'étude de la répartition des « bœufs retrouvés » entre les propriétaires d'un même village reste aussi édifiante.

A Analalatsaka, 42 propriétaires sur 73 inscrits ont reconnu avoir plus de bœufs qu'ils n'en déclaraient et sur ces 42, 6 n'étaient pas encore portés au rôle, 5 d'entre eux étant étrangers au district.

Voici quelques exemples de la répartition des 326 nouveaux bœufs (sur 2.980 déjà déclarés) :

<i>Nombre déclaré</i>	<i>Bœufs supplémentaires</i>
0	22
0	12
0	6
0	4
15	5
25	18
26	9
724	29
104	3
104	2
11	5
40	16
6	5
84	8
210	10
12	8
Etc...	

La répartition est manifestement faite en fonction des sacrifices pécuniaires consentis en faveur du village. Tel propriétaire, que l'on sait posséder 1.500

bœufs, en a 724 déclarés, mais ne se voit obligé d'en déclarer que 29 nouveaux ; ses deux fils, possesseurs de 104 bœufs chacun, doivent en déclarer désormais 107 et 106 ; mais l'épouse qu'il vient de répudier, qui avait 40 bœufs déclarés, en aura désormais officiellement 56.

#### CONCLUSION

Nous sommes donc fondés à avancer le chiffre moyen d'une dissimulation de 60 à 80 %, soit 70 % en moyenne pour le canton de Mangindrano sur les chiffres déclarés au début de 1952. Nous évaluons donc ainsi le cheptel de l'Ankaizinana :

	<i>Effectif fiscal</i>		<i>Dissimulation</i>	<i>Effectif vrai probable</i>
Bealanana . . . . .	41.474	30 %	12.442	53.916
Mangindrano. . . . .	26.951	70 %	18.865	45.816
<i>Total</i> . . . . .	68.425		31.307	99.732

et par extrapolation valable, le cheptel du district de Bealanana serait de :

131.778	50 %	65.889	197.667
---------	------	--------	---------

## CHAPITRE II

## Le bœuf dans la vie matérielle indigène

La civilisation malgache est dans son ensemble essentiellement végétale, puisqu'elle tire des plantes la grande majorité des objets matériels qu'elle emploie. Pourtant elle fait leur place aux animaux et tout spécialement au bœuf.

Nous ne pouvons songer à traiter dans son ensemble de l'importance que revêt le bœuf dans cette civilisation (1). Nous nous contenterons d'indiquer en deux chapitres le rôle du bœuf dans la vie matérielle puis dans la vie spirituelle des Malgaches peuplant l'Ankaizinana.

Dans le présent chapitre, nous essaierons de passer en revue tout ce que ces populations tirent des bovidés qu'elles élèvent, leur travail, le lait et le fumier, la viande et les dépouilles.

Les Tsimihety manifestent, sous l'influence sans doute des Sakalava, un respect particulier pour les bœufs, spécialement pour les bœufs dressés,

La collaboration de ces animaux avec l'homme, la cohabitation, pourrions-nous presque dire puisque les bœufs porteurs passent la nuit au village, leur vaut une grande considération. Leur docilité aux ordres fait supposer qu'ils sont devenus des sortes d'hommes (*manjary karazañ'ôloño*) doués d'un esprit intelligent. Autrefois même, ces bœufs, encore rares, n'étaient jamais abattus ni sacrifiés et quand une bête venait à mourir, personne n'aurait osé la dépecer ni manger sa chair sans la permission expresse du propriétaire, qui souvent n'y consentait pas et se contentait de la recouvrir de feuilles, sans y toucher ni l'enterrer. Nul ne se plaignait ouvertement de l'odeur qui s'en dégageait bientôt.

Ceci devait être la règle pour tous les bœufs il y a plus de 400 ans, comme on peut en inférer du passage suivant : « On laissait mourir les bœufs de leur belle mort. » Il semble même qu'on n'ait pas osé toucher à leurs cadavres qu'on abandonnait à la putréfaction là où ils tombaient. La tradition relève en effet comme une nouveauté digne d'être enregistrée l'ordre donné un jour par Ralambo d'ensevelir un de ces animaux dont le cadavre empestait tout le voisinage. « Un jour, un bœuf creva et Ralambo dit : « Allez, ensevelissez-le, car l'odeur en est insupportable et on peut craindre qu'elle ne nous rende malades. » Et l'on alla enterrer la bête (2). »

(1) ROBEQUAIN, p. 151-159.

(2) MONDAIN et CHAPUS, p. 192.

Maintenant, non seulement on tue et consomme les bœufs, mais on les a domestiqués et les bœufs porteurs sont devenus si communs qu'ils font l'objet d'échanges et de ventes. Il arrive même qu'on les sacrifie et qu'on les mange.

#### LE TRAVAIL

Dans l'Ankaizinana, le travail demandé aux bœufs est épisodique et essentiellement lié à la culture du riz : piétinage des rizières, piétinage des gerbes pour séparer le grain de la paille, transport du grain dans les greniers. Ce n'est que tout récemment que l'on vit introduire dans cette région des charrues et des charrettes.

#### LE PIÉTINAGE DES RIZIÈRES (Pl. III, e)

Tous les cultivateurs de l'Ankaizinana, qu'ils soient Sakalava, Sihanaka, Tsimihety, Makoa ou Merina, font piétiner leurs rizières par leurs bœufs.

Les Merina émigrés dans l'Ankaizinana, où ils ont introduit le repiquage du riz ce qui en triple le rendement, au lieu de bêcher les rizières comme dans leur pays natal, suivent, pour la mise en état de la terre, la coutume locale tsimihety, coutume toute semblable à celle décrite en 1805 par CHAPELIER, qui l'avait observée chez les Betsimisaraka.

Dès les premières pluies, les bœufs piétinent les endroits choisis pour devenir des rizières : plateaux, flancs de colline ou vallons, et « brisent les herbes » qui s'y trouvent ; c'est la première opération (*mandavo ahitra*). Ce piétinage ne dure pas longtemps, car d'une part, ce n'est pas nécessaire : il suffit que les herbes soient foulées et jonchent le sol pour qu'avec l'humidité elles se transforment en engrais, d'autre part, il ne s'agit pas encore de défoncer une terre qui n'est que très superficiellement meuble et surtout parce que ce premier piétinage se place en fin de saison sèche, au tout premier début de la saison des pluies, époque où les animaux ne sont pas, pour la plupart, en brillant état.

Le second piétinage (*mañôsy*) a lieu deux ou trois semaines plus tard, après des pluies plus abondantes, et il s'agit alors de faire pénétrer les débris végétaux dans le sol superficiel, de briser les pousses ou les rejets qui reprennent. Ce piétinage dure sensiblement plus longtemps que le premier et, pour un même nombre d'animaux, le troupeau piétine un temps double.

Il faut compter une quinzaine de bêtes au minimum pour un piétinage efficace. On peut cependant faire piétiner à la fois de 20 à 50 animaux. Les vaches pleines (rares à cette époque), les vaches suitées, les jeunes bêtes, sont mises à part, ainsi que certains bœufs dispensés de ce travail.

Les hommes, vêtus d'un pagne et d'une tunique de rabane, comme pour tous les travaux salissants, poussent les bœufs en une masse compacte en

criant : « *Sotro, sotro* » (3) selon une ronde tournant dans le sens des aiguilles d'une montre une année, et en sens inverse l'année suivante pour maintenir l'horizontalité de la rizière. Les femmes, de l'extérieur, effrayent les bœufs pour les empêcher de sortir des limites de la future rizière. Les jeunes gens font rentrer les bœufs qui s'écartent.

Quand un endroit est suffisamment piétiné, on déplace le lieu de la ronde et l'on recommence plus loin.

Le piétinage dure en moyenne 3 heures, auxquelles il faut ajouter le temps de rassembler les bœufs amenés la veille à proximité des rizières, et de les conduire sur les lieux. S'ils ont été parqués pendant la nuit, il est indispensable de les faire brouter avant le travail, puis, après le travail, de les mener au bain avant de les laisser paître à nouveau. Ce bain peut être supprimé à la période des grosses pluies qui lavent les animaux de la boue qui les couvre jusqu'aux cornes.

Le piétinage occupe donc, pour 3 heures de travail effectif, les deux tiers d'une journée ; aussi, souvent, les femmes de la famille apportent-elles une légère collation de riz cuit mou, parfois agrémenté de lait, si l'on a pu traire au parc le matin, et désormais, selon un usage qui se généralise, de café fort préparé avec du jus de canne à sucre au lieu d'eau.

Nous estimons que 4 hommes poussant une centaine de bœufs peuvent ainsi rendre cultivable, par un piétinage accéléré maintenu 3 heures durant, une surface de terrain plat de 0,8 ha couvert de chiendent et de quelques touffes de *bararata* (4) et de ronces. Il faut en déduire les angles, les buttes, les touffes de ronces trop denses, ce qui donne une surface cultivable en riz de 0,6 ha.

De ceci il ressort que la surface emblavée en riz par une famille est fonction du nombre de bœufs, car avec 30 bœufs seulement les 4 hommes obtiendront, dans le même temps, un terrain cultivable d'une superficie trois fois moindre.

D'autre part, selon le terrain plus ou moins accidenté, plus ou moins envahi d'herbes, plus ou moins dur ou plus ou moins spongieux, le piétinage devra durer plus longtemps et celui-ci peut durer cinq ou six heures en 2 ou 3 reprises coupées par des collations. La très forte pluie ralentit parfois le piétinage, mais ne l'arrête pas.

Après une journée de piétinage, gens et bêtes sont fourbus, et il se passe généralement au moins deux jours avant que l'on recommence à piétiner un autre champ. Là intervient, très heureusement, contre le surmenage des bêtes l'alternance des jours fastes et néfastes (*fady*) ; aux *fady* du sol s'ajoutent ceux des hommes et ceux des bœufs qui imposent des jours de repos aux troupeaux que l'on reconduit sur les hauteurs entre deux piétinages.

(3) Du verbe *misotrosotro* : fouiller le sol (comme le sanglier de sa hure), cf. « *misotro lany* = bêcher la terre », dict. 1853.

(4) *Bararata* : *Phragmites mauritanicus* Kunth. Haute Graminée à tige ligneuse.

Quand l'effectif du troupeau est suffisant, ce n'est qu'une fraction de celui-ci qui est astreinte à descendre pour piétiner, puis c'est une nouvelle fraction qui assure le piétinage suivant.

Le piétinage, l'un des moments essentiels de l'année avec la moisson, est l'occasion pour le groupe familial de se rapprocher avant la dislocation qui suit les semailles et se prolonge pendant tout le temps de la croissance du riz.

Il faut être nombreux, en effet, pour faire piétiner les rizières : pousser les bœufs, les exciter, les faire virevolter et courir dans la boue, ramener ceux qui s'écartent, harceler les retardataires ou les paresseux, et garder à proximité vaches et veaux. Si des femmes peuvent aider, tout ce travail est d'abord l'affaire des hommes et des jeunes gens. Tous les hommes du clan s'entraident et se prêtent mutuellement leurs bœufs. Au hameau d'Ambodimandresy, composé d'une seule famille, soit une cinquantaine de personnes, les 9 hommes payant l'impôt rassemblent tous leurs bœufs en un troupeau (280 têtes), mettent à part ceux qui pour une raison quelconque ne piétinent pas, puis avec ceux qui restent, plus de 200 animaux vigoureux, piétinent les rizières de la famille à tour de rôle, en commençant par celles du père, puis de l'aîné, et ainsi de suite.

Les riches propriétaires, possesseurs à la fois de troupeaux nombreux et de vastes rizières, invitent des voisins à venir aider à pousser les bœufs répartis en groupes maniables de 100 à 200. Un plantureux repas de riz et de viande de bœuf est servi à tous ceux qui ont participé au piétinage. C'est la coutume du « *tamby rô* », de l'aide (gratuite) contre un bon repas.

Les pauvres qui n'ont pas de bœufs, ou trop peu, demandent à leurs voisins plus fortunés de laisser leurs bœufs piétiner leurs rizières ; en contrepartie, ils aident au piétinage des parcelles du voisin.

Mais cette coutume, dans les centres où l'argent frais circule, tend à disparaître pour être remplacée par le louage des troupeaux. C'est ainsi que les cultivateurs de l'Ankaibe (région d'Andapa) louent des troupeaux aux habitants de la bordure Est de l'Ankaizinana pour le piétinage de leurs rizières. De même les cultivateurs de la vallée du Sambirano non seulement louent pour le piétinage les troupeaux de Sandrakota, Manirenja, Antafiabe et Antsambalahy, mais encore s'efforcent de profiter du passage des troupeaux achetés par les compagnies de fabrication de conserves et acheminés vers Diégo-Suarez, pour obtenir des conducteurs, contre rémunération importante, que ces bœufs s'attardent une ou deux demi-journées dans leurs rizières.

#### LES CHARRUES

L'introduction des charrues dans certains villages tend à restreindre l'importance du piétinage, car deux hommes avec 6 bœufs attelés devraient suffire pour labourer. Ceci pourra avoir de graves répercussions dans divers domaines, social et économique.

La charrue risque, en effet, de disloquer le groupe familial centré autour du troupeau utilisé en commun.

L'étendue des rizières peut ne plus dépendre du nombre de têtes du troupeau. Mais il ne s'agit ici que d'indiquer les conséquences probables de l'introduction des charrues dans l'Ankaizina, quand elles seront convenablement employées, avec des attelages dressés.

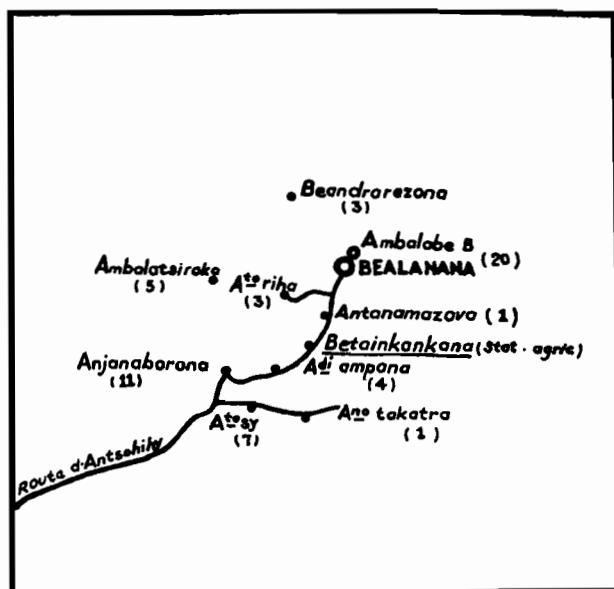


FIG. 14. — Croquis de distribution des charrues, le long des routes autour du centre que forme la station agricole de Betainkankana.

Actuellement, ces charrues sont importées dans la région par la Station Agricole de Betainkankana et l'usage s'en répand autour de ce centre dans les gros villages voisins : Bealanana-Ambalabe [20], Antanamazava [1], Anjanaborona [11], Ambatosy [7], Andranotakatra [1], Ambatoriha [3], Ambodiampana [4], Ambalatsiraka [5], Beandrarezona [3] (cf. fig. 14), soit un total de 58 charrues actuellement en service, en dehors de celles employées à la Station Agricole. En août 1951, on ne comptait dans le gouvernement d'Antsakabary que 2 charrues, Antsakabary [1], Ambavala [1]. Les propriétaires de ces engins doivent en faire l'apprentissage par eux-mêmes.

---

PL. III. — a. Une vache « volon-tsara ». — b. Dans la plaine de la Haute-Maevavano (Ambovonaomby). — c. Les *Kilandy*, ou pique-bœufs. — d. Oreille gauche « sohaña, lelam-pamaky ambony ». — e. Piétinage de rizière (Anjanaborona). — f. Le taureau de la station agricole de Betainkankana.



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

A la Station Agricole même, avec du personnel Antandroy il est vrai, « pour obtenir un mauvais labour croisé profond de 10 cm. avec un brabant, il faut 6 bœufs et 3 à 4 hommes. Un homme est à la charrue, les autres prodiguent avec cris et bâtons des exhortations comiques. Sitôt que les bouviers cessent leurs manèges, les bœufs mangent ce qu'il peut y avoir à leur portée. Sur 6 bœufs, 3 en général travaillent, 3 autres cherchent à se nourrir, si bien qu'il faudrait un homme par bœuf pour que la traction soit régulière (5). »

Et même, « les bœufs n'ont pas la puissance voulue pour labourer un sol sec. Il faut donc attendre les pluies pour commencer les labours »... « Si les pluies sont tardives, toutes les plantations sont en retard et il faut restreindre les emblavures (5). »

La charrue présente aussi un danger, si on la laisse sans conseils aux mains de gens inexpérimentés : c'est de contribuer, par des labours suivant les pentes, à accélérer l'érosion des collines. Or, c'est l'utilisation la moins pénible pour les bœufs et à laquelle arrive immanquablement et presque aussitôt le cultivateur indigène.

Mettre des charrues (et surtout des brabants) entre les mains des indigènes est plus nuisible qu'utile, même avec les attelages insuffisants actuels, à moins de leur enseigner en même temps à labourer suivant les courbes de niveau.

Heureusement l'Ankaizinana est un pays reculé où la civilisation ne pénètre que lentement et les plaines y sont déjà suffisamment cultivées pour que les premiers brabants introduits, servant surtout dans les fonds plats, n'aient pu causer de graves dégâts.

Enfin pour terminer, notons que faute de forgerons dans les villages, l'entretien de ces charrues est entièrement à la charge de la Station Agricole qui accepte bénévolement de faire les réparations et fournit l'huile de graissage. L'emploi de ces instruments n'a pas encore provoqué la naissance du petit artisanat local indispensable. Actuellement, en dehors des forgerons de la Station Agricole et de ceux de l'atelier de la Voirie du District, on peut compter 3 forgerons, restés essentiellement cultivateurs et qui bricolent le dimanche pour eux et leurs amis et connaissances. Pour le moindre travail, fer de hache à reforger par exemple, on se rend dans le Sambirano, ou au moins à Sandrakota, où il y a des forgerons sakalava.

Autour des agglomérations, où s'est introduit l'usage de repiquer le riz, les rizières travaillées depuis de longues années n'ont que peu de mauvaises herbes ; ce sont les chaumes de la précédente récolte qui servent d'engrais, mais sans attendre la pleine saison des pluies, des canaux les irriguent et permettent de les mettre en état sans trop tenir compte de la saison.

Ces rizières sont cependant, elles aussi, piétinées deux fois : une fois

(5) *Rap. Stat. Agri.*, 1950, p. 41.

pour ameublir le sol et y incorporer la paille, et une seconde, après une inondation assez prolongée, pour rendre la boue molle à souhait avant le repiquage.

#### LE PIÉTINAGE DU RIZ EN GERBES (*mañosy tonta*)

Après la moisson, un nouvel effort est demandé aux bœufs. Ils doivent, sur une aire préalablement aplanie et balayée, piétiner le riz en gerbes, afin de séparer le grain de la paille. Puis celle-ci est brûlée ; le paddy, d'abord ensilé, est peu à peu vanné et transporté au fur et à mesure dans les greniers.

### LES TRANSPORTS

Une route de 137 km carrossable aux camions relie de juin à novembre Bealanana à Antsohihy. Mais cette route ne sert qu'à une infime partie des transports incessants qui se font dans l'Ankaizinana.

La presque totalité des transports, sur de courtes distances ou sur des parcours de plusieurs centaines de kilomètres, se fait à pied, les marchandises placées dans des paniers portés sur l'épaule des hommes à l'aide d'un bâton ou en équilibre sur la tête des femmes.

Les bœufs aussi participent aux transports, soit en tirant de rares charrettes, soit comme bœufs porteurs (Pl. V, e).

#### *Les charrettes*

Les charrettes, faute de pistes, ne peuvent guère circuler dans l'Ankaizinana, sauf à couper à travers plaines et marais, car on n'ose dire à travers champs.

Leur nombre n'est certainement pas supérieur à 20 pour toute l'Ankaizinana. On en compte deux seulement dans tout le canton de Mangindrano. L'une d'elles peut rouler sur les 500 mètres de piste que constitue la rue principale du chef-lieu de canton ; le reste du temps elle fait du « tout-terrain ». Elle appartient à un Taimoro. L'autre est employée dans les mêmes conditions.

Dans le canton de Bealanana on trouve quelques charrettes dans les villages du long de la route ou à sa proximité immédiate : Ampandrana [1] (qui appartient à la Voirie du District), Anjanaborona [1], Betainkankana (Station Agricole), Antanamazava (ferme européenne), Ambalatsiraka [2], Bealanana-Ambalabe [8], dont 2 à la Mission catholique, et 2 au district (un attelage ne sert qu'au transport de l'eau dans un fût métallique, pour les besoins de l'Administrateur). On n'en compte également que 3 dans le canton d'Antsakabary et aucune dans celui de Matsondakana.

Les charrettes indigènes sont du type de celles qu'on rencontre sur la côte Ouest (Pl. V, a) : roues de fer portant à même l'essieu un plateau bas

rectangulaire entouré de ridelles basses, pleines. Le timon est fixé sous le plateau et son extrémité libre est suspendue par un anneau au joug mobile. Celui-ci repose sur l'encolure de deux bœufs placés de part et d'autre du timon. Quatre morceaux de bois traversant le joug maintiennent celui-ci sur l'encolure des bêtes. Cet attelage assez lâche laisse aux bœufs leur liberté de mouvements (Pl. V, b).

Une longe, dont les extrémités sont nouées solidement aux cordes passant dans la cloison nasale des bœufs, permet de les diriger.

Dans l'Ankaizinana, les bœufs de trait et les bœufs porteurs ne sont pas ferrés.

Les charrettes portent 200 à 250 kg de charge, rarement plus. Le mauvais rendement de ces attelages est manifeste. « Cette traction (charrettes et charrues) est capricieuse, faute d'un bon dressage qui exigerait de bons dresseurs, elle est faible et rend d'assez pauvres services eu égard aux dégâts qu'elle cause aux plantations et au matériel. Il est certain que le bœuf malgache n'a pas une vocation de travailleur bien dessinée, mais plutôt de vagabond... »

« Deux bœufs attelés à une charrette de bois, à roues métalliques forment un mauvais attelage. Il est long et difficile d'obtenir que les bœufs se placent bien. Pour que la traction soit convenable, il faudrait que les animaux soient dressés par paire et habitués à travailler ensemble. Faute d'avoir pu obtenir du personnel l'observation régulière de cette méthode, les attelées sont discordantes, ne tirent pas plus de 200 à 300 kilogs et sèment le désordre sur leur passage. Les dégâts causés par de tels attelages sont nombreux et systématiques, arbres, plantations, barrières, murs, sont les victimes désignées de ces attelés anarchiques (6). »

Il est évident que ces attelages pourraient être améliorés par un dressage méthodique, car les indigènes de certaines régions (celle d'Ambato-Boéni par exemple) obtiennent de leurs bœufs la traction, au trot, de leurs charrettes chargées de 200-250 kg.

Les conditions locales n'ont guère favorisé le développement du transport par charrettes. Les chaînons élevés qui séparent les cuvettes, l'absence de pistes carrossables, l'habitude invétérée du portage et des déplacements à pied l'ont entravé (7).

Il semble même que les Tsimihety répugnent à faire travailler leurs

(6) *Rapp. Stat. Agri.*, 1950, p. 40. — Il convient de souligner que les Tandroy et Mahafaly chargés de ce travail, faute d'autres plus qualifiés, n'ont aucune formation professionnelle et sont davantage gardiens que bouviers ou conducteurs d'attelages.

(7) Il faut mentionner spécialement une charrette qui fait régulièrement dans les deux sens le trajet Antsohihy-Bealanana, quand la route est ouverte. L'aller et le retour durent deux semaines. Elle est traînée par deux beaux bœufs, précédés d'un troisième de rechange, tous habitués à la route. Cette charrette est plutôt du type Merina, avec de hautes ridelles, couverte d'un toit en cerceaux fait de feuilles de satrana, et sert d'habitation au conducteur et à sa femme. Elle ne transporte guère plus de 300 kg par voyage (Pl. V, c et d).

bœufs, en dehors du piétinage. Ils reconnaissent assez volontiers « qu'ils n'aiment pas les charrettes, car elles font souffrir les bœufs : il faut jouguer ceux-ci, il faut les frapper pour les faire marcher, on les injurie, en un mot, on perd tout respect pour eux. » Les gardiens de bœufs qui doivent se faire obéir du troupeau dont ils ont la responsabilité sont appelés pour ces raisons « *Tsy mañaja* », « qui ne respecte pas (les bœufs) » (8).

## 2° Les bœufs porteurs

Pourtant on trouve dans l'Ankaizinana de nombreux *bœufs porteurs* nommés « *Savaly* » du mot français cheval, ce qui laisse à penser que cet emploi du bœuf n'est pas de beaucoup antérieur à 60 ans.

Il ne s'agit jamais de porter autre chose qu'un sac reposant sur l'échine en arrière de la bosse, formant deux poches qui contiennent la charge à transporter (Pl. V, e.).

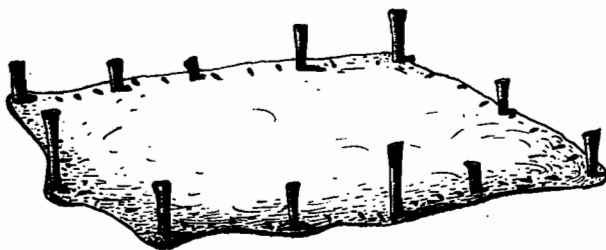


FIG. 15. — Etendage d'un morceau de peau de zébu destiné à un tambour.

Ce sac est fait d'une longue bande de rabane grossière, tissée serrée, dont l'extrémité des fils de chaîne sont nattés par petites tresses et forment des franges ; pliée en deux dans le sens de la longueur, les bords en sont cousus et l'extrémité fermée à l'aide d'une corde. Les dimensions des sacs sont ordinairement de 160 à 175 cm de longueur sur 60 à 75 cm de large. Ils peuvent contenir jusqu'à 4 doubles décalitres de paddy, mais la contenance habituelle est de 3 doubles dal répartis en deux charges de 20 à 22 kg chacune.

Ces bœufs suivent les mêmes pistes que les hommes, c'est-à-dire qu'ils passent pratiquement à peu près partout, et couvrent facilement 25 à 40 km par jour selon l'état de la piste ou la difficulté de l'itinéraire.

Néanmoins, ils sont surtout employés sur des distances relativement courtes, de la rizière au village par exemple, pour transporter le paddy qui constitue l'essentiel de leurs charges. De ce fait les bœufs porteurs travaillent surtout au moment des semailles pour transporter les semences et après la moisson pour apporter au village la récolte quand elle est battue.

(8) Comparer le terme sakalava « *tsimiasy* » = « qui ne respecte pas » DAHL (O.), p. 57.

En dehors des « *Savaly* » qui ne fournissent un réel effort qu'environ un mois par an, au moment du battage, et des quelques attelages encore rares et mal dressés qui traînent des charrues, les bœufs ne fournissent dans l'Ankaizinana d'autre travail que le piétinage des rizières ; cependant, en l'état actuel des choses, la culture du riz est entièrement subordonnée à l'existence du troupeau.

#### LA TRAITE ET LE LAIT

Du fait de la dispersion des troupeaux, de la distance séparant les pâturages, les vaches sont rarement traites.

On pratique cependant la traite des vaches dans les villages qui parquent les troupeaux pour la nuit.

Selon les villages ou selon les familles, certains jours sont *fady* pour traire, ce *fady* étant propre aux bœufs, non aux gens ni à la terre. C'est par exemple le vendredi pour les bœufs de la princesse sakalava d'Ankisaka Sud.

#### LA CONSOMMATION ET L'USAGE DU LAIT

Les Sakalava et les Sihanaka consomment assez volontiers le lait de vache après l'avoir fait bouillir et ne le conservent jamais plus d'une demi-journée.

Les Tsimihety ne consomment que très peu de lait et ne traitent qu'exceptionnellement leurs vaches. Ils ont cependant parfois besoin de lait régulièrement pour nourrir un bébé dont la mère est morte ou ne peut le nourrir (9) par suite d'un *fady* (10).

Les Maromainty, par exemple, étaient tenus d'observer plusieurs interdits : les jumeaux et le lundi (*fady alatsinainy sady fady hambana*).

Il était donc d'usage de se débarrasser dans un endroit écarté, dès leur naissance, des jumeaux et des bébés nés le lundi (11).

(9) Il existe des recettes pour provoquer ou augmenter la lactation. Tantaran' Andriana, I, p. 126.

(10) Cf. DANDOUAU, 1908 a, p. 168-169.

Cf. « La plupart des familles malgaches, à l'exception, dit-on, des Vorimo, des Ranomena et des Antisaka, avaient un ou plusieurs jours de la semaine *faly*, réputés néfastes, et les enfants nés ces jours-là étaient enterrés vivants, soit abandonnés à qui voulait les prendre. En outre des jours *faly* propres à chaque famille, il y avait chez certaines peuplades des jours néfastes pour tout le monde, soit de tout temps, par exemple le lundi et surtout le samedi (que quelques-unes observaient encore en 1870) chez les Betsimisaraka du Nord, le 1<sup>er</sup> jour du mois d'Asorotany et le 20<sup>e</sup> d'Alakaosy chez les Antimorona [en 1870, tout comme du temps de Flacourt en 1642], etc... Quelques-unes, comme les Betanimena et les Betsimisaraka du Sud, ne mettaient à mort que les jumeaux.

Beaucoup de jours sont déclarés temporairement *faly* soit pour une famille, soit pour un individu et quelquefois même pour tous les sujets d'un roi... » (GRANDIDIER (G.), II, p. 162-163).

(11) Cf. DECARY, 1923 a. Spécialement le passage (p. 5) concernant les Tsimihety de l'An-

Une première atténuation consistait à éprouver le destin de l'enfant *fady* en l'exposant à terre, nu, au portail d'un parc à bœufs et de faire sortir ceux-ci. Si l'enfant était piétiné, il était jeté sans plus, sinon, considéré comme « puissant », on lui laissait la vie.

Mais il arrivait surtout que la famille de la mère, appartenant à un autre clan que le père, s'efforçât de sauver l'enfant secrètement. Parfois la mère obtenait ouvertement du père la permission de faire élever l'enfant dans sa famille, étant entendu que, contrairement à l'usage habituel, le père n'aurait par la suite aucun droit sur l'enfant qui était adopté comme sien par un frère de la femme. Pour obtenir cette permission, la femme « achetait du lait » (*mividy ronono*) dont le prix était généralement un bœuf qu'elle donnait à son mari, ce bœuf provenant, soit de son propre troupeau en garde chez son père ou l'un de ses frères, soit du troupeau de celui qui adoptait l'enfant.

Cette coutume est désormais suivie de préférence à la première (dont on cite pourtant encore des exemples), du fait que l'Administration française ne tolère plus l'abandon des nouveau-nés ni leur exposition au piétinage des bœufs.

Mais le *fady* du lundi subsiste encore chez les Maromainty pour les bœufs qu'ils ne peuvent vendre, traire, ni faire travailler ce jour-là. Ils égorgent les veaux nés ce jour néfaste ou les abandonnent sans compensation à des voisins qui en prennent entièrement la charge.

Il en va de même dans les clans « *fady vandamena* » qui se débarrassent aussitôt des animaux nés avec la robe blanche tachetée de rouge.

#### LA TRAITE

Dans un village, on n'a guère de lait frais avant 8 heures du matin, car on ne traite qu'un peu avant de faire sortir les bêtes du parc.

La vache est placée à part dans le parc et le troupeau conduit dehors. Le veau est mis à téter. Deux hommes au moins, munis de cordes, ligotent la vache qui est couchée à terre, puis, pendant que l'un tient la corde qui lie les cornes, l'autre la corde qui lie les pattes, qu'un troisième tient la queue, un quatrième qui n'a pas pensé à se laver les mains s'insinue à genoux près du pis et remplit un verre ou un récipient de propreté approchée d'un quart ou d'un demi-litre de liquide qui contient beaucoup de lait. La vache est déliée et le veau finit en tétant d'épuiser le lait restant dans le pis.

Les indigènes ne traitent jamais une vache à fond et ne prélèvent de lait que ce dont ils ont besoin. Seules les vaches dont les veaux ne sont pas sevrés sont traitées.

Il est bon, si l'on ne veut pas boire le lait souillé, de laisser décanter

kaizinana : « L'enfant né un jour néfaste subissait une semaine après sa venue au monde l'épreuve du parc à bœufs (...) ; s'il avait été écrasé, il était soit jeté dans la forêt, soit inhumé sans aucune cérémonie. Parfois aussi (...), il était tué immédiatement et jeté à l'eau. »

quelques minutes le liquide et d'en faire tomber la mousse toujours maculée de boue en saison des pluies, de poussière en saison sèche. Ces précautions prises, le lait tiède est savoureux (12).

On n'en trouve guère facilement qu'au village d'Anandrobatto, en majorité sihanaka, qui a un procédé de traite à peine moins rudimentaire et qui vend régulièrement de 5 à 10 litres de lait chaque jour à Bealanana entre 9 et 11 heures du matin à une clientèle d'Indiens, d'Européens et de fonctionnaires malgaches.

#### LE FUMIER

Du fait que la stabulation n'est pas pratiquée et que les bœufs sont parqués la nuit sans litière d'aucune sorte, le fumier, tel qu'on le conçoit dans l'agriculture française, n'existe pas.

Pourtant, nous l'avons déjà signalé, la couche superficielle des parcs sert aux femmes à engraisser la terre des enclos de quelques mètres carrés où elles font pousser des légumes rustiques.

Quand le parc se trouve dans un « *lavaka* », arrachement au flanc d'une colline, situé au-dessus du village, les eaux de ruissellement provenant du parc viennent arroser les pieds de caféiers ou d'agrumes qui entourent le village de ce côté-là. Mais cette utilisation des principes fertilisants provenant des parcs par les eaux de pluie est purement accidentelle.

La culture de maïs, de haricots, de courges, sur un emplacement où un troupeau a été parqué la nuit pendant plusieurs saisons, est une excellente utilisation d'un sol puissamment fertilisé, mais qui s'épuise très rapidement et est abandonné après deux ou trois ans.

Ainsi cet aspect agricole de l'élevage est loin d'être exploité comme il devrait l'être.

#### LA BOUCHERIE

Le terme de boucherie est ici quelque peu impropre, car c'est à peine s'il y a dans l'Ankaizinana un lieu où des animaux soient abattus et débités par des bouchers. Pourtant il existe à Bealanana un étal, servant aux titulaires des 4 patentes de bouchers délivrées en 1951 (13). Ceux-ci sont tous Merina. Ils s'associent fréquemment pour l'abattage du bœuf hebdomadaire, tué et débité le samedi et dont la vente continue parfois le lendemain.

(12) « Il est reconnu partout que moins de 20 litres, ordinairement 16, parfois 14 et même 12 litres de lait de zébu, suffisent à fournir un kilogramme de beurre ferme, jaune, d'excellente apparence et de goût parfait. » Madagascar, II, p. 7.

(13) Patentes de boucher, délivrées en 1951 dans le District de Bealanana : Bealanana, 4 ; Antsakabary, 1 (Source : Administration du district).

En saison fraîche, il arrive qu'on tue deux bœufs dans la semaine. A l'occasion des fêtes officielles ou de solennités religieuses qui attirent un grand nombre de villageois au chef-lieu, on tue parfois un bœuf chaque jour pendant 3 jours.

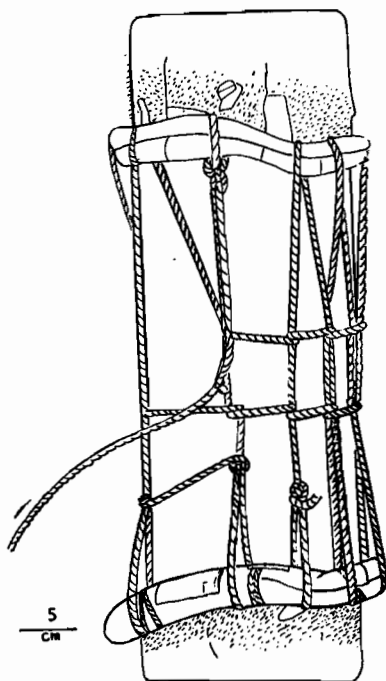


FIG. 16. — Tambour tsimihety.

#### LES BOUCHERS DE BEALANANA

##### ABATTAGE

Il n'existe pas d'abattoir à Bealanana, ni même de lieu d'abattage fixe, les bœufs sont toujours tués à proximité immédiate de l'agglomération. Pour y amener la bête on lui passe une longue corde à la base des cornes, une autre est attachée à l'une des pattes postérieures. Puis, deux ou trois hommes tirent la première corde et deux ou trois autres tiennent la seconde, prêts à tirer dessus au cas où la bête s'emballerait ou se mettrait à foncer sur les premiers conducteurs. La conduite d'un bœuf rétif, relativement peu dangereuse, permet cependant des mouvements d'audace et des émotions qui en font un exercice recherché des jeunes gens et suivi par une nombreuse assistance (14) (Pl. VI, a).

(14) Ceci rappelle d'ailleurs le divertissement sakalava appelé : « *Kidramadràma* ». Un

Amené le soir au lieu où il doit être abattu, le bœuf est attaché très serré à un solide pieu, couché et entravé. On l'égorge peu après le lever du jour.

#### DÉPEÇAGE

Les quatre pattes liées ensemble, le bœuf est couché généralement sur le côté droit, les pattes vers le Nord et la tête vers l'Est. On lui tord le cou de façon à ce que le muflle et les deux cornes reposent à la fois sur le sol, puis avec un couteau bien aiguisé on lui tranche la gorge jusqu'à ce que le sang gicle (Pl. VII, b). Au bout de peu de temps, après quelques spasmes dans les membres, l'animal a perdu presque tout son sang. Aussitôt il est placé sur une jonchée de rameaux feuillus, puis avec une hachette, le boucher ou l'un de ses aides sectionne sans les délier les pattes à la première articulation (canon) en commençant par les pattes antérieures (Pl. VI, d). Ensuite, partant de l'ars du membre antérieur droit, un homme commence le dépeçage ; le trait de couteau passe à la hauteur du sternum, descend plus bas que l'ombilic et va fendre la peau au milieu de l'intérieur de la cuisse. Toute la peau adhérent à ce côté de l'abdomen et aux membres est dégagée (Pl. VII, c).

Les membres du côté gauche sont dépouillés ensuite. Souvent, un homme muni d'un petit couteau aide le premier. La tête du bœuf, repliée, sert à soutenir le corps pour en faciliter le dépeçage et l'empêcher de rouler, les pieds sont utilisés de la même façon. Le muflle n'est pas dépecé, mais la peau est coupée autour des naseaux. Les oreilles sont laissées attenantes à la peau. La queue n'est dépouillée qu'aux deux tiers, puis sectionnée. L'extrémité en est mise à part.

#### COUPE DES MORCEAUX

Puis la bête est couchée sur le côté gauche, la chair est découpée selon le faux-filet, les côtes sont taillées à la hache, puis un second coup de couteau, le long d'une des premières côtes, permet de rabattre le quartier de côtes, mettant à nu le foie à la hauteur de la vésicule biliaire qui est immédiatement prélevée et donnée à qui la demande. Celle-ci trouve souvent preneur, car la bile bue par petites doses est considérée par les originaires du Sud de l'île comme « *ody vaniaña* », médication des reins et du bas-ventre.

Enfin l'abdomen est ouvert ; les intestins sont tranchés au niveau du duodénum qu'on ferme par un nœud. Les intestins sont obturés par un bouchon d'herbe. La panse est sortie ; on y fait, à coups de couteau, quatre

bœuf attaché par une patte de derrière est excité par des hommes et des jeunes gens sur lesquels il fonce. D'autres hommes le retardent ou l'arrêtent en tirant sur la corde. Le jeu se pratique dans un parc allongé dont un petit côté est supprimé. Quand le bœuf est arrivé au fond du parc, on l'oblige, en tirant sur la corde, à revenir à l'entrée et le jeu recommence. Une variante de ce jeu, qu'il indique comme étant d'origine anjouanaise, est donnée par DECARY, 1951, p. 178.

boutonniers qui permettent à quatre hommes de la transporter à quelque distance pour la vider et la partager.

Avec les couteaux et la hache, les membres sont détachés et la viande séparée en quartiers sans qu'il soit tenu compte, semble-t-il, de la forme des muscles ni du sens des fibres musculaires. Certaines pièces, cependant, sont laissées entières, bosse, culotte, côtes. Puis les morceaux sont enfilés sur des perches portées sur l'épaule ou chargés ainsi que la peau sur une charrette, pour être transportés au marché couvert où a lieu la vente.

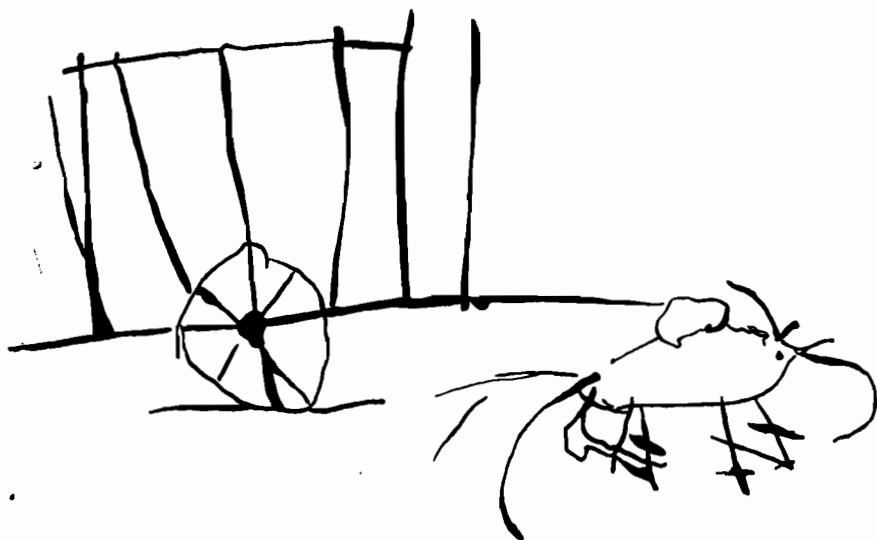


Fig. 17. — « Charrette attelée ». — Graffiti sur case à Mangindrano.

## VENTE

L'emploi de la balance est en principe obligatoire. En fait, la viande, débitée en menus morceaux, est achetée par petits tas où sont dosés les morceaux maigres, la graisse, les parties voisines des os et ces derniers eux-mêmes. Les « abats », poumons, rate, intestins et autres, sont vendus en tas séparément à des prix moindres (15) (Pl. VI, b). L'acheteur modifie à sa convenance la composition et l'importance du tas qu'il choisit et en discute le prix.

(15) La description faite par H. d'ESCAMPS, en 1882, d'un étal merina reste vraie. « Les boucheries établies dans les marchés sont fort malproprement tenues. Le bœuf, que les Hovas n'écorchent jamais, parce que, de même que tous les Malgaches, ils en mangent la peau, est étendu sur une natte, où ils le coupent en très petits morceaux. Ils le divisent, pour le vendre en détail, en lots qui ne pèsent pas deux livres : cette viande contient des parties d'intestins qui, n'ayant pas été nettoyées, exhalent une odeur insupportable » (15 mai 1882). ESCAMPS (H. d'), p. 537.

Le kilo de viande rouge est vendu entre 50 et 60 fr (16), mais il ne s'agit jamais pour un acheteur de se procurer un kilo de viande, mais d'obtenir un lot de morceaux pouvant suffire pour un ou deux repas selon la somme dont il dispose qui peut aller de 20 à 100 francs. Quand l'achat est conclu, le vendeur à l'aide de son couteau ou d'une alène enfle les morceaux sur un lien en écorce de papyrus qu'il noue avant de le tendre au client.

Les morceaux les plus appréciés sont la bosse et la viande des côtes ; les filets et faux-filets, considérés comme trop secs, sont les moins recherchés et ne sont jamais achetés seuls, sauf par les cuisiniers des Européens. On peut les obtenir sans difficulté, alors qu'il faut retenir à l'avance la cervelle ou la langue.

A Bealanana, un bœuf de 350 kg donne environ 180 kg de viande et peut être vendu en 6 heures. Le rendement en viande nette des bœufs de l'Ankaizinana oscille selon leur poids de 40 à 56 %. Jamais on n'abat de veaux. Ceci correspondrait aux yeux des Tsimihety au contenu de l'expression française « Manger son blé en herbe. »

#### RENDEMENT EN VIANDE D'UN BŒUF SELON SON POIDS VIF

<i>Poids vif en kg</i>	<i>Poids de viande nette</i>	<i>% de rendement</i>
175	—	insuffisant pour la boucherie
200	80	d°
225	92	40
250	105	42
275	123	45
300	144	48
325	162	50
350	178	51
375	194	52
400	212	53
425	230	54
450	252	56

#### CLIENTÈLE

Elle se compose exclusivement de la population de l'agglomération Bealanana-Ambalabe. En premier lieu, malgré leur petit nombre, viennent les Européens qui tiennent à manger de la « viande rouge » aussi souvent que possible. Les fonctionnaires et les commerçants, la garnison de milice sont également des clients réguliers. Le reste de la population achète moins régulièrement, mais le grand nombre d'habitants assure l'écoulement de toute la viande et des abats.

#### LA CONSOMMATION DE LA VIANDE

Dans les villages, la consommation de viande est moins régulière qu'au chef-lieu. On ne mange du bœuf que lorsqu'un animal crève, ou doit, à

(10) Mercuriale d'août 1951.

la suite d'un accident ou d'une maladie, être abattu. On en mange aussi à l'occasion des sacrifices. Mais la mise à mort d'un animal représente un amoindrissement du capital et n'est consentie que sous l'effet de circonstance contraignantes, et le seul désir de manger de la viande, aussi fort soit-il (17), ne suffit jamais à légitimer l'abattage d'une tête de bétail.

Il ne convient pas d'en conclure pour cela que les habitants de l'Ankai-zinana ont une nourriture mal équilibrée, car ils consomment, outre les bœufs, un grand nombre d'oiseaux de basse-cour et d'oiseaux sauvages, des tortues, des insectes, des poissons et des crustacés.

#### VIANDE DES REPAS SACRIFICIELS

Nous insisterons dans le prochain chapitre sur les cérémonies dans lesquelles les bœufs tiennent une place importante ; notons seulement ici ce qui touche à la consommation des repas rituels ou cérémoniels.

Dès que l'offrande de l'animal est faite aux divinités et leur part, toujours très exigüe, prélevée, le reste de la victime est consommé par les participants.

La viande est généralement coupée en petits morceaux et cuite sans assaisonnement dans de l'eau salée. On la présente dans une grande cuvette. L'eau de cuisson sert à mouiller le riz, cuit à part et servi dans une autre cuvette.

De semblables « plats », riz et viande dans son jus, sont présentés ensemble à chaque groupe de convives, les hommes d'un côté, les femmes et les petits enfants de l'autre. Chaque adulte reçoit une cuiller. Chacun, après que l'ancien a commencé à manger, prend une cuillerée aussi pleine que possible de riz, la trempe dans la cuvette de jus et la mange ; de l'autre main on prend un morceau de viande et on la déchire avec ses dents, car il n'est pas d'usage d'avoir un couteau avec soi pendant le repas, de peur de troubler l'hospitalité. On se hâte de manger pour avoir terminé avant que la graisse qui surnage en couche épaisse ne fige, d'où le proverbe : « *Midakodako homamenaka takatr'izy mandry* » : « lambiner en mangeant de la graisse, elle se met à figer. »

Parfois, à cause du nombre des convives, les marmites sont trop petites pour le riz et la viande qui doivent cuire séparément, mais être mangés ensemble. Dans ce cas-là, on fait d'abord cuire le riz. On le conserve au chaud bien tassé dans des corbeilles propres. Pour faire patienter les convives, on fait griller, à la flamme des feux chauffant les marmites, des brochettes (*saly*) de 30 à 40 cm, en bois vert, où les morceaux maigres alternent avec des morceaux de graisse. On cuit principalement ainsi le foie et les filets. Les morceaux sont distribués aux hommes d'abord, puis aux femmes et aux enfants au fur et à mesure de leur cuisson.

Dans le cas où certains invités ne peuvent rester jusqu'à l'épuisement

(17) La langue tsimihety a un mot spécial = *sijy*, pour désigner quelqu'un atteint d'une fringale de viande.

des provisions, on leur taille des morceaux qu'ils emportent avec eux dans leur village, sans qu'ils disent jamais en avoir trop, comme en témoigne le proverbe : « *Nameñy tsy ary nañaly* » : « Ceux à qui on a donné n'en ont pas eu assez pour faire des grillades. » Si les participants au repas sont trop peu nombreux pour venir à bout, sans être malades, de la masse de viande qui se corrompt très vite, celle-ci est découpée en lanières de quelques centimètres de large et mise à sécher, soit en plein soleil sur des perches ou des cordelettes, hors de portée des chiens, soit, en saison des pluies, sur une claie au-dessus du foyer où elle boucane assez vite à la fumée du feu de cuisine. Ces *maskita* sont, semble-t-il (en dehors de la graisse fondue et mise dans une bouteille pour les soins de la chevelure féminine), la seule façon connue dans cette région pour conserver la viande.

#### IMPORTANCE DE L'ABATTAGE

La majorité des cérémonies *tsimihety* sont publiques et donnent lieu à des sacrifices sanglants dont les victimes sont ordinairement des bœufs. Dans ce cas, les sacrifices doivent être préalablement autorisés et donnent lieu au versement d'une « taxe d'abattage ». Les pièces comptables des cantons devraient ainsi permettre de connaître le nombre des bœufs tués chaque année. Ces chiffres (18) sont toujours très loin de la réalité, car l'abattage est plus ou moins clandestin et porte sur la portion du troupeau que le propriétaire a, dans cette intention, négligé de déclarer au fisc. Ils sont probablement à l'origine de l'opinion parfois erronée que l'on a sur l'insuffisance de l'alimentation carnée des populations de bien des régions de l'Ile.

#### LES DÉPOUILLES (19)

Sauf les bouchers de Bealanana, bien peu de personnes dans l'Ankaizina pensent à tirer un profit pécuniaire de la *peau (angozo)* d'un bœuf.

Dans les villages, les animaux abattus sont partagés sans être dépouillés, et l'on coupe les morceaux de chair avec la peau et le poil, comme nous faisons nous-mêmes pour la venaison ; ces morceaux sont parfois cuits tels quels.

Si cependant, quand l'animal vient d'être abattu, quelqu'un désire prélever un morceau de la peau, il lui est loisible de le prendre et il en devient propriétaire, ce qui est à l'origine du proverbe : « *Hoditraomby ny fihavanaña, izay maharirotr'azy no tompiny* » : « L'amitié est comme la peau du bœuf, c'est celui qui s'en empare qui en devient le maître. »

Certains endroits de la peau peuvent en effet être utilisés à des fins diverses. De celle de la queue on fait des anneaux de cuir qui servent à consolider les sarbacanes. L'extrémité de la queue elle-même sert souvent

(18) Ces chiffres n'ont pu nous être fournis pour le district de Bealanana.

(19) Cf. *Tantara*, II, p. 694.

de poignée de porte. Les longs crins servent à faire des collets presque invisibles pour piéger les cailles et les moineaux. Dans les flancs on taille de quoi se faire des sandales ou des peaux de tambour. Ces dernières sont mises à sécher, étalées à plat en plein soleil, fixées par des chevilles plantées dans le sol (fig. 15).

Des morceaux de cuir vert cloués servent de charnières soit à des portes, soit à des couvercles de coffres.

Les Antandroy et les Mahafaly installés dans la région découpent également des peaux de tambour ou des sandales de forme particulière (*hana*) et se confectionnent aussi en cuir des frondes (*pilotsa*) et des longues pour les bœufs (*taly angozo*).

Les cornes reçoivent des destinations diverses. Chez les Sihanaka et les Tsimihety, qui les retailent et les polissent, elles deviennent des manches de couteau à riz. Les pointes des cornes sectionnées à 5 cm de longueur servent de porte-amadou (*tandro-boho*) pour le briquet à pierre (*kapeky*) qui est logé dans une autre corne polie, munie de deux cordes permettant de la suspendre à la ceinture, et obturée de telle façon que son contenu soit à l'abri de la pluie. Les pointes aménagées peuvent aussi devenir des tabatières.

Les cornes sont également employées comme réceptacles de charmes (*fitoeran'aody*) : on les attache, quand elles sont destinées à protéger un champ, sur un arbuste de ce champ et elles y restent jusqu'à ce que leur vertu soit considérée comme épuisée (Pl. VIII, a). Conservées dans des vanneries à couvercle (*sandrify*) suspendues au coin Nord-Est de la maison, soit à un clou, soit au chevet du lit, les cornes garnies de graisse, de poudre d'encens, d'autres ingrédients et de divers éclats de bois réputés bénéfiques sont les charmes (*aody be*) protégeant la maison et ses occupants et leur attirant toutes les bénédictions désirables. Ces cornes figurent aussi dans l'attirail des devins, des rebouteux et des sorciers auxquels ils confèrent leur puissance en assurant l'efficacité de leurs sortilèges. Ces cornes appelées *Mohara* sont soigneusement cachées par leurs propriétaires.

On voit parfois, fabriqués par des Mahafaly, des peignes grossiers en corne.

Enfin, la vessie gonflée à la bouche et ligaturée sert de ballon aux petits garçons.

Les os (*taôlana*) sont abandonnés aux chiens qui les rongent (20). Des tibias ou des côtes, des éclats sont enlevés, taillés en poinçons et servent aux femmes à séparer les mèches de leurs cheveux, pendant les séances de coiffure (*fôfy* ; *fañety*).

(20) Dans d'autres régions, les os frais distillés fournissent un remède appelé « *ranomena* » employé contre la méningite. RUSILLON, 1908, p. 157.

Un morceau du maxillaire inférieur sert de lissoir pour la vannerie (*fipaso-drany*).

En dehors de la graisse qui est mangée avec la chair, le *suif* (*menaka*) est employé à plusieurs usages : nous l'avons remarqué dans la composition des charmes, contenus dans les cornes, mais il sert fréquemment aussi comme excipient dans les onguents, voire même dans l'entretien des objets en cuir ou en bois qu'il imprègne et empêche de se dessécher, ou en métal qu'il protège de la rouille.

Le suif conservé dans unealebasse ou dans une bouteille de verre sert aussi à la coiffure. On l'emploie pour faire du savon.

Le bœuf est donc l'animal utile par excellence, mais son utilité matérielle aussi grande soit-elle, est loin d'égaliser son importance psychologique aux yeux des indigènes, car le bœuf est l'animal prestigieux qui symbolise la puissance et permet l'accomplissement parfait des sacrifices.

## CHAPITRE III

## Le bœuf dans la vie spirituelle

Nous nous proposons d'étudier dans ce chapitre la place primordiale que tient le bœuf dans la vie spirituelle indigène : dans ses manifestations religieuses et artistiques. Nous y percevrons la valeur effective dont est chargé cet animal, et qui sous-tend toutes les formes de cette vie spirituelle.

Nous verrons tout d'abord les sacrifices qui ont une si grande importance dans la vie quotidienne. Puis nous examinerons la place du bœuf dans les manifestations artistiques et le folklore de l'Ankaizinana. Enfin, nous tenterons de rendre perceptibles, à propos de l'élevage, la tonalité particulière de la vie malgache et le problème que pose son intégration dans le complexe économique mondial.

## LES SACRIFICES

La plupart des événements de la vie courante ayant quelque importance sont l'occasion de sacrifices, en particulier tous les actes engageant l'avenir d'une façon ou d'une autre.

Ces sacrifices sont imposés par la coutume, ordonnés par les devins ou exigés par les esprits des morts se manifestant dans les rêves nocturnes. Ils peuvent être propitiatoires, purificateurs, expiatoires, ou simples rites de substitution. Ils n'impliquent pas forcément toutes les fois la mise à mort des victimes.

Celles-ci sont ordinairement des bœufs, mais ce peuvent être aussi des poulets. La robe ou le plumage interviennent dans leur choix.

S'il est assez facile d'énumérer à la file les occasions de sacrifices, il l'est moins de les décrire et moins encore de les interpréter pour en donner une explication valable. L'origine d'un rite est souvent masquée par des détails secondaires qui cachent ou ont fait oublier la véritable raison originelle.

---

PL. IV. — a. Parc à flanc de coteau (Antanambola). — b. Parc dans un « *lavaka* » (Anketsahely). — c. Parc sakalava (Ankisaka Sud). — d. Parc tsimihety (Ambodivohitra). — e. Meules de riz protégées par clôture et « *hady hotro* » (Ambovo-naomby). — f. Fossé renforcé par une rangée de « *hady-hotro* » (Ambovo-naomby).



*a*



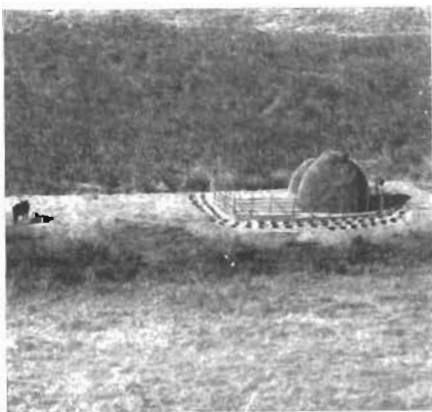
*b*



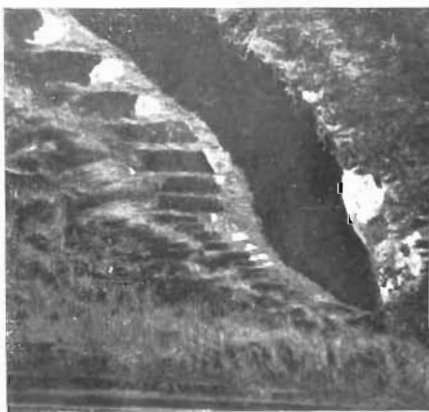
*c*



*d*



*e*



*f*

Ces remarques préliminaires nous incitent à disposer cette section selon quatre divisions :

- cérémonies donnant lieu à l'accomplissement de sacrifices et description sommaire de celles-ci.
- conditions que doit remplir la victime et substitutions possibles.
- description de sacrifices-types.
- explications des principaux sacrifices.

#### CÉRÉMONIES DONNANT LIEU A DES SACRIFICES

Il serait faux de dire que pour les Tsimihety tout est occasion ou prétexte à sacrifice, puisque la circoncision, qui est un rite important dans toutes les tribus de Madagascar (où l'excision n'a pas encore été signalée), ne fait pas chez eux l'objet d'une cérémonie spéciale et que le *fatidra* ou alliance par le sang (1) n'exige pas de sacrifice proprement dit.

Néanmoins de nombreuses cérémonies comportent des sacrifices, sanglants ou non, que nous décrirons rapidement. Ce sont celles se rapportant à la naissance, à la première sortie du bébé, à la première coupe de cheveux, au mariage, aux funérailles (première et seconde sépulture), à l'accomplissement de vœux, à la purification de l'inceste, enfin celles en rapport avec les travaux agricoles.

Nous laisserons de côté pour le moment ces dernières que nous verrons à propos des « *sorona* » ou cérémonies collectives.

#### NAISSANCE

A la naissance d'un enfant, on organise une fête qui est la même « qu'il

(1) DANDOVAU, 1908 b, p. 73-80.

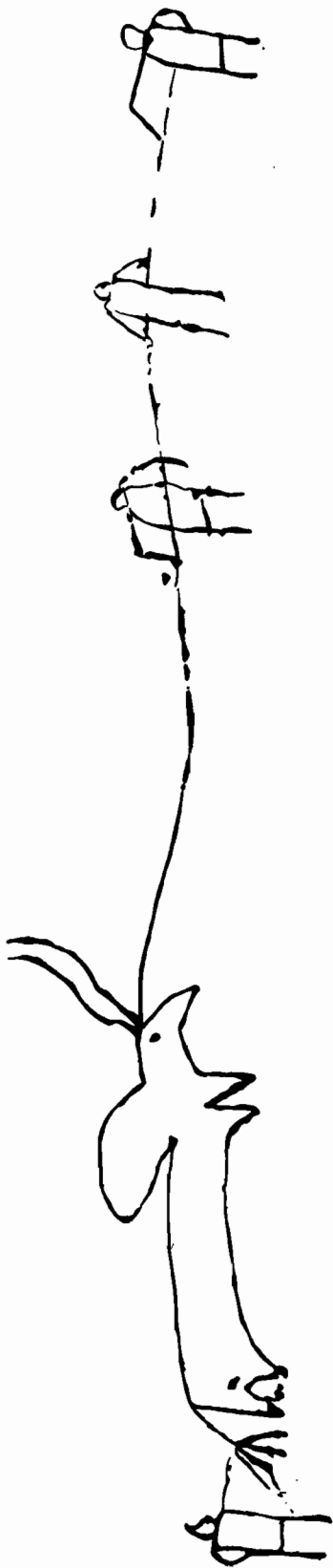


Fig. 18. — « Bœuf mené au sacrifice ». — Graffiti sur case à Ambodikakazo.

s'agisse de célébrer la naissance d'un garçon ou celle d'une fille. Si l'état de fortune des heureux parents le permet, on tue un ou plusieurs bœufs. Sinon, on tue des poulets, des canards, des oies que l'on mange en commun. L'assistance chante, hurle, boit (...). Autrefois, on tirait force coups de fusil, on dansait en brandissant sagaies et boucliers. Aujourd'hui, on se contente de frapper à tour de bras sur de vieux bidons de pétrole (...) et sur des tambours »... (2).

#### PREMIÈRE SORTIE

« Huit jours après la naissance, la mère et l'enfant font leur première sortie... Un cortège se forme qui fait le tour extérieur de la case. Un des frères de la mère marche en avant tenant à la main une sagaie. Cette sagaie est aujourd'hui remplacée par un bâton. Il marche lentement, en cadence, frappant le sol de son bâton, en comptant de un jusqu'à sept (...). On termine le tour de la case, puis la mère dépose son enfant à l'intérieur. Elle va piler un peu de riz en signe de reprise de ses occupations ordinaires. La fête continue, comme toute fête malgache, par une grande absorption d'alcools divers et par un grand repas. Les pauvres mettent à sac leur basse-cour, les riches tuent un ou plusieurs bœufs... (3). »

#### PREMIÈRE COUPE DE CHEVEUX

« Lorsque l'enfant a quelques mois, on procède à la première coupe de ses cheveux ou *manala maramaran-jaza*. C'est là une opération importante et dans les cérémonies qui la précèdent et l'accompagnent il ne serait peut-être pas difficile de retrouver un souvenir de la vie de brigandage, de vols d'enfants que les Sakalava et les Tsimihety menaient autrefois (4).

« Chez les Tsimihety, la cérémonie a lieu lorsque l'enfant a de huit jours à deux mois. Le père et la mère invitent leurs parents et leurs amis. Tous les bœufs de la famille sont réunis dans un parc. On en tue un : un taureau pour un garçon, une génisse pour une fille. La viande sera mangée en commun par les invités.

« On met dans un plat en bois, ou plus rarement dans une assiette en faïence blanche, un peu d'eau, du miel et une pièce de 5 francs en argent bien brillante. Une partie des cheveux coupés sera mise dans cette assiette.

« La tante paternelle (*angovavy*) procède à l'opération. Tout d'abord, elle sépare les cheveux du côté droit des cheveux du côté gauche à l'aide du morceau d'os pointu (...) dont se servent les femmes pour leur coiffure.

(2) DANDOUAU, 1908 a, p. 167.

(3) DANDOUAU, 1908 a, p. 160-170.

(4) DANDOUAU, 1908 a, p. 170. — Nous y verrions plutôt une figuration du conflit entre les familles paternelle et maternelle revendiquant chacune la possession de l'enfant, considéré comme une force nouvelle dont s'enrichira le clan qui le conservera. Les récits des deux variantes de la cérémonie chez les Sakalava, p. 170-173, nous semblent parfaitement s'expliquer selon notre point de vue.

Elle coupe les cheveux du côté droit et les met dans l'assiette. Puis elle coupe ceux du côté gauche et elle les enveloppe dans un morceau d'étoffe, en soie si possible. Ils sont enterrés par le père dans le parc à bœufs ou dans celui d'un riche propriétaire. Il procède seul à cette opération afin que nul ne voie l'endroit où il a creusé le trou et ne puisse ensuite venir déterrer les cheveux. Les bœufs entassés dans le parc, en piétinant le sol, font disparaître toute trace. Les cheveux sont ainsi enterrés dans le parc parce que cela fera avoir plus tard beaucoup de bœufs à l'enfant.

« La tante boit ensuite un peu d'eau dans laquelle on a mis à tremper les cheveux du côté droit. Elle répand le reste dans le coin Est de la case. Les cheveux sont mêlés intimement à une poignée d'herbe verte et appétissante. On fait manger le tout par un bœuf que l'on choisit de préférence noir, à tête tachetée de blanc (5). Une marque particulière est faite à l'oreille de ce bœuf (6) qui ne sera jamais tué et qui appartiendra désormais à l'enfant. La tante prend alors le bébé et danse seule, le tenant dans ses bras. La danse terminée, l'oncle (7) le prend à son tour, le déshabille et lui met un peu de terre blanche mouillée sur le front, le crâne, la poitrine (au cœur), le ventre et le dos.

« Puis, avec trois feuilles d'ambrevade cueillies par lui, il asperge le bébé couché tout nu sur une natte neuve et prononce, après l'invocation des dieux et des ancêtres, une série de bénédictions qu'il veut attirer sur l'enfant et qui se terminent par ce souhait : « Faites surtout qu'il devienne riche et qu'il ait beaucoup de bœufs. » On lave ensuite le corps de l'enfant avec le reste de l'eau qui a servi à cette dernière aspersion.

« Les Antandrana qui sont, dit-on, des Tsimihety de race pure, assoient l'enfant sur la tête du bœuf, entre les cornes, pendant la durée de l'invocation. Les prières faites, on enlève l'enfant et celui qui a fait les incantations frappe plusieurs fois et assez fortement le ventre du bœuf avec sa main, après quoi celui-ci est reconduit au parc (8). »

#### MARIAGE

Ce sont généralement les coutumes tsimihety qui sont suivies dans l'Ankaizinana, avec seulement quelques variantes qui ne nous intéressent pas ici où nous ne traiterons de cette cérémonie que ce qui touche aux bœufs (9).

Après que la demande formulée par le représentant du jeune homme a été agréée par le représentant du clan de la jeune fille, on se réunit officiellement devant témoins pour marchander la dot, discuter des conditions du mariage, des invitations à faire et prendre date en choisissant un jour faste pour les deux partis.

(5) Bœuf *haramanga* ou *volontsara* ou *mazava loha* (N. de l'A.).

(6) La marque « *Kobona* » (N. de l'A.).

(7) Nous pensons qu'il s'agit de l'oncle maternel, le *Zama* (N. de l'A.).

(8) DANDOUAU, 1908 a, p. 173-174.

(9) Le récit d'une telle cérémonie est donné par DANDOUAU, 1909 a, p. 205-219.

### *La dot*

La dot (*miletry*) que fournit le jeune homme, ou son père, au clan de la jeune fille comprend toujours deux parts : une somme d'argent et un certain nombre de têtes de bétail.

Le montant de cette dot nous fournit une échelle de valeur pour l'appréciation des femmes dans cette région, valeur qui varie selon les groupes ou selon les avantages propres de la personne considérée. Les qualités les plus prisées sont en premier lieu d'avoir les cheveux longs et lisses, un teint clair. Viennent ensuite la jeunesse (il ne s'agit jamais de virginité), l'appartenance à une famille considérée et riche, surtout en bœufs ; enfin, les qualités de ménagère ne sont pas dédaignées.

Selon ces critères, les jeunes filles Sihanaka viennent en tête et sont d'autant plus « cher » que ce groupe répugne quelque peu à l'exogamie. Les familles ne consentent guère aux mariages à moins de 6 à 8 bœufs : 3 vaches, 2 génisses et 3 veaux, ou 2 vaches et 4 veaux, mais souvent davantage (jusqu'à 10).

Les familles Makoa sont, sous le rapport des cheveux et du teint, nettement désavantagées et n'osent que rarement exiger plus de 3 têtes (1 vache et 2 veaux) pour permettre le mariage d'une de leurs filles.

Chez les Tsimihety, le nombre habituel des animaux demandés en échange d'une femme varie entre 3 et 6, car la diversité des types physiques est si grande chez eux, par suite des fréquents métissages, que même dans les clans réputés purs on rencontre des cheveux crépus.

Au nombre des animaux convenus figure toujours une vache suitée, symbole transparent exprimant l'espoir que l'on fonde sur la fécondité de la femme demandée en mariage.

En plus de ces bœufs, qui constituent la dot proprement dite, il est d'usage que le jeune homme fournisse aussi les bœufs gras des « *joro* » (sacrifices) annonçant le mariage aux ancêtres des deux clans.

Enfin la somme complétant la dot varie également selon les mérites de la jeune femme et peut aller de 2.000 à 6.000 F (10).

Il arrive souvent que la famille du jeune homme amène le petit troupeau qui constitue la dot plusieurs jours avant la date prévue pour la cérémonie, à cause de *fady* qui interdisent de faire sortir des bœufs du troupeau certains jours de la semaine. Des *fady* semblables peuvent empêcher la remise de la somme convenue le jour de la cérémonie ; dans ce cas, elle est aussi remise à l'avance.

### *La cérémonie*

Au jour prévu pour le mariage (qui est proprement « prendre femme », *fangalam-baiavy*), la famille du jeune homme arrive en cortège, conduite

(10) En septembre 1952.

par le grand-père paternel ou un oncle paternel, et aussitôt qu'elle est arrivée, on lui sert un plantureux repas auquel le village entier participe.

Puis a lieu la cérémonie proprement dite. Tout d'abord, un des frères de la jeune femme lutte avec le bœuf qui a été choisi comme victime du sacrifice (Pl. VII, e). Bien que lié par les cornes et une patte de derrière, l'animal offre une sérieuse résistance et blesse parfois le jeune homme. Enfin terrassé, ce bœuf est couché tête à l'Est, pieds au Nord, à proximité de l'endroit ombragé où doit être discuté et conclu le contrat. Des nattes sont étalées, des chaises rangées en deux files sur lesquelles les deux familles se groupent sans se mêler.

Les cadeaux faits au futur ménage par la famille de la jeune fille sont exhibés.

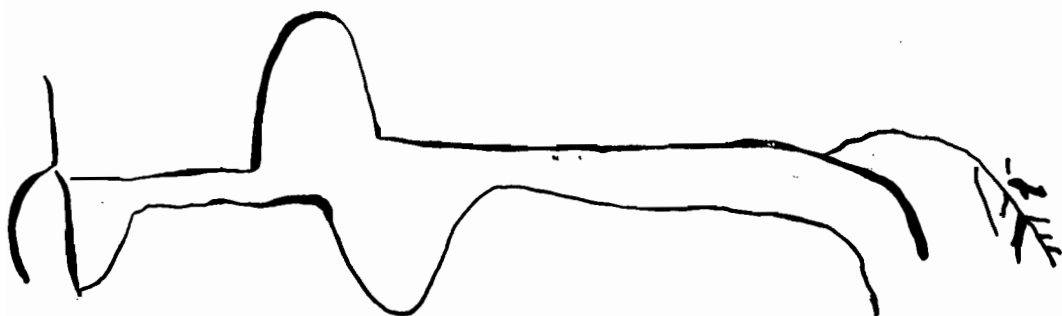


FIG. 19. — « Bœuf ». — Graffiti sur case à Manakana.

Les représentants des deux familles s'étant mis d'accord sur les termes du contrat dont la conclusion est marquée par un coup de feu, il convient d'en faire part aussitôt aux divinités et aux ancêtres par le sacrifice du bœuf, lié et étendu sur le sol aux pieds des gens.

Ce sacrifice est présidé par le grand-père paternel de la jeune fille. Un jeune enfant ou une jeune femme encense alors le bœuf et lui arrache aussi quelques poils qu'il met dans un bol rempli de rhum blanc. Puis une femme quelconque asperge d'un peu d'eau l'animal en prononçant ces paroles : « Tu es tué aujourd'hui, mais tu seras remplacé par un autre demain (11). Ainsi l'ont déclaré les Dieux et les Ancêtres. » Elle coupe les longs poils de la queue qu'elle met aussi dans le bol. Puis le vieillard, après une invocation aux « terres saintes », aux divinités, aux ancêtres, et l'énumération des bénédictions qu'on attend d'eux, termine sa prière par un ou deux forts coups de bâton sur le bœuf.

Il asperge alors les époux avec l'alcool du bol en se servant des poils

(11) « *Maty niany ka misolo maraina...* »

de la queue comme goupillon. Puis la mère ou une femme de la famille maternelle en fait de même afin d'affirmer par cette aspersion (*fafirano*) sa participation à ce sacrifice collectif (*joro maro*). Ceci donne lieu à la remise par le jeune homme de 5 F au grand-père et 5 F à la mère (argent appelé *fijoroaña*).

Un garçon de l'assistance répand enfin de l'eau sur le bœuf de la tête à la queue sans s'arrêter et se perd dans la foule. Après quoi le bœuf est égorgé et débité.

Certains morceaux sont prélevés et cuits à part, sans sel, à l'intention des ancêtres (*foto-joro*). Ce sont : un morceau du devant de la bosse, un morceau de foie, de rate, des côtes du côté droit, des morceaux de panse et d'estomac. On cuit à part du riz, sans couvercle pour que la divinité le voie. Quand tout est prêt, on dispose ces mets sur l'autel de pierre du village s'il en comporte un (Pl. VIII), sinon sur la tablette, munie d'un escalier à 3 marches, dressée à cette intention. Après la consécration publique de ces morceaux aux ancêtres, on les abandonne aux enfants.

Le reste est consommé par l'assistance. Quand les invités ont terminé leur repas, on leur distribue à nouveau de larges rasades d'alcool ; ils se répartissent les bagages et les cadeaux qu'emporte la mariée et, se reformant en cortège, partent vers le village du jeune homme en criant « *Nahazo e !* » « Nous avons gagné, nous avons obtenu. » Les bœufs de la dot deviennent propriété de la jeune femme, mais sont gardés par les hommes de son clan avec leurs troupeaux.

Dans le village du jeune homme il est indispensable d'annoncer également aux divinités et aux ancêtres par un nouveau sacrifice que le clan s'est enrichi d'une femme.

Il arrive aussi que pour des raisons spéciales, le matin même, dans le village d'origine de la mère du jeune homme, soit célébré un sacrifice propitiatoire auquel s'associe tout le clan maternel du futur époux avant que ses représentants n'aillent participer aux cérémonies publiques. Ces sacrifices ont sensiblement le même rituel, les ancêtres invoqués variant selon les clans qui les offrent.

Le mariage est donc une cérémonie dont l'importance sociale, par l'idée d'alliance qu'elle implique, est soulignée par le grand nombre de sacrifices sanglants auxquels elle donne lieu.

#### FUNÉRAILLES

Quand quelqu'un est sur le point de mourir, ou considéré comme tel, on le sort de sa case et on l'installe sous un abri bas, construit exprès, enveloppé serré dans ses lambas et couvertures. Se sentant impuissants contre le décret de la divinité, les parents attendent patiemment que la vie du moribond cesse (12).

(12) S'il s'agit d'une personne trop respectable par son âge ou sa situation pour qu'on

Le cadavre lavé, les pouces liés ensemble, ainsi que les gros orteils, est enveloppé de son lamba, puis roulé dans une natte et placé sur une sorte de brancard muni de trois ou quatre arceaux sur lesquels on place un linge ou une rabane qui forme toit. Le tout est installé sur une natte à l'extérieur du village. La vie du village se ralentit et certaines catégories de personnes appelées « *olo-mitrambona* » (13) se tiennent à l'écart : femmes indisposées, femmes enceintes, femmes récemment mariées, ou ayant un enfant au sein, tous les impubères, et certains vieillards qui ne pourraient pas sans danger supporter les fatigues qu'impliquent la participation ou simplement l'assistance aux cérémonies.

On dépêche des jeunes gens pour avertir les parents habitant à moins de deux jours de marche au maximum, soit 80 km.

Les femmes, par équipes de 6 autour d'un seul mortier, pilent avec seulement trois pilons qu'elles se repassent mutuellement en les croisant selon le rite appelé « *disa be ratsy* » (grand pilonnage mauvais).

Dès le second jour, des essaims de mouches ne laissent aucun doute sur la réalité de la situation et la famille abat alors un bœuf dont la taille est proportionnée à l'âge du défunt. La tête est entièrement séparée du corps et placée avec le cœur au chevet du cadavre. Selon l'affluence des gens venant témoigner leur sympathie, on tue d'autres bœufs, le jour même et les suivants, jusqu'au jour, généralement le samedi, de l'enterrement. Ces bœufs, nommés « *hena ratsy* » (mauvaise viande), ne sont consommés que par les étrangers et les gens du village à l'exclusion des gens de la famille et des « *olo-mitrambona* ».

Bien que les bœufs offerts par la famille suffisent toujours largement pour rassasier tout le monde, il est d'usage que le « *fokon'olona* » (communauté du village), parfois aussi la famille elle-même, mais dans ce cas après les cérémonies proprement dites, offre un bœuf, qui est tué dans un autre lieu, dont la tête et le cœur sont abandonnés au loin et dont tout le monde sans exception peut manger. Ce bœuf est dit « *fafi-loha* », son sang sert à asperger tout le village (14).

puisse l'évacuer avant sa mort, on devra, après les funérailles, pour éviter d'avoir à démolir la case, la purifier par le sacrifice d'un poulet d'une seule couleur, blanc ou noir, puis enlever une couche de terre battue du sol et la jeter dans une rivière qui l'emporte au loin, enfin, recrépir l'intérieur de la pièce où le décès a eu lieu. — Cf. DANDOUAU, 1911, p. 57-172.

Dans certains villages du Haut-Sambirano, deux ou trois cases, loin à l'extérieur du village, sont inhabitées. C'est là qu'on transporte ceux dont la fin paraît prochaine. Ces cases ne sont pas abattues, mais ne servent qu'à cet usage. Cette coutume n'a pas pénétré dans l'Ankaizina, pourtant proche de cette région.

(13) Cf. JULIEN, II, p. 257 : 434. — *Ni Trambuna* (Du Trambuna). « Chez les Sihanaka et les Bezanuzanu, on donne le nom de *trambuna* à deux morceaux de jonc *zuzuru* d'égale longueur, liés en croix et suspendus extérieurement au-dessus de la fenêtre pour indiquer qu'il y a un malade à l'intérieur de la case et qu'on doit s'abstenir d'y pénétrer. Les gens qui consignent leur porte de cette façon sont dits à ce moment « *mitrambuna* ». Quand il y a une nouvelle accouchée, un malade ou un convalescent, il suffit que les voisins, les passants ou étrangers aperçoivent le trambuna en haut de la maison pour qu'ils renoncent à importer ceux qui s'isolent et on dit pour cette raison : « *Mitrambuna ni au an-tranu* ».

(14) On répète pendant l'aspersion : « *Ny maty momba ny maty. Ny velofo naman'ny velofo.* »

Au mois correspondant de l'année suivante, il est d'usage chez les Tsimihety d'abattre à nouveau un bœuf, ce qui marque la fin du deuil, permet le partage de l'héritage (*rasa hariaña*) et, le cas échéant, le remariage de la veuve.

### *Tsangam-bato*

Quand un Tsimihety disparaît ou meurt si loin qu'on doive renoncer à ramener ses os avec ceux de son clan, il est d'usage de dresser une pierre qui tiendra lieu de support à l'âme du défunt. L'érection de cette pierre est accompagnée de l'abatage d'un bœuf dont la viande est considérée comme « *hena ratsy* » tout comme celle des véritables funérailles (15). Et c'est auprès de cette pierre qu'on viendra, un an après, offrir le bœuf de la levée du deuil (*foaraka*), puis faire, si besoin est, les offrandes réclamées par le défunt.

### *Famadihana*

Dans l'Ankaizinana, les différents groupes de populations pratiquent selon leurs coutumes propres la cérémonie connue généralement sous le nom de « *famadihana* » (retournement des ancêtres) (16).

Seuls les Tandroy et les Sakalava, pour lesquels il est *fady* de transporter un cadavre sec, « *faty maina* », laissent leurs morts à l'endroit où ils les ont ensevelis.

A l'opposé, les Betsileo et les Merina, presque tous groupés à Bealanana, considèrent comme un devoir impérieux et inéluctable de ramener les os secs et décharnés de leurs défunts dans les tombeaux familiaux construits en maçonnerie dans leurs provinces d'origine. Leurs cérémonies étant en grande partie ostentatoires, servent en quelque sorte de modèles pour les Tsimihety toujours désireux d'emprunter ce qui leur paraît mieux que leurs propres usages.

Les Tsimihety de la campagne qui se souviennent encore de façon précise du village ou du hameau dont leurs ancêtres sont originaires et dont la sépulture est une grotte dans une montagne, aiment à y porter les restes des vieillards. Ces cérémonies ne permettent pas le déploiement d'autant de faste que chez les Merina ou les Betsileo, car elles sont coûteuses. En effet, non seulement on abat au moins un bœuf lors de l'exhumation, mais on en abat d'autres à l'arrivée dans le village où ont lieu les obsèques définitives. Or, tous ces bœufs doivent en principe payer la taxe d'abatage, de plus, il existe des permis spéciaux coûteux pour les exhumations, les transferts et les réinhumations.

Pour échapper à ces impôts, la plupart des cérémonies sont clandestines

*Manintsinintsy ny tanaña* : « Que le mort reste avec les morts et les vivants avec les vivants, Que le village soit frais... »

(15) RENEL, 1920, p. 185 et 186.

(16) RENEL, p. 149-150.

et les Betsimisaraka sont réputés pour « voler leurs morts ». Le sacrifice offert dans le village, les hommes se rendent en cachette à la sépulture, exhument le cadavre, le décharnent soigneusement, puis, s'étant partagé les différentes pièces du squelette, se donnent rendez-vous à la clairière lointaine où aura lieu la sépulture définitive pour une date limite donnée. Puis chacun, par ses propres moyens, transporte sa part d'ancêtre dans ses bagages de façon à ne pas attirer l'attention des miliciens qui pourraient vérifier ses papiers en cours de route. Il est habituel de faire ainsi voyager les os et spécialement le crâne soigneusement vidé, mais non lavé ni enveloppé, dans du riz pilé qui vient en remplir toutes les cavités. Ce riz sera cuit et consommé par tous lors de la fête finale.

#### AUTRES SACRIFICES CONCERNANT LES PERSONNES (*joro*)

##### *Vœux et maladies (ala tsikafara)*

Les « *tompon-joro* », maîtres du sacrifice, accomplissent publiquement, dans des endroits qu'ils ont choisis, les vœux qu'ils ont faits publiquement ou non.

Ces vœux sont des engagements pris avec une puissance supérieure, divinité locale ou ancêtre. Ils lient absolument ceux qui les prononcent. Mais ce sont des obligations unilatérales dont ils fixent eux-mêmes les termes, les conditions et les délais d'exécution. La divinité est libre d'accepter ou de refuser l'offre qui lui est faite. Son acceptation se manifeste par la réalisation du souhait dans les formes prévues par le vœu.

Ainsi un homme qui n'avait engendré que des filles, apprenant que l'une d'elles, non mariée, partie depuis quelques mois dans une ville voisine, était enceinte et projetait de revenir dans sa famille pour faire ses couches, prononça un vœu dont voici la teneur : « Si ma fille Zaramasy, qui est partie en ce moment à Ambanja, enfante un garçon, je vous offrirai, ô divinités et ancêtres, sur la place du village, un bœuf *tomboloho* quand ce garçon, s'il vit, atteindra trois mois. »

Pour une maladie on peut faire de semblables vœux, mais le plus souvent on consulte un devin sur l'origine du mal : sorcellerie, transgression d'un *fady* (17), vœu non accompli ou avertissement des ancêtres.

Le devin ou *mpisikidy* lit la réponse dans les graines, prédit l'issue de l'affaire et indique la conduite à tenir. Il détermine également la victime (bovidé ou volaille), il en indique la robe ou le plumage, il décide de la nature du sacrifice, sanglant ou non, enfin du jour le plus favorable, eu égard aux *fady* qui peuvent intervenir. Car de toute façon il faut faire un sacrifice et le plus coûteux, compte tenu de la fortune de la famille, est forcément le plus efficace.

(17) Pour les transgressions de *fady* locaux, une réparation est due aux puissances locales sous forme d'une amende fixée par le *Zafintany* et proportionnée à la faute : miel, alcool, poulet, bœuf.

Il peut s'agir seulement d'expliquer un rêve préoccupant ou un cauchemar angoissant apporté par quelque défunt qui veut intéresser le sujet à son sort et lui réclamer un cadeau d'alcool, d'étoffe, d'aliments ou de toute autre chose (18).

Quand il s'agit de sacrifices, ils sont faits selon les rituels que nous décrivons plus loin ; les invocations et prières seules changent.

### *L'inceste (mandoza)*

Il ne nous reste plus à envisager qu'une dernière catégorie de sacrifices toujours sanglants qui sont ceux relatifs à l'inceste.



FIG. 20. — « Bœuf ». — Graffiti sur case à Manakana.

Ce terme a pour les Tsimihety un contenu beaucoup plus étendu que pour les Européens (19), puisqu'il exprime l'impossibilité de mariage pour les personnes parentes au huitième degré, c'est-à-dire arrière-petits-cousins, ou parents par l'alliance de sang (*fati-dra*) (20). Il n'empêche que l'inceste considéré comme une abomination (*mandoza*) souillant la terre peut devenir bénéfique pour obtenir la réalisation de certaines affaires hasardeuses (21).

Quand la parenté résulte du *fati-dra* ou est au delà du 6<sup>e</sup> degré, le *fady* peut être levé par le « *fafirampotry* » : aspersion d'eau du nombril (22).

(18) « Le sikidy déclare que l'âme de ton mari réclame un bœuf, sacrifies-en un et donne au mort une part de la viande ; après quoi ton fils sera guéri. » DECARY, 1924, p. 365.

(19) Est considéré comme incestueux le remariage avec une femme nièce de la première épouse, ou le remariage avec une femme dont on est devenu l'oncle (mari de la tante maternelle) par une première union officielle.

(20) Le *fati-dra* : lien de sang, est une alliance contractée par deux personnes étrangères et qui crée entre elles une parenté semblable à celle de frères ou de sœurs. Elle se fait par l'échange et l'absorption de quelques gouttes de sang.

(21) DANDOUAU, 1911, p. 158 (note).

(22) DANDOUAU, 1908 b, p. 79. — Cf. aussi GRANDIDIER (G.), 1932, p. 182-183.

L'inceste, considéré ordinairement comme maléfique, est puni très sévèrement en cas de flagrant délit. Les coupables sont liés, puis, après les invocations d'usage, l'exposé de la faute et l'imploration de la clémence des divinités offensées, un bœuf est tué, puis éventré, et tous les assistants puisant à pleines mains le contenu de la panse et des intestins le leur jettent au visage et les en barbouillent. Il arrive même quand le crime a paru spécialement scandaleux que certains, mettant des pierres dans les boulettes qu'ils jettent sur la tête d'un des coupables, le lapident et cherchent ainsi à provoquer sa mort. Les victimes n'ont d'autre ressource que de s'échapper et de fuir dans un autre village sans espoir de retour. Cette fuite leur est généralement conseillée, et dans une certaine mesure facilitée. Dans les cas ordinaires, après les huées et la honte, les coupables vont se laver dans une eau courante et reprennent leur place au village. Il est d'usage que ce soit l'homme coupable qui fournisse le bœuf du sacrifice.

Il est de même dans le cas de flagrant délit de commerce avec une bête (*mandoza*).

#### CONDITIONS QUE DOIT REMPLIR LA VICTIME ET SUBSTITUTIONS POSSIBLES

Les bœufs qui figurent dans les diverses cérémonies dont nous venons de parler doivent tous remplir certaines conditions sous peine d'être disqualifiés et d'entacher de nullité la cérémonie.

C'est pour les *funérailles* qu'on se montre le moins exigeant et tous les bœufs semblent pouvoir convenir, à la seule exception des bœufs sans corne, « *bory* ». On tue ordinairement un taureau ou un taurillon pour un homme, une vache ou une génisse pour une femme, parfois un castrat.

Lors d'un *mariage*, les bœufs proposés pour la dot doivent être « convenables » (*mety*), non seulement par leur embonpoint, mais aussi par leurs robes et ne pas être au nombre des bœufs *fady* du clan de la jeune fille qui ne pourrait les accepter. Le bœuf de sacrifice du mariage doit en particulier avoir toutes les qualités, même si, selon l'usage, ceux qui l'offrent le déprécient par leurs paroles. Il doit être « sans tare », il ne doit être ni borgne, ni aveugle, ni boiteux. Il doit avoir de belles cornes pointues et intactes, régulièrement recourbées, une bosse bien pleine et bien dressée, la queue terminée par un beau bouquet de poils. Il ne doit pas avoir les lèvres échan-crées, ni les sabots trop longs (23).

Pour l'*inceste*, les animaux noirs sont, paraît-il, les plus convenables.

(23) DANDOUAU, 1909 a, p. 210-211.

Pour les *autres cérémonies*, les règles suivantes semblent être appliquées :  
 — sont toujours exclus les bœufs « *bory* » ou « *kôtrana* » (sans cornes ou cornes branlantes), les bœufs à lèvre fendue ou paraissant tels : « *sima* » ou « *vilanorotro* », ainsi que les bœufs dont la robe est *fady* pour le clan qui offre le sacrifice ou pour l'un des témoins principaux ;

— sont souvent exclus les animaux tarés, aveugles, borgnes, boiteux, ou dont la queue est coupée ou une corne abîmée.

Si c'est un castrat qui doit être offert en sacrifice et que l'animal qui paraisse le plus convenable soit un taureau ou un taurillon, il est castré immédiatement avant d'être mis à mort (24).

Ce sont les *couleurs de robe* qui ont cependant le plus d'importance. CHAPELIER en 1802 (25) notait déjà à propos du bœuf à tête blanche : « Cette variété de bœuf offerte comme victime est, selon la croyance de ces peuples, celle qui plaît le plus aux dieux. Mais le bœuf rouge les met en fureur, aussi jamais on ne leur en sacrifie, de même qu'aux mânes des ancêtres. » Soulignons cependant qu'il s'agit de Betsimisaraka, ces mêmes gens qui, de nos jours, pauvres en bœufs, rendus ingénieux par la nécessité, transforment un « *mainity lôha* » en « *bedahara* » en lui faisant sur le front une tache blanche avec du kaolin délayé dans l'eau.

Dans l'*ala tsikafara*, c'est celui qui a prononcé le vœu qui choisit la victime ; quand c'est l'esprit d'un défunt qui réclame un bœuf, il indique en même temps celui qu'il désire.

Dans les autres cas le devin indique, selon le jour ou la circonstance, les bœufs qui conviennent plus particulièrement ou au contraire ceux qu'il faut exclure.

Les bœufs les plus prisés pour les sacrifices, et qui seuls conviennent pour les « *joro velo* », sont aussi ceux qui sont ou paraissent les plus rares :

- *haramanga* ou *volavita*
- *volontsara* (ou *vorontsara*)
- à la fois *tomangovola* et *mazavaloha*
- *fangi-tongotro*, *fangi-tanana*, *fotsy rambo* (26)

donc essentiellement les noir et blanc — on peut y ajouter cependant le bœuf tout rouge (*menapiana*).

A l'inverse, certains bœufs sont généralement impropres aux sacrifices ; ce sont les *mavo*, les *vakivoho* et surtout les *vilanorotro* ; ils sont vendus et servent à payer les impôts des autres.

Les bœufs d'autres couleurs sont utilisables avec cependant une prédilection pour quatre robes que l'on recherchera pour les *joro be* ou *sorona*, sacrifices auxquels le village entier participe, ce sont à nouveau les *volontsara*, puis les *masaha*, les *malandy loha* et les *malandy rambo* (26).

(24) Il est d'usage, sauf dans le cas des funérailles d'un homme, de toujours castrer les taureaux avant de les mettre à mort.

(25) CHAPELIER, p. 44 (notes).

(26) Nous renvoyons pour ces robes aux pages 16 et suivantes.

## LES SUBSTITUTIONS

La structure familiale actuelle des Tsimihety est telle que lorsqu'une personne se trouve impérieusement obligée d'offrir un sacrifice, la victime peut être trouvée dans le troupeau familial, sinon on l'acquiert auprès d'un voisin, soit par achat soit par échange, ou bien on l'emprunte. Des gens trop pauvres s'en verront même donner s'il le faut.

Il n'y a guère que pour les funérailles où il faille inéluctablement abattre un bœuf, du moins n'avons-nous jamais pu obtenir un seul exemple de funérailles où l'on s'en soit abstenu. Même dans le cas de lépreux, on feint lors de l'enterrement d'ignorer que le défunt ait été atteint de cette malédiction surnaturelle, comme la considèrent les Tsimihety. Mais dans ces cas-là, n'importe quelle carne peut suffire.



FIG. 21. — « Bœuf ». — Graffiti sur case à Manakana.

Pourtant le bœuf n'est pas le seul animal qui puisse convenir pour les sacrifices.

Il ne peut évidemment pas s'agir ici, comme en Indochine par exemple, de sacrifier des chiens, des porcs ou des chèvres, mais un adage dit : « *Izay efan'ny aomby efan'ny akôho, mifandefitra izy roy* » : « Ce que peut le bœuf, le poulet le peut, ils se supportent mutuellement (sans jalousie). » Ce qui revient à dire que, dans tous les cas, le bœuf de sacrifice peut être remplacé par des poulets. Les sacrifices sont donc toujours possibles et, en somme, à la portée de tous.

Les animaux sur lesquels l'imprécation est prononcée et qui, seuls, sont jugés acceptables par les ancêtres sont les poulets, coqs et poules, qui peuvent également faire l'objet de sacrifices sans mise à mort (27) ; les autres vola-

(27) Un exemple est donné dans une coutume tanosy par RAJOHNSON, p. 181.

tiles, oies, canards, canards de Barbarie, d'importation plus récente, ne sont pas dignes de ce rôle. Ils peuvent heureusement être mangés et même entrer dans la composition des repas communiels, mais seulement à titre de supplément et pour fournir la quantité.

Parmi les poulets eux-mêmes, certains, par suite d'anomalies diverses, sont exclus (sauf les « *akohokana* », poulets à pattes très courtes).

Ce sont :

- les poulets sans plumes : *akoho kôla*,
- les poulets dont les plumes sont retournées : *akoho rano*,
- les poulets au cou chauve : *akoho karana*.

Les poulets noirs ne peuvent être acceptés, ni ceux dont le plumage rappelle celui du milan : *volom-papango*. Les coqs rouges (*akoho mena*), tellement employés en Imerina, ne sont acceptés ici que pour effacer un péché contre le sol, la terre (*mañala tsĩny*), par exemple l'inceste de personnes parentes au 5<sup>e</sup> degré ou à un degré moindre.

Tous peuvent néanmoins être mangés, et ce sont généralement eux que l'on offre, avec un bol de riz pilé, aux fonctionnaires de passage pour leur souhaiter la bienvenue. Pour une cérémonie de quelque importance, un seul poulet ne suffit pas, il faut en tuer plusieurs et il peut arriver qu'une vingtaine de poulets soient ainsi sacrifiés en une seule fois. Mais aussi nombreux que puissent être les poulets et en dépit de l'adage « Ce que le bœuf peut, le poulet le peut », la victime normale pour un sacrifice reste le bœuf.

#### DESCRIPTION DE SACRIFICES-TYPES

Les cérémonies que nous avons énumérées et décrites, qui ne concernent que des personnes, sont appelées « *joro* » et sont individuelles, mais il en est d'autres, en rapport avec les moments essentiels du calendrier agricole, les « *sorona* », qui intéressent la collectivité dans son ensemble. Toutes ont lieu les jours fastes.

#### DISTINCTION

Il ne semble guère y avoir de différence essentielle dans le déroulement des diverses cérémonies, appelées en bloc « *tsabo-raha* » : « s'occuper d'une affaire », que ce soit les « *joro* » que nous avons vus ou les « *sorona* » que nous verrons plus loin. Cette distinction peut même paraître subtile, car les rituels sont dans leurs détails mêmes très semblables. Pourtant il convient de ne pas les confondre, car ils ne s'adressent pas aux mêmes puissances et l'on peut noter quelques différences (28).

(28) Il serait fort intéressant de rechercher si de ces deux grandes catégories de cérémonies, l'une n'est pas la forme résiduelle d'un culte animiste, offert aux puissances cosmiques, auquel serait venu s'agréger un culte des ancêtres, culte qui est encore en train de gagner et de se développer en pays tsimihety sous l'influence des émigrants merina et betsileo par la coutume des « *famadihana* ». Et toute la métaphysique sous-entendue et absolument inexprimée

## SORONA

Les populations de l'Ankaizinana sont essentiellement agricoles et pastorales. Il s'ensuit donc qu'elles offrent un culte à la terre et aux puissances tutélaires qui y sont associées afin de se les rendre favorables ou tout au moins d'empêcher qu'elles soient mal disposées. Ce culte est collectif et offert par le groupe tout entier lors des *sorona*, que l'on appelle aussi, pour cette raison, « *joro be* ».

Dans les *sorona*, on réclame la présence du dieu principal *Zañahary Talôbe* et son escorte de divinités d'en haut, d'en bas et de divinités locales (29), « celles de ce pays-ci et celles des terres sacrées ». On n'oublie pas non plus les ancêtres qui sont devenus puissances non négligeables, et l'on enjoint aux puissances qui ont été nommées (et ont répondu) « de faire part des choses à ceux qui n'ont pas été appelés ou ne sont pas venus ».

L'homme qui préside, le *mpisoro*, est un vieillard qualifié par son âge, l'importance de sa descendance dans le village et l'autorité morale dont il jouit, qui agit et parle comme prêtre en tant que représentant du clan (*foko*). Avant le sacrifice, moment essentiel de la cérémonie avec le repas qui le suit, tout le village se réunit à proximité de l'autel du village, ainsi que les bœufs qu'on ne laisse pas se coucher. Les gens s'asseyent ou s'accroupissent, et le *mpisoro*, vêtu comme à l'ordinaire, officie, aidé de quelques hommes mûrs.

Son rôle principal est de prononcer la prière qui se décompose en plusieurs temps : par la première partie qui est en somme un exposé des motifs, l'officiant en mots brefs (car la plupart des purs Tsimihety, au contraire d'autres Malgaches, répugnent un peu à faire de grands discours) explique au *Zañahary* le but de la cérémonie ; il rappelle les alliances anciennes et les bénédictions ou les calamités passées et indique la circonstance présente (piétinage généralement). Puis il insiste sur les victimes, en donne le signalement, en détaille les qualités et affirme devant toutes les personnes présentes qu'elles n'ont été ni dérobées, ni trouvées, mais qu'elles sont bien une offrande coûteuse, provenant des troupeaux du village, comme en témoignent les marques des oreilles, celles même léguées par les ancêtres. Enfin il demande de nouvelles bénédictions dont des pluies suffisantes et en leur temps, pour la nouvelle année, puis il congédie le *Zañahary*, les divinités et les ancêtres.

Pendant tout son discours, l'officiant frappe le bœuf (*mamiko aomby*), c'est-à-dire qu'il ponctue chacune de ses phrases de coups sur le ventre de la bête avec l'extrémité d'un bâton. A la péroration il frappe à plusieurs reprises. Si l'animal reste calme, c'est que les ancêtres agréent l'offrande, et éventuellement le contrat, si au contraire, il réagit à ces coups par des mouvements violents ou des mugissements, ceux-ci sont interprétés par

de ces deux religions qui se fondent en une seule va s'abatardir et se cristalliser bientôt avec des formules et sous l'influence des confessions chrétiennes apportées par les missions.

(29) Cf. DANDOÛAT, 1909 a, qui donne pages 213 et 214 une longue série de noms de divinités secondaires.

les anciens et il faut parfois recommencer les prières en changeant les termes, ou recommencer la cérémonie depuis le début avec un nouveau bœuf. Du moins tel est le principe que tous n'observent pas, comme en témoigne le proverbe : « *Joron-dRamangarôño mandry aomby vinoiny, tsy mandry aomby vinoiny* » : « Sacrifice de Ramangarôño, le bœuf ne bouge pas il le tue, le bœuf bouge, il le tue quand même. »

#### JORO

Pour un *joro* la cérémonie se déroule sensiblement de la même façon que pour un *sonora*.

Au jour dit, les invités se rassemblent et se groupent près de l'endroit où doit avoir lieu le sacrifice. Les protagonistes se répartissent sur des nattes selon les indications des anciens.

L'officiant se tient au Nord-Ouest, debout ou accroupi. Le bénéficiaire principal, ou celui à cause duquel a lieu la cérémonie, est assis à l'Ouest du bœuf et en tient la queue de la main droite. Les autres bénéficiaires, s'il y en a, sont groupés autour de lui, sans règle précise. Les « témoins » principaux sont au Sud-Est (Pl. VII, a).

Le bœuf choisi a été préalablement capturé et terrassé, éventuellement après une lutte rituelle. On le fait coucher la tête à l'Est et les pattes au Nord, c'est-à-dire sur le côté droit. Ses pattes sont attachées de façon que les antérieures soient dessus ou entre les postérieures, mais jamais dessous (Pl. VII, b).

Celui qui fournit le bœuf et a adressé les invitations est le « *tompon-joro* » : maître du sacrifice. C'est lui qui officie et « frappe le bœuf », guidé, conseillé par les anciens et surtout par le « *mpisoro* » qui lui dicte les mots et les noms essentiels au cas où il hésite. Quand chacun est placé, un homme apporte d'une maison de la famille quelques braises ardentes sur un éclat de marmite, ou plus généralement sur un petit brûle-parfum à pied, sans poignée, en forme de cupule, puis, faisant le tour de la bête en commençant par le muflle, il les porte successivement à l'Est, au Sud, à l'Ouest et au Nord ; il revient ensuite sur ses pas, arrache quelques poils de la queue, de la base des cornes, du poitrail et de la nuque qu'il fait brûler. Quand ces poils sont consumés, il laisse le brûle-parfum au Sud-Ouest. Ce même homme ou l'officiant (*mpamikoamby*) fait l'invocation. Il commence par pousser 2 à 4 cris (en nombre pair) qui sont destinés, comme l'était la fumée s'élevant du brûle-parfum, à attirer l'attention des puissances invisibles.

Dans les *joro*, après la mention de *Zañahary Tatôbe* et des autres divinités qu'on ne peut décemment pas oublier, on invite plus instamment les ancêtres

---

PL. V. — a. Charrette, type côte Ouest (Analalava). — b. Attelage et charrette (Ambalabe-B). — c. Charrette effectuant le trajet Antsohihy-Bealanana. — d. *Id.*, l'attelage. — e. Bœufs porteurs chargés (Ambodiampana). — f. Barrière coupant une piste (entre Anamboriana et Marotolana).



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

dont on énumère complaisamment les noms, sans crainte de se répéter, aussi loin qu'on puisse remonter ou se souvenir.

Dès la fin de la prière, le bœuf est mis à mort par un homme qui a encore ses père et mère vivants, d'une façon très semblable à celle que nous avons décrite à propos de la boucherie (30).

Il y a cependant lieu de remarquer que lors d'un sacrifice, si le couteau n'est pas suffisamment tranchant, il est *fady*, du moins dans certains clans, de le changer, dût la bête en souffrir horriblement.

Si par hasard un musulman (*silamo*) doit participer au repas, on lui demande de sacrifier lui-même le bœuf en prononçant la formule arabe rituelle : « *Bism'illah* », « au nom de Dieu ».

Dès que la bête est égorgée, sauf dans le cas des funérailles, on lui bouche la narine gauche avec un tampon d'herbe, car le souffle qui pourrait en sortir est considéré comme « mauvais ».

Pour un vœu, si le bénéficiaire est un petit enfant, on prélève un petit carré de peau qui est enfilé sur une ficelle de raphia et porté au cou, tel un scapulaire, et s'appelle *aôdy kaka be maso* : charme contre la bête à grands yeux. Pour un adulte, on coupe dans le toupet de la queue une mèche que le bénéficiaire du sacrifice porte sur lui comme *ody* protecteur.

#### JORO VELO

Tous les *joro* ne comportent pas obligatoirement la mise à mort de la victime, il peut y avoir simple « consécration » de l'animal qui jouit alors d'un traitement spécial. Ceci peut se produire à la suite d'une séance de consultation des morts, des défunts royaux plus spécialement (*tromba*) qui réclameraient à leur service tel vivant, actuellement malade. Pour en obtenir la guérison, on promet en échange un bœuf à la robe choisie qui sera laissé vivant.

Ce vœu reçoit toujours son accomplissement au cours d'une cérémonie qui ne diffère d'un *joro* que par les points suivants : la robe de l'animal est l'une des suivantes : *vola vita*, *volontsara*, *haramanga*, etc... (31). On choisit un animal encore jeune, *mahôta* ou *sakany*, taurillon pour un homme, génisse pour une femme. Il est lié non point avec des cordes d'écorce ou de fibres végétales, mais avec des morceaux d'étoffe.

Pendant l'invocation on n'arrache pas de poils à la bête, mais on l'encense avec de la résine de copalier par exemple, puis on peut éteindre les braises sur une bouse fraîche, mais ceci n'est pas obligatoire. Pendant la prière, l'animal n'est pas frappé avec un bâton, mais avec le plat de la main. A la hauteur de sa tête est placée une assiette blanche dans laquelle on met une piastre en argent dont le revers représente des personnages debout (*vola tsangan'olo*) comme les pièces de cinq francs de 1848 dont il y a toujours

(30) Cf. *supra*, p. 65.

(31) Cf. p. 84.

au moins un ou deux exemplaires par village. Dans cette assiette on verse du rhum blanc de fabrication locale (*toa-drazana* : le rhum des ancêtres) avec lequel on délaie une sorte de kaolin pur. Avec la bouillie ainsi obtenue, l'officiant marque le milieu du front du malade d'une raie verticale et prononce l'imprécation suivante adressée à l'esprit qui cause la maladie : « Maintenant laisse-le tranquille, car nous te donnons un bœuf. Voici le bœuf que tu nous réclames. » En disant ces paroles, l'officiant verse un peu du liquide sur la tête, le cou et le ventre du bœuf, puis la vide entièrement dans le petit enclos sacré du village en prenant soin de ne pas jeter la pièce.

Le bœuf est alors détaché et reconduit dans le troupeau. Désormais il est devenu quasi intouchable : on ne lui taille pas les oreilles (on peut cependant le parer d'anneaux d'argent et lui faire la marque dite *kobona*), il ne participe plus au piétinage, ne peut plus être frappé, sauf à la rigueur avec un rameau feuillu, mais jamais avec du bois mort ; il ne peut être castré si c'est un mâle, ni mis à mort (32), ni vendu, ni donné, mais peut être échangé contre plusieurs autres bœufs qui, eux, seront dégagés des divers interdits qui le protégeaient. Du fait que ces animaux sont plus fréquemment des taurillons que des génisses (car on fait plus fréquemment des *joro velona* pour des hommes que pour des femmes), ils se trouvent ainsi sélectionnés comme géniteurs et n'étant pas astreints au piétinage sont en général en excellent état. Aux dires des indigènes, les animaux ainsi consacrés, ayant été en quelque sorte désignés par les dieux qui leur ont attribué leur robe, sont destinés à être les rois des autres bœufs « *manjary mpanjakan'ny aomby jiaby* ». Ces bœufs vivent parfois très vieux et dépassent souvent vingt ans. A leur mort on les remplace par d'autres consacrés dans les mêmes conditions. Dans la majorité des cas cependant les sacrifices sont sanglants et la victime est mise à mort et partagée.

#### LE PARTAGE

Il y a lieu de distinguer la tête, puis les morceaux destinés aux divinités ou aux ancêtres, enfin ceux destinés aux vivants.

La tête, en effet, donne lieu à des découpages particuliers selon la cérémonie : pour les funérailles ou cérémonies connexes, les têtes des victimes ne doivent absolument pas être portées dans une maison. On en enlève la mâchoire inférieure en laissant les naseaux et les oreilles. Elle n'est jamais consommée, soit qu'elle soit plantée sur un pieu au-dessus du tombeau (*hena ratsy*), soit jetée au loin (*foaraka*). Dans les autres cérémonies, seule la partie frontale avec le bec est mise à part et posée sur le « *teza* », pieu qui supporte les bucrânes, et souvent on enlève auparavant la cervelle à la hache pour la donner aux vieillards.

Les morceaux destinés aux puissances supérieures sont coupés et mis à part, ainsi que ceux qui reviennent de droit aux sacrificateurs : cœur,

(32) Sauf en cas de décès de la personne pour laquelle il a été consacré.

rognons, poumons et parfois langue. Un petit morceau est prélevé sous la bosse (*tongoa*). Celle-ci n'est appelée, par certains clans, pour la circonstance ni *trafo*, ni *tongoa*, noms ordinaires de cette loupe grasseuse, mais *vololona* : pousse terminale (d'un palmier). Ce morceau, placé dans un bol blanc sans décor, arrosé d'eau, sert à l'officiant à asperger le bénéficiaire et ses proches. Bol et viande sont ensuite abandonnés aux enfants.

Quand les morceaux et le riz destinés aux divinités et ancêtres sont cuits, on les sert sur des feuilles de bananier et on les place sur les tablettes de l'autel où ils sont consacrés par le même officiant au cours d'une nouvelle prière en forme de discours. Après quoi des parts sont remises individuellement à chacun des principaux témoins, puis aux participants directs, enfin le reste est destiné, cuit ou cru, à l'assistance.

#### EXPLICATION DES PRINCIPAUX SACRIFICES

Avant d'expliquer brièvement le sens des cérémonies décrites plus haut, il nous faut dire un mot des rites d'alliance, des rites de fondation et des rites agraires. Les rites d'alliance sont intermédiaires entre les rites de fondation et les rites agraires et en fait relèvent des deux à la fois.

Les *rites de fondation* interviennent dans les circonstances suivantes : un homme se trouvant à l'étroit pour ses cultures et ses troupeaux sur les terres de sa famille et ayant remarqué des terres vacantes qui pourraient lui convenir, décide d'abandonner les premières et demande à occuper les autres. Il s'agit toujours dans ce cas, dans l'Ankaizinana, de vallées retirées qui paraissent sans propriétaire. En fait elles dépendent toujours d'un vieillard de la région, un « *zafin-tany*, petit-fils de la terre », qui a sur elles, personnellement ou par héritage, les droits éminents du premier occupant. Il s'agit donc pour le nouveau venu d'obtenir l'autorisation de s'intégrer au village dont dépendent les terrains convoités, d'y installer une habitation et de cultiver les terres. Quand les terres sont réellement vacantes, ce qui est encore assez fréquent, l'autorisation est facilement obtenue et donne lieu à un sacrifice (*sorona*).

Celui-ci, dont la victime est fournie par le demandeur, est offert aux divinités locales et aux ancêtres ensevelis dans les parages, par le *zafin-tany*, en présence du nouveau membre du groupe et de tous les chefs de famille. Au cours de la prière, les *fady* de la terre sont indiqués, les limites du domaine concédé sont bien précisées et s'il y a eu des arrangements pour les parcours des troupeaux, ceux-ci sont mentionnés en détail aux divinités, afin que nul n'en ignore.

La cérémonie a lieu à l'autel principal du village, et se termine, comme toujours, par un repas, aux frais du demandeur, auquel prend part le village entier, car il s'agit forcément d'un petit village, s'il y a encore des terres vacantes sur son territoire.

Désormais il est loisible au nouveau possesseur du terrain de conclure des alliances personnelles avec les divinités locales par les rites de fondation et de participer aux fêtes agraires que les anciens du village organisent en temps opportun.

Entrent dans les rites de fondation tous les sacrifices faits à l'occasion de l'érection d'une case, de la construction d'un parc à bœufs, du creusement d'un canal, du défrichement d'une vallée jusque-là inculte.

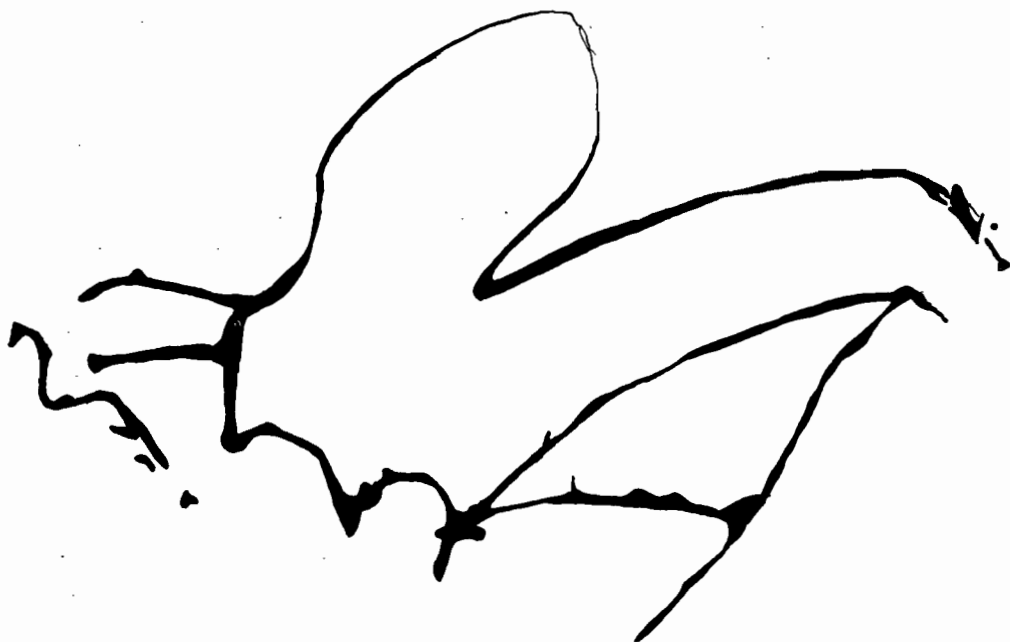


FIG. 22. — « Bœuf », — Graffiti sur case à Manakana.

Ces rites sont propitiatoires, car il faut s'assurer que la maison ne croulera pas, que ses habitants ne seront pas malades, que les bœufs du parc ne seront victimes ni de vols, ni d'épidémies, que le canal amènera bien l'eau en quantité voulue à l'endroit choisi, que l'espace défriché sera fertile et que les cultures qui y seront faites ne seront dévastées ni par les sangliers ni par les sauterelles. Ce sont ces bénédictions que l'on demande clairement lors du sacrifice, offert par celui qui commence une construction ou une culture, et qui ne diffère en rien, pour le reste, des autres sacrifices.

Les *rites agraires* qui nous intéressent ici consistent aussi en sacrifices offerts par les chefs de famille sous la présidence du « *zafin-tany* ». Ils sont

faits à propos de terres (33) déjà cultivées ou pâturées et pour lesquelles des droits ont déjà été consentis aux humains par les divinités maîtresses de la terre et des éléments, sous réserve de l'observation scrupuleuse des *fady* relevés. Lors de ces fêtes auxquelles nul ne se soustrait, il s'agit de prorroger par des sacrifices sanglants ces alliances intéressées. Ils ont lieu aux moments essentiels de la culture : piétinage des rizières et moisson, parfois pour conjurer des vols trop importants de sauterelles. Dans tous les cas, en dehors de la très minime part vouée et abandonnée aux ancêtres (et dont les enfants sont les premiers à s'emparer), les bêtes sont consommées par les participants au cours d'un repas communiel.

A la fête du piétinage ou de la moisson, le propriétaire qui offre le bœuf du sacrifice, non seulement s'adresse aux divinités qui lui seront ou lui ont été favorables, mais en même temps, par un copieux repas, remercie tous ceux qui sont venus de plein gré l'aider dans ses pénibles travaux. C'est ainsi que les coutumes du « *tamby rô* », voire même celle du « *lampona* » (repas ou collation offerte en compensation de leur fatigue ou travail), qui tendent désormais à se laïciser, avaient à l'origine, et ont encore souvent, un sens religieux.

Et ceci nous fait passer presque insensiblement de l'aspect remerciement par un repas offert pour un service rendu, à l'aspect de participation à une cérémonie, où par sa simple présence l'assistance est témoin de l'acte auquel elle assiste.

Ce sont les deux aspects du sacrifice de fondation ou d'inauguration et du sacrifice d'alliance.

Quand pour irriguer une rizière, un homme veut creuser un canal qui courra au flanc des collines sur plusieurs kilomètres de long, avant même de donner le premier coup de bêche, il promet un bœuf aux divinités locales, puis, quand son canal est fini, il convoque des représentants notables de tous les villages voisins pour assister au sacrifice.

Lors de la cérémonie qui se termine par un repas, les assistants voient que les coutumes ont bien été respectées et les divinités honorées et comme, selon l'adage « les mille hommes ne meurent pas en un seul jour », il restera toujours quelques témoins de la prise de possession du canal par celui qui l'a creusé ou fait creuser et en est propriétaire. Par la suite il pourra recourir à leur témoignage en cas de contestation.

C'est également aux paroles qui ont été prononcées et entendues par tous, lors du sacrifice en présence des dieux et des ancêtres, qu'on se référera en cas de contestation sur les conditions de l'occupation d'une terre ou sur ses limites. La crainte des puissances naturelles invoquées étant censée suffisante pour empêcher le mensonge.

(33) Les rizières qui, chaque année où elles sont cultivées, exigent le sacrifice d'un bœuf, quel que soit le nombre de personnes qui y travaillent, sont dites : « *tanim-bary aomby* ».

## ESSAI D'INTERPRÉTATION (\*)

En dehors de l'aspect témoignage qu'implique la participation au repas communiel qui termine tous les sacrifices sanglants que nous avons cités, des interprétations diverses peuvent être données sur le but ou le sens de ces sacrifices. Le témoignage des divinités elles-mêmes pourra éventuellement être invoqué en justice par le moyen des ordalies.

Dans les rites agraires, il s'agit visiblement, en remerciement pour leur aide bienveillante, de faire participer les divinités au bon repas offert à tous ceux qui ont prêté leur concours.

Dans l'accomplissement d'un vœu, il semble qu'il y ait échange de la vie d'un bœuf contre celle d'une personne. Les ancêtres ou dieux voulaient attirer à eux quelqu'un qui, de ce fait, tombe malade. Par le vœu, une compensation est offerte et si l'offre est jugée suffisante et que la personne guérisse, le ou les bœufs promis en compensation sont abattus.

Il semble s'agir d'un rachat identique dans le cas du « *joro velo* ». En effet celui-ci est toujours offert à la suite du « *tromba* » (34), sorte de possession d'un individu par l'esprit d'un prince défunt qui choisit sa victime et la réclame à son service. Cette possession, se manifestant chez le sujet par des périodes d'égarément, d'excitation, suivies de stupeur et d'abattement, est quelquefois recherchée, surtout par les femmes, et parfois même provoquée par l'absorption d'alcool, une gymnastique et une musique appropriées.

Certains hommes nerveux « saisis par l'esprit » (*tsindrim-panahy*) au cours d'une consultation de défunts, par exemple, se libèrent par un « *joro velo* ». Le bœuf sans défaut et à la robe rare est « consacré » à leur place aux royaux défunts, mais devenu esclave princier, il a droit à des égards particuliers et ne peut plus être employé aux servitudes ordinaires (*tsy manompo*).

Cette notion d'échange, de compensation, ressort également du mariage où un clan troque, à charge de revanche, avec un autre clan, une femme contre des bœufs. Mais le cérémonial du mariage, avec les marchandages, le coup de feu, forme un ensemble de réminiscences du temps où, par suite de la prohibition de l'inceste, les hommes devaient se procurer des femmes hors du clan, tout d'abord par la violence et le rapt, puis, par la suite, en proposant des bœufs en échange de femmes parfois récalcitrantes et contraintes par leurs familles d'accepter le mariage. C'est ce que symbolise la lutte du frère de la femme avec le bœuf qu'il doit terrasser. La dot exprimée en bœufs, versée en échange de la femme, nous permet de mieux comprendre la substitution et, en somme, l'équivalence du bœuf et de l'humain comme on la retrouve dans le sacrifice de l'inceste, puis dans celui des funérailles.

(\*) AUJAS.

(34) RUSILLON, 1912.

Dans le cas de l'inceste qui, semble-t-il, devait être sanctionné autrefois par la lapidation entraînant généralement la mort, il s'agit de purifier la terre d'une souillure en privant de la vie sans verser leur sang ceux qui l'ont commise ou tout au moins celui qui en a pris l'initiative. L'extension continue des différents clans exogames facilita les échanges matrimoniaux et adoucit les mœurs. Le crime de l'inceste devint plus rare et fut moins sévèrement puni. Aujourd'hui la mise à mort d'un bœuf noir, à la robe maléfique, substitut du coupable, peut suffire.

C'est à cause d'une substitution semblable que la robe ou même l'état des bœufs de funérailles, dits « *hena ratsy* », sont indifférents. Ces repas de funérailles semblent n'être que la survivance de ceux au cours desquels les morts étaient consommés par les participants. Par la suite, aux cadavres, on substitua des bœufs appelés pour cette raison « *hena ratsy* : viande mauvaise » ou « *solom-paty* : substituts du cadavre » (35). Les bœufs dits « *foaraka* » semblent correspondre aux otages ou prisonniers qu'il était d'usage de tuer pour la levée du deuil d'un membre du clan chez plusieurs populations ethniquement parentes des Malgaches.

Ces sacrifices constituent donc les solennités principales de la religion malgache dont le culte des ancêtres et des divinités (supérieures ou inférieures) qui leur sont associées, constitue le fond commun (36).

#### RÉPERCUSSIONS SOCIALES DES SACRIFICES

Le retentissement des sacrifices sur la vie courante dans laquelle ils s'insèrent doit être souligné particulièrement. L'aspect commercial de cette question sera traité ultérieurement dans le chapitre consacré à l'économie.

Les cérémonies que nous avons décrites ou auxquelles nous avons fait allusion dans les pages précédentes ont un rapport considérable avec la vie des groupes de l'Ankaizinana, considérée seulement sous l'angle de l'élevage des bovins. Il est malaisé, en effet, de discerner à coup sûr ce qui est cause et ce qui est effet, si ces populations devinrent pastorales afin de pouvoir offrir des sacrifices sanglants ou si la possession de troupeaux nombreux les amena à cette forme de religion. Néanmoins, en l'état actuel des choses, on peut dire que ce qui est essentiel, c'est le culte des divinités locales et des ancêtres et les cérémonies qui y sont associées et que, compte tenu des saisons, tout le reste s'y rapporte.

Ces cérémonies en effet, comme nous allons le voir rapidement, conditionnent l'élevage ; elles sont aussi en rapport direct avec la vie biologique ; enfin elles ont une incidence juridique et sociologique.

Ces cérémonies comportant toujours des offrandes impliquent, outre

(35) Ceci fera l'objet d'un prochain travail : « Une coutume malgache disparue : la manducation des morts. »

(36) RENEL, 1920, p. 171.

la recherche du miel nécessaire pour les rites mineurs, outre la culture de la canne à sucre indispensable pour la fabrication du rhum, l'élevage de bovidés et d'oiseaux de basse-cour, principalement des poulets.

Le rôle sacrificiel des bœufs explique en grande partie les buts de l'élevage indigène et conditionne à la fois la sélection et la composition des troupeaux. Il s'agit pour chacun, dans l'Ankaizinana, d'avoir un troupeau assez nombreux et d'une composition convenable pour suffire dignement aux sacrifices qu'il est indispensable d'offrir dans de multiples occasions.

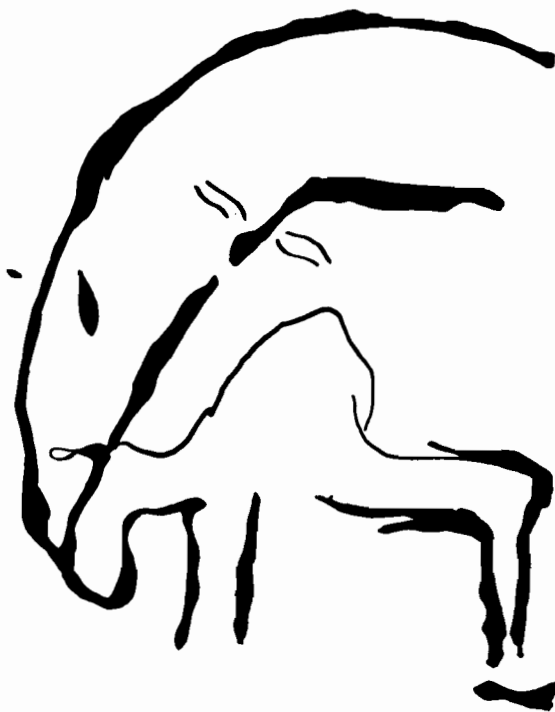


FIG. 23. — « Bœuf broutant ». — Graffiti sur case à Matsaborimadio.

Le nombre des bœufs est le plus important. La taille des bœufs flatte l'orgueil des propriétaires, mais celle-ci n'intervient que faiblement pour la valeur religieuse des sacrifices. Pour ceux-ci il existe une sorte de barème où le nombre des bœufs, plus que leur robe et que leur état, est proportionnel à l'importance sociale de l'individu pour lequel le sacrifice a lieu. Cette échelle de valeurs sociales, comparable à celle mentionnée à propos de la dot, est particulièrement évidente lors des funérailles.

L'ensevelissement d'un bébé ne donne pas lieu à sacrifice ; pour un enfant on n'abat qu'une tête de bétail ; pour un adulte ce nombre augmente et

l'on abat parfois des troupeaux entiers lors du décès de princes ou de rois. On a souvent soin de faire correspondre le sexe des victimes, ou du moins une majorité d'entre elles quand il s'agit d'un troupeau, à celui du défunt.

Un troupeau devra donc toujours compter un nombre d'adultes des deux sexes dont le rapport à l'ensemble se rapprochera de celui des adultes d'une famille humaine comportant des vieillards et des enfants.

Il semble donc qu'on ait là l'un des principes, non exprimé ni même clairement ressenti par les propriétaires des bœufs, qui les guident dans la composition de leurs troupeaux.

Ces principes sont mieux connus quand il s'agit de la sélection presque entièrement fondée sur *la couleur de la robe*. Chaque troupeau un peu important (50-60 têtes) comportera toujours un ou deux bœufs noirs, en cas de péché grave à expier, puis une majorité de castrats qui conviennent pour un grand nombre de sacrifices pour lesquels le sexe des animaux est indifférent.

Ceux dont la robe est particulièrement appréciée deviennent, lors des « *joro velo* », des animaux consacrés et choyés et dont la seule fonction désormais est d'être la parure du troupeau ; ils en deviennent en même temps les principaux reproducteurs.

Les bêtes nées avec une robe néfaste comme les « *vandamena* » sont abandonnées aussitôt ou même abattues. Les animaux dont les robes ne permettent guère de les utiliser dans des sacrifices, mais ont une certaine allure et laissent présumer d'un bon développement deviennent « *aomby savaly* » ou bœufs porteurs, sinon ils sont vendus dès qu'il peuvent l'être « afin de racheter les autres en payant leurs impôts ».

Certaines cérémonies soumises en quelque sorte au cycle des saisons influent sur la vie biologique.

#### INFLUENCE SUR LA VIE BIOLOGIQUE

Toutes les cérémonies agraires sont liées aux travaux agricoles effectués selon les saisons. L'alternance de celles-ci conditionne également la morbidité et la mortalité, la nuptialité et la natalité. Certaines fêtes ne se conçoivent que dans l'abondance, d'autres dans des périodes où les travaux des champs ne sont point trop absorbants.

Les sacrifices ont un retentissement biologique direct en fournissant de la viande aux participants. Cette consommation d'aliments carnés en quantité appréciable, lors des rites agraires, coïncide souvent avec les périodes de travaux fatigants du piétinage et de la moisson.

Les cérémonies du *famadihana* ou des obsèques définitives ont lieu en fin de saison froide, alors que la vie végétale est ralentie et que l'on voyage plus facilement, en octobre principalement.

En dehors des cérémonies déjà citées et de celles pouvant avoir lieu

tout au long de l'année, comme l'accomplissement d'un vœu, il serait souhaitable, pour connaître les périodes où la consommation de viande est la plus forte, de savoir quand se produisent le plus souvent des réunions familiales à l'occasion des naissances, des décès et des mariages.

Des études faisant ressortir les mois de plus grande natalité ou de plus grande mortalité n'ont pas encore été faites dans la région. Le dépouillement des registres de l'état civil ne peut donner d'indications valables du fait que l'enregistrement est une formalité ennuyeuse dont les indigènes se dispensent très souvent. Les chiffres ne portent que sur une partie seulement de la population sans qu'on en connaisse la proportion exacte. Pour les naissances, les garçons sont plus volontiers déclarés que les filles. D'autre part, on néglige de déclarer les décès d'enfants, alors qu'on fait inscrire ceux des vieillards dont il faut partager l'héritage. Dans tous les cas, les

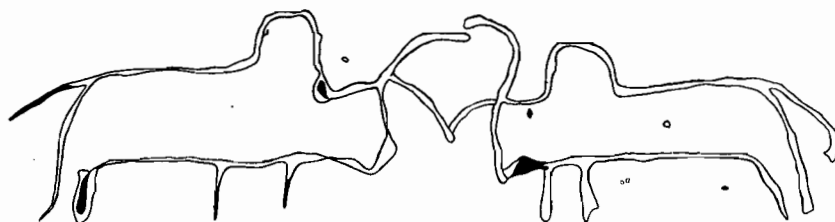


FIG. 24. — « Bœufs affrontés », — Graffiti sur case à Matsaborimadio.

déclarations peuvent être plus fréquentes pendant les saisons où l'on se déplace plus facilement.

Nous ne pouvons donc rien proposer à ce sujet, bien qu'on reconnaisse que les décès semblent plus nombreux dans les mois de juin et juillet par suite des premiers froids, et au mois de novembre à cause des premières pluies.

Pour les mariages, sans pouvoir citer de chiffres, nous pouvons cependant indiquer les mois pendant lesquels les cérémonies sont plus fréquemment célébrées d'après les registres de l'état civil.

	<i>Janv.</i>	<i>Févr.</i>	<i>Mars</i>	<i>Avril</i>	<i>Mai</i>	<i>Juin</i>	<i>Juil.</i>	<i>Août</i>	<i>Sept.</i>	<i>Oct.</i>	<i>Nov.</i>	<i>Déc.</i>	<i>Total</i>
1941	5	1	1	0	0	1	1	0	2	2	0	1	14
1942	0	0	1	4	0	0	2	0	1	0	0	0	8
1943	3	0	1	1	0	0	1	0	2	0	0	0	8
1944	2	0	0	2	1	1	1	2	0	0	0	0	9
1945	1	1	0	1	0	0	1	2	0	4	1	1	12
1946	2	2	1	3	0	1	0	0	0	0	0	3	12
1947	1	2	1	0	0	0	0	1	2	2	1	5	15
1948	0	2	1	5	2	0	1	1	0	1	3	1	17
1949	2	1	0	0	0	2	1	0	0	0	2	0	8
1950	0	0	1	1	0	0	1	1	1	2	0	2	9
<i>Total</i>	16	9	7	17	3	5	9	7	8	11	7	13	112

Cependant les chiffres de ce tableau sont difficiles à interpréter, car le plus grand nombre de ces mariages enregistrés à l'état civil sont ceux de chrétiens ou de fonctionnaires merina, betsileo ou autres qui n'ont pas les mêmes coutumes que les Tsimihety autochtones.

Il semble cependant, d'après nos observations, que les mois où sont célébrés en plus grand nombre les mariages selon la coutume locale soient décembre, janvier et février, puis août, septembre et octobre, et ceux que l'on évite soient mai et juin.

Pensant avoir dit l'essentiel sur les sacrifices et le rôle qu'y jouent les bœufs, avoir souligné l'ensemble des qualités qu'une bête doit présenter pour être jugée convenable ou parfaite, nous verrons dans la prochaine section la place que tiennent les bovidés dans les manifestations artistiques et le folklore des populations de l'Ankaizinana.

#### LE BŒUF DANS L'ART

Dans une classe de grands élèves malgaches, on demanda, au cas où la métempsychose se réaliserait, en quel animal ils souhaiteraient se réincarner. Un seul choisit le cheval, sans bien connaître cette bête, afin de se distinguer de ses camarades qui tous choisirent le bœuf.

Ceci montre bien de quel prestige jouit le bœuf dans la mentalité malgache, et ce chapitre pourrait, nous semble-t-il, être écrit à propos de n'importe quelle province de l'Ile. Néanmoins nous prendrons tous nos exemples dans la région que nous étudions.

Les bœufs que l'on ne cesse d'avoir devant les yeux, jour après jour, sont aussi les animaux que l'on stylise le plus volontiers, que l'on modèle en figurines d'argile, que les garçonnets imitent dans leurs jeux, à propos desquels on répète aux enfants des devinettes que toutes les grandes personnes connaissent.

Les populations de l'Ankaizinana n'ont jusqu'à maintenant manifesté aucune disposition particulière pour quelque art décoratif que ce soit. Pourtant les murs de certaines cases sont entièrement couverts de graffiti.

#### DESSINS, GRAVURES

On peut presque appeler dessins ces gravures au trait, en creux, dans le revêtement extérieur des cases de torchis ou de pisé que les enfants et même les adultes s'amuse à griffonner avec un bâtonnet ou un éclat d'os. Les murs qui portent ces gravures en plus grand nombre sont ceux des greniers, puis les côtés extérieurs du mur de l'Est des cases. Quand cette surface est encombrée par des objets suspendus à l'auvent du toit, ou occupée par des pondoires, ce sont les murs Nord et Sud qui servent aux dessinateurs

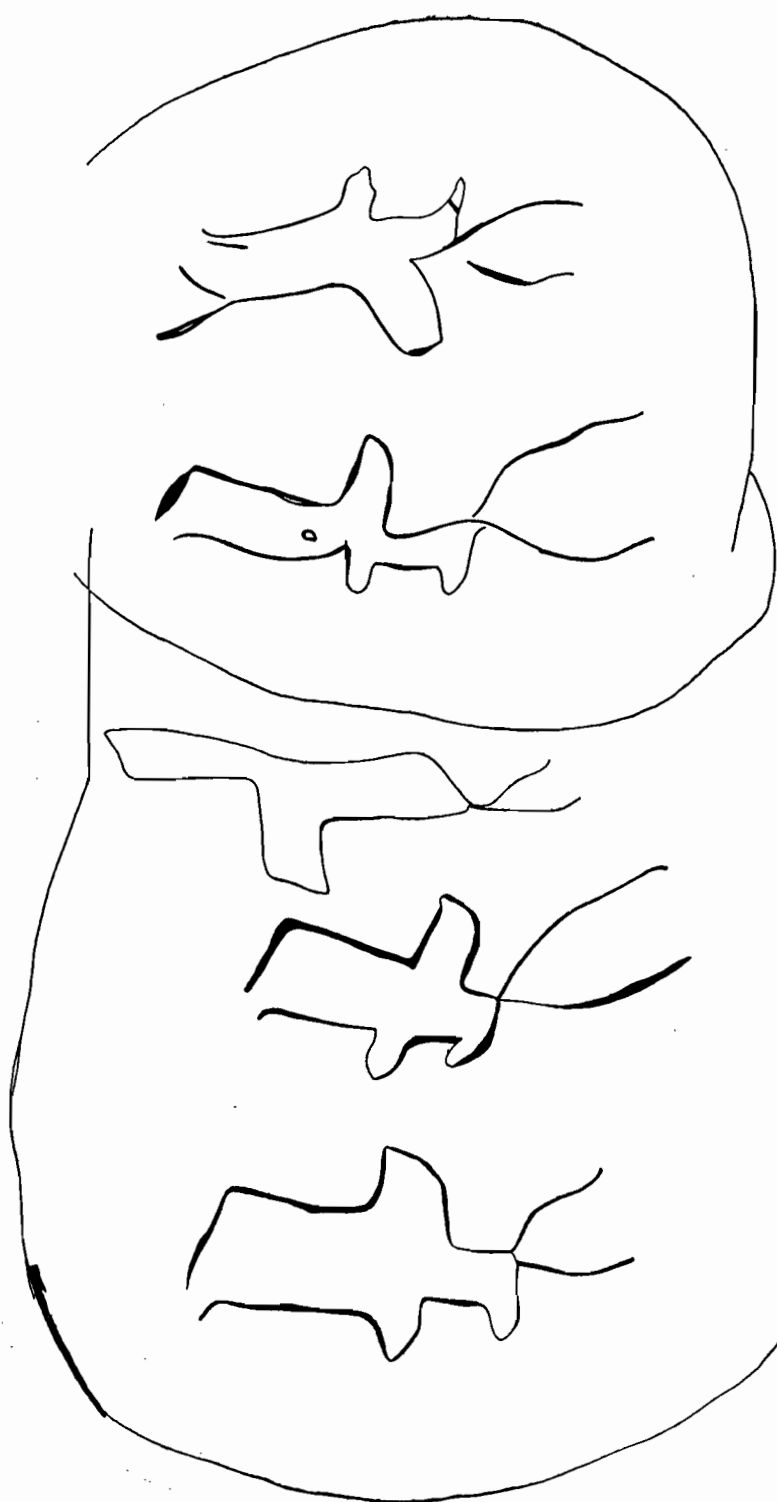


FIG. 25. — « Bœufs au parc », — Graffiti sur case à Ambondrona Nord. (Les bœufs sont dessinés dressés dans la réalité, le bord extérieur de la page devant être placé horizontalement).

pour exercer leur talent. Ces graffiti sont totalement absents dans de nombreux villages : ceci est souvent imputable au fait que les cases ont été recrépées de frais. Ils sont au contraire très fréquents et très variés dans les villages dont les enfants fréquentent une école ou un cours de lecture (Pl. IX, f). Ce sont des noms propres, des chiffres, des personnages ou des objets simples : maisons, parapluies, parfois des poissons, des oiseaux ou des animaux. Dans les villages situés au long ou à proximité de la route, on reconnaît sur les murs des charrettes, mais surtout des camions et parfois des avions (Pl. IX, e). Mais toujours et partout les images de bœufs dominent, pour atteindre 97 % des sujets représentés sur les cases de villages comme Ambalatany ou Marofamara.

Ces bœufs sont toujours très stylisés, sauf un dessin détaillé, d'un mètre de haut tracé, par un inconnu sur l'un des murs du gîte d'étape d'Analalatsaka. La stylisation ne conserve que deux lignes essentielles : l'une va d'une extrémité de la corne inférieure, dessine la bosse et l'arrière-train ; l'autre part de l'extrémité de la corne supérieure, croise la première, indique la tête et l'avant-train et remontant à l'abdomen marque par une courbe l'autre patte postérieure (fig. 19).

Comme le maniement de la hache ou de la cuiller le laisse supposer, la majorité des habitants de ces villages est droitier. Et ceci se confirme par le plus grand nombre de profils de zébus tournés vers la droite et comportant les principales courbes à gauche.

Imitant, sans les connaître, les gravures principales des grottes préhistoriques, les jeunes gens tsimihety soulignent certains détails qu'ils jugent essentiels et en omettent délibérément d'autres. Ainsi les cornes, dessinées de face, ne sont jamais omises, ni la bosse qui est volontiers exagérée (fig. 20 à 23), mais la queue manque parfois et les sabots ne sont que très rarement indiqués. Le terme générique des bovins, *ny aomby*, le bœuf, est neutre. Les profils sont également asexués, même quand les animaux sont figurés s'affrontant (fig. 24) (37). Nous n'avons vu nulle part de dessin d'accouplement.

Dans un pays qui ne compte pas vingt charrettes, celles-ci sont parfois représentées (fig. 17). Bien que les lignes en soient simples, les dessins manifestent la même gaucherie et les personnages, rectangles munis d'une « tête » et de « membres », témoignent du même infantilisme qui ne peut encore traduire la troisième dimension (fig. 18). Tous les dessins sont à plat, sans possibilité de retouche. Les dessins nouveaux recouvrent et recoupent les anciens, et certains murs sont de véritables palimpsestes.

Il est évident que ces dessins sur les murs des cases n'ont aucun but décoratif. Mais celui-ci existe néanmoins comme en témoignent les gravures faites sur le manche des peignes de bois que les hommes portent plantés dans leurs cheveux (fig. 27). Ces enfantines et maladroites tentatives de

(37) Le seul dessin de taureau relevé avait été peint dans une case par un vieux Sakalava de 70 ans (fig. 26).

représentations graphiques des choses et des êtres qui les entourent n'épuisent pas les premières manifestations de l'instinct artistique des Tsimihety de l'Ankaizinana.

#### MODELAGES

Les petits garçons, et même les petites filles, s'amuse aussi à modeler en argile de petits bœufs. Ces figurines (*tsiombiomy*) sont toutes à peu près semblables : bosse énorme, pattes plus ou moins heureusement indiquées,

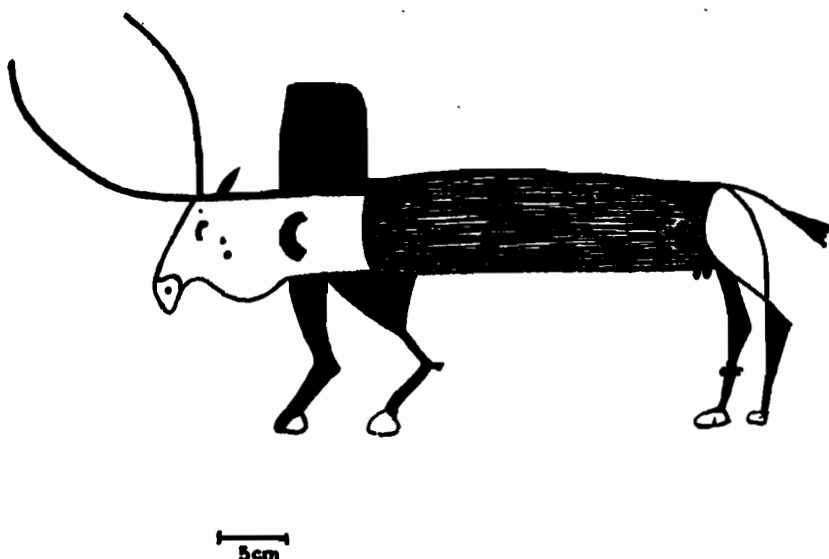


FIG. 26. — Peinture à l'argile bleue décorant l'intérieur de la case de Vita, Sakalava de 70 ans, faite par lui-même, à Marofamara Nord.

tête sans yeux ni oreilles ; les cornes sont l'occasion d'un peu d'originalité (Pl. IX, a et b). Le travail de la pâte d'argile relève de la technique des potiers et certains enfants, les Makoa en particulier, ayant sous les yeux l'exemple de leurs grand-mères et de leurs mères, savent obtenir de petits sujets en pâte homogène, sans pailles, qu'ils lissent soigneusement, attestant leur maîtrise dans ce travail.

Chaque garçon se constitue ainsi un troupeau nombreux dont il interpelle les sujets, qu'il fait manger, combattre et rentrer au parc (Pl. IX, a). Ils s'essaient aussi, gauchement, à construire des charrettes en matériaux légers (pétioles de raphia) dont les pièces principales sont des galettes de boue figurant les roues (Pl. IX, c).

Dans les villages qu'ils traversent, les camions remplacent peu à peu les bœufs et les charrettes dans les jeux des enfants.

## AUTRES JEUX DE GARÇONS

Pourtant en saison sèche, quand on ne peut plus jouer avec la boue, on joue encore au bœuf.

Ce sont les plus jeunes enfants de 5 à 10 ans qui y jouent le plus volontiers, et toujours à deux ou trois.

L'un tient à deux mains devant lui une tige de manioc se terminant par une fourche. C'est assez pour figurer les cornes d'un taureau rétif qu'il s'agit de capturer avec une corde, de faire tomber et de castrer. Ce sont des courses, des chutes, des ruades, des interpellations et des jurons où l'on reconnaît les façons et les dires habituels des adultes.

## LE BŒUF DANS LE FOLKLORE

Lors des soirées où la lune éclaire assez pour que les enfants prolongent leurs jeu : après dîner, les fillettes se posent des devinettes et les grandes personnes écoutent des contes traditionnels ou des chansons improvisées. Là encore, les bœufs tiennent une place d'honneur.

Du fait que nous entrons dans le domaine du folklore, nous pouvons nous appuyer sur les auteurs qui ont pensé à rassembler des documents linguistiques ou même de simples traductions.

C'est ainsi que nous pouvons relever ces exemples de *devinettes* (38) :

— « Le bœuf de ma grand'mère beugle le jour et beugle la nuit. Qu'est-ce que c'est ? »

*Réponse* : La cascade.

— « Que préfères-tu ? Un animal qui trouble l'eau ou un animal qui ne la trouble pas ? »

*Réponse* : Je préfère un animal qui trouble l'eau, car c'est un bœuf traversant une rivière, tandis que celui qui ne la trouble pas c'est un crocodile.

— « Que préfères-tu ? Un bâton propre ou un bâton couvert de boue ? »

*Réponse* : Je préfère un bâton couvert de boue, car c'est la queue d'un bœuf, tandis que le bâton propre, c'est la queue d'un chien (39).

— « Que préfères-tu ? Un animal à grands yeux qu'on aperçoit dans l'herbe, ou un animal à petits yeux qu'on voit entre deux blocs de pierre ? »

(38) DECARY, 1924, p. 358-359.

(39) Cf. Les devinettes merina dans ANGANO, 1908, p. 69 :

N° 3 « Que préfères-tu ? Une badine élégante ou une trique pleine de boue ? »

*Réponse* : La queue d'un rat et la queue d'un bœuf. »

N° 2 « Que préfères-tu ? Grands yeux dans l'herbe ou petits yeux dans les pierres ? »

*Réponse* : Bœuf et chat sauvage. »

et aussi (p. 61) : « Monsieur est assis avec dignité, deux frères sont armés de sagaies : la jeune fille chasse les mouches, quatre garçons sont porteurs de palanquin. Qu'est-ce que c'est ? »

*Réponse* : Un bœuf. » Etc...

*Réponse* : Je préfère le premier qui est un bœuf en train de paître, tandis que le second est un serpent voleur de poules. »

Nous avons déjà nous-même donné (40) des exemples de *proverbes* qui émaillent sans cesse les conversations et qui souvent, mieux que les arguments rationnels, emportent l'adhésion dans une discussion publique.

Mais nous devons à DANDOUAU la transcription de *chants improvisés* dont l'entrain et la verdeur reflètent bien la mentalité tsimihety, tel ce « Sôva » du zébu (41) :

Ehé é. . . . .  
 Que dites-vous, femmes !  
 On entame le chant au sujet du zébu.  
 Ses yeux sont semblables aux fruits du *bebonga* (42),  
 Ses naseaux sont comme un soufflet de forge (43),  
 Son front est comme un disque plat (44),  
 Ses cornes sont comme les pieux tendant le métier à tisser (45),  
 Sa bosse est semblable à une termitière,  
 Son échine est comme un lit (46),  
 Et son mugissement est comme la décharge d'un fusil à deux coups,  
 Sa croupe est semblable au pignon d'une case,  
 Les crins de sa queue ressemblent à un balai,  
 La base de sa queue, c'est comme un maillet (47),  
 Sa nuque comme une corde qu'on a tendue,  
 Les grands sabots du zébu sont fendus mais non pas séparés,  
 Les petits sabots désirent se poser à terre,  
 Sa langue est rugueuse comme l'écorce du fruit d'arbre à pain,  
 Son cœur, c'est quelque chose enveloppé dans une feuille,  
 Son foie est semblable à la pierre à feu,  
 Son foie est comme une assiette en bois (48),  
 Son ventre est gonflé comme s'il était malade (49),

(40) P. 15, 18, 31, 68, 69, etc...

(41) Comparer le morceau de poésie merina intitulé : « Ombalahy » dans ANGANO, 1908, p. 418.

(42) Arbrisseau (*Discorea sansibarensis*) (?).

(43) Soufflet à deux pistons circulaires parallèles, de type indonésien.

(44) Destinés à empêcher les rats de grimper dans les greniers, ces disques sont placés en haut des poteaux soutenant le grenier et semblent collés à lui par le dos, d'où leur nom : *raiki-boho*.

(45) Métier horizontal à un rang de lisses, de type polynésien et exigeant une forte tension de la chaîne.

(46) Ou plateau de charrette.

(47) Maillet ou masse conique dont le manche est à peine moins gros que la tête : sert à enfoncer les pieux et au travail du bois.

(48) Qui servent à administrer l'*aody andro* (cf. p. 36).

(49) Hypertrophie du foie.

---

PL. VI. — *a.* Bœuf conduit par le boucher et ses aides. — *b.* Bœuf de sacrifice (famadihana) terrassé. — *c.* Bœuf de sacrifice ligoté. — *d.* Les membres sont coupés à l'articulation. — *e.* Cuisine en plein air lors d'un *famadihana*. La viande est suspendue à des perches. — *f.* L'étal des bas-morceaux, disposés sur des feuilles de bananier, au marché hebdomadaire de Bealanana.



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

Ses boyaux sont comme des cordes enroulées,  
 Ses intestins sont comme des cordes enroulées,  
 Sa panse est comme un sac en toile de jute,  
 Sa bouse est comme des feuilles de manioc pilées (50),  
 Son urine est comme du bouillon d'*angivy* (51),  
 Les bourses du zébu sont comme des sacs,  
 Ses testicules sont comme des bananes *folsihandatra* (52),  
 Ceux de la famille du zébu n'ont pas de dents du haut.  
 Il pousse des mugissements de joie le taureau vainqueur,  
 Il s'avoue vaincu le taureau qui fuit le combat (53).

Ce thème du bœuf est maintes fois repris (54), comme en témoigne cette *chanson*, accompagnée par l'accordéon (55) :

Eh, Eh !  
 Oho ! Oho !  
 O ! les cornes de Menagala, e !  
 Sont longues chacune d'une demi-brasse,  
 Ah ! Ah !  
 Nous sommes ivres, o femmes, eh !  
 Il fait jour, le soleil se montre,  
 Il fait nuit, la lune donne sa clarté.  
 Les cornes de Menagala, je vous salue (56).  
 On ne peut en faire un briquet (57).  
 La bosse de Menagala  
 Semble être une termitière.  
 Le suif de Menagala  
 Est jaune comme du safran  
 On ne peut en faire du savon.  
 Les bouses de Menagala  
 Sont comme des feuilles de manioc pilées.  
 De la peau de Menagala  
 On ne peut faire des sandales.  
 La queue de Menagala  
 Ressemble à un balai.  
 Que dites-vous de Menagala, femmes ?  
 On ne peut acquitter l'impôt avec, ô garçons !  
 On ne peut l'échanger en dot contre une femme.  
 O ! ornement des pâturages, ô hommes !  
 Il fait jour, le soleil se montre  
 Il fait nuit, la lune donne sa clarté.

Ces deux chants sont caractéristiques de ce genre poétique qui, chez les Tsimihety, est encore essentiellement descriptif, sans qu'il y entre jamais, comme le note justement DANDOUAU, la moindre touche de sensibilité sentimentale même quand les femmes sont le sujet des chansons.

(50) Les feuilles de manioc pilées, cuites à l'eau salée, sont un des principaux plats mangés avec le riz.

(51) Sorte de graine de la famille des aubergines ; sont mangées cuites à l'eau avec le riz.

(52) Variété de bananes qui restent fermes et âpres même quand elles sont mûres.

(53) Texte recueilli par DANDOUAU, 1913, p. 60 (*Traduction de l'Auteur*).

(54) Voir DANDOUAU, 1914, p. 74, p. 144, etc...

(55) Voir DANDOUAU, 1914, p. 138 (*Traduction de l'Auteur*).

(56) Littéralement : tu es mon maître.

(57) L'étui de briquet est en corne (cf. p. 70).

Dans les *contes* et *légendes* que les anciens ont légués et que l'on commence toujours, quand on va les redire, par cette phrase : « *Tsy zaho mavandy fa ny ôlôbe talôha*. Ce n'est pas moi qui mens, mais ce sont ceux d'avant », les bœufs sont fréquemment nommés.

Ainsi dans ce conte, que nous donnons très résumé : « Un jeune homme, fils de parents pauvres, obtient d'eux de les quitter pour chercher fortune au loin. En route il a l'occasion de rendre service à un vieillard, qui, pour le récompenser, lui donne le pouvoir de transformer ce qu'il a en main en ce qu'il voudra, en prononçant une formule magique qu'il lui apprend. Quand ils se sont quittés, le jeune homme voit un Hova (58) qui mène trois bœufs. Vite, il expérimente son pouvoir et transforme une poignée de papiers en billets de banque avec lesquels il achète les bœufs qu'il s'empresse de mener chez son père. De son côté le Hova est fort dépité, car à la fin de la journée les billets de banque sont redevenus simples papiers... Les deux hommes se rencontrent à nouveau, le Hova conduisant, comme la première fois, trois bœufs à vendre. Notre malin Tsimihety, mettant la main sur un gros rocher, le fait se transformer en un bœuf énorme, mais de belle allure. Le troc est conclu et chacun s'en va avec ce qui appartenait à l'autre... A nouveau, pendant la nuit, le magnifique bœuf redevient rocher, et le Hova, comprenant qu'il a été joué, jure de se venger. Il achète un charme puissant et se met à la recherche du jeune homme. L'ayant rejoint dans un village, il le fait arrêter pour escroquerie, mais celui-ci se transforme en mouche-maçonne et sort par un trou du toit. Son ennemi s'en aperçoit, et devenant oiseau veut l'attraper au vol. Après toute une série de péripéties et de transformations, le Hova transformé en coq tombe sous la dent d'un chat sauvage qui passait par là, et ainsi le Tsimihety, délivré, jouit en paix, avec ses vieux parents, des bœufs qu'il a si bien gagnés. »

Du fait qu'une littérature abondante existe déjà sur ce sujet, nous nous contentons d'y renvoyer (59).

Ces contes ne font que transposer dans un monde mythique ou merveilleux les aventures et les préoccupations quotidiennes et les bœufs, dans les contes comme dans la vie courante, tiennent une place énorme.

Pourtant, dans les *conversations*, le riz, avec tous les soins et les aléas que comporte sa culture, les affaires de famille, toujours complexes du fait de l'étendue de la parenté, le disputent aux bœufs.

(58) Nom donné dans la région aux Merina. Dans les contes, ceux-ci sont toujours les victimes des ruses des Tsimihety, qui compensent ainsi à bon compte leur ressentiment contre ceux qui savent si bien exploiter leur candeur et leur simplicité.

(59) DANDOUAU (A.), 1909 b, 1922. — RENEL (CH.). — DECARY, 1924, p. 359-365. — DAHLE (L.), 1908.

*IMPORTANCE AFFECTIVE DU BŒUF*

Il reste à essayer de rendre compte de l'importance affective du bœuf dans la mentalité indigène, ou plutôt, celle-ci se manifestant avec une suffisante évidence, il faut tenter d'en dégager les causes profondes.

La difficulté d'une telle recherche n'a pas besoin d'être soulignée, car elle implique des enquêtes longues et délicates, qui pour être menées à bien nécessiteraient la collaboration de spécialistes de diverses disciplines. Nous ne pourrions donc ici qu'esquisser certaines de ces recherches sans pouvoir à proprement parler proposer autre chose que des conclusions provisoires susceptibles de révision.

La question essentielle nous semble être celle-ci : Que représente affectivement un bœuf pour un Tsimihety ? Cette seule question traduit déjà que nous croyons, sans qu'il soit besoin de démonstration, que ce qu'éprouve un Malgache devant un bœuf est tout différent de ce qu'éprouve un Européen ou un Américain.

De même, il va de soi que la tonalité affective des sentiments qu'auront pour leurs bœufs des Malgaches appartenant à des groupes ethniques ayant des origines différentes variera selon qu'il s'agira de Sakalava, de Sihanaka, de Merina, de Tsimihety ou de Makoa (60).

Mais en dehors des différences ethniques d'origine historique ou sociale, il reste un fonds irréductible commun aux habitants de l'Ankaizinana que nous pouvons essayer de dégager et d'analyser.

Pour ce faire, nous rechercherons ce que, collectivement et individuellement, représente le bœuf dans la conscience claire des gens, puis, par l'analyse de quelques rêves, ce qu'il symbolise des représentations inconscientes. Ayant donné notre interprétation, nous montrerons que l'éducation que reçoit l'enfant, ses pulsions individuelles et les habitudes sociales motivent cette interprétation qui, seule, permet d'expliquer certaines conduites incohérentes aux yeux d'un Blanc.

*REPRÉSENTATIONS COLLECTIVES ET INDIVIDUELLES*

Aux yeux de tous les Malgaches, la possession d'un troupeau est le signe de la richesse, de la puissance. Mais il y a une autre façon de manifester la richesse dans l'Ankaizinana, c'est non seulement d'avoir un troupeau nombreux, mais aussi d'être officiellement polygame et si possible d'avoir de nombreux enfants.

La dot, constituée par une vache suitée et quelques autres bêtes échangées contre une femme dont on attend une nombreuse progéniture, fait apparaître

(60) Cf. *supra*, p. 42-43.

aussi le parallélisme établi entre la fécondité du troupeau et la fécondité féminine.

Mais le troupeau est surtout symbole de puissance. Nous y trouvons

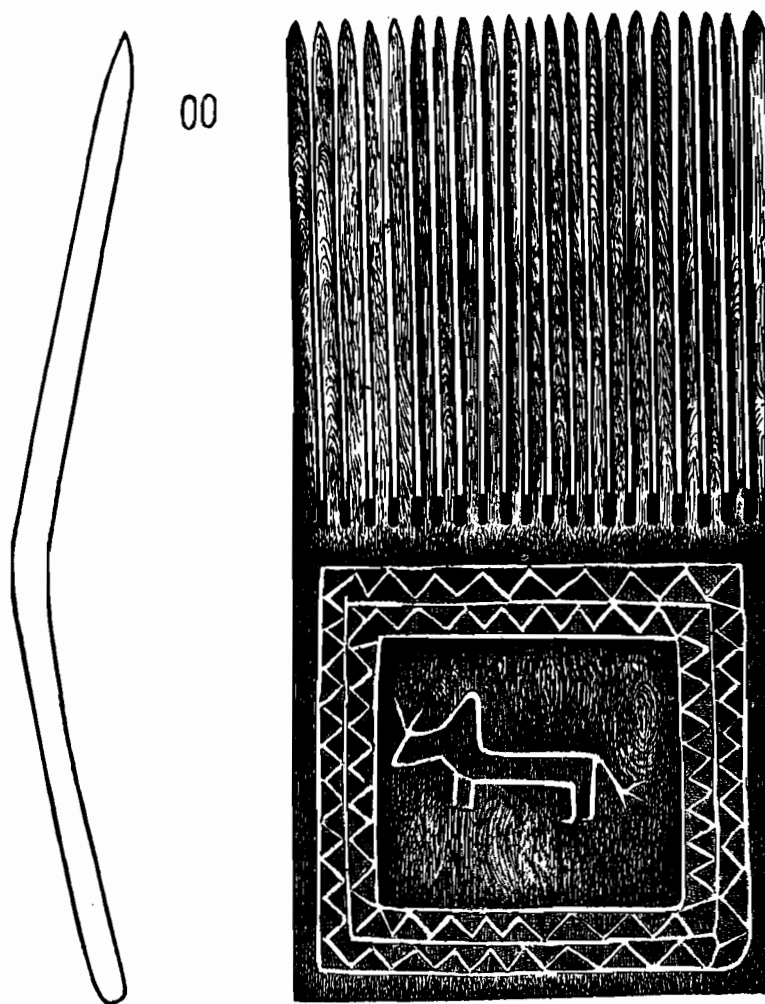


FIG. 27. — Peigne-ornement d'homme, courbe, en bois, corps décoré de traits en creux remplis de kaolin.

aussi l'idée du nombre, qui implique la sécurité et s'exprime dans de nombreux proverbes, enfin c'est, dans l'état actuel de l'Ankaizinana, une façon de contenter le besoin de domination.

Lorsqu'on demande aux écoliers quelle serait la chose qui leur ferait le plus grand plaisir, beaucoup répondent : « avoir beaucoup de bœufs, être riche » ; les plus jeunes, « rassembler les bœufs, les garder, faire piétiner les rizières ». Nous signalons plus loin qu'un des cadeaux les plus appréciés des petits garçons est un bouvillon et que, quand un jeune homme est reconnu majeur et apte à fonder un foyer, il lui est attribué un petit troupeau de quelques têtes.

Le bœuf est donc, dans la conscience claire, le signe de l'indépendance, de la richesse et de la puissance. Il est ce qui conditionne la famille, les cultures et la condition sociale, et donne la sécurité.

#### SYMBOLES DE L'INCONSCIENT

Or, le bœuf est le symbole de toute autre chose dans l'inconscient comme il ressort de l'étude de quelques rêves obtenus, sous forme de rédaction malgache, dans les écoles officielles de Mangindrano et de Bealanana. Pour la première école, sur 12 rêves (tous des garçons tsimihety), 6 parlent de bœufs avec plus ou moins d'insistance. Dans la seconde, sur 29 élèves de races diverses, 12 parlent de bœufs, mais 3 autres mentionnent une « bête », dont le sens psychanalytique est le même.

#### RÊVES D'ÉCOLIERS

Voici quelques échantillons : deux garçons de Mangindrano, puis deux garçons et une fille de Bealanana.

##### *Rêve de Kodo (61)*

Ny nofinahy lahalina  
dia nandeha nangorona  
trandraka analambendrana  
nahazo folo nandeha koa  
ny amin'ny tanaity ny nofinahy  
dia nangala manga  
anabo ny tolany [?] koa ny  
[hindriny]  
lambo anatiny raha nakatra  
anabo kakazo misy koa omby  
solany amin'ny alandraha  
misy nananika ao amin'ny  
peso nankala voany nofinahy  
koa nanintsy ao nandafo  
savaly nandafo hainany  
lambo ny hainany omby  
nofinahy koa latsaka antevana  
zao koa nihindry na omby  
nanao sarimaty nofinahy  
koa nihindry ny voay ny

Mon rêve cette nuit  
j'ai été chasser des  
hérissons dans les marais de joncs  
j'ai attrapé dix ; j'ai été aussi  
dans les collines, dans mon rêve  
j'ai été chercher des mangues  
en haut... ? ... aussi poursuivi par un  
sanglier dans quelque chose ; je grimpais  
sur un arbre ; il y a aussi un bœuf  
... ? ... dans la forêt  
Je grimpais sur un  
pêcher, pris ses fruits ; mon rêve  
aussi : (j') avais froid, je vendais un  
bœuf porteur, vendais de la viande  
de sanglier et de la viande de bœuf ;  
mon rêve aussi tombé dans un ravin  
alors aussi poursuivi par un bœuf  
fis semblant d'être mort ; mon rêve  
aussi : poursuivi par un crocodile ; son

(61) Nous avons respecté la graphie des sujets, car certaines fautes peuvent constituer, du point de vue de l'analyse, des lapsus révélateurs.

dikany zaho zaho nangoro  
dinana trandraka sy  
tianosy vary.

interprétation moi, moi ai été chasser  
ai envie de manger des hérissons et  
ai envie de piétiner le riz.

### Rêve de Pilaka

Izaho lahalina nagninofy  
Nagnindry lambo izay roalahi  
nihindriney nakatra taneti

Moi la nuit dernière, j'ai rêvé que  
(je) poursuivais des sangliers, deux mâles  
que nous poursuivions montèrent sur la  
[colline]

taminy fadroaka dimi  
nagnindri ajo tateky ny lambo  
nagni nofi nagnindry aoby  
izao nilefa nagnanika  
izaho aviteo tsiajony ombi masiaka  
iji aviteo nandeha nigninana  
zaho aviteo nody atanana  
zahey nagnindri fadroka lefaka  
nivoney iziviteo narianey agnalan-  
draha nagninofy maro rehetra  
magnidri savali izao magnidri

Avec cinq chiens nous chassâmes  
attrapés bientôt les sangliers.  
Rêvé que poursuivais un bœuf  
alors me sauvais en grimpant  
moi alors pas attrapé par le bœuf méchant  
lui alors alla manger  
moi alors je rentrais au village  
nous poursuivîmes un chien enragé  
nous le tuâmes le jetâmes dans la  
forêt. J'ai rêvé beaucoup tous :  
poursuivis bœuf porteur moi ; poursui-  
[vions]

voay taminy chaboa zahey  
tsinatiney voay roalahi nirampony  
izireo roalahi geza rehetra izany  
voay maro tihinana lambo zahey

crocodile avec sagaie nous ne les  
tuâmes pas les deux mâles, leurs queues  
des deux mâles tous les deux énormes  
crocodiles nombreux ; nous voulions man-  
[ger du sanglier]

zani zahey magnidri lambo amin  
ny chamboha maro nagnidria ney  
azy tihinana aobi tsara matavy  
mitsy oby vontraka tsarahonina  
olona homana oby zahey rehetra

c'est pourquoi nous chassons sanglier avec  
sagaies nombreuses nous les chassions  
(je) veux manger le bœuf bien engraisé  
bœuf gras bon à manger  
les gens qui mangeaient du bœuf c'était  
[nous tous]

dia zaho tiahitra havana rehetra.

et moi j'ai envie de voir tous mes parents.

### Rêve de Paul

Ny nofiko dia nihindrin'ny biby  
Ka latsaka antevana ka maty

Mon rêve est que poursuivi par une bête  
et tombé dans un ravin et la bête est

[io biby  
mandry izaho ka matory manonofy  
[hoe]

[morte  
je suis couché et je dors et je rêve ainsi :

nihindrin'ny omby manga ka latsaka  
andrano ; izay hitako, na izay ni-

poursuivi par un bœuf sauvage et tombé  
dans l'eau ce que je vis ou arriva à

[tranga  
amin-nahy dia zaho latsaka andrano  
dia nanitsy sady nahita voay ; rehefa

moi c'est que j'étais tombé dans l'eau  
et que j'avais froid et vis un crocodile ;  
[quand]

mipiaka ny masoandro dia  
nahatsiaro zaho latsaka andrano  
ka nahita voay, No hevitr'io  
nofinahy dia manka tombo.

le soleil se leva  
je me réveillai j'étais tombé dans l'eau  
et j'avais vu un crocodile, Cela signifie  
que c'est favorable.

### Rêve de J. François

Mandry hiaho kamatory  
Manonofy hiaho izay hitako  
na izay nitranga amiko dia izao

Je suis couché et je dors  
Je rêve et ce que je vois  
ou ce qui m'arrive le voici

na nonofy latsaka adavaka  
rehefa latsaka adavaka dia misy  
ahoby masiaka tazako avy amiko  
ka rehefa havy izy dia nilefa aho  
rehefa ny lefa dia takany rehefa  
takany dia ny akatra aboniny aho  
rehefa ny akatra aboniny aho dia  
teo iany izy rehefa ariva dia lasa  
izy, rehefa lasa dia nidina aho dia  
ny lefa atrano aho. Nahatsiaro aho.  
Ny hevitr'io nofikio dia tady  
amo aho ka tsy matiny.

je rêve que je suis tombé dans un trou  
étant tombé dans le trou il y avait un  
bœuf méchant que je vis venant vers moi  
et quand il vint je me sauvai  
en me sauvant il me rejoint, quand il  
m'eut rejoint je montai sur lui  
et quand je fus monté dessus  
il était là et au soir il partit  
Quand il fut parti je descendis  
et me sauvai chez-moi, je me réveillai.  
La signification de mon rêve : il chercha  
à me tuer, mais ne me fit pas mourir.

*Rêve de Ravao (fillette)*

Nandry izaho ka natory  
nanonofy izaho nihindri ni  
homby tao taminy jardin  
izaho nalaka pibasy kaavy  
izi avi tani atignanana ni  
jardin kanagnanika izaho  
tami ny pibasy folaka ny  
kakazo nagnanihako iny,  
ni lefa izaho iny mbola narahiny  
homby io iziho deveo izaho  
n agnaniko tami ny kininina  
izaho deveo lasa izi nandeha  
tanala pibasy izi izaho nahita  
azi nandeha iny kanandrirona  
izaho nandeha izaho nolaka  
koa izaho hitako izi nilefa iza  
satry a izaho fanihindrini izaho  
ny lefa ini hitany ka nihindri ni

izao ni lefa izaho dia nandeha  
izao tatana izaho niditra tanati-  
[trano  
izaho nafodiko ni trano, ni tsagana  
tatoko tani izi izaho dia tao  
tataninitrano, rehefa nahatsiaro

] izaho  
dia izao ni hevitra anahy atako  
raha to izao dia natahotra izaho  
a nefa ni hevitra anahy atako  
[rahazoni  
izaho izaho efa natahotra izaho si  
na hatsiaro izao dia ambory izaho —  
diaveo izaho tsitafandri izaho azoni  
natahotra izaho rehefa kiaka ni

[andro  
nambara ko niny iziho natako  
[izani tami  
nazi iziho tsy natahoni izio  
[nambako  
baba izio tsi natahoni izio kai na  
[velako  
d isaka foana izaho nagnambara  
[aziho.

J'étais couchée et je dormais.  
Je rêve que je suis poursuivie par  
un bœuf dans un jardin alors que  
je cueillais des bibaces, et il vint,  
il venait de l'Est du jardin  
et je grimpais sur un  
bibacier mais se cassa l'arbre  
sur lequel je grimpais, je me  
sauvai mais il me suivit encore  
ce bœuf-là et alors moi  
je grimpai sur un eucalyptus,  
alors il partit et il alla dans  
le bois de bibacier et moi je le vis  
qui y allait et je descendis,  
et j'allai en faisant des détours  
et moi et il me vit et je me sauvais,  
parce qu'il m'avait poursuivie,  
je me sauvais mais il m'a vue et me  
[poursuivit

moi je me sauvai et j'allai  
dans le village et j'entrai dans la maison

Je fermai la maison, il était debout.  
dans la cour et moi j'étais dans  
la maison, quand je me réveillai

je réfléchis à ce que je ferais si cela  
m'arrivait et j'eus peur  
en pensant à ce que je ferai s'il m'attra-  
[pait

moi, moi j'eus peur et je me  
réveillai toute effrayée et je ne pus  
me rendormir tant j'avais  
peur. Quand il fit jour je

le racontai à maman mais elle

n'eut pas peur je le racontai à

papa et il n'en eut pas peur aussi ce

n'est pas la peine que je me fatigue  
[à le raconter.

## MATÉRIAUX ET INTERPRÉTATIONS

Dans tous ces rêves, le bœuf provoque une peur intense semblable à la panique qui saisit la population d'un village, surtout les femmes et les enfants, quand parfois un bœuf rétif s'échappe et vient en courant entre les cases causer l'affolement et terroriser tout le monde. Les enfants hurlent, les femmes épouvantées s'engouffrent dans les cases dont elles ferment violemment les portes. En un clin d'œil le village est désert et calme. L'animal, déconcerté par ce soudain silence, se laisse facilement approcher et lier. Dès qu'il est réduit à l'impuissance, les gens sortent des cases, parlent bruyamment et se détendent. Beaucoup vont alors se venger sur la bête terrassée de la frayeur qu'ils ont eue ; les uns la frappent du poing, d'autres du pied, d'autres à coups de bâton. Nous avons même vu un homme mordre à plusieurs reprises de toutes ses forces, avec des dents intactes, le flanc d'une bête qui en mugissait de douleur (62).

Mais cette scène qui se passe de temps à autre dans tous les villages ne suffit pas à expliquer les rêves cités. Elle fournit le matériau du cauchemar. L'animal, cause d'une angoisse, n'est que le symbole exprimant un autre souvenir pénible refoulé.

Comme dans les rêves cités et interprétés par MANNONI (63), le bœuf ou la bête représente ici le père.

Dans les cases tsimihety, les enfants et les adultes sont couchés côte à côte sur des nattes ; et ceux-ci ne s'embarrassent guère de la présence de ceux-là qui se trouvent ainsi assister à ce que MANNONI appelle « la scène primitive ». Le rêve de J. François est caractéristique à cet égard, bien qu'il témoigne par son incohérence même de la difficulté pour l'enfant de se situer, tiraillé qu'il est par le désir de s'identifier à la mère (effrayé par le bœuf méchant) puis au père (je montai sur lui), le passage de l'un à l'autre s'opérant dans le membre de phrase « quand il m'eut rejoint ».

Le père a ainsi un aspect redoutable et figure un danger devant lequel l'enfant ressent le besoin de la protection maternelle (l'enfant porté dans les bras par sa mère qui lui donne le sein) que l'on retrouve dans les rédactions : « Je grimpais sur un pêcher et pris ses fruits », mais pour la fillette cette protection du fait que la mère « cède » est inefficace : la branche de bibacier sur laquelle elle est grimpée se casse, et elle ne se sent à l'abri que dans sa maison, « la porte bien fermée ».

La chute dans un trou, dans un ravin, où l'on a froid, où l'on est mouillé, rejoint par le bœuf ou une bête effrayante est un thème très fréquent à Bealanana, rare à Mangindrano. Nous pensons avoir affaire là au traumatisme de la naissance (64). Il est remarquable de constater sa plus grande fréquence parmi les enfants nés à la maternité (élèves de Bealanana) que parmi ceux venus au monde par les soins des matrones de villages.

(62) Cf. note 00, p. 000.

(63) MANNONI, p. 55-59.

(64) RANK (O.), *Le traumatisme de la naissance*, tr. fr. 1928.

Enfin, si à Bealanana, dans leurs rêves, les élèves s'imaginent souvent seuls, à Mangindrano, au contraire, les garçons se voient toujours dans des situations où normalement on est **en** groupe, chasse, déplacement, moisson.

Mais nous n'en dirons pas plus, car notre propos n'est pas d'analyser complètement ces rêves, mais de reconnaître la place que tient le bœuf dans la symbolique onirique et quel complexe il traduit.

Dans ces cinq exemples, nous pouvons reconnaître les éléments du complexe de rivalité masculine avec le père ou de la frayeur féminine à l'égard de celui-ci, rivalité que les plus grands élèves manifestent par le désir d'aller chasser avec des sagaies. L'existence de ce complexe étant reconnue, il convient d'essayer d'en expliquer la formation et les conduites qu'il peut provoquer.

#### FORMATION DU SUR-MOI

Le bébé à sa naissance fait l'objet des soins continuels de sa mère qui le porte à même la peau dans le fourreau d'étoffe ou de rabane dont elle est vêtue. Pendant 5 mois si c'est une fille, 6 mois si c'est un garçon, la femme suit un régime spécial (*mitrambona*), s'écartant des hommes y compris de son mari, ne participant pas aux visites de malades ni aux obsèques, ne buvant pas de lait.

Souvent le bébé n'est sevré qu'à la naissance d'un cadet pour lequel il ne cache pas sa jalousie. Pourtant sa mère ne relâche point ses attentions pour lui, et pour éviter qu'il ne salisse la maison trop fréquemment, préside à ses défécations et le nettoie avec des feuilles ou des branches d'arbre. Quand il a grandi, le bambin se débrouille seul ou sous la surveillance d'une aînée et il lui arrive de rester crotté plusieurs heures jusqu'à ce que sa mère le lave à grande eau avec ses mains. C'est l'âge où, suivant l'exemple de ceux qui ont deux ou trois ans de plus que lui, il apprend à modeler les petits bœufs avec la boue. Quand lui-même atteint cet âge, il collectionne ses modèles et en remplit « son parc ».

Il vit dans l'attente de sa circoncision à laquelle les adultes font de fréquentes allusions, ce qui n'est pas sans lui causer de grandes frayeurs, d'autant plus que la confusion règne longtemps dans son esprit entre cette opération et celle qui transforme le taureau en bœuf.

Ce complexe de la castration, que l'on retrouve dans les jeux des garçons que nous avons déjà décrits, semble liquidé quand ceux-ci sont circoncis. Désormais ils portent un cache-sexe (*salaka*).

En bande, les garçons s'éloignent du village, vont, avec des chiens, chasser les hérissons, piéger les oiseaux et ils les mangent entre eux ; ils participent au piétinage. Vers quinze ans, ils peuvent assurer seuls la garde des bœufs sur les pâturages, ils savent les approcher, lutter avec eux, et s'essaient à leur rôle d'homme, courtisant les filles des autres villages au cours des bals ; assistant debout aux réunions de *fokon'olona* et s'asseyant avec les hommes

lors des sacrifices ou des obsèques. Pendant les repas qui suivent ceux-ci, ils ont des faims de jeunes loups.

La jeunesse des filles, bien que se déroulant dans le même cadre, ne nous concerne pas ici. Cette société patriarcale pratiquant l'exogamie leur permet, nous semble-t-il, de liquider sans peine les névroses de l'enfance.

Si nous avons tant insisté sur les circonstances de l'éducation des garçons, c'est qu'elle permet d'expliquer la formation de leur sur-moi par le transfert sur le bœuf des sentiments ambivalents qu'ils éprouvent à l'égard de leur père.

#### INFLUENCES SOCIALES ET COMPENSATIONS INDIVIDUELLES

Nous savons que les Tsimihety accordaient volontiers une âme aux bœufs porteurs dont la docilité les fait ressembler aux hommes. Souvent aussi en cas de maladie ils substituent, en offrande à la divinité, un bœuf à la personne malade, soit que la victime soit laissée vivante (*joro velo*), soit qu'elle soit abattue. Et le transfert entre les hommes et les bœufs est d'autant mieux possible que ceux-ci participent au clan par des interdits (jours, robes) et qu'ils portent dans leur chair, par la main du père, la marque clanique sous la forme des découpures des oreilles.

Le comportement des enfants permet de suivre le processus de développement du complexe aboutissant au bœuf.

Le bébé ne ressent pas, ou très peu, le traumatisme du sevrage. Pendant ses deux premières années, sa mère est à sa dévotion. Par l'activité ludique, l'enfant compense à la fois la frustration des fèces et la crainte de la castration : le modelage des petits bœufs de boue, l'accumulation de ceux-ci représentés asexués, mais munis d'appendices compensatoires exagérés, les jeux brutaux avec les camarades. Son père lui semble partager son affection et son intérêt entre lui et ses bœufs. Les bœufs sont donc déjà l'objet d'un transfert ambivalent de jalousie. Pour l'enfant ayant franchi l'étape de la circoncision, se sachant homme, et muni d'un cache-sexe, les bœufs sont la puissance qu'on exhibe, que l'on met au soleil, « *hariaña* » (65).

En même temps, plus d'expérience et la connaissance de la réalité permettent aux garçons de surmonter l'angoisse que nous avons relevée dans les rêves cités et en même temps que leur admiration va vers leur père, elle va parallèlement se fixer sur les bœufs qui sont une preuve, comme la polygamie, de puissance sexuelle. Le père n'étant jamais un tyran, mais partageant son autorité avec les autres hommes de la famille ou du clan, l'enfant n'est aucunement agressif.

#### ATTITUDES AGRESSIVES

Pourtant il existe une agressivité latente, dernier symptôme de la rivalité masculine, discernable en deux occasions : dans la castration des bœufs et dans leur mise à mort.

(65) De la racine *hary* ou *ary*, le soleil, cf. *miharihary* : ce qui est évident.

L'abattage des bœufs manifeste un véritable sadisme (66) et MANNONI (67) décrit ainsi la scène où apparaît clairement l'ambivalence des sentiments masculins : « Ils aiment bien le bœuf qu'ils vont tuer. Ils commencent par jouer avec lui, puis le jeu se change en lutte, et comme le bœuf se défend, apparaissent ressentiment et colère, si bien qu'à la fin ils tuent avec un acharnement quelque peu répugnant un bœuf méchant et « qui l'a bien mérité... ».

Et la façon d'égorger elle-même est symptomatique, car les cornes du bœuf, orgueil du troupeau et symbole de sa puissance, sont fichées en terre quand il est vaincu et montrent son impuissance avant que le couteau (comme pour la castration) ne lui tranche la gorge et lui donne la mort. Ce ne sont pas non plus les anciens qui égorgent les victimes, mais des hommes encore jeunes.

D'autre part, on « coupe » toujours un taureau avant de le tuer, cela sans nécessité ni raison valable, et c'est une prérogative de l'opérateur que de manger, cuites sans sel, les glandes qui ont été enlevées (68).

#### AUTRES RÉSONANCES SECONDAIRES

Enfin, le bœuf a aussi un intérêt alimentaire, car plusieurs enfants l'associent soit dans leur rêve, soit dans l'interprétation qu'ils en donnent, avec la satisfaction d'une fringale de viande (*sijy*).

Dans toute cette étude, bien que nous voyions le bœuf tenir une place très grande dans les représentations mentales des indigènes, nous n'avons pas d'exemple semblable à celui cité par M. LEENHARDT (69) qui, il est vrai, concerne une jeune fille.

#### LES BOEUF, TEST DE SENSIBILITÉ

C'est l'existence de ces sentiments complexes ressentis par les indigènes, sans qu'ils en connaissent le moins du monde l'origine, qui leur donne une telle sensibilité pour tout ce qui risque de toucher à leurs troupeaux. Allant

(66) « Un roi du Fiherenana Nord, Somongahy, se plaisait à des jeux barbares : ainsi, il donnait de gros bœufs à ceux qui les tueraient sans se servir non seulement d'armes quelconques ou de bâtons, mais même de leurs mains ; c'était un hideux et horrible spectacle que ces gens mordant la malheureuse bête solidement ligotée, aux lèvres, aux oreilles, surtout au ventre et aux parties sexuelles et qui étaient tout dégouttantes de sang » (G. GRANDIDIER, 1932, p. 171).

(67) MANNONI, p. 79-80. MANNONI poursuit : « Ces traits dessinent à leur façon, en projection et en négatif, le complexe de dépendance. On retrouve exactement les mêmes traits psychologiques dans le jeu des enfants qui imite le sacrifice du bœuf. Dans ce jeu, le bœuf est représenté par un enfant qui est assez maltraité par ses camarades. » Cette interprétation, différente de la nôtre, lui est en quelque sorte complémentaire.

(68) Cf. *supra*, p. 41.

(69) « Kai, la jeune fille qui a donné son nom à un veau lors de sa naissance. Trois ans plus tard, à la castration du taurillon, Kai, la jeune fille s'effondre en larmes. Longtemps après que le jeune bœuf, oublieux de son aventure, avait recommencé à pâturer, elle pleurait encore et demeura deux jours dolente. De par l'identité des homonymes, c'était elle qui souffrait l'injure faite à la bête. » Dokamo, p. 221.

même plus loin, nous dirons que toute nouvelle ambiguë, si elle a le moindre aspect alarmant, se fixera sur les troupeaux, ainsi l'annonce maintes fois réitérée de l'implantation de colons européens dans l'Ankaizinana.

Leur venue, imposée du dehors, devrait se traduire après un certain temps par l'essor économique de la région et une amélioration du niveau de vie, mais l'angoisse que cause l'idée de la cohabitation de ces étrangers est formulée en fonction du cheptel bovin et c'est en partant des troupeaux que les objections à cet établissement sont exprimées.

Il y a corrélation directe entre les troupeaux et la population, comme le ressentait profondément un vétérinaire malgache qui s'exprimait ainsi : « Le cheptel zébu, tel qu'il existe aujourd'hui, est évidemment le produit du sol, du climat, de la flore, de l'eau même de la Grande Ile. Mais il est aussi sans contredit (le produit) de l'organisation sociale d'antan. Ce cheptel est là aujourd'hui parce qu'il y avait pour le créer, le multiplier, les tribus » (70).

#### CONCLUSION

En conclusion, nous pouvons dire que, vis-à-vis des populations malgaches, les bœufs sont chargés d'un contenu affectif complexe dont les racines paraissent, par l'analyse, plonger dans les états névrotiques de la petite enfance. Les transferts que nous avons relevés paraissent dus autant au développement propre de l'individu qu'à l'action des normes sociales au sein desquelles il a grandi. C'est ce qui nous explique l'attitude ambivalente des hommes vis-à-vis des bœufs qu'ils tuent et castrent avec un certain sadisme, mais aussi l'importance qu'ils attachent à la possession d'un troupeau, signe de richesse, qui exalte en même temps leur puissance intime. *C'est pourquoi, aussi, toutes les fois qu'une menace semble peser sur une région, celle-ci est ressentie en fonction des bœufs.*

Il est donc essentiel de se souvenir qu'à Madagascar le fait de toucher aux bœufs provoque nécessairement une angoisse ; que des problèmes d'aspect purement économique auront de profondes répercussions dans le domaine affectif et amèneront un ébranlement considérable des structures sociales.

#### LE CONTACT DES CIVILISATIONS

Avant d'aborder du point de vue économique le rôle du bœuf dans l'Ankaizinana, il convient, en conclusion des trois chapitres précédents, de souligner certain caractère de l'élevage indigène des bovins dans cette région.

Ce caractère, c'est l'équilibre et sa parfaite intégration dans l'ensemble culturel harmonieux que présente la vie indigène tant qu'elle reste sans contact avec la civilisation occidentale.

(70) *Entrep. et Trav. Madag.*, 1951, I, p. 67.

Or, ces deux civilisations ont à l'égard du bœuf des attitudes essentiellement différentes.

La considération des « Occidentaux » (qu'ils soient Européens, Américains, Sud-Africains, Australiens, Néo-Zélandais ou autres) pour les bovins est uniquement d'ordre matériel pour ne pas dire alimentaire : ils attendent d'eux leur viande, leurs veaux, leur lait, leur fumier pour leurs légumes, enfin tous les autres sous-produits : peau, suif, os, cornes, etc. Tout l'art vétérinaire n'a qu'un but utilitaire. L'attitude européenne à l'égard des bœufs est concrétisée aux yeux des indigènes de l'Ankaizinana par l'acheteur d'une compagnie de fabrication de conserves, fin maquignon, connaissant toutes les ficelles du métier, mais ne s'intéressant aux bœufs que pour leur prix et leur rendement en viande à l'usine, ignorant tout le reste et n'y accordant pas la moindre attention.

Pour les païens malgaches, les bœufs sont des animaux admirables, proches des hommes et qui leur procurent la satisfaction de certains sentiments esthétiques. La religion imprègne chaque instant et chaque acte de leur vie. Les animaux participent à leur culte rustique. C'est de là que procède leur attitude si complexe envers leurs bœufs, qui sont présents à tous les instants essentiels de leur existence, leur sont indispensables et, en bref, les aident à vivre.

L'élevage malgache, pour aussi primitif et de peu de rapport qu'il apparaisse à nos yeux, exige une somme de connaissances et de soins à peine inférieure à celle fournie par un éleveur européen. Chacun, Occidental ou Malgache, s'efforce dans le sens de sa tradition propre et si les résultats sont autres, c'est que les buts poursuivis sont différents.

Il nous semble d'autant plus indispensable d'insister sur la complexité du problème de l'insertion de l'élevage dans la vie malgache que nous souhaitons pour notre part le voir évoluer dans le sens d'une adaptation progressive à la situation sociale présente résultant des impératifs économiques régissant l'Ile.

Parmi ceux-ci, apparaît en premier lieu, la nécessité d'exporter. Ceci se ramène, quant à notre sujet, à l'étude de la situation économique, des échanges commerciaux et des questions juridiques qui se posent à propos de l'élevage et de la vente des bœufs dans notre région. C'est ce que nous verrons dans les prochains chapitres.

## CHAPITRE IV

## Questions juridiques. Les vols de bovidés

L'étude du bœuf dans l'Ankaizinana mérite également d'être faite sous l'angle juridique. Nous envisagerons d'abord les actes faisant intervenir accessoirement les bœufs, puis les actes portant sur les animaux eux-mêmes, enfin la question si importante des vols de bovidés.

Le bœuf était autrefois une *unité monétaire* valable dans tous les cas dans la totalité de l'île et la piastre d'argent, relativement rare, n'était pas couramment employée par les tribus côtières. Nous pouvons généraliser la citation suivante à toutes les populations de l'île.

« Avant notre arrivée, le commerce entre Antandroy se bornait à des échanges. Avec les marchands et les colons eux-mêmes, il se bornait à des échanges de bœufs contre des perles, des bijoux, de la poudre et des fusils. L'obligation de payer l'impôt en espèces a introduit l'usage de l'argent comme moyen de transaction (1). »

Les amendes prévues dans les textes législatifs anciens, établis par les souverains de Tananarive, étaient évaluées en bœufs, en piastres et en esclaves (2).

Ce qui donne également au bœuf une énorme importance, c'est son rôle de *valeur-capital*. Cette valeur atteint son plafond en quelques années, quand il s'agit d'un bœuf pris isolément, mais ce capital peut, en principe, s'accroître indéfiniment et produire des intérêts si l'on considère le troupeau dans son ensemble.

Pour faire un placement, un Malgache (car ce n'est pas spécial aux Tsimihety, mais est valable pour tous les indigènes ayant gardé leur mentalité propre) achètera un petit bœuf, et, s'il le peut, l'incorporera à un troupeau. Au bout de quelques années, ce bœuf, ayant pris de l'âge et du volume, aura au moins doublé de valeur et pourra être échangé contre deux ou trois jeunes animaux qui, à leur tour, augmenteront de prix.

Par ailleurs, dans un troupeau, des naissances se produisent chaque année, et c'est ce qui permet de dire que les bovins sont un capital dont le coût constitue les intérêts.

(1) DEFOORT, p. 207.

(2) Cf. *Anonyme*, 1907, p. 720-721.

La gestion de ce capital exige, nous l'avons souligné, une somme considérable de connaissances : la préoccupation de respecter les proportions jugées les meilleures entre les diverses catégories d'animaux (les reproducteurs des deux sexes en particulier) (3) ; des soins assidus, des visites fréquentes et une surveillance qui ne se relâche pas afin d'obtenir des produits convenables, d'enrayer les maladies (4), de maintenir le troupeau en état et d'empêcher les vols.

Ces notions de valeur-étalon et de valeur-capital expliquent le rôle essentiel des bœufs *dans les contrats*, tant anciens qu'actuels.

C'est ainsi que la rétribution des premiers Antaimoro arrivés dans l'Ankai-zinana, il y a une centaine d'années, consistait toujours en bœufs, une dizaine au minimum. Venus en bandes, ils louaient collectivement leurs services pour de longs travaux de défrichement. C'est la possession de ces bœufs qui a contribué à les fixer dans le pays. Cette coutume dure encore, comme nous le verrons à propos du gardiennage des troupeaux. Il arrive aussi que les salaires soient fixés pour partie en têtes de bétail, comme ce fut le cas du charpentier-maçon qui construisit toutes les maisons de quelque importance du village sakalava d'Antafiandakana.

#### COMPOSITION JURIDIQUE D'UN TROUPEAU

En commençant l'étude juridique des troupeaux, il faut se souvenir de la distinction classique fondamentale entre la possession, usage ou détention d'un bien personnel ou appartenant à un tiers, et la propriété, qui implique à la fois « *usus, fructus et abusus* », c'est-à-dire la libre disposition totale d'un bien pouvant aller jusqu'à sa destruction.

Le troupeau, enfermé dans un parc ou dispersé sur un pâturage, peut être réputé à tel ou tel. L'examen des marques d'oreilles nous montre une certaine hétérogénéité dans l'origine des bêtes, mais cette discrimination reste encore insuffisante pour déterminer la composition juridique du troupeau.

#### TROUPEAU APPARTENANT A L'HOMME

Nous prendrons un exemple factice présentant la complication maxima, afin d'envisager tous les cas qui peuvent se présenter soit isolément, soit groupés d'une façon ou d'une autre. Un tel troupeau comprendrait donc :

- les bœufs propres de l'homme,
- des bœufs ayant appartenu à l'homme, aliénés, mais dont il reste détenteur,

(3) Bien que le nombre des taureaux soit toujours exagéré, ce qui, en fait, est nuisible au troupeau.

(4) Par des moyens empiriques qui sont loin d'être toujours efficaces.

— des bœufs gageant une créance,

— des bœufs en dépôt.

Les bœufs propres de l'homme sont les bêtes qu'il a reçues en don, en héritage, en salaire, qu'il a achetées, échangées ou troquées, ou qui sont nées dans son troupeau. Ces bœufs font partie de son patrimoine. Certains bœufs portant la marque du propriétaire ne sont plus à lui parce qu'il les a aliénés, soit qu'il les ait vendus et que son acheteur ne les ait pas encore emmenés, soit qu'il les ait attribués à un fils ou un neveu, mais que celui-ci soit trop jeune pour qu'on lui permette d'avoir son troupeau à part.

Bien que ce soit rare, des bœufs peuvent être pris en gage d'une créance, par exemple les animaux divaguant dans une rizière et y ayant causé des dommages tels que le propriétaire de la rizière soit fondé à confisquer les bêtes jusqu'à ce qu'une compensation lui soit versée.

Enfin il y a également de nombreux animaux « en dépôt », confiés au titulaire du troupeau pour des raisons diverses.

Ces dépôts sont de deux sortes : d'une part le troupeau accueille les animaux appartenant aux membres de la famille. C'est le cas vu plus haut des animaux « attribués » à un jeune enfant, mais restant au sein du troupeau. C'est le cas des bêtes imparties à un héritier qui, ne pouvant les emmener ailleurs, demande à son cohéritier d'en accepter la garde (5). C'est enfin le cas des animaux appartenant aux filles ayant quitté le groupe familial. Ils sont confiés traditionnellement à leur père ou à leur frère.

D'autre part, il arrive qu'un propriétaire accepte bénévolement de s'occuper momentanément des bêtes d'un voisin obligé de s'absenter sans délai. Ce dépôt ne dure généralement que quelques semaines, le temps que le propriétaire revienne, ou le temps que des hommes de sa famille soient avertis et viennent prendre charge des bœufs, soit en s'installant sur place, soit en les emmenant sur leurs propres pâturages.

(5) On trouve ainsi des Tsimihety fixés dans des grandes villes depuis 15 ans et plus, qui, sans être jamais revenus au pays, s'y savent propriétaires d'un troupeau dont ils connaissent approximativement le nombre de têtes et pour lequel ils envoient assez régulièrement chaque année une somme destinée à acquitter l'impôt afférent à celles-ci.

---

PL. VII. — *a. Ala tsikafara* (par des Tandroy à Betainkankana) : le *mpamiko amby* prononce sa prière en tenant une baguette ; la femme bénéficiaire tient la queue du bœuf. — *b. Ala tsikafara (id.)* : mise à mort de la victime par des jeunes gens (Remarquer les pattes postérieures liées entre les antérieures). — *c. Ala tsikafara (id.)* : dépeçage : chacun prend le morceau de peau dont il peut avoir besoin (Remarquer les découpures des oreilles). — *d. Mariage (Tsimihety) à Ambalatsiraka* : les têtes des victimes restent exposées pendant toutes les cérémonies. — *e. Mariage (id.)* : le frère de la mariée lutte avec la bête. — *f. Mariage (id.)* : la bête exténuée est réduite à merci. Les femmes l'entourent en chantant et battant des mains.



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

## TROUPEAU APPARTENANT A LA FEMME

Les troupeaux appartenant aux femmes présentent des situations différentes ; il est plus pratique de les étudier du point de vue de leur gestion.

Bien que la règle soit qu'une femme confie la gestion de ses bœufs aux hommes de sa famille paternelle, d'autres cas peuvent se présenter. Certaines femmes ont assez confiance en leur mari pour que leurs bœufs soient mêlés en un seul troupeau. Ceci présente pour elle le risque de ne pas pouvoir les récupérer en cas de divorce. Enfin, quand des enfants sont nés du mariage, la femme réclame à sa famille les bœufs qu'elle lui a confiés. Ces bœufs sont incorporés au troupeau du mari dont désormais les enfants sont successibles. Néanmoins ces bœufs restent propriété de la femme qui peut les réclamer en cas de divorce.

Enfin, les femmes âgées, divorcées ou veuves, isolées par le décès de tous les membres proches de leur famille d'origine, sont tellement habituées à vivre dans le village où elles sont fixées qu'elles ne peuvent envisager de retourner dans le village paternel. Elles tâchent donc de regrouper leurs bœufs et en rémunérant des gardiens, gèrent elles-mêmes leurs troupeaux. Quand celui-ci se réduit à quelques têtes, elles obtiennent facilement d'un voisin qu'il les prenne avec les siennes.

*Prête-nom*

En compensation, les femmes servent souvent de prête-nom aux hommes qui s'occupent de leurs bêtes. Ceci n'intervient que pour le rôle des impôts sur les bovidés où le nom de la femme est inscrit avec un nombre de bêtes souvent bien supérieur à celui qu'elle possède réellement. Chacun peut payer des impôts pour des bœufs dans plusieurs villages. Une femme sera inscrite dans son village paternel pour ses bœufs à elle, et ceux qu'on lui attribuera ; elle pourra être inscrite également pour un certain nombre de bœufs par un frère dans un autre village. Enfin, son mari pourra, sous son nom à elle, dans son village, payer l'impôt pour un certain nombre de ses bêtes.

Ceci n'engage en rien la responsabilité de la femme — quand les bœufs ont une origine licite — mais présente pour l'homme de nombreux avantages. Il y a une telle dispersion du troupeau et un tel enchevêtrement de propriétés que les vérifications nominales que voudrait tenter le fisc sont quasi impossibles. Seul un nombre global approchant de la réalité est déclaré et imposé. Nous avons vu plus haut (6) la marge qui existe probablement entre le troupeau déclaré et le troupeau réel.

En second lieu, les bœufs inscrits au nom de la femme peuvent être considérés comme sa propriété toute personnelle, comme dot, donc insaisissables, et ne peuvent servir à payer des amendes encourues par le père, le frère ou le mari, ni à servir de compensation en cas de vol, de perte ou

(6) Cf. p. 48-51.

de disparition de bœufs appartenant à des tiers et dont l'homme avait la garde.

Dans la réalité, la composition des troupeaux, sans être toujours aussi compliquée que nous l'avons imaginé, est loin d'être simple. L'usage veut en effet que selon le nombre de bêtes, la qualité et la situation des pâturages, les travaux agricoles à effectuer, les troupeaux d'une même famille soient plus ou moins groupés ensemble ou à proximité les uns des autres. Un étranger ne pourra jamais s'y reconnaître seul et les propriétaires sont toujours évasifs quand on les interroge sur ces questions de propriété. Pourtant, aussi embrouillé que cela puisse paraître, chacun reconnaît aisément ses animaux et les litiges sont extrêmement rares.

#### LA PROPRIÉTÉ D'UN TROUPEAU

Comme nous l'avons vu, dans l'Ankaizinana, les hommes et les femmes peuvent être propriétaires de bœufs. Cette propriété prend un caractère officiel par le paiement annuel d'une taxe proportionnelle au nombre de têtes de bétail déclarées.

La propriété des bœufs peut avoir plusieurs sources : héritage, donation, acquisition à titre onéreux, vol.

Nous verrons seulement les trois premières sources, réservant à plus tard le cas du vol.

#### LE TROUPEAU DE L'HOMME

##### HÉRITAGE

Les coutumes tsimihety concernant l'héritage sont telles qu'au décès des parents, leurs biens sont partagés entre leurs enfants selon des règles très compliquées, dans le détail desquelles nous ne pouvons entrer ici. Contentons-nous de dire que, dans ces partages, l'aîné est largement avantagé sur ses cadets, les garçons sont avantagés sur les filles, les majeurs ont l'avantage sur les mineurs, et que dans les litiges, la ligne paternelle l'emporte sur la ligne maternelle (7).

Ainsi un troupeau de 100 têtes partagé entre 5 enfants sera réparti sensiblement de la façon suivante :

Fils aîné 25 têtes, les 4 suivants de 18 à 14 têtes si tous les enfants sont majeurs.

Si l'aîné est une fille, même âgée, non mariée, et « ayant droit à la parole (*masin-teny*) », elle ne recevra au maximum que 20 bœufs et son premier frère, bien que son cadet, se trouvera de toutes façons avantagé par rapport à elle.

(7) Cf. MATTEI, p. 192-193.

Au décès d'une femme, ses biens sont également partagés entre ses enfants ou entre ses frères ou enfin entre les enfants de ceux-ci. Ses bœufs sont ainsi distribués et les hommes ont toujours la majeure partie.

#### DONATIONS

Le partage de l'héritage se faisant selon des règles relativement fixes, peut, par avance, ne pas convenir à tel propriétaire qui désire pour des raisons personnelles avantager tel ou tel de ses héritiers. Il peut évidemment faire des déclarations de volonté devant le *fokon'olona* et énoncer ainsi une sorte de testament oral, mais très souvent ces stipulations ne sont pas suivies et les intentions du testateur sont modifiées ou annulées (8). Aussi, tant pour éviter les droits de succession à ses futurs héritiers que pour imposer la répartition qui leur agréait, certains propriétaires font, de leur vivant, un partage d'ascendant et distribuent tous leurs biens. Celui-ci restant révocable, leur assure l'équivalent de ce que nous appelons une rente viagère dont le montant est toujours au moins égal aux « aliments ».

C'est ainsi qu'un homme très riche, ayant atteint la soixantaine, partagea son troupeau entre les 4 enfants, toutes des filles, qu'il avait eues de ses deux femmes ; de sa première femme, une fille à qui il donna 1.000 bœufs ; aux enfants de sa seconde femme, il donna : à la première, 800 bœufs ; à la seconde, 80 bœufs ; à la dernière, 70 bœufs. Mais le partage ainsi établi et publié, le vieillard reste possesseur du troupeau jusqu'à sa mort, se contentant de payer en quatre fois, sous des noms différents, les impôts qu'il payait auparavant en une fois sous son seul nom.

L'héritage peut encore amener un autre cas de donation. Quand, lors d'un partage, des rizières ou des champs sont attribués à un enfant trop jeune pour les cultiver lui-même, ces terrains sont mis en valeur par sa famille tant que dure l'incapacité de l'héritier. Celui-ci n'a, en droit, rien à réclamer sur les récoltes. Néanmoins il est fréquent que la famille vende une part des fruits au profit du nu-propriétaire des terres et qu'avec le produit de la vente on lui achète aussitôt un ou plusieurs veaux, qui, ajoutés aux bœufs qui lui reviennent de l'héritage, constitueront le premier noyau de son troupeau.

Même quand l'usufruit des terres est gardé par le tuteur durant toute la minorité du pupille, il arrive encore qu'une sorte de compensation se produise quand le jeune homme manifeste l'intention de fonder son propre foyer. La dévolution des terres se fait alors et le tuteur lui offre en outre un petit troupeau. Ceci lui tient lieu à la fois de salaire pour le travail qu'il a fourni pendant toute sa jeunesse dans l'exploitation familiale et de loyer pour les rizières dont il a laissé la jouissance à ceux qui les ont cultivées.

Des dons de ce genre sont relativement fréquents pour faciliter l'éta-

(8) Contrairement à ce qu'avance MATTEI, p. 102.

blissement d'un jeune homme, en dehors de toute idée d'héritage ou de loyer.

Un père de famille (*lohan'ny fianakaviana*) peut, au cours d'une bonne année, dans l'intention de faire plaisir à l'un de ses garçons, petit-fils ou neveu, lui donner un veau en cadeau. Dans ce cas, l'animal, séparé du troupeau, devient un « *savalý* : bœuf porteur » et son jeune propriétaire, qui en prend soin personnellement, a vite fait de le dresser et a pour lui une profonde affection.

Quand un pareil cadeau est fait à un garçon plus grand, allant sur ses quinze ans, c'est pour l'encourager ou le récompenser de son zèle pour la garde du troupeau familial. Le bœuf reste souvent agrégé au troupeau et le jeune homme est ainsi stimulé dans l'accomplissement de ses devoirs de gardien.

Ce genre de cadeau est à la limite du don et du salaire et intermédiaire entre l'acquisition à titre gratuit et l'acquisition à titre onéreux.

Avant de passer à l'étude de celle-ci, nous devons dire un mot de l'échange.

#### ÉCHANGES

Ils sont nombreux et habituels. Les causes peuvent en être variées : Tel échange un bœuf contre un autre dont la robe ou les cornes lui agréent mieux. Les échanges se font sur la base de la valeur respective (non exprimée) des animaux (par exemple, un castrat de plus de 5 ans équivaut à une vache suitée). Cette opération se produit principalement entre propriétaires du même village ou de villages voisins, au vu et au su du *fokon'olona* ; au cas où l'échange se fait avec un homme de passage, il donne lieu à un échange de papiers constatant la régularité de l'acte et servant de preuve éventuelle.

#### ACQUISITIONS A TITRE ONÉREUX

Ce sont le salaire, le troc et l'achat.

##### *Salaire*

A propos du salaire payé en bœufs, une simple mention suffit ici, car il en a déjà été parlé plus haut comme d'une très ancienne forme coutumière de paiement et nous en verrons, à propos du gardiennage, des exemples précis.

##### *Troc*

Bien que l'usage de la monnaie soit complètement entré dans les mœurs, l'habitude du troc n'a pas disparu. Tel propriétaire troque une vache suitée contre un accordéon neuf, acheté « *Andramonta* » (dans la région d'Andapa, à l'Est de l'Ankaizinana) par un jeune homme. Celui-ci l'avait acquis contre sa récolte de café. Tel autre échange 7 bœufs contre une machine à coudre. La valeur intrinsèque des choses n'intervient qu'accessoirement dans ces cas là. Pour cette opération également, le vendeur du bœuf fait un papier

précisant les conditions dans lesquelles le nouveau propriétaire est devenu acquéreur, quand celui-ci est d'un autre village.

Mais le troc peut avoir lieu au village, par exemple entre un homme apportant du paddy à une femme qui lui cède un de ses bœufs en paiement. La convention est portée à la connaissance du *fokon'olona* par l'acquéreur du bœuf, qui attend parfois plusieurs mois pour prendre livraison de sa bête.

### Achat

L'achat du bœuf ne présente aucune différence avec l'achat d'un autre bien. Après un marchandage plus ou moins long, acheteur et vendeur se mettent d'accord sur le prix du ou des bœufs. L'argent est versé devant les membres du *fokon'olona* qui ont aidé à rassembler les bœufs parmi lesquels on a choisi les animaux vendus.

Bien que cet usage tende à disparaître avec l'emploi des papiers, il arrive encore que l'acheteur et le vendeur remettent à chacun des témoins une petite somme (3 fr ou 5 fr) appelée « *orom-bato* » (9). Ceci a un double but : obliger les témoins, le cas échéant, à témoigner de la réalité et des conditions du contrat auquel ils ont assisté, ensuite rendre l'achat définitif et attester la loyauté de la vente : « *tsy mivadiky; tsy misandoko* ». De nos jours, même si l'*orom-bato* est versé, il est prudent de recourir au papier pour justifier de l'acquisition des bœufs.

Ces papiers sont dénommés « *pasipôro* » (passeport) et rédigés de façon à porter le nom et le domicile du nouveau détenteur, l'acte qui lui donne droit sur les bœufs, le nombre et le signalement de ceux-ci, le nom du bouvier ; ils sont signés par le vendeur et un ou deux témoins.

Dans ces papiers le fond vaut plus que la forme. On emploie pour les faire le premier papier disponible — dos de lettre, page de garde de livre, bande de journal ou d'imprimé. La suscription est faite au mieux et avec l'orthographe dont dispose le rédacteur plus ou moins lettré.

### Exemple :

Ombin'i Sanga  
Indro omby vanjamaso  
Sakany vavy  
ho any Ambalatsiraka  
Karamanazy tamin'ny  
Mahazara  
Nivoaka teto Antananivo  
marina hita m'pokonolona  
Jjaonarivo mitondra azy  
hoy Peter Moussa sy Mbity  
Olonkendry Antananivo  
« Le 5 mai 1951 »

Bœuf de Sanga  
Voici un bœuf *vanjamaso*  
Vachette  
destinée à Ambalatsiraka (village)  
son salaire (versé) par  
Mahazara  
Sorti d'ici Antananivo  
Vraiment vu du *fokon'olona*  
Djaonarivo la conduit  
Disent Peter Moussa et Mbity  
Notables d'Antananivo  
« Le 5 mai 1951 ».

(9) *Orom-bato*, en langue merina.

## LE TROUPEAU DE LA FEMME

De même que nous avons dû considérer séparément le cas des bœufs appartenant aux femmes, il convient d'examiner à part d'où viennent ceux-ci. Il ne s'agit cette fois que du troupeau propre de la femme.

Ses sources principales sont essentiellement l'héritage, puis la dot qu'elle reçoit à son mariage.

Les bœufs reçus en dot, dont le nombre est proportionnel aux qualités diverses qui sont reconnues à la femme à son mariage, sont confiés à sa famille paternelle. La femme est en principe propriétaire et peut en disposer, mais cette propriété reste conditionnelle pendant toute la première année du mariage. Au cas où celui-ci est rompu par la faute de la femme, les bœufs doivent faire retour à la famille du mari. Cette clause ne joue pas en cas de décès de la femme.

En plus de son croît normal, le troupeau de la femme s'augmente d'autre façon. Tout d'abord son mari peut lui offrir des bœufs en cadeau à diverses occasions (naissance d'un enfant, introduction d'une seconde épouse, etc...). Ensuite elle peut avoir part aux acquêts de la communauté selon les stipulations de son contrat de mariage. Tantôt elle reçoit sa part chaque année (*tsabom-baiavy*), mais n'est pas fondée, en droit, à réclamer ensuite quoi que ce soit d'autre. Cette part lui est versée en nature, bœufs et riz, et enlevée par sa famille.

Tantôt elle ne reçoit rien de régulier, mais là encore deux cas sont à envisager. Cette distinction apparaît mieux en cas de dissolution du mariage. Si la femme avait la libre disposition des biens de la communauté, elle a droit au tiers de celle-ci (*fahatelon-kariaña*), lors de la liquidation. Si au contraire elle n'avait pas cette libre disposition, elle ne reçoit, lors de la liquidation, que le tiers des acquêts (*fahatelon-lânana*) (10).

De toute façon, et quels que soient les principes, connus de tous, mais jamais exprimés clairement, tout n'est toujours que cas d'espèce et dépend de circonstances de la séparation — décès ou divorce. De plus la liquidation sera plus ou moins favorable à la femme selon que sa famille, qui avait déjà négocié son mariage avec celle de son mari, saura discuter avec celle-ci, obtenir des avantages ou lui réclamer des compensations. Mais la femme n'a droit à rien, si elle a été répudiée pour flagrant délit d'adultère (*vamba*).

## LES CONTRATS

## GARDIENNAGE

Normalement, la garde du troupeau incombe aux hommes et surtout aux garçons et jeunes gens de la famille. Mais il arrive que le troupeau soit trop grand ou que le nombre de bêtes appartenant à une femme excède

(10) Cf. DECARY, 1924, p. 356-357.

les possibilités familiales. Il faut alors recourir à un gardien rémunéré, presque toujours un homme du village où sont les bœufs. Celui-ci s'engage pour un an à faire paître et surveiller le troupeau qu'on lui confie, sur les lieux et selon les itinéraires qui lui sont indiqués. Il est éventuellement nourri et logé, mais reçoit en outre son vêtement (une veste, une culotte, un drap, parfois aussi une couverture par an). Sa taxe personnelle lui est payée. Son salaire est fixé, selon le nombre des bœufs dont il a la garde (de 50 à 85), à un jeune taurillon, un animal adulte ou une vache suitée.

Ce genre d'engagement donne souvent lieu à des contrats, sous seing privé, dont l'exemplaire unique est rédigé en présence du Gouverneur et transcrit par celui-ci sur un registre des contrats libres.

Nous extrayons de ce registre (11) les exemples suivants :

— « Je, M..., 30 ans, demeurant à A..., accepte que R..., demeurant à A..., s'occupe de mes bœufs et les garde. Mes bœufs sont à A... Son salaire sera de un taurillon par an, sa taxe personnelle, sa nourriture et son vêtement. »

« Contrat passé en présence de . . . . . et de . . . . ., témoins. »

— « Je, R..., 32 ans, demeurant à A..., accepte de garder, de m'occuper des bœufs de R... Ces bœufs se trouvent à A... Le salaire sur lequel nous nous sommes entendus est que R... paie ma taxe personnelle, me fournisse nourriture et vêtement chaque année.

« Fait en présence de deux témoins. »

Voici un contrat dont la rédaction est beaucoup plus complète bien qu'elle soit loin d'être parfaite.

« Le . . . . . 1951,

« Se sont présentés devant nous Ba..., Gouverneur de Bealanana, Ja..., 40 ans, homme, qui loue ses services (*mpikarama*), cultivateur, demeurant à . . . . . nous ont demandé d'inscrire sur nos registres le « contrat ci-dessous.

« Je, Ja..., habitant à A..., reconnais m'engager à garder les bœufs « de Ma..., femme de 57 ans (12), demeurant à A..., canton de Mangin-drano, District de Bealanana. L'accord porte sur une vache suitée « par an donnée à Ja..., le gardien. Les vêtements, la nourriture et la taxe « personnelle de Ja... sont à la charge de Ma..., commettante (*mpampiasa*). « Les bœufs crevés : il faudra absolument montrer à Ma... la carcasse ou « la tête des bœufs. Les bœufs sont à A... Le nombre de bœufs confiés « à la garde de Ja... est de soixante.

(11) Arch. District Bealanana (*Trad. de l'A.*).

(12) Sa tante paternelle.

« Ce contrat a été fait en présence des témoins suivants :

« 1<sup>o</sup> R..., 71 ans.

« 2<sup>o</sup> R..., 59 ans, chef du quartier de Bealanana. »

Suivent les signatures des parties, des témoins, du Gouverneur.

Les usages veulent que les gardiens soient responsables des dégâts commis par les animaux dont ils ont la garde. En cas d'accident survenant à un animal, le gardien doit aussitôt avertir le propriétaire. En cas de perte, il doit rechercher l'animal égaré. En cas de vol, après avoir averti le propriétaire et le *fokon'olona*, il cherche à dépister et rattraper le voleur.

Comme l'une des stipulations du contrat cité ci-dessus incite à le penser, il arrive que des gardiens peu scrupuleux abattent une bête pour s'en régaler avec leurs amis, ou vendent quelques animaux dont ils empochent le prix.

Les contrats écrits n'interviennent guère dans notre région que pour ce seul cas.

#### AUTRES CONTRATS

Néanmoins d'autres contrats sont passés oralement. Les dépôts ont déjà été notés. Le louage des troupeaux pour le piétinage, fréquent dans les régions du Sambirano, de l'Androranga et de l'Ankaibe, à la périphérie de l'Ankaizinana, ne nous paraît guère être pratiqué qu'au chef-lieu, pour les rizières repiquées, entourant Bealanana. Le troupeau est loué dans son ensemble, à forfait, selon la superficie à piétiner, 5.000 fr à l'ha (13).

Partout ailleurs, les gens ont encore assez le sens de l'entr'aide, ou n'ont pas encore assez le sens du lucre, et prêtent gratuitement leurs bœufs pour ces travaux.

Quand le propriétaire d'une rizière n'a qu'un nombre insuffisant de bœufs pour la piétiner, il obtient facilement d'un ou de plusieurs voisins que leurs bœufs passent les quelques heures indispensables à faire ce travail. Ce service est généralement gratuit ou compensé par des travaux agricoles, aide pour le piétinage ou la moisson, sur les rizières du voisin complaisant.

Bien que la chose soit concevable, jamais on ne voit emprunter un taureau pour la monte, du fait que chaque troupeau comprend au moins un mâle.

Il y a encore quelques occasions où les gens des villages savent manifester leur solidarité collective, ce sont les sacrifices et les contributions « volontaires » à des fêtes officielles.

Normalement, c'est celui qui est contraint ou désireux d'offrir un sacrifice qui doit en supporter les frais et fournir la victime. La substitution des poulets aux bœufs permet aux plus pauvres de s'en acquitter seuls. Néanmoins, quand l'abattage d'un bovin est absolument nécessaire (*joro* collectif, obsèques d'un vieux ou d'une vieille sans famille), un riche propriétaire

(13) Prix pratiqués courant 1952.

y pourvoit ; puis le *fokon'olona* par des quêtes en argent ou en nature dédommage celui qui fournit la bête à abattre.

Lors des fêtes organisées par le District, comportant loteries ou vente aux enchères, chaque village est taxé selon son importance, de façon traditionnelle, par le chef de canton. Les petits villages « offrent » des volailles et les gros « offrent » un bœuf.

Pour une fête de la Croix-Rouge, le village d'Anjanaborona dut ainsi offrir un bœuf. Les anciens se réunirent et décidèrent du bœuf qu'ils offriraient, discutèrent de son prix commercial et le répartirent entre les 21 responsables des principales familles, fixant la contribution de chacun à un double décalitre de riz, ou 165 francs, devant être versés à celui d'entre eux qui fournissait le bœuf et devait aller le présenter, accompagné du chef de quartier et du chef de village, à l'administrateur chef du district, au début de la fête.

#### LITIGES (TONDRAK'OMBY)

Comme on le voit par ce dernier exemple, toutes les affaires et tous les litiges peuvent être réglés par le *fokon'olona* et ce n'est qu'exceptionnellement, quand l'une des parties n'accepte pas la sentence, que ceux-ci sont portés aux juridictions supérieures : le délégué de district, le Gouverneur, le tribunal de première instance.

Les litiges concernant les bœufs, en dehors de vols que nous verrons plus loin, sont peu nombreux et consistent surtout en dégâts causés dans les cultures par défaut de surveillance (14).

Néanmoins, selon les usages existants, on préfère enclore solidement les cultures pour empêcher les bœufs d'y divaguer, plutôt que d'enfermer les bœufs. Ainsi, si des bœufs renversent une clôture et pénètrent dans une rizière, le propriétaire de la rizière se contentera de chasser les bœufs et de

(14) On voit rarement dans l'Ankaizinana ce qui est rapporté par DECARY, 1924, p. 357 : « Lorsque des bœufs ont dévasté des cultures non encloses, l'indemnité à payer est calculée à raison de 5 fr. par bouse retrouvée sur le sol saccagé ; toutefois, dans le cas où les cultures auraient pu être facilement entourées d'une palissade (petits champs de manioc, patates, etc...), la somme à verser est fixée à un chiffre forfaitaire, notablement plus faible. »

Cf. également la législation merina sous Andrianampoinimerina : « *Ni mampitundraka manimba ny vulin'uluna* » (Déprédation d'animaux laissés en divagation dans les cultures des particuliers) ; « Si le maître des animaux responsable des déprédations manifeste ses regrets par le *Matesaniahu* (a) et que le propriétaire lésé s'en tienne pour satisfait, ces excuses mettront fin au différend. En cas contraire, les excuses pourront être présentées au nom du délinquant, selon les exigences de la partie lésée, soit par les habitants de deux ou trois maisons, soit par ce *fukun'uluna* tout entier ou les chefs du peuple réunis à cet effet. Si après ces démarches conciliantes faites au nom et dans l'intérêt du délinquant, le plaignant ne se tient pour satisfait, il pourra exiger du propriétaire des animaux des dommages-intérêts calculés à raison de un *Kirubu* (1 fr. 25) par bœuf, un *ilavumena* (0,10) par mouton et un *cranambatri* (6 centimes et 2 tiers) par volatile (...). »

(a) Cette expression qui se décompose : *matesa anie ahu* ! est un engagement solennel de ne plus recommencer. Le mot à mot est : « Que je meure si... Dussé-je en mourir, je ne... » (JULIEN (G.), p. 295-296).

relever ses pieux sans assigner le propriétaire des bœufs devant le *fokon'olona* pour négligence dans la garde de son troupeau. Le plus souvent, chacun ayant établi ses rizières au milieu de ses terres, se trouve ainsi entouré de ses pâturages et ce sont surtout ses propres bœufs qui viennent commettre des déprédations dans ses champs.

Quand les bœufs s'en prennent au champ du voisin, celui-ci avertit le propriétaire et le *fokon'olona*, énumère les bœufs fautifs et les dégâts commis et l'affaire, presque toujours, en reste là. L'incident n'étant généralement pas dû à la malveillance, peut se produire tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre et quelqu'un qui prétendrait pousser l'affaire verrait ressortir contre lui de vieux griefs ayant une origine analogue. Pourtant dans les cas exceptionnels d'une récolte ravagée, ou de trop nombreuses déprédations, des compensations peuvent être exigées en nature (riz, manioc).

Il convient de signaler que ce genre de déprédation de cultures (*tondrak'aomby*) peut être employé systématiquement comme moyen de coercition contre un usurpateur. Une famille qui cultive sans droit et surtout sans l'assentiment du *zafin-tany*, l'ancien, maître du sol, une portion de territoire, risque de voir ses champs périodiquement piétinés par des troupeaux sans qu'elle puisse élever le moindre recours devant le *fokon'olona* qui ne veut pas la connaître parmi ses ressortissants. Il ne reste à cette famille qu'à obtenir l'agrément du *zafin-tany* et demander son intégration au *fokon'olona* ou à s'en aller plus loin, car devant l'hostilité d'un village, aucune barrière ni aucune clôture ne peut résister longtemps.

#### PERTE DE LA PROPRIÉTÉ

##### LA VENTE

On cesse d'être propriétaire de ses bœufs quand ils crèvent de maladie, d'accident ou de vieillesse, quand on les abat lors des sacrifices ou quand on les aliène d'une façon ou d'une autre, et, en dehors du décès du propriétaire, la perte de la propriété est sensiblement l'inverse de l'acquisition.

Il y a tout de même lieu de parler spécialement de la vente.

Afin de réaliser son capital, chaque propriétaire de troupeau peut chercher quand il lui plaît à en liquider une partie, voire même la totalité. D'autre part, la nécessité de se procurer de l'argent frais peut se faire sentir à tout moment, et exiger sans délai la vente de quelques bêtes. Mais la période de l'année où le besoin d'argent est le plus pressant est celle où les impôts annuels vont être ou sont exigibles, de novembre à mars principalement. En plus de l'impôt personnel, il faut acquitter l'impôt sur les maisons, les rizières, les chiens, les armes à feu, et surtout l'impôt sur les bœufs.

Dès que le chef de canton a remis la liste nominative des impôts du village, chacun prépare la somme qu'il devra verser et pour la constituer ou la compléter, doit envisager de vendre un ou plusieurs bœufs.

C'est le moment où les bœufs sont le plus gras et peuvent atteindre des

prix avantageux, mais c'est en même temps l'époque du piétinage où les bœufs sont le plus indispensables. Enfin l'offre, par suite de l'universalité de l'impôt, est assez considérable, ce qui donne beau jeu aux acheteurs. Nous envisagerons plus loin et en détail la vente des bœufs hors de l'Ankaizinana, en particulier le cas des compagnies qui drainent vers Diégo-Suarez une portion appréciable des bœufs exportés chaque année de la région.

Sur ce sujet, il ne nous reste plus à parler que d'une opération qui, selon que le sujet agit ou subit, donne la possession des bœufs ou la retire : nous voulons parler du vol.

### LE VOL DE BOVIDÉS

#### VOLS PORTÉS DEVANT LE TRIBUNAL

D'après le rapport administratif annuel du tribunal de Bealanana pour 1950, « le vol de bœufs est resté en tête des délits » comme les années précédentes et même semble en progression : en 1948 : 13 cas ; en 1949 : 14 cas ; en 1950 : 17 cas ; alors que le total des affaires jugées au pénal par le tribunal était de 46 en 1949 et 37 en 1950.

Tous ces chiffres concernent un territoire qui déborde largement l'Ankaizinana, puisqu'il comprend également les cantons d'Antsakabary et de Matsondakana. Néanmoins les vols de bœufs signalés dans ce gouvernement ne sont jamais nombreux : 3 en 1948, 1 en 1949, 1 en 1950, 3 en 1951. Tous ont été commis dans le canton d'Antsakabary ; aucun dans le canton de Matsondakana où, depuis 5 ans et plus, aucun vol n'a été relevé.

Ces vols ont porté en 1948 sur 113 bovidés (dont 21 pour Antsakabary) et l'un des animaux est dénommé « vache sauvage ».

En 1949, 80 animaux ont été volés dans l'Ankaizinana. Le vol important de cette année-là portait sur 31 têtes, il fut commis par une bande organisée de 5 hommes qui s'évadèrent tous aussitôt pris.

Nous n'avons pas les chiffres exacts des autres années. Pourtant nous pouvons dresser, au moins pour les affaires sur lesquelles nous possédons un minimum utilisable de renseignements, le tableau suivant :

Tableau des vols de bœufs dans l'Ankaizinana de janvier 1948 à août 1951

<i>Date</i>	<i>Nombre de bœufs volés</i>	<i>Domicile des plaignants</i>	<i>Nombre des inculpés</i>	<i>Domicile des inculpés</i>
<b>1948</b>				<b>Antsaonjo-Antsohihy</b>
Janvier	18	Manirenja	2	Ankezojetsihay
	11	Anjozoromadosy	2	Ampisôra
Mai				Ambalatany
	1 vache sauvage	Beandrarezona	1	Beandrarezona
	15	Ambalabe	2	Ambararatabe N
				Andavakaomby (?)

	5	Analalatsaka	1	Analalatsaka
	10	Ambalabe B (Scama)	2	Anandrobato
Juillet	6	"	1	Ambalabe B
	19	Ampandrana	2	Ankosilava
	7	Matsaborimadio	2	Ambodirafia
				Ambodikakazo
1949				
Avril	1	Ambalabe B (Scama)	8 (ont mangé le bœuf)	Betainkankana
	1	Ambinanindrano	1	Ambinanindrano
	8	Beandrarezona	4	Beandrarezona
				Antafiabe-Ambanja
				Marotolana (2)
	?	Ampaminty	2	Ampaminty
Décembre	8	Bealanana	3	Marovato (2)
				Ambodisatrana
	9	Ambodiampana	1	Ambodiampana
	31	Ambondrona	5	Mangindrano (? , bande organisée — tous évadés avant l'enquête).
	11	Beanantsindrana	1	Ambatosy
1950				
Mars	17	Ambodikakazo (d'Ambodivohitra)	3	Ankijanilava
				Antsaonjo-Antsohihy
	3	Ambaliha	2	Ambodikakazo
				Sandrakota
	?	Mangindrano	3	Ambodirofia
				Mangindrano
				Analalatsaka
1951				Antsambalahy (Ambanja)
Mai	1 veau	Marotolana Sofia	1	Ampisôra
	7	Marovato	?	Ambodimadiro (?)
	5	Marovato	4	Marovato (2)
				Antsaonjo (2) Mangindrano
	1	Añesika	1	?
Août	12	Antambohovato (Maromandia)	3	Sandrakota
				Antsaonjo (2) Mangindrano
	1	Ambatoriha Sud	2	Anjanaborona
				Ambatoriha S.

Si nous reportons sur la carte les indications fournies par ce tableau, nous obtenons un croquis qui va nous permettre d'expliquer le schéma des vols de bœufs (fig. 28).

Sur le croquis nous avons relié par des flèches les villages où sont domiciliés les plaignants et ceux où sont domiciliés les inculpés. Le nombre porté sur ces flèches indique le nombre de bœufs volés. Notre croquis reste problématique et incomplet du fait que les bœufs volés ont pu l'être dans un pâturage dépendant d'un village autre que celui où est domicilié le plaignant ; du fait aussi que les bœufs volés ne sont probablement pas venus directement aux villages des inculpés ; enfin pour certaines affaires où les bœufs furent vite retrouvés sans trace des voleurs, nous ignorons où ils le furent et dans quelle direction ils auraient été menés.

Pourtant ce croquis permet certaines constatations intéressantes : on voit souvent reliés par deux flèches trois villages, l'un formant relais entre

les deux autres. Les directions principales sont, en gros, le Nord et l'Ouest et spécialement la vallée du Sambirano, où se tiennent presque en permanence des acheteurs des compagnies Scama et Rochefortaise qui expédient les bœufs sur Diégo-Suarez, et les environs d'Antsohihy, port d'embarquement des bœufs de la Compagnie Générale Frigorifique de Boanamary, près de Majunga.

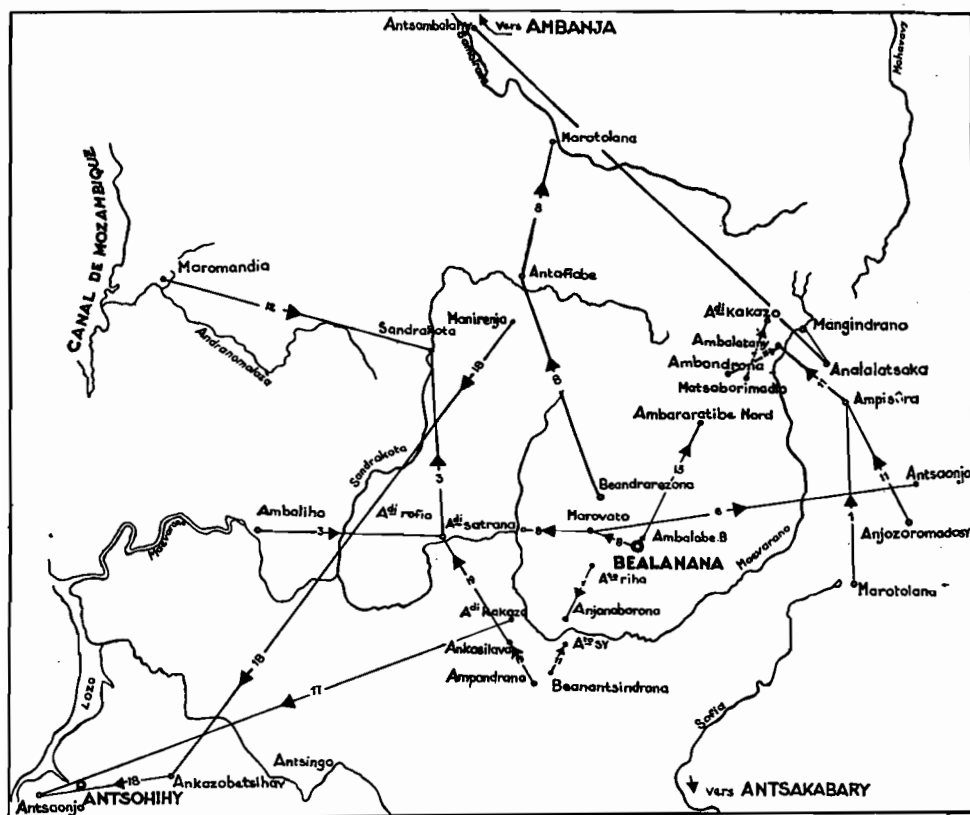


FIG. 28. — Schéma des vols de bovidés (Echelle : 1 : 1.250.000 env.).

Aucun inculpé ne provient des districts côtiers de l'Est et les vols restent circonscrits de ce côté par la ligne forestière qui borde les cuvettes herbeuses.

Ceci s'explique à la fois par la situation géographique et par les débouchés économiques : à l'Est, des pentes raides dans des forêts, des acheteurs méfiants ; à l'Ouest, on descend vers la mer où les bœufs sont vite embarqués sans questions oiseuses.

## LES VOLS « HONNÊTES »

Certains (15) veulent voir à l'origine des vols de bœufs la survivance de la coutume de s'approprier les bœufs sauvages, « *res nullius* » ou, au plus, appartenant aux divinités, afin d'avoir des victimes de choix pour leurs sacrifices.

## BOEUFs ÉGARÉS

On peut aussi penser qu'il s'est agi à l'origine de s'emparer de bœufs perdus, saisis alors qu'ils commettaient des déprédations dans les cultures. D'où l'obligation faite par Andrianampoinimerina à ses sujets : « Si vous provoquez la dispersion de bœufs égarés ou les cachez au lieu de faire connaître leur existence par une crieée publique au *lapa* du marché, vous tomberez sous l'inculpation de complicité de vol des bœufs.

« Vos biens seront en conséquence confisqués, vos femmes et enfants vendus comme esclaves. Au cas où vous ne découvririez pas les propriétaires, vous devrez me livrer les bœufs, parce que les bœufs étant à ma disposition, ceux qui auront des droits à faire valoir sauront où les retrouver (...); si celui qui s'est prétendu propriétaire est convaincu de mensonge, il paiera une amende de dix bœufs et de dix piastres; si, au contraire, ses dires sont reconnus sincères, son bien lui sera immédiatement rendu. Quand il s'agit de bœufs, criez-en le nombre au marché en disant par exemple : « Tant de bœufs ont été trouvés en tel endroit, que ceux pensant qu'ils peuvent être les leurs se présentent pour les reconnaître. » Ceux qui retrouveront ainsi leurs bœufs verseront — et ce ne sera que justice — à qui les leur rendra une récompense en argent, faute de quoi ceux qui opèrent la restitution n'auront qu'à en appeler à moi pour que je leur fasse verser d'office une prime égale au tiers de la valeur des animaux. Pour ce qui est de la récompense spontanément offerte, je laisse à chacun le soin d'en fixer le montant, mes lois ne pouvant tarifier une matière aussi délicate que la générosité de chacun (16). »

Dans l'Ankaizinana, il arrive que des bœufs s'égarant, mais ils ne vont jamais si loin que les propriétaires ne réussissent à les retrouver. De plus, ceux-ci informent dès que possible les villages environnants du signalement des bœufs perdus. C'est aussi un service réciproque qu'on se rend volontiers que de signaler à un village qu'on a vu des bœufs errants à tel ou tel endroit. A notre connaissance, il n'est pas question de récompense.

## BOEUFs ANNEXÉS

Il est évident que des bœufs étrangers fourvoyés à proximité d'un troupeau s'y agrègent assez rapidement. Le propriétaire ou le gardien, qui ne peut manquer de s'en apercevoir, s'informe discrètement si des bœufs perdus sont

(15) RIBARD (E.), 1926, p. 39-51.

(16) Cité par JULIEN (G.), I, p. 291-292.

réclamés dans le voisinage. Si personne ne réclame, ou en attendant qu'un propriétaire se présente, le détenteur du troupeau, considérant en l'occurrence « qu'en fait de bœufs possession vaut titre », les traite comme siens, tout en cherchant à s'en défaire au meilleur prix, assez rapidement. Si la vente se produit, elle constitue un précédent bien dangereux pour l'honnêteté de l'homme qui s'efforcera par la suite d'amener d'autres bœufs isolés ou fourvoyés à s'annexer aux siens et il deviendra un voleur occasionnel.

Quand il s'agit d'un seul animal, le nouveau propriétaire, pour éviter les complications possibles, l'abat clandestinement et le consomme en famille comme s'il s'agissait d'un de ses propres bœufs crevé au pâturage. Si l'homme connaît le vrai propriétaire de la bête et ne l'avertit point ou vole délibérément l'animal pour s'en repaître, il commet le délit dénommé « *mangalatra vilany* : voler une marmite », sans qu'il s'agisse jamais de marmite, mais d'aliments (17).

Dans le cas que nous avons imaginé, et qui se produit de temps à autre dans les immenses pâturages où les bœufs vaquent librement, on peut dire que « c'est l'occasion qui fait le larron ».

#### BŒUFS RÉCUPÉRÉS

La quasi-totalité de la population de l'Ankaizinana est honnête et s'accorde pour trouver que les peines encourues par les voleurs sont dérisoires. D'autre part, le volé n'obtient aucune compensation si les bœufs ne sont pas retrouvés en nature, faute pour lui, ignorant qu'il est des règles de la procédure, de s'être porté partie civile. Or la condamnation du voleur, même si elle était plus forte que celle fixée actuellement par la loi, importe peu à la victime, en tout cas bien moins que la restitution de ses bœufs ou d'un troupeau équivalent. Accusant le tribunal d'injustice, il cherche à reconstituer son cheptel par tous les moyens, vol y compris, en particulier en se vengeant sur les bœufs de son voleur qui, prisonnier, sera plus facilement vulnérable. Certains vols ne sont donc parfois que des récupérations violentes.

C'est aussi le cas des bœufs donnés en dot par une famille à une autre et qui doivent lui faire retour si la jeune femme ne passe pas une année entière avec son mari. En cas de séparation prématurée des époux, la famille de la femme, faisant valoir des griefs fondés contre le mari, prétend ne pas restituer les bœufs du « *miletry* » ou n'en restituer qu'une partie. Si la transaction n'est pas acceptée, les bœufs sont repris de force au pâturage et si une bête manque, une autre est prise pour la remplacer. D'où plainte pour vol, bien qu'il s'agisse en fait d'une question de divorce.

#### VOLS CARACTÉRISÉS

Malheureusement, des hommes peu scrupuleux, non contents de profiter des aubaines qui peuvent leur survenir, vont s'emparer des bœufs d'autrui.

(17) Cf. p. 128.

## TECHNIQUE DES NON-PROFESSIONNELS

On vole surtout ses voisins. On soustrait les bœufs, non des gens du village, mais de ceux du village voisin dont les pâturages sont relativement proches. Le vol ne porte que sur une dizaine de bêtes. Comme tout ce qui touche aux bœufs, le vol est affaire masculine.

L'homme commence donc par recruter un complice dans un village des environs. Ils conviennent ensemble d'un lieu « perdu en forêt », éloigné des pistes, à proximité d'un abreuvoir naturel et suffisamment couvert, qu'ils aménagent à petites journées en parc solide : « *vala mantsiña* : parc puant ».

Ensuite, le voleur qui a déjà supputé ses chances, approche fréquemment les bœufs qu'il convoite pour les habituer à sa présence. Enfin, ayant choisi par l'horoscope un jour favorable, il convoque son complice et tous deux vont au pâturage enlever les bêtes. Faisant des détours, passant par des pistes battues et suivant le lit des rivières pour faire perdre leurs traces, ils mènent les animaux à toute allure jusqu'au *vala mantsiña*, où ils les enferment. Ils se hâtent de rentrer chacun chez soi, avec un alibi tout préparé à donner à leurs famille et voisins pour motiver et expliquer leur absence.

Deux ou trois jours après, ils savent que le vol a été découvert et que les recherches ont été infructueuses. Chacun à son tour va faire paître pendant quelques heures, la nuit le plus souvent, les bêtes affamées qui ne songent qu'à brouter et ne s'éloignent guère.

Ce séjour au parc dure de quinze jours à deux mois. Il s'agit d'habituer les bœufs à leurs nouveaux maîtres et il faut trouver à les vendre.

Souvent, l'un des voleurs s'abouche avec un complice dans un village éloigné, hors du district, qui écoulera les bêtes sans attirer l'attention sur leur provenance. Dans ce cas les voleurs et le recéleur conviennent d'un code pour communiquer. Ce sont des phrases telles que : « Les bagages sont là », ou « Vos parents vont venir vous visiter », qu'ils font dire par des passants comme c'est l'usage pour faire connaître toutes les nouvelles.

Lors d'un nouveau jour favorable, les deux voleurs mènent le troupeau aussi vite que possible dans le parc de leur complice et repartent. Celui-ci leur remet par la suite leur part du produit de la vente.

Un réseau de ce genre peut d'ailleurs fonctionner dans les deux sens et même simultanément ; les bœufs volés dans un endroit sont échangés contre d'autres volés dans un autre, à plusieurs mois de distance.

Le croquis (fig. 28) illustre le fonctionnement de ces circuits.

---

PL. VIII. — *a.* Charme contre les sauterelles, suspendu dans un champ (Antanambola). — *b.* Arbre sacré, avec autel en pierre et pieu pour enfiler les bucrânes (Ambinanindrano). — *c.* Autel du village sihanaka d'Ambodiampana. — *d.* Autel du village tsimihety de Beangezoka. — *e.* Autel des ancêtres de Bepaka ; auprès, le *za fin-lany* Bevala. — *f.* Bucrânes ; témoignage d'une fête populaire tsimihety (À Port-Bergé).



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

## TECHNIQUE DES VOLEURS PROFESSIONNELS

Comme en font foi les relevés judiciaires, l'Ankaizinana n'est que très rarement le théâtre des exploits de voleurs professionnels (1 cas en 6 ans).

Dans les régions où ils constituent une véritable plaie (18), les voleurs professionnels sont organisés en bandes avec un chef qui décide des coups et prévoit les débouchés, agence les réseaux et les relais et distribue les rôles. Armés de sagaies ou de fusils, ils fondent sur un troupeau isolé et le mènent à marche forcée à des distances très considérables. Mais pour réussir ils ont besoin du silence des étendues désertes et de la connivence des rares villages qu'ils peuvent rencontrer. Or, dans l'Ankaizinana, on a conservé de trop mauvais souvenirs des anciens pillards, les « *Marofelana* », pour avoir la moindre sympathie pour ceux qui prétendraient leur succéder, et tout troupeau allant à une allure suspecte par des parcours inhabituels serait immédiatement signalé et poursuivi. La bande ayant opéré au Nord d'Ambondrona fut rejointe dès Mangindrano. Elle avait essayé de voler 31 bêtes. L'Ankaizinana avec ses vastes cuvettes humides coupées de cours d'eau et parsemées de villages, sa ceinture de hauteurs escarpées couvertes de forêts, se prête mal à de tels raids. Enfin la population en majorité tsimihety n'a pas du tout le caractère combatif qui caractérise les Bara ou les Antandroy chez qui le vol pourrait presque être noté comme caractère ethnique, et qui le pratiquent plus comme un sport que par esprit de lucre.

## RÔLE DES SUPERSTITIONS

Toujours, quand ils ne sont pas maîtres de leurs techniques et qu'ils craignent un aléa, les hommes ont recours aux pratiques superstitieuses. Nous avons noté en passant que les voleurs ne tentaient pas leurs coups à la légère, et qu'en particulier ils choisissaient, par l'horoscope, les jours qui devaient leur être favorables.

En fait, ils ont recours à trois sortes de pratiques : les horoscopes, les charmes et l'appartenance à des confréries plus ou moins secrètes.

## HOROSCOPES

Pour tous les actes importants de sa vie, le païen consulte le sikidy (sikily en certains dialectes) (19). A plus forte raison le voleur de bœufs le consulte-t-il avant de partir en expédition. S'il en est capable, il opère lui-même (20) et

(18) Voir l'excellent article du vétérinaire RAKOTO dans le numéro consacré au zébu à Madagascar, *Entrepr. Prod. de Madag.*, p. 67-69, et RIBARD (E.), p. 39-51.

(19) « Les malades les consultent pour leur guérison, les autres pour leurs affaires, il y en a beaucoup qui ne sortent point de chez eux sans squiller ; bref, il n'y en a point de nation plus superstitieuse que celle-ci et principalement à Manghabei (a) où ils n'entreprennent rien, ni affaire, ni achat, ni plantage, ni voyage, ni bastiment de caze sans premièrement consulter l'oracle du squille » FLACOURT, *Histoire de la Grande Isle de Madagascar* (édition de 1661), chap. XLII. — Cité par FERRAND, p. 99.

(a) Mangabe, près de la baie d'Antongil, sur la côte Nord-Ouest de Madagascar.

(20) Voir RUSSILLON (H.), 1908 et DANDOUAU, 1914.

apprend par la disposition des graines s'il est opportun de ~~partir~~, de remettre à plus tard ou de renoncer. S'il ignore les règles compliquées de cet art ésotérique, il a recours au devin qu'il consulte habituellement et lui demande conseil, soit en lui exposant franchement ses intentions, soit en lui posant des questions générales dans ce genre : « Mes projets doivent-ils réussir ? Quel jour faut-il les mettre à exécution ? etc.... » Le devin, ayant étalé ses graines, lui donne une réponse. Selon la fermeté et la précision de celle-ci, l'homme décide de la conduite à tenir.

### CHARMES (*ody*)

Très souvent les devins sont en même temps « *ombiasy* : fabricants d'amulettes ». Pour assurer la réussite de l'affaire de leurs consultants, ils leur remettent, soit de leur propre mouvement, soit sur la demande de ceux-ci, un charme (*ody*) en leur en indiquant l'emploi et les interdits correspondants.

La croyance en ces charmes est générale, car il en existe pour tout. L'importance que les indigènes attachent à leur possession est illustrée par un récit qui nous a été fait par le gendarme de Bealanana et que nous résumons :

Un vieil homme inculqué pour vol de bœufs fut acquitté faute de preuves. Lors de l'audience il perdit ses « *ody* », cordelette formant collier où étaient enfilées diverses perles et quelques bûchettes de bois. Ces *ody* furent ramassés par le gendarme. Peu de temps après, le vieil homme fut repris pour vol et condamné. Il était absolument persuadé que cet « accident » que constitua pour lui sa condamnation — la première — était uniquement dû à la perte de son collier. Le gendarme, informé, le lui rend à sa libération, acceptant le défi et lui jurant bien qu'à la première incartade il le reprendrait et que sa seconde condamnation serait de beaucoup plus lourde que la première. Le vieil homme, rasséréiné, file doux, mais n'attend que le départ du gendarme (ce qui ne saurait tarder) pour recommencer ses exploits avec une pleine impunité, que lui garantit la possession de ses *ody* récupérés.

Nous n'avons aucun détail sur la composition, la confection et le mode d'emploi de ces *ody* dont nous connaissons pourtant l'existence, et nous ne sommes guère mieux renseignés sur les charmes employés contre les voleurs, même si nous savons ce qu'en Imerina au temps du R. P. CALLET, vers 1860, faisait le mpisikidy pour triompher des voleurs et des meurtriers : « Il brûle un couple de ces « *hola-tafa* » et en éparpille les cendres sur les soubassements des murs de la case, en dehors et dans le parc à bœufs. Les malfaiteurs ne peuvent ainsi creuser ces soubassements, ni voler des bœufs, les sortilèges puissants ne font plus mourir personne (...). Le mot *hola-tafa* désigne deux choses : l'une est l'animal qui sert à faire des *ody*, l'autre est un champignon qui n'existe pas ici et qui sert à faire un *ody* employé lorsqu'on viole un *fady* (21). »

(21) DANDOUAU (Mme), p. 166-167. Voir aussi, p. 209, les charmes contre les cornes employés par les jeunes gens dans leurs luttes contre les bœufs (traduction du *Tantara*).

Voir également RUSSELLON, 1908. Recette de charme contre les cornes, employée par les Sakalava du Boéni, p. 155-156.

En dehors de cette protection quasi physique assurée par la possession des *ody*, les voleurs comptent beaucoup sur le silence de leurs complices, souvent même aussi de leur entourage.

#### CONFRÉRIES

Il peut ne s'agir que de deux personnes ayant conclu ensemble l'alliance du sang (*fatidra*) (22). Cette convention, par le serment qui les lie, oblige les contractants à se prêter dans tous les cas aide et assistance et à ne pas se trahir. Un homme ne pourra donc pas refuser de cacher les bœufs volés par son frère de sang, s'il peut trouver des excuses dilatoires pour ne pas l'accompagner dans une expédition.

Mais cette complicité, cette conspiration du silence est extrêmement efficace quand elle s'étend à un groupe, car, même en cas de flagrant délit, les inculpés nient le vol et les enquêteurs ou les magistrats ne peuvent recueillir aucun témoignage à charge, parfois même aucun témoignage ayant la moindre valeur.

Ce silence concerté est bien connu dans la région tsimihety et est obtenu, non à prix d'argent, mais par des menaces fondées sur la superstition ambiante.

Les gens sont en quelque sorte affiliés à une société secrète dont le lien est l'absorption d'une eau consacrée.

#### MAHIAGOGO ET MAHETSA-PANJAVA

Les deux cas les plus fameux de ces dix dernières années, principalement dans la région de Port-Bergé et de Mandritsara, furent connus sous les noms de « *Ranon'i Mahiagogo* » et « *Ranon'i Mahetsa-panjava* », du nom de deux petits lacs considérés comme sacrés par les habitants car c'est dans leurs eaux que sont immergés, dans des cercueils en forme de pirogues, les restes des princes et des princesses sakalava de la région. Certains hommes, détenteurs d'une puissance, des devins ou des sorciers, puisaient de l'eau dans l'un de ces lacs, puis ils la faisaient boire, pure ou délayée dans de l'eau ordinaire, aux habitants du village. Ceux-ci étaient menacés des pires calamités s'ils volaient quoi que ce soit, et particulièrement des bœufs, à l'un de ceux qui, comme eux, avaient bu de cette eau. Ils ne devaient en aucun cas se dénoncer entre eux. Ils ne devaient rien dire à personne s'ils voyaient l'un des leurs conduire des bœufs suspects et en cas d'enquête ils devaient toujours affirmer n'avoir rien vu et n'être au courant de rien. En compensation, tout leur était permis à l'égard des profanes et de leurs bœufs.

Pour s'assurer le silence des récalcitrants, l'eau sacrée était versée aux lieux mêmes où le village était obligé de puiser son eau de boisson et tous les habitants, hommes et femmes, adultes et enfants, étaient sous le coup des

(22) Cf. DANDOUAU, 1908 b, p. 73-80.

imprécations proférées par les instigateurs de ces conspirations. Ceux-ci, d'ailleurs, se gardaient bien de « faire boire » tous les villages, de façon à se réserver des victimes, et les villages « buveurs » formaient un réseau complet.

Ils rencontrèrent quelques difficultés avec des chrétiens protestants qui, niant tout pouvoir à l'eau sacrée et refusant absolument de devenir voleurs de bœufs, recéleurs ou complices, constituaient pour eux un véritable danger. Par des brimades, ils réussirent soit à obtenir le silence de certains, soit à chasser les autres et il fallut l'énergique intervention de l'Administration, qui fit incarcérer les trois responsables, pour que la coalition fût dissoute.

Pendant les deux années que dura le complot de *Mahelsa-panjava*, les bœufs de certains cantons furent littéralement pillés sans que la police pût intervenir efficacement, et c'est surtout devant les progrès de ce fléau que l'Administration, alertée par ailleurs, se décida à agir et à frapper à la tête.

Bien que ces faits se soient passés loin au Sud de l'Ankaizinana, ils éclairent largement ce qui va suivre.

#### RÔLES DES MPANJAKA SAKALAVA

##### RÔLE OFFICIEL

On l'a remarqué, l'eau que les gens devaient absorber possédait une vertu extraordinaire du fait qu'elle provenait de lacs sacrés, sépultures de princes et de princesses sakalava (*mpanjaka*).

Ceux-ci sont considérés par tous les Malgaches comme des humains d'une autre essence, puisque de lignée royale, et quand ils ont été élus et intronisés dans leur charge, ils deviennent détenteurs d'une puissance dont personne ne peut dire la nature, mais que chacun craint et révere. Les Tsimihety eux-mêmes, qui, s'ils ont des nobles, les Tandrona, n'ont jamais eu de souverains, leur témoignent le respect particulier qu'ils portent à toutes les choses surnaturelles.

Or, dans l'Ankaizinana, l'une des principales raisons pour lesquelles les vols de bœufs sont si rares provient justement de l'action d'une princesse sakalava.

Celle-ci fut invitée à user de sa puissance pour empêcher les vols de bœufs. Par d'effroyables malédictions, elle appelle une mort rapide et violente sur tous ceux qui commettraient délibérément un vol après avoir bu d'une eau qui est le véhicule de sa menace.

Afin de donner plus de solennité à son intervention, elle se rend dans tous les villages qui l'invitent, et, conduite par les anciens eux-mêmes, va auprès de chacun des points d'eau potable. A travers un linge qui contient des herbes au pouvoir magique qui lui ont été procurées par son fournisseur habituel, elle filtre quelques litres d'eau qui retournent à l'ai-

guade (23). Désormais la menace pèse sur la tête de tous ceux qui boiront l'eau provenant de cet endroit et les empêche de commettre le moindre larcin, « fût-ce même une hache, et qu'elle appartint à quelqu'un d'un autre clan ».

Évidemment ce procédé ne vaut que parce que tous les villages invitent la princesse à opérer chez eux et parce que la foi en son pouvoir est générale. Mais si, par exemple, un village dont la population en majorité chrétienne refusait de l'inviter, ou si quelqu'un dans un village manifestait quelque réserve ou quelques doutes sur l'efficacité de sa venue, il serait considéré par les autres comme un voleur habituel qui craint d'être puni. Aussi, tous les *fokon'olona*, sans distinction d'obédience religieuse, s'entendent-ils pour organiser les déplacements de la princesse, lui assurer une réception digne de son rang et de son rôle et lui offrir des cadeaux manifestant la gratitude des propriétaires délivrés du souci de toujours craindre les voleurs : il ne reste plus désormais qu'à surveiller les étrangers.

Quand, après une absence de quatre ou cinq semaines, la princesse rentre à son village, elle est suivie par un véritable troupeau de bœufs qui lui ont été remis en hommage. Le succès de ses tournées est très grand, puisqu'effectivement les vols de bœufs sont très peu fréquents, et que des groupes de villages très éloignés des limites de sa sphère d'action habituelle lui ont demandé de vouloir bien leur accorder cette même faveur et de descendre jusque vers eux (24).

#### RÔLE OFFICIEUX

Le fait que la menace ait été proférée par cette princesse implique qu'elle a le pouvoir d'en suspendre les effets. C'est donc à elle que viendront demander grâce ceux qui ont osé encourir la malédiction et ont volé des bœufs, mais qui ne veulent ni mourir bientôt comme ils s'y sont exposés, ni renoncer à vendre leur butin et à en tirer profit. La princesse, si l'on sait être assez généreux envers ceux qui l'entourent et qu'on obtienne audience en privé, manifeste sa magnanimité et examine l'affaire.

Un conseiller dont la discrétion est absolue conduit l'entretien qui est une véritable confession, suppute les chances de succès et donne à la princesse un avis sur la conduite qu'elle peut suivre, avis dont elle fait ce qu'elle veut.

Si le cas est douteux, la princesse propose au consultant d'interroger les souverains défunts au cours d'une séance de nécromancie ou possession par le *tromba* (25) dont elle indique la date, fixée à l'un des prochains jours fastes. Selon la réponse obtenue, la princesse accorde une impunité plus ou moins complète, tout au moins en ce qui concerne les châtements surnaturels.

(23) Elle opère parfois en versant dans les points d'eau du « *toa-mainty* » (rhum noir), obtenu avec du rhum blanc teinté de sucre caramélisé et les mêmes ingrédients que dans les autres cas.

(24) Ce que déplorent amèrement les responsables des missions chrétiennes. Cf. p. ex. le rapport de l'évangéliste protestant de Befandriana publié en octobre 1952 (RASOLON-DRAZANA, p. 8).

(25) Sur ce sujet, voir RUSILLON, 1912, et LOUIS.

En signe d'absolution, elle invite le consultant à boire après elle une rasade d'alcool dans un verre, sous le fond duquel on applique, en buvant, une pièce d'argent dont le recto porte l'effigie de personnages debout « *vola tsangan'olo* ». Ainsi le délinquant « restera debout », c'est-à-dire impuni.

Cette absolution et la promesse d'impunité, bien qu'absolument gratuites, obligent le consultant à se montrer généreux envers la princesse et ses conseillers. Mais il peut ne s'acquitter de sa dette que longtemps après la consultation, ce qui lui donne le temps de reprendre son affaire là où elle en était et la mener à bien, c'est-à-dire de retourner auprès des bœufs volés et de les vendre. Au retour il ne manquera pas d'aller saluer la princesse et de lui remettre son cadeau.

Il arrive, dit-on, que la princesse accorde la vie sauve (en suspendant l'effet de sa malédiction), mais se désintéresse des autres poursuites qui peuvent amener la capture du voleur.

Quoi qu'il en soit, les statistiques s'accordent avec la rumeur publique pour montrer que, soit par crainte du gendarme, soit par crainte superstitieuse, les vols sont peu fréquents dans l'Ankaizinana.

#### LA LUTTE CONTRE LES VOLEURS

Comme on le voit, les vols ne peuvent pas disparaître complètement et il s'agit, le cas échéant, de lutter contre les voleurs. Tout d'abord de les attraper, puis de les punir.

#### LA POURSUITE

Quand quelqu'un s'aperçoit que l'un ou plusieurs de ses bœufs manquent, il se met aussitôt à leur recherche, en suivant les traces aussi loin et aussi longtemps qu'il peut.

Cela le mène parfois jusqu'au « *vala mantsiña* » où ses bœufs sont enfermés. Il peut les délivrer aussitôt et repartir avec. Plus souvent il retourne chercher parmi ses proches quelques robustes gaillards qui viennent s'embusquer avec lui à proximité immédiate du parc clandestin. Quand le voleur se présente et s'occupe à ouvrir le parc, les hommes se précipitent sur lui et le rouent de coups. Puis ils repartent avec les bœufs retrouvés. Souvent la rossée exemplaire suffit pour châtier le coupable (que l'on dit avoir été « atteint d'un coup de pied de bœuf : *voa tipak'aomby* », sans que personne n'ignore le sens réel de l'expression) et l'affaire en reste là. Mais il arrive aussi que le voleur soit déféré à la gendarmerie.

Si les traces, rapidement effacées, ne permettent pas de suivre très loin les bœufs volés, elles indiquent cependant parfois une certaine direction ou conduisent vers un village. Le propriétaire volé visite alors systématiquement tous les parcs et tous les pâturages des environs. S'il reconnaît ses bêtes, il va en hâte amener le *fokon'olona* voisin pour les saisir et faire arrêter le coupable. Celui-ci doit fournir aussitôt toutes les explications désirables

sur la provenance des bœufs suspects, noms et localités. Si les indices ou les charges paraissent suffisants, on attache solidement le prévenu et on envoie avertir le gendarme pour le commencement de l'enquête de police.

Volés et *fokon'olona* n'acceptent presque jamais les transactions que le coupable propose, de peur que, s'autorisant de précédents et craignant des chantages possibles, certains n'en abusent. Ils se déclarent incompetents et renvoient l'affaire devant la justice.

#### LA RÉPRESSION

Le voleur, attrapé, est jugé et condamné. Le rapport du tribunal de Bealanana, déjà cité, porte : « Dans la répression, il a été tenu compte des dispositions des circulaires (...), lesquelles préconisaient des sanctions sévères contre le vol de bovidés. Ainsi on a vu des peines de 5 ans d'emprisonnement assorties à celles d'interdiction de séjour frapper les voleurs notoires ou convaincus comme tels. Par contre, des acquittements dont le nombre est assez important ont été prononcés : 15 acquittés sur 35 inculpés de vol de bœufs. »

La répression des vols de bœufs est faite conformément aux textes fondamentaux qui se trouvent dans le Code pénal, au Livre III, titre II, chapitre II, section 1 (26).

*Article 379.* — « Quiconque soustrait frauduleusement quelque chose qui ne lui appartient pas est coupable de vol » (Loi du 1<sup>er</sup> mars 1810).

*Article 388.* — « Quiconque aura volé ou tenté de voler dans les champs des chevaux ou bêtes de charge, de voiture ou de monture, des gros ou menus bestiaux, ou des instruments d'agriculture, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus et d'une amende de 2.000 à 60.000 fr. » (Loi du 28 avril 1832).

*Article 381.* — « Seront punis des travaux forcés à perpétuité les individus coupables de vol commis avec la réunion des cinq circonstances suivantes :

- 1<sup>o</sup> si le vol a été commis de nuit.
- 2<sup>o</sup> si le vol a été commis par deux ou plusieurs personnes.
- 3<sup>o</sup> si les coupables ou l'un d'eux étaient porteurs d'armes apparentes ou cachées.
- 4<sup>o</sup> s'ils ont commis le crime, soit à l'aide d'effraction extérieure ou d'escalade (...).
- 5<sup>o</sup> s'ils ont commis le crime avec violence ou menace de faire usage de leurs armes. »

(26) L'article 2 de l'arrêté du 28 décembre 1895 rend applicables à Madagascar les lois françaises en vigueur à cette date. Toutes les lois et tous les textes postérieurs doivent faire l'objet d'un arrêté pour être applicables à Madagascar. Si quelques discussions de jurisprudence se sont élevées sur ce dernier point, aucune difficulté ne semble s'être présentée encore en ce qui concerne les vols de bœufs.

Nous avons aussi une définition intéressante à l'article ci-dessous :

*Article 391.* — « Est réputé *parc* ou *enclos* tout terrain environné de fossés, de pieux, de claies, de planches, de haies vives ou sèches, ou de murs de quelque espèce de matériaux que ce soit, quelles que soient la hauteur, la profondeur, la vétusté, la dégradation de ces diverses clôtures, quand il n'y a pas de porte fermant à clé ou autrement, et quand la porte serait à claire-voie et ouverte habituellement. »

*Article 392.* — « Les parcs mobiles destinés à contenir du bétail dans la campagne, de quelque manière qu'ils soient faits, sont aussi réputés enclos... »

*Article 401.* — « ... Les coupables pourront encore être interdits des droits mentionnés en l'article 42 du présent code pendant cinq ans au moins et dix ans au plus, à compter du jour où ils auront subi leur peine. Ils pourront aussi être mis, par l'arrêt ou le jugement, sous la surveillance de la haute police pendant le même nombre d'années. »

Il nous paraît inutile de répéter pour le reprendre à notre compte ce qui a été si souvent dit (27) sur l'inefficacité de la répression judiciaire actuelle.

Nous nous contenterons de citer, à titre de comparaison, ce qu'édicte à ce sujet Andrianampoinimerina qui aurait régné en Imerina de 1787 à 1810 :

« Quiconque sera pris en flagrant délit de vol de bœufs sera tué à coups de sagaie ; en dehors du cas de flagrant délit, le délinquant sera réduit en esclavage, ainsi que sa famille (28). »

« Les chroniques rapportent que les mesures de rigueur prises contre les voleurs eurent de si heureux résultats qu'Andrianampoinimerina crut pouvoir interdire l'usage des serrures même pour ceux qui abandonnaient momentanément leur domicile. Le respect de la propriété fut poussé à un degré tel qu'une bouse retournée sur elle-même pour qu'elle séchât au soleil n'était plus touchée par personne (29)... Sans doute, beaucoup de voleurs payaient de leur vie un crime qui n'eût peut-être pas toujours mérité une si terrible sanction, mais il s'agissait, ne l'oublions pas, de refréner les mauvais instincts et une tendance au pillage par trop invétérée chez les Merina de cette époque. Andrianampoinimerina eut le courage de ne pas s'en tenir aux demi-mesures, et, sans crainte de l'iguér contre lui les fauteurs de désordre qui n'avaient jusque-là vécu que de rapines et de brigandages, il poursuivit son œuvre d'assainissement moral avec une si imperturbable persévérance que l'Imerina devint bientôt le pays du monde où le respect de la propriété revêtit le caractère le plus sacré (30). »

(27) Cf. RAKOTO, RIBARD.

(28) Tantaran'Andriana, p. 703.

(29) Les bouses servaient autrefois de combustible. (*N. de l'A.*)

(30) JULIEN, I, p. 268-269.

## CHAPITRE VI

**Le bœuf dans la vie économique**

Dans ce très important chapitre nous envisagerons le bœuf comme source de revenus, tant pour l'État que pour les particuliers. Aussi, après avoir montré l'importance du capital bovin pour la région, les sommes perçues par le fisc sous forme d'impôts directs ou indirects sur les troupeaux, nous ferons le bilan de l'élevage des bovins dans l'Ankaizinana, puis nous verrons la commercialisation des bœufs. Nous dirons un mot des grandes compagnies industrielles de conserves et de leur organisation dans la région. Nous verrons ensuite les mouvements d'exportation et leurs directions, comment la vente des bœufs s'intègre dans le commerce de l'Ankaizinana et l'espoir qu'elle peut susciter.

*IMPOTS CONCERNANT LES BŒUFS*

Les troupeaux représentent un capital important et fournissent annuellement, tant à l'État qu'aux particuliers, des revenus considérables.

L'État, qui assure le fonctionnement du Service de l'Élevage, perçoit, en contre-partie, des impôts et taxes sur les bovidés : impôt annuel, taxe d'abattage, taxe d'établissement des laissez-passer officiels, taxes sur les charrettes, patentes d'acheteurs de bovidés, ou d'autres moins reconnaissables, parce que plus « indirects », comme l'impôt sur le revenu, le droit sur les successions, les taxes de conditionnement et d'exportation, etc...

## IMPÔTS « INDIRECTS »

Les sommes perçues dans l'Ankaizinana au titre de la taxe d'abattage sont insignifiantes et du point de vue de l'impôt la grande majorité de l'abattage est clandestin.

L'impôt sur les charrettes représente également une somme infime.

Les taxes d'établissement des laissez-passer (10 F par passeport) n'ont porté que sur 274 troupeaux en 1949, 407 en 1950, 273 en 1951, pour les deux cantons du gouvernement de Bealanana.

Les droits de succession pourraient être passés sous silence, eu égard à la modicité des sommes perçues par le Trésor, si l'on ne remarquait à

quel point la valeur des bœufs y est sous-estimée. Ainsi entre mars et août 1951, alors que la valeur commerciale moyenne des bœufs était de 4.500 fr pièce, les bœufs dans les déclarations de successions enregistrées officiellement étaient estimés comme suit (1) :

« 2 bœufs estimés 5.000 fr » (soit 2.500 l'un) sur un héritage de 7.000 fr  
 « 6 bœufs estimés 15.000 fr » (soit 2.500 l'un) sur un héritage de 16.000 fr  
 « 30 bœufs estimés 30.000 fr » (soit 1.000 l'un) sur un héritage de 45.850 fr  
 « 7 bœufs estimés 7.000 fr » (soit 1.000 l'un) sur un héritage de 8.000 fr

### IMPÔTS DIRECTS

#### LE DROIT SUR LES BOVIDÉS

Le droit sur les bovidés constitue souvent, dans les districts de la région tsimihety et à Bealanana en particulier, le poste le plus important des recettes depuis 1947, sauf en 1949, comme le montre le tableau suivant :

Impôts perçus dans le district de Bealanana

Année	Taxe personnelle		Droit sur les bœufs	
	par homme	Total	par animal	Total
1936	78	654.775	4,8	574.007
1941	100,8	807.356,00	5,7	663.462,00
1946	188	1.603.141	8	1.003.208
1947	250	2.128.007,50	18	2.221.326
1948	300	2.730.663,50	50	6.052.950
1949	800	7.315.350	50	6.135.650
1950	800	7.165.750	65	8.214.635
1951	800	7.349.800	70	8.934.310

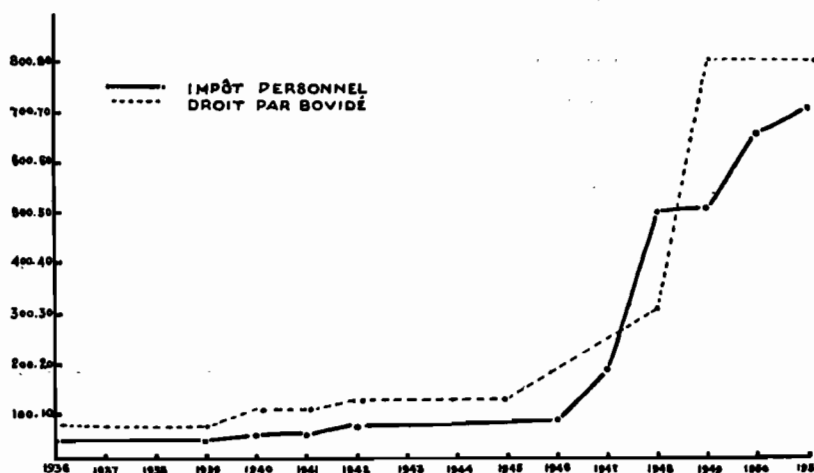


FIG. 29. — Graphique montrant la progression des impôts.

Ce tableau fait ressortir que la progression de l'impôt frappant les bovidés

(1) Arch. Distr. Bealanana.

est supérieure à celle de la taxe personnelle payée par les hommes, ce qui permet de comprendre un certain mécontentement parmi les contribuables indigènes.

<i>Année</i>	<i>Impôt personnel</i>	<i>Droit par bovidé</i>	<i>Proportion</i>
1936	78	4,8	16,25
1940	100,8	5,7	17,68
1942	126	7,1	17,74
1946	188	8	23,50
1947	250	18	13,88
1948	300	50	6
1949	800	50	16
1950	800	65	12,30
1951	800	70	11,42

Calcul du taux d'imposition du cheptel bovin de l'Ankaizinana  
(ramené à 100 têtes)

<i>Catégorie</i>	<i>Proportion dans le troupeau (2)</i>	<i>Prix moyen de l'unité (3)</i>	<i>Valeur</i>
Taureaux . . . . .	5,12	7.250	37.120
Coupés . . . . .	14,91	5.000	74.550
Vaches . . . . .	33,26		166.300
Génisses . . . . .	15,11	4.250	64.217
Taurillons . . . . .	11,26		47.855
Veaux et Velles . . . . .	20,34	3.000	61.020
	100		451.062

soit environ 4.500 fr par tête en moyenne. Le droit perçu par bovidé étant de 70 fr, il représente un impôt de 1,55 %.

Cet impôt n'est pas progressif et est payé également par tous les contribuables, qu'ils n'aient qu'un bœuf ou qu'ils en aient mille. Ce système complètement entré dans les mœurs a le grand avantage d'être simple à tous points de vue et correspond exactement à la notion d'impôt sur le capital payé sur le revenu.

Les critiques qui lui sont adressées (4) nous semblent absolument injustifiées. Que l'impôt soit impopulaire, c'est indéniable, et il ne l'est pas moins pour les Français, mais il est très exagéré d'en faire « une des causes primordiales de la désaffection de l'autochtone pour le bœuf » et les modifications proposées (5), méconnaissant totalement la réalité dans les provinces « côtières », mèneraient tout droit, si elles étaient retenues, à de considérables

(2) Proportion fournie par le Service provincial de l'élevage pour l'Ankaizinana, en juin 1951.

(3) Prix maxima pratiqués de juin à octobre 1951.

(4) Dans *Entrepr. Trav. Madag.*, 1/1951, p. 105-107.

(5) ... « Que l'impôt sous sa forme actuelle soit remplacé par une taxe perçue au moment de la commercialisation du bœuf, soit à l'occasion d'un changement de propriétaire, soit au moment de la vente pour l'abattage » (d<sup>o</sup>, p. 107).

complications tant pour les propriétaires que pour les percepteurs et rendraient le contrôle encore plus aléatoire qu'il ne l'est actuellement.

En fait, les propriétaires de grands troupeaux payent un impôt spécial sur leurs biens.

#### L'IMPÔT CÉDULAIRE

Dans ce pays pauvre et arriéré, dont les habitants riches ou aisés sont presque uniquement des propriétaires de bœufs, l'impôt cédulaire est calculé principalement d'après le nombre de bœufs déclarés.

Bien que les feuilles annuelles de déclarations des biens imposables soient rédigées en malgache (littéraire), les braves propriétaires du gouvernement de Bealanana ne savent guère comment les remplir convenablement. Ceux qui doivent en fournir, du fait qu'ils sont considérés comme riches et comptés au nombre des notables, les remplissent très succinctement et s'abstiennent d'évaluer en argent les biens qu'ils énoncent. Ils s'en remettent avec confiance aux agents comptables des contributions pour chiffrer les sommes imposables et leur indiquer tout simplement le montant à recouvrer.

Cette simplicité n'exclut pas la rouerie puisque, comme nous l'avons montré plus haut, la dissimulation fiscale joue de façon considérable.

Une première forme de fraude consiste à dissimuler une partie du troupeau, ce qui, du point de vue fiscal, a un double effet : les bœufs non déclarés ne paient pas la taxe annuelle, et pour les grands troupeaux, n'interviennent pas dans la computation de l'impôt cédulaire, qui est progressif. Ainsi, un propriétaire du canton de Mangindrano qui possède 450 bœufs n'en déclare que 300. Non seulement 150 bœufs échappent à la taxe annuelle, mais le propriétaire ne paie d'impôt sur le revenu que pour un capital de 1.350.000 fr, alors qu'il devrait être imposé sur la base de 2.025.000 fr. Quand on se souvient que nous estimons à plus 30.000 le nombre des bœufs dissimulés au fisc, on imagine facilement les sommes très appréciables qui, chaque année, n'entrent pas dans le Trésor public.

Il nous paraît inutile d'insister davantage sur l'importance économique des fausses déclarations, mais nous devons souligner également combien serait mal vue des populations une vérification des biens imposables. L'impopularité de telles mesures serait d'autant mieux orchestrée que les premiers à maugréer seraient les fonctionnaires malgaches auxquels le *statu quo* permet de percevoir de très importants « pots-de-vin » de leurs administrés.

#### BILAN DE L'ÉLEVAGE DES BOVINS DANS L'ANKAIZINANA

Il est bon de donner quelques chiffres et de condenser en quelques pages des évaluations basées sur les résultats obtenus par ailleurs. Nous nous proposerons donc d'estimer le revenu du troupeau, le profit des éleveurs et le rapport d'un hectare de terre pâturée.

## ÉLÉMENTS DE CALCUL

Pour effectuer ces calculs, nous nous heurtons au fait que nous ne disposons pas de bases très sûres et que les éléments que nous pouvons utiliser ne sont que des reflets mal accordés de la réalité. Ces éléments sont de deux ordres : les chiffres officiels qui nous ont été communiqués ; nos estimations personnelles.

Pour simplifier les opérations, nous arrondissons les chiffres, ce qui n'affecte en rien le degré d'approximation. Les sommes sont toujours exprimées en francs CFA (1 fr CFA = 2 fr métropolitains).

## CHIFFRES OFFICIELS

Les chiffres officiels connus de nous sont les suivants :

- nombre d'habitants, environ 18.500 (fin 1951)
- nombre d'hommes soumis à l'impôt, environ 3.700 (fin 1951)
- nombre de bœufs recensés en 1951 : 66.000
- do en 1952 : 68.500
- nombre de bœufs exportés : 8.500 (moyenne 1949-1950)
- (avec passeports)
- patente d'acheteurs de bœufs : 17
- prix de vente des bœufs par catégories : 1951-1952
- montant de la taxe des bovidés en 1951 (70 fr par tête).

## ESTIMATIONS

Destinées à suppléer au manque de chiffres officiels :

*Taxes diverses.* — Nous pouvons estimer à 20.000 fr environ le montant des diverses taxes perçues pour l'établissement des passeports, pour l'abatage officiel, les droits de succession.

*Croît.* — Nous avons montré (p. 40) que le croît annuel est d'environ 15 % du troupeau. Ceci nous donne donc, pour un cheptel de 68.500 têtes, 10.275 veaux.

*Consommation locale.* — Nous estimons à 4.000 le nombre global de bœufs abattus chaque année, tant pour la boucherie que pour les divers sacrifices. Ce qui revient à dire qu'annuellement 5 personnes consomment, en moyenne, un peu plus d'une tête de bétail, soit environ 30 kg de viande nette par personne.

## VALEUR DU CHEPTEL DE L'ANKAIZINANA

A. — CHEPTEL FISCAL (ou déclaré) : 68.500 têtes.

Pour un troupeau ramené à 100 têtes :

<i>Catégories</i>	<i>%</i>	<i>Prix de l'unité</i>	<i>Valeur</i>
Taureaux . . . . .	5,12	9.000	46.080
Coupés . . . . .	14,91	7.200	107.352
Vaches . . . . .	33,26	5.250	174.615
Génisses et Taurillons. . .	26,37	4.500	118.065
Veaux et Velles . . . . .	20,34	3.100	63.054
Total . . . . .	100		509.766

Soit en chiffres ronds 510.000 fr. pour 100 têtes. Le cheptel fiscal atteint donc une valeur voisine de 349.350.000 fr.

**B. — CHEPTEL VRAI : 100.000 têtes.**

Nous avons estimé que la dissimulation portait en moyenne sur 50 % du cheptel déclaré. Nous pouvons admettre que la dissimulation porte également sur toutes les catégories ; il suffit donc de majorer la valeur trouvée précédemment de 50 %. La valeur du troupeau réel serait donc, en juin 1952, de 510 millions de francs.

*Revenu fiscal.* — Il va de soi que le revenu fiscal, comme nous l'avons montré, est largement au-dessous de ce qu'il devrait être. Actuellement, compte non tenu des sommes perçues au titre de l'impôt cédulaire et impôt sur le revenu, le montant des taxes sur les bovidés atteint pour l'Ankaizinana 4.620.000 fr.

*Revenu brut.* — Il comprendra toutes les sommes encaissées à propos des bœufs ainsi que l'équivalent en argent des animaux consommés et du croît.

Pour calculer ce revenu brut, il nous faut auparavant chiffrer la valeur des *exportations*. Pour simplifier, nous calculons cette valeur comme si toutes les bêtes vendues l'avaient été sur place et selon les prix pratiqués à Bealanana. La somme que nous trouverons sera forcément inférieure à la réalité, car au moins 50 % des bêtes exportées sont vendues à des cours supérieurs à ceux pratiqués dans l'Ankaizinana.

Selon la composition moyenne des troupeaux exportés, 100 têtes auraient la valeur suivante :

<i>Catégories</i>	<i>%</i>	<i>Prix de l'unité</i>	<i>Valeur</i>
Taureaux . . . . .	0,7	9.000	6.300
Castrats . . . . .	46,3	7.200	333.360
Vaches . . . . .	9,6	5.250	45.400
Génisses et taurillons . . . . .	12,5	4.500	56.250
Veaux et Velles . . . . .	30,9	3.100	95.790
	100		537.100

Les exportations vraies étant en moyenne de 8.500 par an, les sommes encaissées sont donc au moins de 45.653.500 fr.

Les bœufs abattus volontairement pour la *consommation locale* sont toujours, quant à leur taille ou à leur valeur, des castrats. Nous pouvons en

chiffrer la valeur annuelle à 28.800.000 fr. Il n'y a pas lieu de faire intervenir dans nos calculs le lait, le fumier ou les peaux.

### *Croît annuel*

Le croît annuel, 10.275 veaux, peut être estimé à 32 millions.

Nous obtenons au total :

Impôts et taxes. . . . .	4.620.000
Patentes d'acheteurs . . . . .	185.300
Consommation . . . . .	28.800.000
Croît . . . . .	32.000.000
Exportations. . . . .	45.653.500 (minimum)
Total . . . . .	111.258.800

pour un capital de 349.350.000 fr, soit un revenu brut de 31,8 %.

Il convient cependant de ne pas se leurrer, car ces chiffres devraient recevoir des corrections importantes, comme nous le montrerons plus loin, et devraient être modifiés quant aux impôts et à l'évaluation globale du capital bovin, ce qui *devrait* idéalement donner :

Impôts, etc... (majorés de 50 %) . . . . .	6.930.000
Patentes. . . . .	185.300
Consommation . . . . .	28.800.000
Croît (majoré de 50 %) . . . . .	46.500.000
Exportations. . . . .	45.653.500 (minimum)
	128.068.800

pour un capital de 510.000.000, soit un revenu brut de 25,1 %.

### *Revenu du capital bovin pour les éleveurs*

Pour essayer d'évaluer le profit des éleveurs, il convient de calculer un peu différemment et surtout de déduire des gains les débours et les frais.

Nous pouvons admettre que les soins du troupeau occupent, en moyenne, les hommes contribuables un jour sur cinq, soit 73 jours par an. Ce temps passé par 3.700 hommes, dont le travail, quand il est fourni à l'Administration, est rétribué 45 fr par jour (6), représente une somme de 12.153.500 fr.

Il n'y a pas lieu d'évaluer les pieux et bois servant aux parcs, du fait qu'ils n'ont coûté en réalité que le temps de les couper et de les planter et que ce temps est déjà compté par ailleurs.

Le profit doit donc se calculer comme suit :

	<i>Crédit</i>	<i>Débit</i>
Impôts . . . . .		4.620.000
Exportations. . . . .	45.653.500	
Consommation . . . . .	28.800.000	
Croît . . . . .	46.500.000	
Soins au troupeau. . . . .		12.153.500
	120.953.500	16.778.500

(6) Arrêté du 24 juillet 1950 (*J.O.M.*, 29 juillet 1950, p. 1.200) applicable en 1951.

Soit un profit global de 104.180.000 fr, ce qui donne au propriétaire indigène un revenu net de 20,4 % de son capital ou un profit annuel moyen de 1.044 fr par animal.

#### *Rapport d'un hectare de terre pâturée*

Si l'on convient avec nous que, dans l'Ankaizinana, une tête de bétail a besoin de 2,5 ha par an, l'hectare de terre pâturée rapporte sensiblement 416 fr pour un investissement d'environ 2.500 fr.

Cette somme peut paraître dérisoire par comparaison avec le rapport d'un hectare de rizière ne donnant en moyenne qu'une tonne de paddy par an ou deux tonnes dans les rizières repiquées, mais il faut se souvenir que sans les bœufs, ces terres seraient totalement improductives et que loin de gêner la culture du riz, avec les méthodes indigènes actuelles, les bœufs la favorisent.

Par ailleurs encore, sur de vastes espaces, les terres servent alternativement de rizières et de pâturages, et si les chaumes ne sont pas pâturés ils sont brûlés. La pâture de ces « guérets de rizières » n'est donc qu'une forme d'utilisation rationnelle de la terre.

#### CHEPTTEL VRAI

Tous ces calculs nous fournissent une vérification indirecte du nombre de bœufs que nous avons proposé, si l'on admet que notre estimation de la consommation locale (4.000 têtes) est acceptable.

Si, en effet, on ajoute au chiffre des exportations et à celui de l'abattage le croît déclaré (différence entre le cheptel fiscal 1951 et celui de 1952), on obtient les résultats suivants pour un cheptel de 66.000 têtes :

	<i>Bœufs</i>	%
Exportations. . . . .	8.500	12,8
Abattage. . . . .	4.000	6,6
Croît déclaré . . . . .	2.500 (68.500—66.000)	3,7
	<u>15.000</u>	<u>23,1</u>

Ces 23,1 % représenteraient donc l'accroissement total utile du troupeau en une année, ce qui est manifestement exagéré puisque nous avons vu qu'il ne peut guère dépasser 15 %. En même temps, cet accroissement se trouve être de 15.000 têtes, ce qui serait le croît normal d'un troupeau de 100.000 animaux, chiffre que justement nous avons trouvé par ailleurs (p. 51).

---

Pl. IX. — a. Garçonnetts tsimihety jouant avec des petits bœufs d'argile (Antsahabe). — b. id. (Matsaborilava). — c. Garçonnetts makoa confectionnant des petites charrettes (Andranotakatra). — d. Graffiti. Bœufs (Betainkankana). — e. Graffiti. Bœufs, camion, avion (Androtrabe). — f. Graffiti (Ambovonaomby).



*a*



*b*



*c*



*d*



*e*



*f*

## LA COMMERCIALISATION DES BŒUFS

## EXPORTATIONS SELON LES PRINCIPALES DIRECTIONS (fig. 30)

Nous avons déjà vu au chapitre IV la vente sur place de quelques animaux. Il s'agit d'examiner les opérations plus importantes que constitue l'exportation des bœufs hors de l'Ankaizinana. Celle-ci est le fait soit des particuliers, seuls ou groupés, soit des compagnies industrielles.

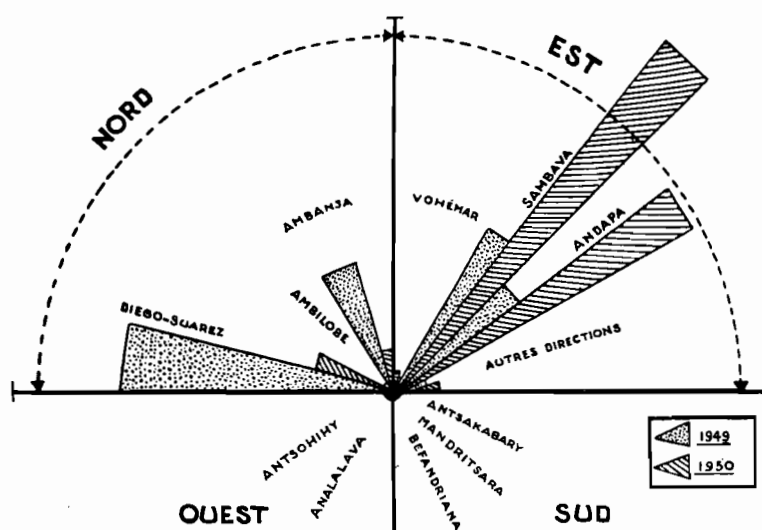


FIG. 30. — Graphique des exportations de bœufs de l'Ankaizinana en 1949 et 1950.

Ces compagnies, qui entretiennent sur place pendant toute l'année ou pendant quelques mois par an des acheteurs européens, acheminent leurs bœufs vers les conserveries de Diégo-Suarez. Les propriétaires malgaches ne vont jamais aussi loin, sauf de rares exceptions, et conduisent leurs bœufs de préférence vers la côte Est.

Exportation des bœufs de l'Ankaizinana selon les principales directions (chiffres bruts) (7)

Environs de :	1949	Total par direction	1950	Total par direction	1951	Total par direction
<b>NORD</b>						
Diégo-Suarez . . .	3.715		1.107		1.614	
Ambilobe . . . . .	111		125			
Ambanja et Nossi-Be	1.858		642		179	
		5.684		1.874		1.793

(7) Les chiffres ont été obtenus par le dépouillement, pour les années 1949 et 1950, des

EST				
Vohémar . . . . .	97	20	107	
Sambava . . . . .	1.287	3.299	2.339	
Andapa . . . . .	1.064	2.373	767	
Antalaha . . . . .		432		
Maroantsetra . . . .	137	209	1	
Mananara . . . . .	105		30	
Tamatave-Moramanga		58		
	2.690	6.391	3.144	
SUD				
Antsakabary . . . .	68	25	23	
Mandritsara . . . .	112	37	362	585
Befandriana . . . .	182	84	200	
	362	146		
OUEST				
Antsohihy . . . . .	232	64	101	
Analalava . . . . .	8	17	6	
	240	81	107	
TOTAL. . . . .	8.976	8.492	5.629	

Comme le fait présumer la comparaison des chiffres portant sur 1949, 1950 et 1951, lors de cette dernière année les exportations de bovidés ont été gravement perturbées par une interdiction administrative. De ce fait, les mouvements vers l'Est ont été largement ralentis et une partie des bœufs seulement a pu être acheminée vers le Sud. Cette anomalie nous empêche d'utiliser de façon valable les renseignements recueillis touchant 1951, et nous les laisserons de côté pour la suite de notre travail.

#### TROUPEAUX EN DÉPLACEMENT

##### TRANSHUMANCE

Les bœufs sont déplacés pour deux raisons (en dehors du vol) : vente, transhumance. Ce dernier mot, employé improprement par les fonctionnaires malgaches, recouvre tous les déplacements de troupeaux pour d'autres motifs que la vente : changement de domicile des propriétaires qui emmènent leurs bœufs, changement de pâturage pour habituer les animaux à d'autres herbes en vue de la vente (ou dot de mariage).

L'examen de la composition des troupeaux est révélateur du motif réel du déplacement. Ainsi le troupeau n° 1 de mars 1949, comprenant 9 taureaux, 6 vaches, 4 taurillons, 9 génisses, 10 veaux et 6 castrats, est dit « transhumant » vers Befandriana. Or, sa composition, des mâles en majorité, révèle des intentions commerciales, mais il ne pourra être vendu qu'après que les bœufs auront été accoutumés à des herbes plus dures que celles des pâturages, déjà secs pourtant, d'Ankosihsy.

Le troupeau n° 2 de juin 1949, « transhumant » de Bealanana à Antsohihy, et composé de 1 taureau, 30 taurillons et 4 castrats, est évidemment destiné

documents aimablement mis à notre disposition par le Service de l'Élevage, et pour 1951, par les documents fournis par le District, essentiellement les talons des passeports de bovidés (cf. p. 156).

à la vente. De plus on conçoit mal que des animaux puissent trouver vers Antsohihy des pâturages meilleurs que ceux de Bealanana.

Par contre, le troupeau n° 6 de septembre 1949, transhumant de Beandrazona vers Sambava et comprenant 3 taureaux, 19 vaches, 4 génisses, 26 veaux et 18 castrats, soit 70 bêtes, ressemble beaucoup à un troupeau normal et ce déplacement est peut-être celui d'une famille qui va se fixer dans le district voisin.

Enfin, les bœufs représentant la dot pour la conclusion d'un mariage sont aussi comptés sous cette mention.

Malgré l'importance réduite de ces troupeaux, l'utilité du laissez-passer est aisément discernable quand ils changent de district ; elle l'est moins quand les animaux sans sortir du district ne font que changer de canton, voire même de village. La raison de ce « passeport » officiel apparaît quand on examine les demandes de passeport rédigées par les intéressés. Certaines portent souvent « bœufs constituant une dot : *aomby hatao miletry* », ou plus crûment parfois « bœufs pour obtenir une femme : *aomby hangalana vaiavy* ». Ces petits troupeaux de quelques unités, vaches, taurillons, veaux vont surtout vers Befandriana, Antsohihy et Analalava et pourraient aisément se passer de papier officiel ; mais celui-ci est gardé précieusement dans les archives de la famille pour témoigner de la régularité du mariage, de la constitution de la dot et il pourra, en cas de divorce prématuré, servir de preuve écrite devant le *fokon'olona*, et le cas échéant de commencement de preuve par écrit devant le tribunal, pour réclamer la restitution des bœufs qui y sont mentionnés.

#### VENTE

Mais le principal motif du déplacement des troupeaux est la vente, soit que les bœufs, acquis sur place par des « acheteurs » patentés, soient acheminés ensuite vers l'extérieur, soit que les bœufs conduits par leurs propriétaires soient menés vers des régions où leur commercialisation est assurée.

#### COMPOSITION DES TROUPEAUX

Ces troupeaux comportent une majorité de castrats ou de mâles et sont destinés à la boucherie, mais parfois ce sont de jeunes animaux des deux sexes revendus pour l'élevage : c'est le cas du troupeau n° 16 de septembre 1949, dirigé sur Maroantsetra et comprenant 1 taureau, 49 taurillons, 2 génisses et 75 veaux ; du troupeau n° 4 d'octobre 1949, allant vers Sambava et comprenant 3 vaches, 11 taurillons, 1 génisse, 79 veaux et 1 castrat.

Les troupeaux envoyés vers Diégo-Surarez par les Compagnies S.C.A. M.A. (8), Rochefortaise, sont en totalité des castrats. Pourtant la SCAMA incorpore fréquemment une vache pour 100 animaux, ainsi les troupeaux n°s 7 et 8 d'avril 1949, les troupeaux n°s 1 et 6 de mai 1949 comptaient respec-

(8) S.C.A.M.A., Société des Conserves Alimentaires de la Montagne d'Ambre.

# PASSEPORT POUR BOVIDÉS. — PASSEPORT POUR BOVIDÉS.

**MADAGASCAR**  
**ET DÉPENDANCES.**

Région de \_\_\_\_\_  
District d \_\_\_\_\_  
Gouvernement d \_\_\_\_\_  
Canton d \_\_\_\_\_

## PASSEPORT N° \_\_\_\_\_

Le nommé \_\_\_\_\_ livret individuel N° \_\_\_\_\_  
R \_\_\_\_\_ karatra isan-dahy N° \_\_\_\_\_

domicilié à \_\_\_\_\_ canton d \_\_\_\_\_  
monina ao \_\_\_\_\_ canton-n° \_\_\_\_\_

gouvernement d \_\_\_\_\_ district d \_\_\_\_\_  
gouvernement-n° \_\_\_\_\_ district-n° \_\_\_\_\_

escorte seul ou avec <sup>(1)</sup> \_\_\_\_\_ conducteurs <sup>(2)</sup> \_\_\_\_\_ bovidés.  
mandeha irery na milaraka amin' ny mpandroaka (1) mitondra omby (2)

lui appartenant ou appartenant au nommé \_\_\_\_\_  
azy \_\_\_\_\_ na an-dR \_\_\_\_\_

domicilié à \_\_\_\_\_ canton d \_\_\_\_\_  
monina ao \_\_\_\_\_ canton-n° \_\_\_\_\_

district d \_\_\_\_\_ dont :  
district-n° \_\_\_\_\_ arak' izao :

TAUREAUX. Ombelaby.	BOEUF COUPÉ Omby vositra.	VACHES. Ombivavy.	TAURILLONS. Vata' ombelaby.	GÉNISSES. Vata' ombivavy.	VEAUX. Zanak' omby.	TOTAL. Totaliny.	NOMBRE DES ANIMAUX pour lesquels la taxe a été acquittée. Isan' omby nandoavana hetra.
							NOMBRE DES ANIMAUX pour lesquels la taxe est encore due. Isan' omby tsy mbola lasa hetra.

pour se rendre à \_\_\_\_\_ canton d \_\_\_\_\_  
ho any \_\_\_\_\_ canton-n° \_\_\_\_\_

gouvernement d \_\_\_\_\_ district d \_\_\_\_\_  
gouvernement-n° \_\_\_\_\_ district-n° \_\_\_\_\_

par l'itinéraire \_\_\_\_\_  
mihazo an' \_\_\_\_\_

Ce troupeau a été vérifié au départ par nous, \_\_\_\_\_  
Ireo omby ireo dia voamarinay teo am-pialana hoy

Délivré à \_\_\_\_\_, le \_\_\_\_\_ 19\_\_\_\_  
Nomena tao \_\_\_\_\_ tamin' ny \_\_\_\_\_

- (1) Nombre de conducteurs.  
(1) Isan' ny mpandeha.  
(2) En chiffres et en toutes lettres.  
(2) Atao marika sy soratra ny Isan' ny omby.

(Voir au dos.)  
(Jereo ato ambadika.)

# SIGNALEMENT ET MARQUES DES ANIMAUX.

## SORATRA SY MARIKY NY OMBY.

MUTATIONS SURVENUES EN COURS DE ROUTE DANS LA COMPOSITION DU TROUPEAU.

DÉSIGNATION des animaux (1).	NOMBRE D'ANIMAUX vendus. Isan' omby lafo.	NOMBRE D'ANIMAUX disparus. Isan' omby tsy eo.	CAUSES de la disparition. Anton' ny tsy maha-ao azy.	NOMBRE D'ANIMAUX achetés. Isan' ny omby avoizha.	CROIT. Isan' ny anan' omby teraka tsy na-dilana.	PAIEMENT de la taxe (2). Fandaoavana ny hoitra (2).	VISA ET SIGNATURE de l'autorité administrative. Visa sy sonian' ny manam- panohy.
Filazana ny omby (1).						payée due	Vu à _____ le _____ 19
						payée due	Vu à _____ le _____ 19
						payée due	Vu à _____ le _____ 19
						payée due	Vu à _____ le _____ 19
						payée due	Vu à _____ le _____ 19
						payée due	Vu à _____ le _____ 19

- (1) Taureaux, bœufs coupés, vaches, taurillons, génisses ou veaux.  
 (1) Ombalahy, omby vositra, ombivavy, vatotr' ombalahy, vatotr' ombivavy na zanak' omby.  
 (2) Si la taxe a été acquittée, rayer le mot *due* ; si elle n'a pas été acquittée, rayer le mot *payée*.  
 (2) Rahela voalao, ny hoitra, dia tsipihy ny teny hoe *due* (tsy voalao) ; raha mbola tsy voalao, dia tsipihy ny teny hoe *payée* (voalao).

FIG. 31 b. — Passeport de bovidés : verso.

tivement : 3 vaches et 197 castrats ; 2 vaches et 198 castrats ; 2 vaches et 198 castrats ; 3 vaches et 217 castrats. La Société Rochefortaise semble ne jamais expédier d'autres animaux que des castrats. L'agent de la SCAMA, un Malgache à cette époque, pensait sans doute que la présence de vaches rendrait les troupeaux plus maniables. Nous ne savons, mais cette habitude n'a pas été suivie depuis.

Les troupeaux qui se déplacent ne comptent guère plus de 150 têtes. On remarque cependant des troupeaux de 200, 500 ou 700 têtes, expédiées vers Diégo-Suarez par les Compagnies (9). Dans ce cas l'acheteur, pour réduire les frais généraux, ne demande qu'un seul laissez-passer, mais achemine les animaux par groupes de 80 à 100.

#### LES DÉPLACEMENTS

Le troupeau constitué et rassemblé doit être emmené avec le maximum de sécurité vers la destination choisie.

#### FORMALITÉS ADMINISTRATIVES

Il convient tout d'abord de se munir d'un laissez-passer officiel dénommé communément « passeport de bovidés » (*pasipaoron'aomby*) auprès du chef de canton. On s'y prend assez longtemps à l'avance, de crainte d'une éventuelle absence de ce dernier la veille du départ.

Ce passeport est établi officiellement sur un imprimé extrait d'un carnet à souches numérotées et porte les indications suivantes (fig. 31 a et b) :

- Le nom et l'identité du preneur,
- Le village d'origine des bœufs,
- Le nombre de têtes et la composition du troupeau,
- Le lieu de destination (District d'arrivée),
- L'itinéraire que les conducteurs suivront,
- Le motif de déplacement.

Une liste des animaux avec leur signalement est annexée à la demande et reste au talon (10).

Un troupeau voyageant sans passeport et rencontré par un gendarme ou une patrouille de miliciens est saisi et mis en fourrière jusqu'à régularisation de situation.

Naturellement, les hommes qui conduisent le troupeau doivent tous être munis de leur carte d'identité portant une photographie, sous peine d'être arrêtés et punis, soit pour vagabondage, soit pour défaut de papiers d'identité.

Les passeports ne sont délivrés aux hommes étrangers au district que sur présentation de leur carte d'identité et de leur patente d'acheteurs de bœufs.

(9) Troupeau n° 13 d'avril 1949 : 500 ; troupeau n° 4 de mai 1949 : 700 ; etc...

(10) Ce sont les souches de ces carnets qui nous ont servi dans notre enquête et sont également à la base des documents qui nous ont été fournis par le Service de l'Élevage.

Ces patentes permettent d'acheter des bœufs dans cinq districts voisins à l'intérieur de la même province et coûtent 10.886,60 fr CFA (11).

Quand tous les papiers sont prêts, le jour du départ est décidé (les païens malgaches choisissent un jour faste) ; on pile le riz qui constituera les provisions de route et on le met dans des corbeilles souples, qui, pour le transport, seront fixées à des bâtons portés sur l'épaule. Au jour dit, les bouviers mettent le troupeau en route.

#### BOUVIERS

Bien que les Compagnies en possèdent quelques équipes, les bouviers ne sont jamais des professionnels, car tout homme dans ce pays sait mener des bœufs. Ce rôle requiert cependant une très grande endurance et beaucoup d'habitude. Il s'agit en effet de couvrir à pied des centaines de kilomètres, par des pistes entretenues seulement par le passage des troupeaux qui les empruntent, avec plusieurs kilogrammes de riz pilé sur l'épaule, car le reste du bagage se réduit à une poignée de sel (facultative), un drap et une marmite, dans des conditions excluant tout confort. Enfin, il faut pousser les bœufs, choisir les passages les plus praticables et les empêcher de se fourvoyer aux embranchements de pistes, de s'égarer ou de rester en arrière le long du chemin.

Les bouviers expérimentés savent vite reconnaître, dans le troupeau qu'ils ont à conduire, les animaux qu'il faut harceler et ceux qui cherchent à se séparer des autres. En quelques heures ils connaissent les robes de leurs bœufs de façon suffisante pour savoir les retrouver et les regrouper quand, comme cela arrive assez fréquemment, deux troupeaux différents se mêlent, soit que l'un en rejoigne un autre qui le précédait, soit qu'ils se croisent. Quand un croisement de troupeaux se produit dans un passage où la piste ressemble à un couloir en zigzag, au sol cahoteux, incliné à 40 degrés ou plus et où les bœufs ne peuvent s'engager que l'un derrière l'autre, il faut parfois plusieurs heures pour démêler l'imbroglio qui en résulte. Il faut un bouvier pour vingt bêtes, mais dès que les animaux sont plus de trois, il faut au moins deux personnes pour les conduire.

Les acheteurs des Compagnies organisent, pour chaque troupeau, une équipe de bouviers dont l'un d'eux reçoit le titre de caporal.

Ces bouviers reçoivent un salaire journalier assez bas pour vivre pendant le voyage sans mettre d'argent de côté. Ils reçoivent aussi du riz, mais une « forte » prime leur est offerte si leur troupeau arrive en bon état à l'usine. Elle leur est payée à l'arrivée et calculée en tenant compte à la fois de l'amaigrissement des bœufs et des pertes le long du chemin. En fait, le barème appliqué ne tient pas compte de l'amaigrissement et les primes sont les suivantes (12) :

(11) En 1951.

(12) En 1951.

## Pour 80 bœufs (4 bouviers)

<i>Bœufs manquants</i>	<i>Pourcentage des pertes</i>	<i>Primes par homme</i>	<i>Primes pour le caporal</i>
—	—	—	—
0	0	100 fr	150 fr
1 - 2	2,5 %	80 »	120 »
3 - 4	5 %	60 »	90 »
5	6 %	40 »	60 »
Plus de 5	plus de 6 %		rien

## L'ITINÉRAIRE ET SES AMÉNAGEMENTS

Selon le but du voyage, l'âge des animaux à vendre et le temps dont on dispose, on choisit l'itinéraire et l'on prévoit les étapes.

Chaque famille et chaque acheteur a ses habitudes sur ce point et connaît sa route dans ses moindres détails. En marche, il ne manque point de s'enquérir auprès des voyageurs qu'il rencontre de l'état des passages délicats ou difficiles : hauteur de l'eau ou violence du courant des rivières à traverser, les dernières pluies, l'état de la piste dans les défilés, les montées raides et les descentes rapides, la présence dans un prochain village de telle ou telle personne auprès de qui se ravitailler, coucher ou user de son parc, le lieu où a pâturé le troupeau précédent, etc...

Il s'agit en effet de parcourir, avant les heures les plus chaudes, le plus de chemin possible sans surmener les bêtes et d'arriver à un endroit où les bœufs puissent boire et paître sans se disperser, et où les hommes et les femmes puissent gîter pour la nuit.

Ces endroits sont depuis longtemps repérés et servent en toute saison. Dans les régions désertes, des clairières au bord des grandes rivières servent ainsi de halte, et à l'entour, des abris sont constamment entretenus pour les gens ainsi que des barrières empêchant les bestiaux de s'éparpiller.

Ces abris sont très sommaires. Un toit à double pente dont le faite est à 1 m. 20 au-dessus du sol, et dont les versants arrivent presque jusqu'à terre, est fait avec quelques branches fourchues plantées solidement en terre, supportant les éléments essentiels d'une légère charpente recouverte selon les lieux de matériaux végétaux les plus variés : feuilles d'agaves, de bananiers, d'herbe, de palmiers, de mottes de terre parfois. Le sol protégé est jonché d'herbe et l'on y met du bois sec en provision. Tout près et au vent, le foyer dont la fumée en allant vers l'abri en chassera les moustiques. Selon les lieux, il sera fait de trois pierres dressées ou de trois bois verts enfoncés obliquement.

Dans les lieux très humides et où les moustiques sont si nombreux qu'ils pourraient empêcher les bœufs de dormir, les bouviers se relaient la nuit pour entretenir des lignes de feu afin d'éloigner, par la fumée de ceux-ci, les insectes importuns.

Bien que l'on soit souvent très loin de tout village, on trouve parfois la piste coupée par une barrière. Celle-ci s'arrête de chaque côté dans les fourrés ou au contact d'une paroi à pic. Néanmoins, le passage reste possible

par des éléments mobiles comme ceux qui ferment les entrées de parcs (13) (Pl. V, f). Ces barrières qui représentent un certain travail : bois, écorces pour lier, assemblage des éléments, sont faites spontanément par les usagers de la piste et entretenues de même. Elles sont destinées à empêcher les bœufs en déplacement de s'égarer, soit en restant en arrière, soit surtout en marchant en avant plus vite que les autres. Ces arrêts fréquents, tous les 5 ou 10 km selon les itinéraires et leur difficulté, permettent de regrouper le troupeau, de le compter et de rechercher sans tarder les animaux manquants entre la barrière présente et celle dépassée en dernier lieu.

Grâce à ces barrières échelonnées le long des pistes, les bœufs passent ensemble les rivières et ne se dispersent pas pendant les haltes.

#### LES ITINÉRAIRES PRINCIPAUX (fig. 32, page 168)

Excepté la route de Bealanana à Antsohihy qui n'est empruntée que par une ou deux centaines de bœufs par an, les troupeaux n'ont, pour quitter

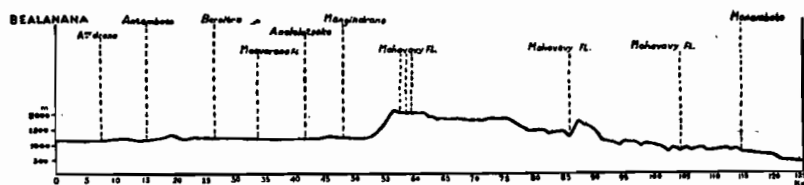


FIG. 33. — Profil de la piste Bealanana-Manambato vers Ambilobe (d'après la carte au 1 : 500.000<sup>e</sup>, sur laquelle l'équidistance approximative des courbes de niveau est de 200 mètres).

l'Ankaizinana, que des pistes souvent très dures, tant pour les animaux que pour leurs conducteurs. Le trafic des bœufs vers l'Ouest ou le Sud est trop peu important pour que nous nous y arrêtions, il n'en est pas de même pour le Nord et l'Est.

#### ITINÉRAIRES VERS LE NORD

Plus de 4.000 bœufs, en moyenne, partent chaque année de l'Ankaizinana vers le Nord de l'île par cinq pistes.

##### *Vers Ambilobe*

Une piste mène directement de Mangindrano à Ambilobe par Manambato, mais extrêmement accidentée, montant au-dessus de 2.000 mètres, traversant des forêts et des régions désertes pendant 135 kilomètres de suite ; elle n'est empruntée officiellement que par 150 animaux par an. En fait, elle sert davantage (fig. 33).

(13) Voir p. 33-35.

### *Vers Ambanja*

Deux pistes partent des environs immédiats de Bealanana et gagnent par des itinéraires différents les villages de Manirenja, Antafiabe, Antsambalahy pour gagner le bord du fleuve Sambirano à Marotolana et le suivre ensuite jusqu'à Ambanja.

Deux autres partent de villages plus septentrionaux, Ambondrona et Ambodikakazo, gagnent le village d'Andilakaka, suivent la Besahatrabe, affluent du Sambirano, et par Beangona, rejoignent Marotolana.

La piste la plus fréquentée est celle qui par Amberivory et Manirenja relie Bealanana à Marotolana (fig. 34). Plus de 3.000 bœufs y passent chaque année, c'est par là que les acheteurs des Compagnies acheminent leurs bœufs vers Ambanja, Ambilobe, Anivorano et Diégo-Suarez.

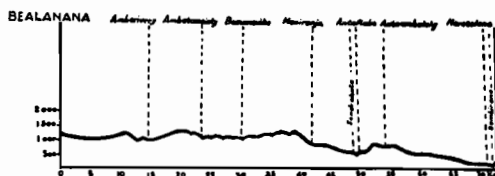


FIG. 34. — Profil de la piste Bealanana-Marotolana (Ambanja), d'après la carte au 1:500.000<sup>e</sup>, sur laquelle l'équidistance approximative des courbes de niveau est de 200 mètres.

Cette piste a causé déjà suffisamment de déboires à ces Compagnies pour qu'elles adressent périodiquement à leurs acheteurs des recommandations écrites, détaillées comme celles-ci : « L'animal qui quitte Bealanana pour aller à Diégo a non seulement un chemin épouvantable à parcourir, mais il se trouve avoir à lutter aussi contre le climat... arrivé à Ambanja les pieds en sang, il est complètement dépaysé et doit encore parcourir dix jours de terrain aride (jusqu'à Ambondrofe) (14), c'est-à-dire avec peu d'herbes pour manger. Si son passage dans cette région se place après le 30 avril, il vient s'ajouter au manque d'herbe le manque d'eau, c'est alors que se produit la catastrophe. »

Parfois les itinéraires sont décrits avec plus de détails :

« Le trajet est très dur entre Antsambalahy et Ambodimanga.

#### \* Etape Antsambalahy-Marotolana

« A la sortie d'Antsambalahy on monte pendant deux heures de marche et on arrive sur une petite plate-forme (200 à 300 mètres environ), c'est de cette plate-forme que part la descente très raide et en forme d'entonnoir.

(14) Lire Ambodirofia, nom du village.

Un bœuf peut tout juste y passer et le troupeau doit descendre très lentement à la file indienne. La durée de la descente est d'une heure environ. A titre d'indication, le chemin est tellement étroit qu'un filanzane ne peut être descendu horizontalement, les bourjanas doivent le tenir en divers endroits verticalement. La descente terminée, les bœufs doivent garder la file indienne pour suivre le sentier qui serpente dans les bois et que traverse la rivière d'Antsambalahy *douze fois* de suite. Il y a assez peu d'eau en général, mais les bœufs doivent sauter de pierre en pierre, ce qui les fatigue beaucoup.

« Il ne faut pas laisser les bœufs prendre une journée de repos à Marotolana, car il n'y a pas possibilité de les faire pâturer. De plus Marotolana est un pays de rizières et les bouviers ne peuvent résister à la tentation de louer les bœufs pour le piétinage des *tanabary* (15).

« *Etape Marotolana-Ambodimanga*

« Cette étape est longue. Les bœufs traversent des concessions sur une route de 6 mètres de largeur maximum. Ils se pressent les uns sur les autres ; enfin, ils ont à franchir le Sambirano, c'est pourquoi elle est dure pour les bœufs qui sont déjà fatigués de la veille. Ambodimanga est un poste d'étape tout indiqué avec de bons pâturages naturels pour les bœufs. Il importe d'y laisser les bœufs 48 heures au repos. Ensuite, ceux-ci traversent en une journée la plaine du Sambirano en contournant Ambanja. Les bœufs doivent être conduits à vive allure pour empêcher les dégâts aux plantations. »

Les instructions donnent aussi les horaires types : d'Antsohihy à Antongobato par Maromandia, Ambanja, Ambilobe et Diégo, soit 442 km en 32 jours, avec une moyenne rarement respectée de 15 km par jour. Nous ne mentionnerons ici de l'itinéraire Bealanana-Antongobato que le tronçon qui va de Bealanana à Ambodimanga (à 12 km d'Ambanja).

« — départ Bealanana 27 mars

» Beandrarezona 28 mars

— arrivée à Antafiabe 30 mars au soir

— départ d'Antafiabe 3 avril

— arrivée Marotolana 5 avril

— départ Marotolana 6 avril

— arrivée à Ambodimanga 7 avril

soit 12 jours de voyage, dont 8 jours de marche et 4 jours d'arrêt pour reposer les troupeaux. »

Tous ces détails et ces injonctions, vrais et valables, restent néanmoins très théoriques, car l'acheteur ne peut accompagner chaque troupeau et les conseils qu'il peut donner avant le départ, à propos d'une piste qu'il n'a jamais suivie, même en filanzane, à des bouviers qui en connaissent les moindres détails pour l'avoir parcourue un nombre considérable de fois

(15) Lire « *tanimbary* », c'est-à-dire rizières.

dans les deux sens, sont parfaitement superflus, et pourtant, comme le rappelle une note de 1948 de la même Compagnie : « Les bœufs de Bealanana sont intéressants par leur prix d'achat, mais ont 450 km (16) de route à faire avant d'être abattus. Il faut organiser minutieusement l'acheminement, opérer un contrôle sévère, intéresser les bouviers et limiter les pertes au maximum. Les résultats du poste de Bealanana dépendent en grande partie de l'acheminement des bœufs. »

#### ITINÉRAIRES VERS L'EST

Tout ce qui a été dit à propos des difficultés des pistes du Nord reste valable pour les pistes de l'Est, mais l'Est signifiant en réalité tout l'arrière-pays compris entre Vohémar et Maroantsetra pour ne pas dire Mananara, les pistes devraient être nombreuses pour s'y rendre. En fait, à l'exception de la piste menant à Maroantsetra par Matsondakana, qui ne voit passer



Fig. 35. — Profil de la piste Bealanana-Doany vers Sambava (d'après la carte au 1:500.000° sur laquelle l'équidistance approximative des courbes de niveau est de 200 mètres).

qu'un peu plus d'une centaine de bœufs par an, deux pistes mènent de l'Ankaizinana vers l'Est. La piste la plus au Nord mène par l'Androranga à Doany (fig. 35) et ensuite, ou bien « descend » vers Sambava, ou bien gagne Antindra au Nord, pour desservir les villages échelonnés le long de la Bemarivo.

L'autre piste, par les sources de la Sofia (Lohani Sofia), Ankiakalava et la rivière Mafaika, redescend dans la cuvette d'Andapa (fig. 36). Les pistes très fréquentées et bien entretenues partant de cette ville vont, l'une vers le Nord-Est vers Sambava, l'autre vers le Sud-Est et, longeant l'Ankavanana, rejoint Antalaha.

Chacune d'elles est aussi fréquentée que la piste du Nord passant par Manirenja, puisqu'elles se partagent à peu près par moitié les 6.000 bœufs que l'Ankaizinana exporta de ce côté en 1950.

Ces pistes sont beaucoup moins connues et décrites que celles du Nord, du fait qu'en 10 ans les Européens qui y passent peuvent être comptés sur les doigts d'une main. Et pourtant Bealanana n'est pas plus éloigné

(16) 425 nous semble plus juste.

d'Andapa que d'Ambanja, mais les troupeaux qui sont acheminés vers l'Est le sont par des Malgaches et destinés à être revendus bœuf par bœuf le long du chemin.

Le fait de n'être que très exceptionnellement suivies par des Européens, joint à celui de traverser d'épaisses bandes de forêt, par des tracés exécrables avec de fortes dénivellations, dues au relief accidenté de la barrière montagneuse, les pluies fréquentes, même en saison sèche, rendent les pistes glissantes sur les sols durs et les transforment en véritables bourbiers dans les sols meubles ou argileux. Les bœufs passent ainsi souvent dans des couloirs de kaolin transformés en baignoires de boue blanche et tenace. Les nombreuses rivières à traverser presque à la nage, sauf pendant trois mois de saison sèche, comme l'Ambatoharanana, l'Andranomavo et l'Andralandy, leur permettent de s'en débarrasser.

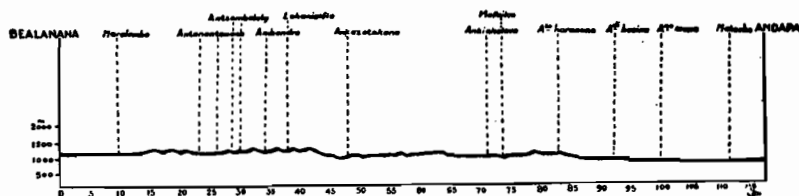


Fig. 36. — Profil de la piste Bealanana-Andapa (d'après la carte au 1 : 500.000<sup>e</sup>, sur laquelle l'équidistance approximative des courbes de niveau est de 200 mètres).

La piste vers l'Androranga, bassin de la rivière de ce nom passant par Doany, à 45 km au Nord d'Andapa, comporte une cinquantaine de kilomètres sans hameau, soit deux ou trois nuits à passer à la belle étoile, ou sous les abris dont nous avons parlé.

La piste vers l'Andramontana, comme on appelle dans l'Ankaizina la cuvette méridionale d'Andapa, ne comporte guère qu'une grande étape sans habitations, car après Antilongo de Mafaika, on trouve sur un affluent de cette rivière, le Manandilatra, un hameau dont les habitants vivent de riz de montagne et assurent le passage de la rivière avec une pirogue en bois. Ensuite sur la rive gauche de la Lokoho avant Ambodihasina, on trouve de nombreux « tavy » (17) tsimihety (18) et souvent les troupeaux passent la nuit au bord de la rivière à mi-chemin entre ces deux lieux habités.

### DATES DES DÉPLACEMENTS

Si les instructions de la Compagnie Rochefortaise donnent à penser

(17) Tavy ou cultures sur brûlis, analogues au « ray » indochinois.

(18) Là encore, la carte au 1/500.000<sup>e</sup>, la seule qui donne quelques détails sur cette région, indique comme étant des villages des lieux-dits déserts, appelés du nom de la rivière qui passe à cet endroit.

que la date optima pour mettre en route les bœufs de Bealanana est le 20 mars de façon qu'ils arrivent à l'usine de Diégo-Suarez entre le 5 et le 10 mai, elles remarquent par ailleurs, fort judicieusement, que la descente des bœufs de Bealanana ne peut pas se situer avec exactitude, car elle est fonction en partie de la décrue des eaux des rivières, particulièrement du Sambirano ; mais de toute façon, c'est au 15 avril au plus tard que les bœufs doivent partir.

En fait, l'examen des souches de laissez-passer donne des conclusions sensiblement différentes :

Tableaux des déplacements des troupeaux par mois selon les différentes directions

	Diégo-Suarez	Ambilobe	Ambanja	Vohémar	Sambava	Andapa	Antalaha	Maroantsetra	Mananara	Moramanga	Antsakabary	Mandritsara	Bejandriana	Antsohihy	Analamava	TOTAUX
<b>1949</b>																
Janvier .....	0	56	0		80	59						10		4		209
Février .....					24	17										41
Mars .....		24			65	90							44		6	229
Avril .....	900		345	76	54	5				8						1.388
Mai .....	1.720	10	390		152	18								93		2.383
Juin .....	420		54		16	112		19						55		676
Juillet .....	675	21	40		180	108							5		2	1.031
Août .....			174		5	102		86		17				39		423
Septembre ...			484	11	198	178	10			9	97	28	23			1.041
Octobre .....			147	10	185	134	127			17	5	50	2			677
Novembre....			162		281	161						42	16			662
Décembre ...			62		47	80				17		10				216
	3.715	111	1.858	97	1.287	1.064		137	105	68	112	182	232	8		8.976
<b>1950</b>																
Janvier .....																0
Février .....			196		18	167		86						13		480
Mars .....			47	10	237	245	22								9	570
Avril .....	46		81		129	169										425
Mai .....	911			6	378	142							1			1.438
Juin .....	47		73	2	317	280	112			4						835
Juillet .....	103		20		486	210	148									967
Août .....			159	2	131	97										405
Septembre ...		112	22		602	293	70			3	8	26	8	5		1.149
Octobre .....		13	44		443	503			58		29	32	37	1		1.160
Novembre....					498	185	80	123		17		9				918
Décembre ...					60	82				1					2	145
	1.107	125	642	20	3.299	2.373	432	209		58	25	37	84	64	17	8.492

Le graphique de la figure 37 fait ressortir que, sauf en janvier, en pleine saison des pluies, chaque mois des bœufs quittent l'Ankaizinana. L'exportation vers l'Est est répartie sur toute l'année, avec une chute en août, mois où sont célébrés de nombreux mariages interrompant la courbe qui atteint son maximum en septembre-octobre en pleine saison sèche. Les

bœufs partant vers le Nord sont assez irrégulièrement répartis au long de l'année, avec des mois creux pendant la saison des pluies, et d'énormes pointes, s'élevant en avril, culminant en mai, et retombant en juin pour rebondir en juillet. Ces pointes correspondent essentiellement aux expéditions des acheteurs vers Diégo-Suarez. Sans elles, la courbe d'exportation resterait assez basse et suivrait en gros la courbe des exportations vers l'Est.

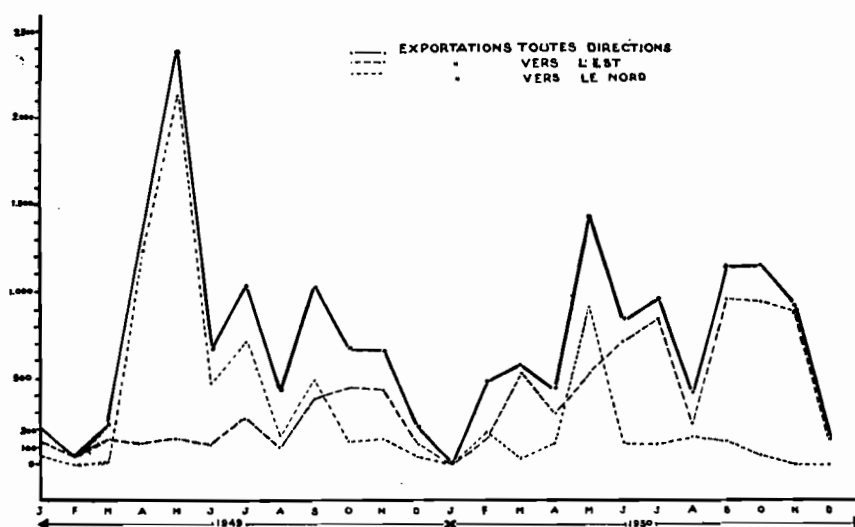


FIG. 37. — Graphique des exportations mensuelles de bœufs (janvier 1949 à décembre 1950).

## LES GRANDES COMPAGNIES INDUSTRIELLES

### HISTORIQUE

Ces exportations sont traditionnelles, puisqu'à propos des bœufs de l'Ankaizinana on lit dans le Guide de l'Immigrant à Madagascar, publié en 1899 (19) : « Les Indigènes en faisaient un commerce très actif avec le Transvaal. Les principaux centres d'exportation étaient : Antsohihy et Mevarano (cette dernière agglomération comprend les villages de Befotaka, d'Ambodimadiro et de Maromandia) » (p. 436).

Dès l'occupation française les courants d'exportation se modifièrent, en particulier sous l'influence des achats faits par les usines de conserves.

Ces usines, dès avant 1920, connaissaient et appréciaient les animaux de l'Ankaizinana, puisque du district de Maromandia dont cette région dépendait alors, 9.960 bœufs avaient été exportés en 1921, 11.763 en 1922, principalement vers Nossi-Be, Diégo et Vohémar, et que l'auteur qui cite

(19) Guide de l'Immigrant.





ces chiffres écrivait : « En 1922 l'élevage a subi une crise en raison de la baisse des prix ; depuis quelque temps, par suite de la réouverture des usines de conserves, on a pu noter une légère hausse, en même temps qu'une augmentation du nombre des animaux vendus (20). »

Depuis lors, les usines du Nord n'ont cessé de prélever des milliers de bœufs dans l'Ankaizinana.

#### RAPPORTS EXISTANT ENTRE LES COMPAGNIES

Il semble que des accords soient intervenus entre la Rochefortaise et la SCAMA et la société britannique dite Compagnie Générale Frigorifique, connue sous le nom de Boanamary, du nom de la localité proche de Majunga où sont ses usines. Aux termes de ces accords, ces Sociétés se seraient réparti les régions d'élevage pour éviter de s'y faire concurrence. Auraient été attribués à la C.G.F. tous les districts administratifs d'Analava, Antsohihy, Befandriana, Mandritsara et ceux situés au Sud. Les Compagnies de Diégo-Suarez ont reçu tous les districts du Nord : Bealanana, Ambanja, etc...

Ces accords ont dû être observés puisque les seuls troupeaux destinés à la vente, dirigés de Bealanana vers Antsohihy ces dernières années, sont ceux d'un colon européen étranger au pacte. Le gouvernement d'Antsakabary, qui devait revenir aux Compagnies du Nord, semble exporter tous ses bœufs vers l'Est et le Sud. En 4 ans on peut seulement relever 3 troupeaux (77 bœufs) achetés par la C.G.F. et 1 troupeau de 38 bœufs achetés par un rabatteur de la Rochefortaise, de Bealanana.

En ce qui concerne les expéditions de Befandriana vers le Nord (usines de Diégo-Suarez et ravitaillement de la ville), elles ont été respectivement de :

1947 : 379 — 1948 : 462 — 1949 : 455 — 1950 : 323.

Celles d'Antsohihy, pour la même période :

1947 : 1.100 — 1948 : 2.992 — 1949 : 2.097 — 1950 : 723.

Nos documents ne nous permettent pas d'autre discrimination (21).

#### LE POSTE DE BEALANANA

C'est en 1945 que le poste d'achat de Bealanana fut créé (22), bien qu'il existât en fait depuis 1929. Depuis cette date, de nombreux agents (une dizaine) s'y sont succédé, placés administrativement sous la responsabilité d'un acheteur-chef résidant à Ambilobe, sur le chemin des troupeaux se rendant à Diégo-Suarez.

Ce poste, loin de la direction, sans contrôle efficace possible, est très dur

(20) DECARY, 1923 b, p. 13 (et tableau p. 17).

(21) Source : Service de l'Élevage.

(22) Rapport Stat. Agri., 1945, p. 15.

à tenir, et en même temps qu'il permet aux Compagnies d'effectuer des achats avantageux, leur occasionne des ennuis parfois sérieux. Ce poste fonctionne dans le cadre d'affaires plus vastes.

« L'organisation des centres d'achats de l'usine d'Antongobato est telle qu'elle compte surtout sur Bealanana pour assurer la campagne de désossé congelé, c'est-à-dire de bœufs de bonne seconde et le rendement doit approcher de 50 %. C'est aux postes de Vohémar et d'Ambilobe qu'elle demande l'apport de gros bœufs de première. L'acheteur de Bealanana ne doit donc pas rechercher la qualité Frigo (première), mais des animaux de bonne venue suffisamment robustes pour effectuer dans de bonnes conditions un très dur trajet. »

Des avis et indications nombreuses, comme nous l'avons déjà vu, sont prodigués aux titulaires du poste, non seulement pour l'acheminement des troupeaux, mais pour l'achat et le stockage.

Pour le poste d'Antsohihy, les principaux propriétaires sont repérés, des listes de zones à occuper sont établies en tenant compte des considérations géographiques et économiques dans les districts attribués au poste, des remarques sont faites sur le poids des bœufs, selon qu'ils viennent de certains quartiers, car « les bœufs venant de la montagne sont meilleurs en chair et à volume égal pèsent plus lourd ».

Il en est de même pour Bealanana où les pâturages possibles ont été repérés : « A côté de Marofamara ceux d'Ankosihsibe dominés par une presqu'île où l'on peut mettre à pâturer 600 bœufs en saison des pluies et 3 à 400 en saison sèche. » « Le mamelon d'Ambohimena, Besakasaka, bien qu'excellent, est loin et difficile à surveiller » même si l'on compte 1 bouvier pour 30 à 40 bœufs, d'autant plus « qu'à l'époque du piétinage des rizières, les bœufs se louent des sommes extravagantes et les bouviers, qui sont tentés par l'appât du gain, prêtent les bœufs de la Société. C'est un trafic qui est courant autant au pâturage qu'en cours de route et dont le résultat est extrêmement préjudiciable au bétail... »

#### LES ACHETEURS

La qualification des acheteurs est difficile à déterminer. Ce sont généralement des hommes connaissant bien leur métier de boucher et de maquignon, pouvant être employés à divers postes des usines : abattage, désossage, cuisson, etc... Mais leurs aptitudes d'acheteurs se révèlent par deux critères principaux : le nombre et la qualité des bœufs qu'ils acheminent à l'usine. On contrôle sur la bascule l'exactitude des estimations faites au départ et l'on évalue les pertes subies en cours de route, tant en poids qu'en nombre.

Nous n'avons aucun document sur le premier point.

Quant aux animaux perdus en cours de route, nous possédons les renseignements suivants :

## Trajet Bealanana-Antongobato

<i>Année</i>	<i>Initiales de l'acheteur</i>	<i>Bœufs expédiés</i>	<i>Bœufs non arrivés</i>	<i>Déchets pour 100 bêtes</i>
1929 . . . . .	Me.	7.406	441	6
1930 . . . . .	d°	4.438	136	3
1931 . . . . .	L.	4.008	152	4
1932 . . . . .	d°	232	10	5
1934 . . . . .	Mu.	3.976	60	1,5
1935 . . . . .	d°	4.805	124	2,5
1936 . . . . .	Me.	2.884	195	7
1937 . . . . .	Bb.	1.512	195	12,5
1938 . . . . .	Ma.	1.255	123	10
— . . . . .	d°	1.048	135	13
1939 . . . . .	d°	1.243	97	7,8
1940 . . . . .	P.	876	34	3
1943 . . . . .	d°	337	17	5,2
1947 (23) . . . . .	G.	4.000	800	20
1948 (23) . . . . .	d°	4.000	600	15
1951 . . . . .	B.	1.356	26	2
— . . . . .	E.	323	4	1,3

Il est intéressant de comparer les pertes subies par les troupeaux reçus à Antongobato-Diégo, mais venant d'Antsohihy, c'est-à-dire ayant une distance sensiblement la même, mais un parcours beaucoup moins accidenté, achetés souvent par les mêmes hommes.

## Trajet Antsohihy-Antongobato

<i>Année</i>	<i>Initiales de l'acheteur</i>	<i>Bœufs expédiés</i>	<i>Bœufs non arrivés</i>	<i>Déchets pour 100 bêtes</i>
1929 . . . . .	R.	3.566	188	5
1930 . . . . .	d°	2.998	90	3,5
1931 . . . . .	R. et Gv.	1.281	159	13
1933 . . . . .	Mu.	367	15	4
1934 . . . . .	d°	1.243	47	4
1935 . . . . .	d°	340	8	2
1936 . . . . .	Me.	914	72	8
1937 . . . . .	d°	700	98	15
1938 . . . . .	Ma.	321	54	18
1939 . . . . .	Mn.	363	20	5,5
— . . . . .	Ma.	241	47	20
1940 . . . . .	P.	118	4	4

Le pourcentage de déchet, pour lequel le nombre de bœufs achetés n'intervient que peu, permet de discriminer aisément en une campagne de quelques mois les bons et les mauvais acheteurs, ceux qui savent choisir les bêtes saines et pouvant supporter le voyage, et ceux qui approuvent les yeux fermés tous les achats faits par leurs rabatteurs, pourvu que les bœufs ne soient pas chers.

(23) Nombres approximatifs.

## LES RABATTEURS

Ceux-ci doivent avoir les qualités suivantes : « une autorité réelle dans la région sur les indigènes, une connaissance approfondie du pays, une estimation juste du bétail et être parfaitement honnêtes, sûrs et dévoués ».

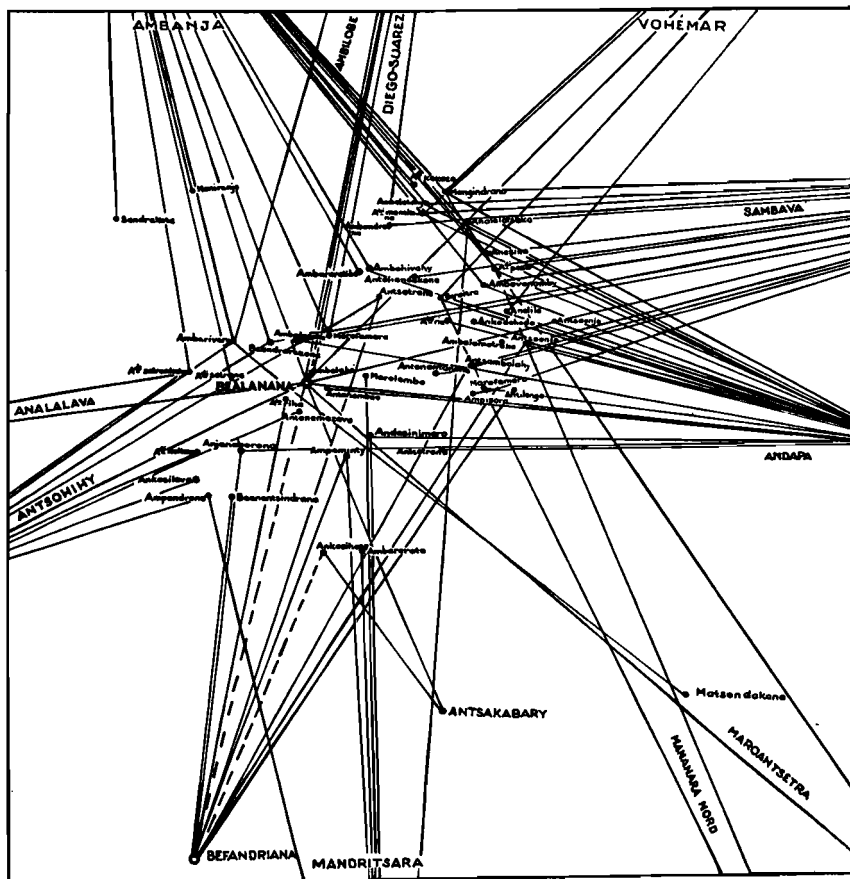


FIG. 38. — Schéma des exportations de bœufs par villages en 1949.

Ce sont eux qui, parcourant le pays avec des avances de plusieurs centaines de milliers de francs, achètent les bœufs aux propriétaires pour le compte de l'acheteur qui « réceptionne » les bœufs en vérifiant à l'œil (car il n'y a pas de bascule à Bealanana) le poids et l'état de santé. Ensuite, l'acheteur organise les troupeaux avec le nombre de bouviers nécessaires et, sur les instructions d'Ambilobe, les met en route.

Les tentations qui assaillent l'honnêteté de l'acheteur européen s'exercent pareillement sur les indigènes et il arrive chaque année que le gendarme

soit obligé d'intervenir officiellement ou non, pour que les sommes avancées aux rabatteurs ne servent qu'à l'achat de bœufs pour la Compagnie et soient employées dans des délais normaux.

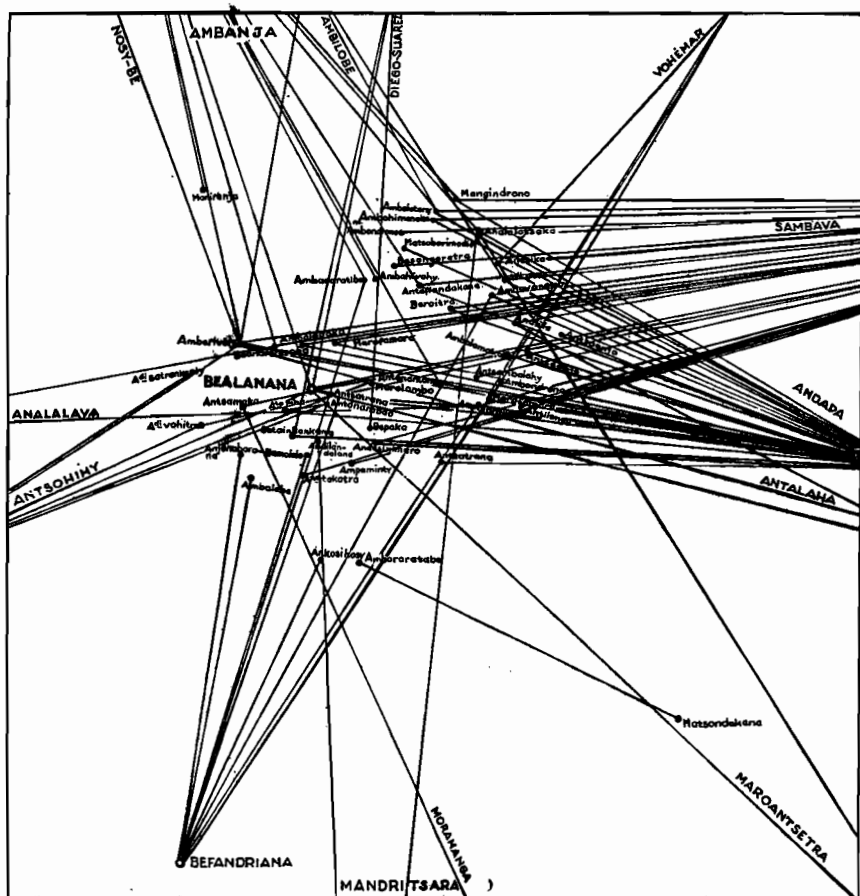


FIG. 39. — Schéma des exportations de bœufs par villages en 1950.

#### CATÉGORIES COMMERCIALES ET COURS PRATIQUÉS

Les bœufs sont classés au point de vue de l'usinage en catégories :

- les bœufs pesant moins de 300 kg ne sont, en principe, pas achetés.
- bœufs de 300 à 330 kg : catégorie commerce
- bœufs de 330 à 360 kg : catégorie armée
- bœufs de 360 à 380 kg : catégorie frigo
- bœufs de 380 et au-dessus : frigo première

ce qui correspond en langage indigène à trois termes seulement :

300 à 360 kg : « *vositra* » ou « *vantan-dreny* »

au-dessus de 360 kg : « *doktera* ».

Les prix pratiqués en 1951 étaient les suivants :

*Dans l'Ankaizinana*

	1 <sup>er</sup> semestre		2 <sup>e</sup> semestre	
Taureaux . . . . .	5.000	— 6.500	7.000	— 7.500
Coupés gros . . . . .	5.000	— 6.500	7.000	— 7.500
moyens . . . . .	4.000	— 4.500	5.000	
Vaches . . . . .	4.000	— 4.500	5.000	
Vaches suitées . . . . .	5.000	— 6.000	7.000	— 7.500
Taurillons . . . . .	3.000	— 3.500	4.000	— 5.000
Génisses . . . . .				
Veaux et Velles de 2 ans . . .	1.750	— 2.500	2.500	— 3.500

*Extérieur*

Ces prix sont toujours dépassés hors de l'Ankaizinana. Ils sont multipliés par 1,1 à 1,25 dans le Sambirano et au delà, par 1,3-1,4 dans la Bemarivo (arrière-pays de Sambava) et la région d'Andapa ; par 1,5-1,8 dans les régions de Vohémar et de Maroantsetra.

Bien que ces coefficients restent sensiblement les mêmes d'une année à l'autre, ils subissent pourtant des variations, en particulier dans les régions exportatrices de café et de vanille. Ces variations suivent en gros le mouvement des exportations de ces denrées.

Les cours d'achat des bœufs sur les différents marchés sont suivis avec attention par tous les propriétaires qui ont besoin d'argent ou désirent se défaire de quelques-unes de leurs bêtes.

La vente aux rabatteurs des Compagnies qui viennent prendre livraison des bœufs sur le pâturage est la méthode la plus simple et la moins rémunératrice. La vente directe à l'acheteur, si l'on sait patienter et lui tenir tête, est d'un meilleur rendement, car la ristourne de l'intermédiaire n'intervient pas.

Mais, si le nombre des bœufs le mérite et que plusieurs personnes disposent ensemble d'un mois ou plus pour conduire les animaux dans une région riche, les propriétaires décident de faire le voyage. Leur bénéfice paraît d'autant plus grand, même s'ils se déplacent à 4 ou 5 hommes pour une vingtaine de bêtes, que le temps ne compte pas et que leurs frais de voyage sont insignifiants. De plus, au retour, ils pourront rapporter des objets acquis avec l'argent provenant de la vente et que l'on ne peut se procurer à Bealanana, seul centre commerçant de l'Ankaizinana.

PRINCIPAUX VILLAGES EXPORTATEURS (fig. 38 et 39)

Le dépouillement des laissez-passer permet de dresser pour les années 1949-1950 le tableau suivant :

Tableau des villages exportateurs de bœufs

<i>Nom des villages</i>	<i>Bovides 1951</i>	<i>Patentes de marchands de bestiaux</i>	<i>Exportations (24)</i>	
			1949	1950
1 — BEALANANA . . . . .	1.267	1	3.518	1.955
2 — Ambalabe . . . . .	460		700	219
3 — Antanambao . . . . .	587		20	90
4 — Ambalapaka . . . . .	366		106	249
5 — Marofamara . . . . .	1.354		213	40
6 — Marolambo . . . . .	1.496		12	38
7 — Andilandalina . . . . .	975			
8 — Ambatoriha . . . . .	445		28	28
9 — Anandroboato . . . . .	700		380	153
10 — Beandrarezona . . . . .	3.842	3	640	388
11 — Manirenja . . . . .	1.622	1	189	114
12 — Sandrakota . . . . .	1.592	2	29	81
13 — Amberivory . . . . .	1.900		86	275
14 — Ambodisatrana . . . . .	1.605		165	170
15 — Ambodisatrankely . . . . .	873			8
16 — Anjanaborona . . . . .	2.324		27	
17 — Ambodiampana . . . . .	1.206			3
18 — Bemilolo . . . . .	683			
19 — Antsamaka . . . . .	1.069	1		146
20 — Ambodivohitra . . . . .	1.269			31
21 — Antsalonjo . . . . .	524			10
22 — Ambatosy . . . . .	1.844			
23 — Andranotakatra . . . . .	1.231			
24 — Ampaminty . . . . .	659		10	141
25 — Andasinimaro . . . . .	926		20	
26 — Antsatrana . . . . .	724		68	
27 — Antambato . . . . .	591			
28 — Bepaka . . . . .	680			100
29 — Ankisaka . . . . .	807			
30 — Ambararata . . . . .	1.189		18	24
31 — Ankosihosy . . . . .	880		49	
32 — Beanantsindrana . . . . .	919		7	15
33 — Ambalabe . . . . .	631			
34 — Ampandrana . . . . .	467		54	
35 — Anjohibe . . . . .	498			
36 — Ambalatsiraka . . . . .	1.174			
1 — MANGINDRANO . . . . .	1.517	1	286	461
2 — Ambalatany . . . . .	921	1	368	111
3 — Ambohimanakana . . . . .	1.731	1	814	388
4 — Matesaborimadio . . . . .	622		61	207
5 — Ambahivahy . . . . .	505		145	151
6 — Añesika . . . . .	1.487		103	183
7 — Analalatsaka . . . . .	2.980	3	305	827
8 — Antafandakana . . . . .	2.525		24	264
9 — Beroitra . . . . .	1.552	1	133	137
10 — Antanatanana . . . . .	1.083		29	21
11 — Ampisôra . . . . .	1.041		14	142
12 — Antsambalahy . . . . .	1.181		158	120
13 — Ambondrona . . . . .	515			79
14 — Ambovonaomby . . . . .	909		177	403
15 — Analila . . . . .	1.050	1	69	275

(24) Dots exceptées.

16 — Antsaonjo I . . . . .	1.883	34	108
17 — Anjozoromadosy . . . . .	319		
18 — Ambalamotraka . . . . .	832	19	50
19 — Ambodipeso . . . . .	613	170	211
20 — Antilongo . . . . .	425	10	8
21 — Ambararatibe . . . . .	344	20	39
22 — Antanimbaribe . . . . .	594		259
23 — Antsaonjo II. . . . .	431	50	48
24 — Besangaratra. . . . .	301	1	77
25 — Ankodohodo . . . . .	1.140	?	?

La comparaison des villages exportateurs et des villages propriétaires, du lieu de résidence aussi des titulaires des patentes, permet certaines remarques, bien que les chiffres soient parfois incertains. Des hameaux qui se considéraient comme dépendant de tel village ont été rattachés par décision administrative à tel autre. Les bœufs provenant de villages dédoublés n'ont pas toujours une origine bien précise.

Les chiffres utilisables ne portant que sur deux années ne permettent pas de commentaires pertinents.

#### PLACE DU CHEPTTEL DE L'ANKAIZINANA DANS LE NORD DE L'ILE

Il convient, pour comprendre les déplacements des troupeaux, de replacer l'Ankaizinana dans l'ensemble du Nord de l'Ile.

Les statistiques publiées pendant le premier trimestre 1951 donnent les chiffres suivants :

Districts	Bœufs (25)	Population (26)	
		totale (27)	non autochtone (27)
Diégo-Suarez . . . . .	94.493	52.093	6.899
Ambilobe . . . . .	88.148	37.359	457 (27)
Nossi-Be . . . . .	1.614	16.089	1.311
Ambanja . . . . .	48.513	47.188	766
Vohémar . . . . .	162.407	48.602	584
Sambava . . . . .	6.208	44.291	1.106
Andapa . . . . .	6.049	36.049	306
Antalaha . . . . .	8.646	42.639	1.143
Maroantsetra . . . . .	14.743	44.131	369
Bealanana . . . . .	126.279	40.271	60
Analalava . . . . .	74.056	28.448	171
Antsohihy . . . . .	59.703	29.638	177
Befandriana . . . . .	81.128	42.655	181
Port-Bergé . . . . .	179.210	61.235	362
Mandritsara . . . . .	138.382	63.191	69

(25) Chiffres fournis par le Service de l'Elevage dans *Entrep. Prod. Madag.*, I/1951, p. 19.

(26) Chiffres portant sur 1950 publiés dans le *Bull. Stat. gén.*, 1 et 2/1951, p. 72.

(27) Ne sont pas comprises les personnes en uniforme des trois armes, de la gendarmerie, de la police et de la garde indigène. Ce qui modifie considérablement la population de Diégo-Suarez.

## LA MIGRATION VERS L'EST

Si l'on reporte ces chiffres sur la carte, on constate le petit nombre de bœufs des districts côtiers de l'Est. Vohémar et son arrière-pays constituent une exception, du fait des magnifiques prairies allant de Daraina à la mer, mais qui, lors des années très sèches (1948 en dernier lieu), voient mourir dans certains cantons, jusqu'à 50 % du cheptel.

Quatre districts : Sambava, Andapa, Antalaha et Maroantsetra, peuplés de 167.110 habitants, dont près de 3.000 non autochtones (c'est-à-dire Européens ou assimilés), ne possèdent en tout que 35.646 bœufs. Ces districts ayant atteint par la vente de produits riches, vanille, café, girofle, un niveau de vie plus élevé que d'autres, sont de grands consommateurs de viande, comme en témoigne la carte des mouvements de bœufs que nous avons établie avec les renseignements provenant de diverses sources (28).

De cette carte il ressort que les districts riches en bœufs et relativement peu peuplés prélèvent sur leur cheptel la viande consommée sur place, les bœufs destinés aux usines grosses consommatrices et ceux nécessaires à l'approvisionnement des districts côtiers de l'Est.

Il y a donc sans cesse une forte migration des bœufs de l'Ouest vers l'Est et le Nord-Ouest, qui intéresse chaque année pour les seuls districts d'Analalava, Antsohihy, Befandriana, Mandritsara et Bealanana, au moins 40.000 bœufs, 5.000 sont embarqués à Antsohihy pour Boanamary.

## CAUSES

Il est bien certain que ces bœufs sont essentiellement destinés à la consommation immédiate. Ceci est absolument vrai en ce qui concerne les usines qui demandent annuellement un minimum de 8.500 castrats aux districts que nous étudions, soit près du cinquième des bœufs sortants.

Tout le reste va vers l'Est. Les besoins des districts côtiers sont de trois sortes : entretenir le petit troupeau qui peut subsister dans les clairières de la forêt et le long des plages ; avoir en nombre suffisant les animaux de boucherie nécessaires aux centres urbains ; enfin, en dernier lieu, se procurer les animaux indispensables pour les cérémonies religieuses qui sont les seules occasions pour les populations rurales de ces districts de manger de la viande rouge.

Les besoins annuels de boucheries et tueries locales atteignent probablement un millier de bœufs pour chacune des quatre grandes villes : Andapa, Sambava, Antalaha et Maroantsetra, soit 4 milliers de bœufs.

L'entretien du troupeau doit porter sur un peu plus du huitième du troupeau déclaré et intéresse aussi environ 4.000 animaux jeunes.

Il reste 28.000 bœufs pour les sacrifices.

(28) Service de l'Élevage pour Antsohihy, Bealanana, Befandriana. Archives du district pour Analalava (août 50, juillet 51), ainsi que Mandritsara.

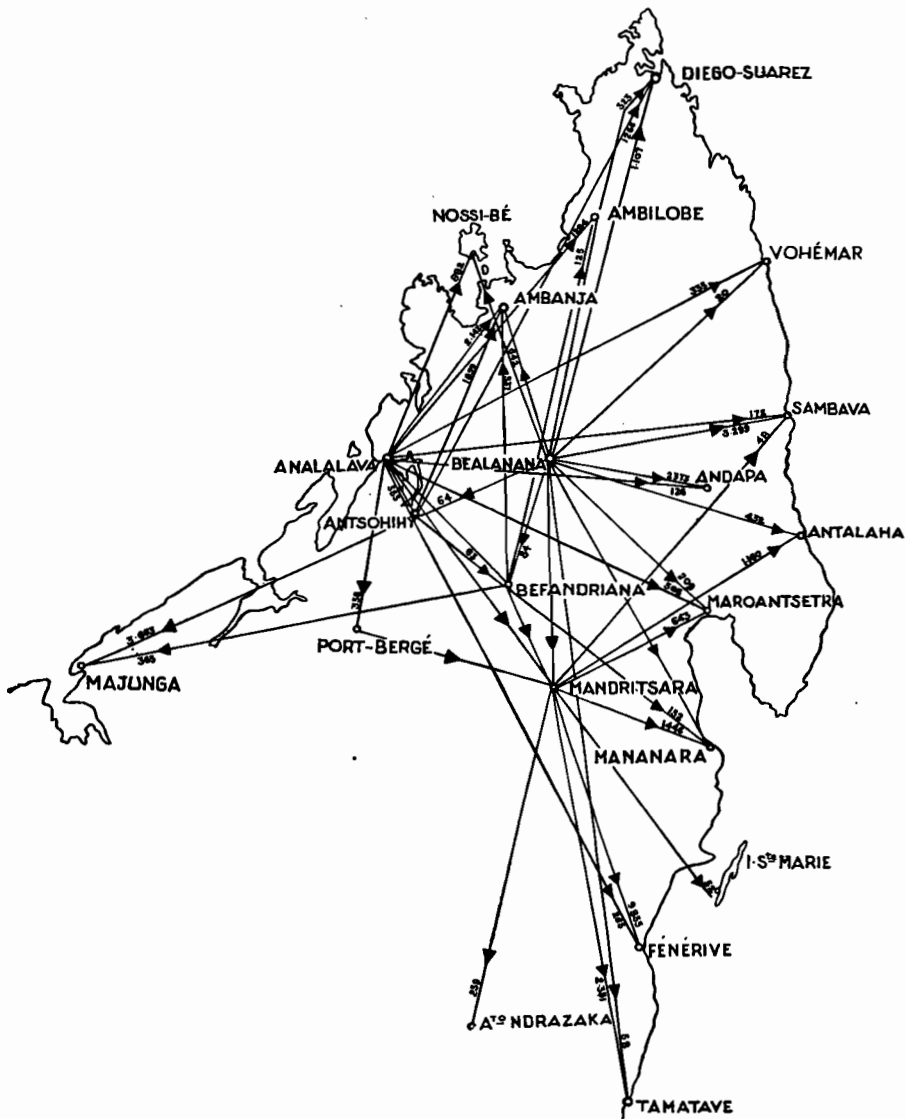


FIG. 40. — Schéma général des déplacements de bovidés dans le Nord de l'île en 1950.

*Remarques :*

- pour Analalava, chiffres concernant la période juillet 1949-août 1950.
- pour Bealanana, chiffres concernant la période janvier 1950-janvier 1951.
- pour Mandritsara, chiffres concernant la période janvier 1950-janvier 1951.
- pour Antsohihy, chiffres concernant la période janvier 1950-janvier 1951 (simplifiés).
- pour Befandriana, chiffres concernant la période janvier 1950-janvier 1951 (simplifiés).

## ANIMAUX EXPORTÉS

Bien que les populations tsimihety et betsimisaraka qui peuplent ces districts soient moins exigeantes que celles de l'Ankaizinana, en ce qui

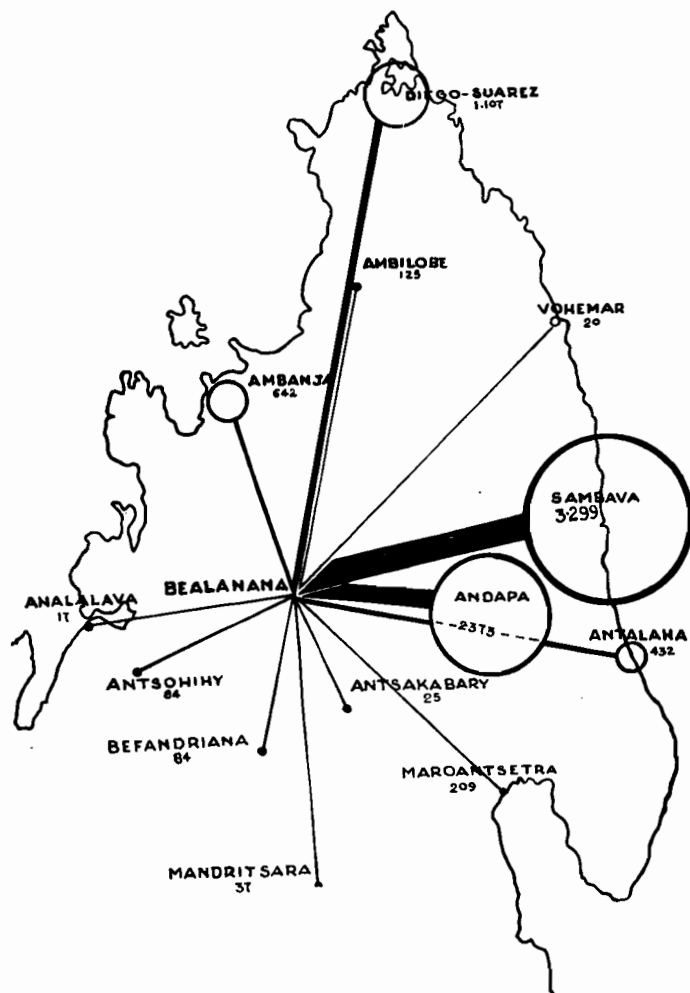


FIG. 41. — Schéma des exportations globales de bovidés du district de Bealanana en 1950.

concerne les victimes des sacrifices, puisque les poulets sont les plus employés et que les poissons sont agréés, il leur faut néanmoins des bœufs.

Il en faut pour toutes les cérémonies solennelles dépassant le cadre strictement familial : funérailles et mariages, pour certains sacrifices de

guérison (*ala tsikafara*) et les cérémonies de purification de la terre ou des eaux (*joro vinany*).

Mais l'obligation de se procurer ces animaux coûteux amène à préférer ceux qui sont les moins chers, donc de petite taille. Deux animaux coûtant chacun 3.500 francs seront de beaucoup préférés à un seul coûtant 7.000 francs, car ils permettront d'accomplir deux cérémonies distinctes et de manger de la viande, en moindre quantité il est vrai, mais à deux reprises différentes.

C'est pourquoi, alors que les usines ne veulent acheter que de gros bœufs adultes, les particuliers de la côte Est, tant pour l'entretien de leurs troupeaux que pour leurs besoins religieux et alimentaires, préfèrent les animaux de moindre taille.

#### LES EXPORTATIONS VRAIES

Certains bœufs sortant annuellement du district sont compensés par d'autres qui entrent. Le chiffre des exportations doit donc tenir compte de ces entrées.

#### LES ENTRÉES

La migration des bœufs de la côte Ouest vers la côte Est implique le passage de certains animaux sur le territoire du district où ils ne font que transiter sans séjourner. Les échanges matrimoniaux impliquant des échanges de bœufs en direction inverse des femmes interviennent également. Pour ces raisons, des bœufs entrent chaque année dans le district.

Malheureusement, les renseignements concernant les bœufs importés dans le district de Bealanana « sont incomplets et sujets à caution ». Les passeports sont visés à l'arrivée par les chefs de canton, mais contrairement aux passeports de sortie dont les souches restent, ceux-ci, simples feuilles volantes, sont fréquemment égarés peu de temps après le contrôle du troupeau à l'arrivée. « Toutefois, l'ensemble des indications laisse apparaître une majorité de bœufs en provenance des districts limitrophes tsimihety : Mandritsara, Befandriana, Antsohihy, Port-Bergé. Par contre, les importations en provenance de la côte Est et celles du Nord sont pour ainsi dire nulles (29). »

Il convient, pour connaître les exportations vraies, de dresser le tableau des exportations totales et celui des importations. En comparant les chiffres, on pourra évaluer le pourcentage du prélèvement annuel sur l'ensemble du troupeau du district.

(29) Note du Service de l'Élevage.

Tableau des bœufs sortis. District de Bealanana, période 1933-1950 (30)

Années	Sorties sur		totales
	Diégo-Suarez	l'Est	
1933. . . . .	3.103 (31)	8.682	20.336
1934. . . . .	3.211	10.813	23.852
1935. . . . .	4.829	13.899	27.651
1936. . . . .	1.635	17.938	28.139
1937. . . . .	2.183	6.801	11.116
1938. . . . .	2.178	7.016	11.696
1939. . . . .			
1940. . . . .	1.200	3.400	10.769
1941. . . . .	800	6.504	9.268
1942. . . . .	960	5.514	9.575
1943. . . . .	524	5.154 (32)	7.892 (32)
1944. . . . .	521	6.325 (32)	10.802 (32)
1945. . . . .	néant	4.945	5.652 (32)
1946. . . . .	2.308	4.401	7.517
1947. . . . .	2.717	4.124	8.234
1948. . . . .	4.038	3.802	9.887 (33)
1949. . . . .	3.715	4.475	11.378
1950. . . . .	1.107	9.839	12.012

Tableau montrant le rapport des exportations vraies au cheptel du district de Bealanana pour la période 1933-1950 (34)

Années	Cheptel	Sorties	Entrées	Exportations vraies	Pourcentage
1933. . . . .	140.500	20.336	1.028	19.308	13,74
1934. . . . .	121.000	23.852	2.970	20.882	17,25
1935. . . . .	119.000	27.561	656	26.905	22,60
1936. . . . .	114.000	28.139	9.677	18.462	16,19
1937. . . . .	118.419	11.116	637	10.479	8,85
1938. . . . .	116.273	11.696	997	10.699	9,20
1939. . . . .					
1940. . . . .	113.212	10.769	321	10.448	9,23
1941. . . . .	114.623	9.268	490	8.778	7,65
1942. . . . .	120.130	9.575	374	9.201	7,66
1943. . . . .	121.419	7.892	285	7.607	6,26
1944. . . . .	123.206	10.802	880	9.922	8,05
1945. . . . .	124.172	5.652	144	5.508	4,43
1946. . . . .	125.015	7.517	320	7.197	5,76
1947. . . . .	124.147	8.234	498	7.736	6,23
1948. . . . .	120.737	9.887	288	9.599	7,95
1949. . . . .	122.683	11.378	514	10.864	8,85
1950. . . . .	126.279	12.012	424	11.588	9,17

(30) Sources : période 1933-1942 — Rapport Stat. Agri., 1943.

période 1943-1948 — Service de l'Élevage.

période 1949-1950 — Service de l'Élevage et archives des cantons d'Antsakabary et de Matsondakana.

(31) Les chiffres sont certainement, pour plusieurs années, au-dessous de la réalité, même en tenant compte du tableau suivant. Pour s'en convaincre, il suffit de comparer les envois vers les usines (cf. p. 172). Pour 1933, par exemple, sur les 19.308 bœufs sortis, les directions autres que l'Est et Diégo n'ont pu attirer 7.523 bœufs, même si la C.G.F. achetait dans le district.

(32) Antsakabary non compris (archives détruites).

(33) Mangindrano non compris (environ 2.500).

(34) Mêmes sources que le tableau précédent.

## INFLUENCE DES EXPORTATIONS SUR LE CHEPTEL

La comparaison des chiffres et l'examen des graphiques (fig. 42) montrent la concordance entre l'augmentation du cheptel et la diminution des exportations.

Il semble que depuis 1940, les exportations officielles s'étant maintenues au-dessous de 10 % du cheptel *déclaré*, celui-ci a recommencé à augmenter ses effectifs de façon assez régulière malgré le prélèvement annuel de l'abatage clandestin, masqué par la dissimulation d'une fraction du troupeau total. On peut donc de prime abord dire que « sans aucun préjudice pour le capital, l'Ankaizinana peut exporter annuellement le dixième de son troupeau », soit 12.000 têtes (35).

Néanmoins, tous les animaux n'ont pas la même importance pour l'avenir et, à âge égal, l'exportation d'un taurillon n'a pas autant d'importance que celle d'une génisse. Il convient de noter sur l'ensemble des animaux exportés la proportion des différentes catégories : taureaux, vaches, taurillons, génisses, veaux et velles ensemble et castrats.

Pourcentage des catégories exportées par directions								
Années	Directions	Taureaux	Vaches	Taurillons	Génisses	Veaux	Castrats	Total
1949	N	0,2	2,6	2,4	0,1	6,2	52,4	63,9
	E	0,3	3,1	2,9	0,1	13,8	9,6	29,8
	O							
	S	0,4	1,2	0,7	0,4	1,2	2,4	6,3
	Moyenne	0,9	6,9	6	0,6	21,2	64,4	100
1950	N	0,1	1,2	1,6	0,5	2,5	17,9	23,8
	E	0,5	7,8	7,6	2,5	27,6	27,8	73,8
	O							
	S	0,1	0,6	0,1	0,2	0,8	0,6	2,4
	Moyenne	0,7	9,6	9,3	3,2	30,9	46,3	100

Pour dresser ces tableaux, il a paru plus expédient de joindre les exportations vers l'Ouest et le Sud, afin de ne pas obtenir des chiffres décimaux exagérément bas. D'autre part, les troupeaux allant dans ces directions ne sont pas, à part quelques-uns, destinés au commerce, mais principalement à des dots.

Sur les deux années étudiées, 1949 et 1950, le Nord et l'Est sont successivement les principales directions d'exportation. Dans les deux cas, le Nord demande essentiellement des castrats ; l'Est, au contraire, demande beaucoup de jeunes animaux, mais on voit que les éleveurs, quand les conditions de l'offre sont normales et ne dépassent pas 10 % du cheptel total, prennent garde de ne pas compromettre l'avenir du troupeau. Ceci ressort de la comparaison de la composition moyenne des troupeaux (p. 40) et des animaux exportés.

(35) *Rapport Stat. Agri.*, 1949, p. 46.

Les animaux principalement vendus sont des castrats, des taurillons et des veaux dont la disparition n'engage pas l'avenir. Les taureaux sont quelquefois vendus, mais en petit nombre, et ceux qui restent sont encore largement en surnombre d'après les normes européennes. On voit aussi vendre des femelles, mais peu de génisses, et l'on peut supposer que les vaches sont déjà vieilles ou stériles, justes bonnes pour la boucherie.

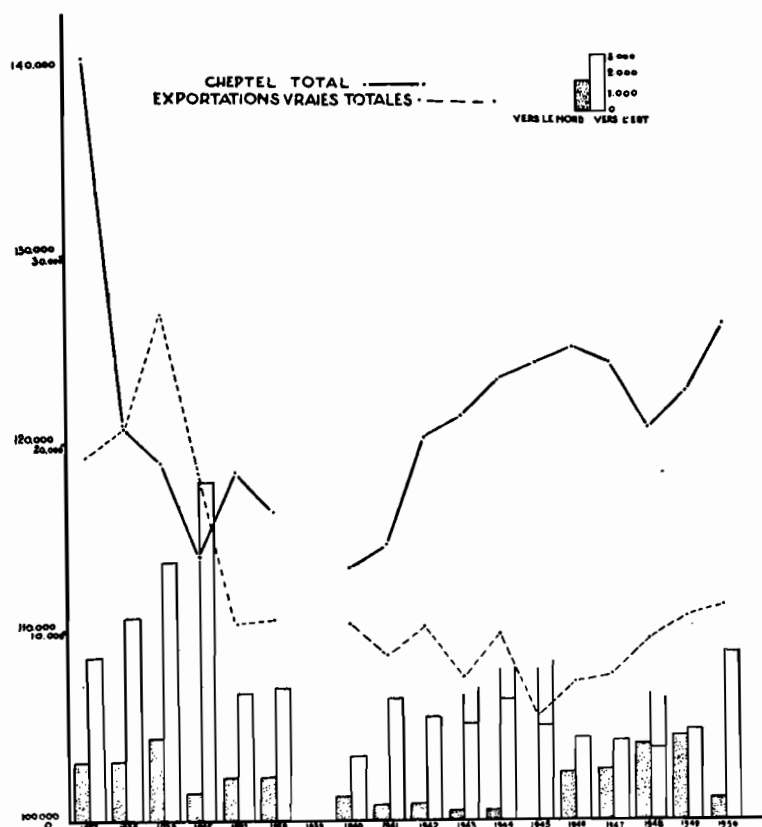


FIG. 42. — Graphique des exportations du district de Bealanana pour la période 1933-1950.

#### MESURES ÉVENTUELLES DE PROTECTION

Les exportations actuelles, qui pourraient même être légèrement supérieures, jusqu'à atteindre 10 % du cheptel déclaré, sont donc tout à fait normales et correspondent à une exploitation convenable du troupeau.

Néanmoins les chiffres concernant les années antérieures à 1940 rappellent que les exportations, par suite de certaines circonstances, prospérité extraordinaire des producteurs de café et surtout de vanille de la côte Est, peuvent

s'enfler démesurément jusqu'à prélever d'une façon alarmante sur le capital bovin de la région.

Il y a donc lieu de veiller sur le chiffre des exportations, et si besoin est, de ralentir celles-ci.

Les achats effectués par les Sociétés de Conserves n'offrent guère de danger. Ils ne portent que sur des castrats. Ce n'est qu'indirectement, en cas d'achats massifs, que les exportations vers le Nord, réduisant les disponibilités vers l'Est, obligeraient, pour satisfaire l'offre dans cette direction, à vendre trop d'autres animaux. Dans ce cas, le remède est simple, puisqu'il suffit de fixer aux Compagnies une limite maxima à leurs achats dans la région.

Les exportations vers l'Est, par la complexité des besoins qu'elles satisfont, sont beaucoup plus délicates à réglementer. En effet, il ne s'agit plus de fixer le nombre maximum de castrats exportables, mais en cas de nécessité, de réduire la sortie hors du district des jeunes animaux.

L'interdiction d'exporter des bœufs vers l'Est, comme cela s'est vu en 1951, à la suite d'une circulaire administrative, est possible, mais présente des inconvénients très considérables. Cette mesure, qui fut maintenue de longs mois, malgré les démarches réitérées des représentants des quatre cantons auprès du chef de district, non seulement interrompait les courants commerciaux traditionnels avec l'Est, mais privait les populations des districts orientaux de viande de boucherie et rendait impossible la conclusion des mariages selon la coutume indigène, quand les futures épouses étaient originaires des districts prohibés.

Il semble, s'il devenait opportun de réduire les sorties vers l'Est, que l'on puisse tolérer sans restriction les déplacements des « *miletiry* ». Pour le reste, un contingent serait à envisager, fixant un pourcentage limite des jeunes animaux (10 % par exemple) par troupeau, avec un effectif total mensuel à ne pas dépasser et fixé selon l'occurrence.

#### INCIDENCES ÉCONOMIQUES DE LA VENTE DES BŒUFS

La vente des bœufs de l'Ankaizinana ne représente guère pour la région un apport d'argent frais.

Les bœufs descendus vers l'Ouest ou le Sud sont surtout des *miletiry* et servent de compensation au départ des femmes venues se marier dans le pays. Les bœufs destinés à la vente sont liquidés à Antsohihy.

Dans les autres directions, sauf les animaux achetés par les Compagnies, les 9/10 sont commercialisés hors de l'Ankaizinana. Ce sont donc, au grand maximum, 5.000 bœufs en 1949 et 3.000 en 1950 qui ont été payés sur place, soit un rapport d'argent frais d'environ 15 millions de francs pour la première année et un peu moins pour l'année suivante. Dans les deux cas, la somme est inférieure au montant total des impôts versés.

On peut donc en conclure que la vente des bœufs ne stimule en rien le commerce local et profite surtout aux marchés extérieurs.

## ETAT DU COMMERCE LOCAL

Le peu de vitalité de ce commerce se manifeste par le petit nombre de patentes, dont voici la liste pour 1951.

*Canton de Bealanana*

Acheteurs de bestiaux mis à part (cités p. 176-177). Pour 8.300 habitants :

*Epiciers au détail* : 10, dont 5 au chef-lieu. Sur ces 5, deux sont de statut métropolitain. Les trois autres sont des Sihanaka répartis dans 3 villages proches (Ambatosy, Anjanaborona, Ambodiampana). Leurs maisons ne se distinguent pas des autres. Tous les autres patentés sont au chef-lieu.

*Détaillants en tissus* : 9 (6 sont français).

*Comestibles* : 1.

*Bouchers* : 4, tous Merina, exercent, soit à tour de rôle, soit ensemble en partageant les bénéfices.

*Ecrivain public* : 1.

*Achat de produits locaux* : 4 dont 3 « Français » ou Grecs.

*Achat de peaux de crocodile* : 3, dont 1 Grec.

La liste des patentes d'Antsakabary, qui concentre toute la vie commerciale du territoire dont cette ville est le chef-lieu de gouvernement, montre que son trafic commercial est bien supérieur à celui de Bealanana : 33 patentes ont été prises en 1951, dont le détail est le suivant :

*Acheteur de bestiaux* : 1.

*Epicerie* : 18.

*Tissus* : 7.

*Achat de produits locaux* : 5.

*Boucher* : 1.

*Fabricant de sucre brut* : 1.

*Canton de Mangindrano*

Tout le commerce se réduit dans ce canton de 5.200 habitants à deux minuscules épiceries de détail. L'une à Mangindrano et tenue par un Antaimoro, qui est en même temps charron-charpentier, maçon et pasteur de la communauté protestante de l'endroit. L'autre à Ambatoriha est tenue par un Libanais de 65 ans passés qui acquitte les patentes suivantes : épicerie, commerce de détail et achat de produits locaux.

Comme en témoigne la liste des patentes, le commerce ne porte que sur un nombre très restreint de marchandises ou d'articles. Ce sont des produits « locaux », comme le sel, l'huile de coco (pour la coiffure), le savon, parfois du sucre et même du café, ou des produits d'importation : des étoffes bon marché, des récipients émaillés, des allumettes, du pétrole, des aiguilles, du bleu de lessive, du papier, des cahiers et de petites bouteilles d'encre, enfin des outils : grands couteaux (coupe-coupe), fers de hache ou de bêche ; des charnières et des serrures, des clous.

## LE MARCHÉ HEBDOMADAIRE

Bien que chaque jour au marché couvert (*bazar*) de Bealanana on trouve à acheter quelques mesures de riz pilé, des feuilles de légumes malgaches et quelques litres de lait, toutes les semaines se tient un marché où les mêmes produits, augmentés de quelques autres, variables selon la saison : maïs, haricots, bananes, sont vendus pendant quelques heures le matin.

Ce marché est assez artificiel, en ce sens que le chef de canton oblige les différents quartiers ou groupes de villages qui dépendent de lui à apporter à tour de rôle, chaque samedi, des volailles, des légumes, des fruits, du riz pilé et parfois des nattes. Il est l'occasion pour les bouchers d'exercer leur commerce.

Les villages s'exécutent avec plus ou moins de bonne volonté et délèguent des femmes ou des jeunes filles avec ce que chacune peut porter sur sa tête. Celles-ci n'ont qu'une hâte, c'est de vendre au meilleur prix les marchandises qu'elles apportent et avec l'argent obtenu d'acheter un litre de pétrole ou un morceau de savon et de s'en retourner chez elles pour déjeuner. C'est d'ailleurs, en règle générale, la nécessité de ces petits achats qui amène au bourg ces vendeuses. Elles font 10 ou 15 km avec deux ou trois litres de haricots en grains afin d'avoir l'argent nécessaire pour leurs emplettes. Ce marché, considéré comme une corvée par les villageois, est indispensable pour le ravitaillement courant de l'agglomération urbaine dont une fraction ne possède pas de terre.

## LA FOIRE ANNUELLE

Traditionnellement, depuis une vingtaine d'années au moins, une foire est organisée au chef-lieu du District, pendant le mois d'août ou de septembre.

Elle a le même caractère artificiel que le marché hebdomadaire, mais la convocation impérative émane alors du Gouverneur et, pour chaque village, mentionne le nombre minimum de participants, ainsi que la nature et la quantité des produits qui doivent être apportés.

Détails sur la foire des 14-15-16 septembre 1951 à Bealanana (36)

Nature	Quantités totales	Origine et Quantités				Prix pratiqués
		Bealanana	Mangindrano	Antsakabary	Matsondakana	
Bœufs . . . . .	2	2				4 à 6.000 fr.
Porcs . . . . .	6	6				2.500 à 4.000 fr.
Volailles . . . . .	3.546	1.622	1.423	115	386	poulets 75 fr. canards 100 fr. oies 300 fr.
Café . . . . .	12.534	4.786	2.456	1.317	3.975	130-160 fr. le kg.
Pommes de terre . . . . .	3.666	2.978	109		479	10 fr. le kg.
Haricots . . . . .	1.122	975			147	20 fr. le kg.
Paddy . . . . .	1.020	970	50			10 fr. le kg.
Riz blanc . . . . .	740	675	65			20 fr. le kg.
Arachides . . . . .	30	30				
Cire d'abeilles . . . . .	261	75	186			100 fr. le kg.

(36) Chiffres fournis par le Gouverneur de Bealanana.

A cette foire doivent participer tous les villages rattachés administrativement au chef-lieu de district, même s'ils sont éloignés de 4 ou 5 jours de marche et ont l'occasion d'assister à une foire identique mais beaucoup plus proche. En effet, les cantons de Matsondakana et Antsakabary ont leur foire particulière dans cette dernière ville et le volume des transactions y dépasse de beaucoup celui de Bealanana.

Dans les deux endroits, l'essentiel est la vente du café vert, mais celle-ci est subordonnée à la venue des commerçants depuis les villes voisines, Antsohihy et Befandriana, accessoirement Ambanja.

Ceux-ci sont des Grecs ou des Indiens qui, tout en se faisant concurrence, veillent à faire de bonnes affaires. Les uns achètent à bon prix les denrées locales à condition que l'argent soit dépensé en étoffes ou autres produits, dans leurs comptoirs ; les autres achètent à prix fort, mais, grâce à leurs bascules amenées dans leurs camions, s'y retrouvent par le poids indiqué.

A la foire de septembre 1951, les marchandises apportées sur l'épaule des hommes ou la tête des femmes ne furent exposées sur le champ que pendant une heure environ. Les producteurs ne comprennent absolument pas l'intérêt de ce stationnement obligatoire en plein soleil et ont hâte de repartir.

Les transactions portant sur une vingtaine de tonnes de café durèrent 3 jours pleins.

En dehors des acheteurs qui revendaient également surtout des étoffes et d'autres produits manufacturés, on remarquait quelques colporteurs merina vendant fort cher de la confection et de la bimbeloterie.

A la foire d'Antsakabary, le mois suivant, la quantité de café vert commercialisée fut au moins double, mais on n'y vit que deux bœufs porteurs qui n'étaient là qu'en exhibition.

#### IMPORTANCE DE CES RENCONTRES COMMERCIALES

Ces marchés hebdomadaires et ces foires annuelles, plus ou moins forcés, illustrent parfaitement le mécanisme des opérations commerciales qui ne sont qu'une sorte de troc différé où la monnaie n'intervient que comme système de référence pour l'établissement des échanges.

Leurs conséquences sont doublement importantes. Elles provoquent la rencontre de quantité de gens et par ces brassages assurent une certaine homogénéisation des coutumes et des modes. Les ruraux rencontrent des citadins, et des objets inconnus leur sont proposés dont ils ont envie. Les produits locaux sont commercialisés qui, autrement, resteraient sans emploi comme la cire d'abeille. Bien d'autres, si leur valeur apparaissait, pourraient entrer en circuit comme les peaux de bœufs.

Mais pour les Tsimihety, la possession de sommes d'argent importantes ne présente aucun intérêt et il s'agit de l'échanger le plus tôt possible contre des objets utiles ou désirables.

C'est ainsi que peut être rompu le cercle vicieux de la stagnation com-

merciale de la région et que peut être élevé le niveau de vie, mais le choc de rupture doit surtout venir de l'extérieur, comme il ressort de l'examen des conditions sociales et économiques de la région.

#### CONDITIONS SOCIALES

La population, tout entière rurale, est, sauf les commerçants et quelques rares fonctionnaires, essentiellement adonnée à l'agriculture et à l'élevage. Les groupes familiaux dont se composent les villages vivent, sinon en économie fermée, du moins dans une situation qui s'en rapproche beaucoup. Pourtant déjà le besoin de se procurer des articles d'importation pousse les gens à vendre les produits de leurs exploitations : riz, café ou bœufs. Encore faut-il que les produits désirés se trouvent chez les commerçants et soient transportables jusqu'au village, malgré le manque de routes. Et ceci nous amène sur un autre plan.

#### SITUATION ÉCONOMIQUE

Les courants commerciaux ne peuvent s'établir avec une réelle intensité qu'entre des centres d'échanges reliés par des voies de communication praticables aux voitures.

Le premier centre commercial de l'Ankaizinana devrait être Bealanana. Cette ville tend à le devenir, mais ne pourra le faire que lorsqu'elle sera reliée de façon permanente à un autre centre qui absorbera les produits qui y sont collectés. Mais, encore, ces produits n'y afflueront-ils que dans la mesure où ils pourront être échangés, par troc ou vente, contre des objets manufacturés, dont les producteurs ruraux ont besoin. Or, les magasins ne peuvent être régulièrement et convenablement approvisionnés que par une route permettant en toutes saisons le va-et-vient des camions.

Actuellement les produits vendus par les commerçants de Bealanana valent tous plus cher que dans n'importe quelle autre ville, située dans un rayon de 150 ou 200 km. Par contre, les produits du sol y sont tous achetés moins cher, bœufs compris.

Les Tsimihety, s'ils n'ont guère l'esprit de lucre, savent cependant soigner leurs intérêts et préfèrent aller dans les centres où ils vendent plus cher et achètent meilleur marché. Cette population fort intéressante et en pleine expansion (37) serait susceptible d'élever notablement son niveau de vie et, mise au travail de façon intelligente, pourrait contribuer considérablement à l'augmentation de la productivité de Madagascar.

#### PROGRÈS POSSIBLES

Cette amélioration des conditions de vie devrait porter sur des services

(37) Ce dernier point sera traité à part dans une étude sur la démographie de l'Ankaizinana.

collectifs : équipement médical, scolaire et professionnel, plus que sur les habitudes familiales de nourriture ou de vêtements qui s'amélioreraient d'elles-mêmes.

Ceci devrait aller de pair avec un accroissement de l'activité productrice des populations considérées qui s'y prêteraient volontiers, à la condition formelle qu'elles comprennent que là est leur intérêt.

Plusieurs voies sont possibles comme en témoignent des tentatives isolées : soit des méthodes de culture plus intensives, comme l'emploi de la charrue et le repiquage des rizières, soit des cultures plus rémunératrices que le riz, comme l'ail ou le tabac. Parfois les deux sont suivies simultanément.

A ce propos, il convient de noter quelques différences entre les groupes qui occupent le sol de l'Ankaizinana.

Ceux qui envisagent le moins possible de modifier leur manière d'être sont les Sakalava.

Les Makoa, déracinés d'Afrique, longtemps en contact avec ces derniers, ont souvent tendance au laisser-aller et au moindre effort, mais permettent cependant quelque espoir dans la mesure où ils veulent échapper à la condition que leur crée leur ascendance.

Les Tsimihety sont très influençables et pleins de bonnes dispositions. Bien que faciles à conduire, leur individualisme les rend ombrageux. Très capables d'emprunter de nouvelles techniques, ils ne se risquent qu'après mûre réflexion et manquent parfois de persévérance.

Les éléments pilotes de la région sont évidemment aussi les plus évolués. Ce sont les Merina et les Sihanaka, ceux-ci ayant été amenés, dit-on, par les premiers, comme moniteurs d'agriculture. Ce sont ces éléments qui ont répandu l'usage de repiquer le riz. On leur doit également l'introduction de la culture de la pomme de terre, de l'ail, de l'oignon. Docilement ils ont participé, à leurs dépens, aux campagnes officielles de culture du tabac. Ils sont actuellement les seuls à cultiver l'arachide, du fait que cette plante est *fady* pour les autres populations.

L'échec de certaines cultures : pommes de terre, tabac, tentées lors de la dernière décade tient surtout à la mévente et aux trop longs délais d'évacuation.

Les tentatives avortées montrent que l'introduction de nouvelles cultures et de nouvelles méthodes peut être envisagée ; la condition essentielle de leur réussite est l'assurance de pouvoir écouler les produits à des prix rémunérateurs. Or, le problème des débouchés pose du même coup la question des routes carrossables, non seulement vers Antsohihy où les débouchés sont très limités, mais vers Ambanja, par Marotolana, et vers l'Est par Andapa. Cette question présente de telles difficultés qu'elle est loin d'être résolue. Faut-il renoncer à développer cette région ?

## LA SEULE CHANCE : LES BŒUFS

Même si la culture devenait rémunératrice et si la route vers Antsohihy, permanente, assurait l'écoulement des produits, les usines de Diégo-Suarez et les districts orientaux n'en continueraient pas moins à demander leurs bœufs à l'Ankaizinana, dont en tout état de cause et sans verser le moins du monde dans l'utopie, les bœufs sont la meilleure, sinon l'unique chance (38).

Pour ceux-ci, les débouchés sont assurés et, si des pistes plus praticables sont souhaitables pour accélérer leurs déplacements et éviter leur amaigrissement, la question de leur transport ne se pose pas. Les deux points : transport et débouchés, sont acquis.

Il conviendrait donc d'améliorer les bœufs que les Tsimihety élèvent comme ils peuvent et de leur mieux. De même qu'ils se mettent volontiers à repiquer le riz, à employer la charrue, à cultiver les pommes de terre ou l'ail, ils cultiveraient volontiers du tabac ou même du blé, s'ils étaient assurés de vendre ces produits de façon convenable, ils seraient, semble-t-il, disposés à améliorer leurs méthodes d'élevage.

Des améliorations avaient été constatées en 1943 : « Ici encore nous retrouvons l'activité et l'initiative de l'élément merina qui, très rapidement, a compris le bénéfice qu'il pouvait tirer de l'élevage. Achat au Tsimihety de bêtes fatiguées ou d'animaux assez jeunes, 2 à 4 ans. Engraissement sur pâturages choisis (anciennement l'emplacement actuel de la station de Betainkankana), Marofamara, Sandrakoto, Beandrarezona, Antsamaka. Gardiennage assez serré. Puis vente de bœufs gras de 5 à 7 ans. Le bénéfice réalisé dépasse souvent le 100 pour 100. Depuis 1942, en raison des campagnes d'achat ralenties, cette opération (Dabokandro) ne se pratique plus que sur une très petite échelle (39). » A l'heure actuelle, neuf ans plus tard, il semble que les troupeaux d'embouche aient complètement disparu.

(38) Nous avons un bon exemple de cette euphorie utopique qui régnait à Madagascar vers 1900 où un administrateur, chef de Province, présentait comme mathématiquement assuré le développement d'une exploitation d'élevage qui, débutant avec 100 vaches, en aurait compté 713 au bout de la 10<sup>e</sup> année et 9.619 au bout de la 20<sup>e</sup>... « Ces données qui paraissent surprenantes sont cependant rationnelles. Une seule objection peut être faite : c'est que le nombre des naissances de veaux pourra souvent ne pas atteindre les chiffres du tableau, et qu'en outre, des pertes se produisent inévitablement. Mais pour parer à ces déficits, il suffit d'augmenter de 10 à 20 le nombre de vaches dès la quatrième ou la cinquième année, en prenant sur les revenus. On peut admettre aussi que les génisses produiront un an plus tôt qu'il n'avait été prévu... ! » (TITEUX, p. 297).

(39) *Rap. Stat. Agri.*, 1943, p. 47.

## CHAPITRE VI

### Influences européennes sur l'élevage

Il ne nous reste plus qu'à envisager très rapidement l'influence que les Blancs exercent ou peuvent exercer sur l'élevage de la région.

Cette influence se présente sous divers aspects. Certains, très visibles, sont l'activité de postes d'achat des Sociétés et ceux des agents du Service de l'Élevage, d'autres, tout à fait invisibles, mais non moins importants, ceux des missionnaires chrétiens. Enfin, l'exemple bon ou mauvais donné par les éleveurs européens intervient également.

#### SOCIÉTÉS ANONYMES

Les postes d'achat des sociétés industrielles de conserves drainent chaque année vers les usines des milliers de bœufs de tous les pâturages de l'Ile.

Quand les achats de bœufs dépassent certaines limites, on voit diminuer à la fois le nombre de bœufs ainsi que leur taille. Les Compagnies déplorent ces faits, mais loin de ralentir leurs achats, ont tendance à les augmenter et à ouvrir de nouvelles usines (Tuléar en 1951). Déplorant à juste titre les procédés indigènes, elles s'en contentent cependant, car ils sont fort économiques et permettent des achats à bas prix. Malheureusement, ces procédés d'élevage, équilibrés et satisfaisants pour l'économie rurale malgache, deviennent périmés et déficitaires quand l'exploitation est faite scientifiquement. Au lieu de déplorer, il convient d'envisager les causes du ralentissement, et à une exploitation industrielle faire correspondre une production bénéficiant des mêmes progrès techniques.

Les usines dont le seul but est le profit immédiat se refusent quant à l'amélioration de la production et comptent sur les initiatives des éleveurs malgaches, ainsi que sur l'action du Service de l'Élevage.

#### LE SERVICE DE L'ÉLEVAGE

On lui doit dans l'Ankaizinana d'indispensables campagnes de piqûres anti-charbonneuses (1), dont l'efficacité, si elle n'apparaît guère aux yeux des propriétaires, n'est cependant pas contestée, ainsi que l'établissement et la conservation de précieuses archives concernant l'élevage.

(1) Cf. p. 39.

## L'ACTION DES MISSIONS RELIGIEUSES

Cette action est évidemment tout à fait indirecte et subtile, en ce qui concerne l'élevage, mais n'en a pas moins un retentissement profond et de longue portée.

Dans la mesure où les païens malgaches sont touchés par le Christianisme, ils changent d'attitude vis-à-vis des bœufs et, comme les Européens, en arrivent à les considérer comme des animaux de boucherie qu'il convient d'élever pour l'unique profit matériel qu'on peut en tirer. Le Christianisme — on pourrait en dire autant de l'Islam, mais le développement serait autre — enlève au bœuf sa valeur religieuse.

Le païen tient par ses sacrifices à s'assurer le concours des divinités locales, celles du sol et du ciel et, obtenir d'elles ce qui lui paraît le plus important : un mariage fécond, des enfants robustes et sains, la guérison des malades qui lui sont chers, enfin, il tient à être rassuré devant la mort et il cherche à se concilier les ancêtres qu'il devra rejoindre tôt ou tard. Dans toutes les circonstances solennelles de sa vie, le païen tient à être considéré et à manifester son importance par des dépenses extraordinaires. Dans l'embarras ou la peine, il aime à trouver quelqu'un qui, par ses explications surnaturelles puisées dans un savoir transcendant, le console et lui indique la voie à suivre.

En nous plaçant strictement au point de vue de l'explication sociologique, nous pouvons dire que, tous ces besoins énumérés plus haut, le païen converti peut les satisfaire dans les pratiques enseignées par les diverses confessions chrétiennes et, ce qui est essentiel pour notre propos, peut les satisfaire sans avoir à immoler de bœufs.

Chez un converti, les observances religieuses deviennent plus intimes, moins collectives, consistent davantage en intentions et en actes personnels qu'en sacrifices où le sang des animaux coule. L'usage de la monnaie permet de doser davantage les vœux et celle-ci remplace dans les offrandes religieuses l'alcool, le miel, les poulets et les bœufs du culte païen ancestral. Lors des grandes réunions, les repas comportent de la viande, mais les animaux sont tués sans cérémonies et les morceaux distribués sans discrimination entre les convives.

Selon l'expression même du Pasteur G. MONDAIN : « Le bœuf tombe de l'autel à l'étal du boucher (2). » Il a perdu toute valeur religieuse et n'est plus qu'un animal dont l'élevage, comme celui du porc, est rémunérateur. Lors des enterrements, qu'importe que ce soit une vache, un bœuf ou un taureau que l'on mange ! Les *fady* le concernant perdent leur importance et l'on conserve dans son troupeau tous les animaux bien venus, même s'ils ont les cornes pendantes et quelle que soit la couleur de leur robe. Pour un chrétien, le bœuf est un animal laïc.

(2) MONDAIN et CHAPUS, p. 221.

C'est, pensons-nous, en grande partie au Christianisme largement répandu sur les Plateaux que l'on peut attribuer la rapidité avec laquelle les populations merina et betsileo ont su adopter les charrettes à bœuf et consentir au métissage des troupeaux avec les géniteurs importés d'Europe.

Dans la mesure où les autres populations sont christianisées, elles sont plus perméables aux idées européennes et acceptent d'autant plus facilement les méthodes permettant d'améliorer leur élevage ou leur culture. Le Christianisme les détachant des traditions ancestrales, leur permet de se dégager des méthodes routinières et d'en essayer d'autres.

Si l'on ne considère que l'Ankaizinana, il est incontestable que ce sont les groupes chrétiens qui constituent l'aile marchante des populations et sont les mieux disposés à recevoir des conseils (région d'Ambodivohitra, d'Amberivory).

Cette influence religieuse et morale des missions chrétiennes ne s'exerce que très lentement, surtout pour gagner en profondeur. D'autre part, on ne peut plus espérer des conversions de populations à l'échelle de celles enregistrées en Imerina après l'adhésion officielle de la Reine Ranavalona II et de son premier ministre Rainilaiarivony au Protestantisme (3). Mais il est important de souligner que la laïcisation du bœuf n'est réellement possible que corrélativement au remplacement de la religion ancestrale où cet animal joue un rôle de premier plan, par une autre où il n'a plus de place.

#### EXEMPLES EUROPÉENS

L'influence de l'Europe s'exerce d'autres façons encore. Il convient de mentionner à part tout d'abord les Malgaches qui, par suite de circonstances diverses, dont les guerres mondiales tout spécialement, ont séjourné plus ou moins longtemps en France ou en Allemagne. Sans être pour cela devenus chrétiens, ils ont souvent perdu la foi dans la religion animiste ancestrale, même s'ils restent persuadés de l'efficacité de certaines pratiques magiques. Toujours, ils ont été très fortement impressionnés par les techniques européennes et, pour ne parler que d'élevage, tous racontent volontiers leur émerveillement devant les vaches qui donnaient un seau de lait au moins par jour et dont les veaux étaient nourris avec du riz cuit.

Cela fait ressortir l'influence que pourraient avoir, comme ce fut et c'est encore le cas en Imerina, des élevages européens. Or, dans l'Ankaizinana, on ne peut citer que deux troupeaux appartenant à des Européens. En 1943, on en citait 3. Celui de « MM. C... frères (commerçants à Bealanana), 350 têtes environ. Il s'agit davantage d'une transformation de capital en « actions solides » que d'une affaire d'élevage. M. B..., par contre, possède un troupeau de 80 têtes, dont il utilise rationnellement le travail et le fumier. L'Admi-

(3) « De mai 1867 à décembre 1868, le nombre des fidèles a augmenté de 30.000. » RABARY, p. 3 (citant : « *The chronicle of the London Missionary Society* » du 1<sup>er</sup> octobre 1869).

nistration — en l'occurrence la Station Agricole — rêvait d'un élevage modèle avec l'introduction d'animaux métis » (4).

En fait, actuellement subsistent toujours les deux derniers élevages ; celui de M. B... et celui de la Station Agricole, mais ils ne méritent guère de commentaires.

En résumé, les influences européennes sur l'élevage sont actuellement très faibles dans l'Ankaizinana, mais pourraient y devenir prépondérantes dans l'avenir.

#### VUES D'AVENIR

Du point de vue de la prospérité de la région, le résultat de nos enquêtes nous mène à conclure que celle-ci, essentiellement pastorale, pourrait bénéficier, quant à l'exploitation de son cheptel, d'importantes améliorations.

Celles-ci sont de divers ordres. Leur réalisation pose certains problèmes d'ordre pratique dont les solutions impliquent parfois des décisions d'ordre politique.

Ces améliorations peuvent déjà porter, par exemple, bien que ce ne soit qu'assez secondaire, sur la suppression du gaspillage des peaux. Il paraît relativement facile d'apprendre aux villageois à les faire sécher correctement, en évitant le pourrissement et les diverses moisissures, et de créer à Bealanana un centre d'achat de ces peaux.

Mais l'essentiel est l'amélioration du troupeau : réduction du nombre d'années nécessaires pour qu'un animal atteigne une taille commerciale, augmentation de la taille et du poids ainsi que du rendement en viande des animaux. Des moyens nombreux peuvent concourir à ces buts, mais leur étude, qui est du ressort des techniciens du Service de l'Élevage, dépasse le cadre de ce travail. Nous nous bornerons à mentionner ici les principaux d'entre eux. Ils se groupent tout naturellement en trois catégories : action sur le sol et les plantes, action sur les animaux, action auprès des éleveurs indigènes.

#### LES PATURAGES

En premier lieu, il faut transformer les pâturages par les méthodes classiques ; amélioration ou aménagement du sol par des travaux d'hydraulique, combinant le drainage et l'irrigation, et par des engrais accélérant la croissance des plantes, donner une large provende aux animaux ; sélection parmi les plantes autochtones des variétés les meilleures ; introduction de plantes fourragères nouvelles (légumineuses), selon les possibilités des sols.

(4) *Rap. Stat. Agri.*, 1943, p. 48.

En dehors des pâturages proprement dits, il conviendrait d'envisager la culture de plantes complémentaires, comme le maïs fourrager, ou les arachides ; ces dernières donnant en même temps de l'excellent fourrage et des tourteaux après pressage des graines.

Mais ces améliorations ou transformations devraient intervenir sans apporter de perturbations sensibles au calendrier agricole habituel, ce qui est possible. Tous les travaux d'aménagement et, par la suite, une bonne partie des travaux de culture devraient être effectués par des machines. Il s'agit de creuser des kilomètres de petits canaux et de labourer de vastes espaces : on ne peut songer aux techniques malgaches actuelles, même les plus évoluées comme les charrues, ni surtout à l'*angady*, la bêche malgache que l'on enfonce à la volée, et encore bien moins au piétinage.

Pour la constitution de réserves fourragères, de foin, il faudrait également recourir aux faucheuses mécaniques. Or, les cultivateurs coupent les épis de riz par poignées avec un couteau ; ils ignorent encore, non seulement la faux, mais aussi le volant et la faucille. Les fenils sont évidemment inconnus dans la région.

Il paraît en effet indispensable de prévoir des réserves de fourrage, même si l'on envisageait des pâturages irrigués, ce qui est tout à fait pensable pour des années de pluviosité normale, mais certaines années ont des précipitations atmosphériques déficitaires et l'eau devra être réservée pour abreuver les troupeaux qui seront alors nourris avec de l'herbe sèche.

Enfin, les pâturages améliorés, voire même fumés, seraient, soit fauchés à des périodes assez rapprochées, soit occupés en permanence par des contingents d'animaux qui les tondraient sans les surcharger. Cette exploitation devrait en même temps démontrer l'inutilité des feux périodiques.

#### LES ANIMAUX

L'amélioration des animaux est beaucoup plus délicate. Elle peut être envisagée sous deux points de vue différents qui ne sont d'ailleurs pas inconciliables. On peut en effet vouloir obtenir seulement des animaux de boucherie et améliorer l'espèce en vue d'un meilleur rendement en viande ou vouloir créer une industrie laitière locale et chercher à améliorer avant tout les qualités laitières des vaches.

Il faut au préalable faire admettre aux éleveurs indigènes un certain nombre de notions qui ne leur sont pas tout à fait évidentes : avantage de la castration d'animaux jeunes selon des procédés simples, différents des leurs — réduction du nombre des mâles — stérilisation et engraissement des vaches trop âgées pour donner de bons produits — alimentation des veaux et arrosage du foin donné aux jeunes par des eaux saturées de calcaires — passage régulier des animaux dans des bains détartrants (ou emploi de pulvérisations équivalentes) et vaccinations préventives — enfin, introduction de taureaux sélectionnés dont la robe et les cornes ne paraîtraient ni maléfiques, ni ridicules.

## ACTION AUPRÈS DES ÉLEVEURS

La possibilité de monte des vaches indigènes par des taureaux sélectionnés ne sera efficace que si les géniteurs importés agréent aux éleveurs locaux. L'insémination artificielle ne devrait pas rencontrer d'opposition quand le principe du croisement des animaux du pays avec d'autres sera accepté.

Mais tout ceci implique d'agir par persuasion sur les éleveurs indigènes, ce qui est possible par des tournées de propagande, la projection de films fixes ou mobiles commentés dans leur dialecte (et non en malgache littéraire), par des foires locales organisées comme le sont les comices agricoles métropolitains, avec exposition des plus beaux animaux et récompenses aux éleveurs.

Enfin, l'exemple d'éleveurs européens devrait être excellent si ceux-ci savent créer un climat de confiance entre eux et la population ambiante. Ils pourraient être de véritables moniteurs d'élevage, en dirigeant eux-mêmes des exploitations familiales de type montagnard, qui deviendraient des fermes pilotes. Ces fermiers européens ne pourraient évidemment suffire à tout : exploiter convenablement et guider efficacement les éleveurs indigènes ; il serait indispensable d'installer également de véritables moniteurs pour remplir ces tâches.

Cette organisation serait au début assez délicate, car elle met en jeu la collaboration étroite de divers services spécialisés et pose de nombreux problèmes.

## PROBLÈMES À RÉSOUDRE

Notre étude nous amène au point où la mise en valeur de l'Ankaizinana, par l'amélioration de l'élevage, conduit à envisager une immigration d'Européens, fermiers et techniciens.

Supposons admis, *a priori*, le principe de cette immigration : la réalisation pose de nombreuses questions. Nous laissons de côté le point de vue financier de l'opération qui sera au début fort onéreuse, et ne pouvant songer à entrer dans le détail, nous ne ferons qu'indiquer les difficultés principales.

L'amélioration de l'élevage dans l'Ankaizinana par la collaboration franco-malgache suppose une répartition des terres, rendue possible par le bornage des réserves indigènes dans les principales cuvettes ; l'aménagement des terres inemployées — l'implantation de fermiers européens connaissant l'élevage des bovidés et sachant utiliser les machines agricoles modernes — simultanément, la formation et l'installation de moniteurs européens et malgaches pour conduire les travaux et conseiller les éleveurs indigènes.

Il faut évidemment prévoir pour tous les installations essentielles, médicales et scolaires, ainsi qu'un réseau de pistes praticables aux camions et aux « jeeps ».

Pour éviter, tout au moins au début, la dispersion des compétences et des efforts, il serait avantageux d'avoir un atelier central assurant l'entretien, les réparations du matériel : il servirait en même temps de centre d'apprentissage des techniques touchant la menuiserie, la mécanique et l'électricité.

De pareils projets ne devraient pas poser de problème de main-d'œuvre locale, à laquelle il ne serait fait appel qu'au minimum et serait facilement recrutée. Le problème de l'énergie ne paraît pas soulever de difficultés sérieuses. Il suffirait d'établir de petits barrages sur la Haute Maevarano, au-dessus de Mangindrano, dans les vallées de l'Ambatomainty et d'autres rivières : en même temps qu'ils fourniraient l'énergie électrique, ces barrages pourraient assurer en saison sèche l'irrigation de vastes espaces.

Ce projet d'amélioration du cheptel bovin de l'Ankaizinana, s'il était réalisé, amènerait la mise en valeur rationnelle de l'Ankaizinana tout entière, par la création de centres urbains, commerçants et industriels, qui provoqueraient une meilleure occupation et un meilleur emploi des terres, augmenteraient la densité humaine par kilomètre carré cultivé, sans ralentir de façon considérable l'émigration tsimihety vers les côtes. Le niveau de vie des populations se relèverait de façon considérable. Enfin, cette vaste région fertile, dont le climat, assez semblable à celui de l'Imerina, convient fort bien aux Européens, ne serait plus délaissée, mais deviendrait un centre actif qui contribuerait puissamment, au bout de quelques années, à la prospérité de tout le Nord de l'Ile.

Mais la réalisation de tels projets, impliquant l'immigration de colons qualifiés professionnellement et l'investissement de capitaux considérables, ressort de la politique générale du Territoire et échappe à nos investigations.

## CONCLUSION

L'Ankaizinana, région de cuvettes fertiles au Sud du massif du Tsaratanana, occupée par des populations rurales, possédant de très nombreux troupeaux, nous semble avoir une vocation nettement pastorale et devoir être essentiellement exploitée dans ce sens.

Le bœuf joue dans la vie de ces populations un rôle éminent que nous avons essayé de mettre en évidence tant dans la vie individuelle que dans la vie collective, et il tient une grande place dans les cérémonies sociales et religieuses, dont il est la victime de choix, consommée rituellement.

Les méthodes d'élevage sont critiquables du point de vue européen : elles tiennent surtout compte de certains traits accessoires que peuvent présenter les animaux. Elles sont équilibrées pour les besoins actuels des populations locales, mais elles s'avèrent insuffisantes pour répondre sans péril aux offres d'achat, tant des districts orientaux pauvres en bœufs que des usines de conserves de Diégo-Suarez.

L'amélioration de ces méthodes d'élevage est certainement possible, mais doit tenir compte de la psychologie indigène et aller de pair avec des transformations de la situation religieuse et économique.

L'implantation dans l'Ankaizinana, dont le climat paraît s'y prêter parfaitement, d'Européens techniquement qualifiés qui mettraient le sol et le cheptel en valeur à la fois comme fermiers et comme moniteurs d'agriculture et d'élevage, accélérerait et provoquerait le développement économique de l'ensemble de la région dans de nombreux domaines, mais elle implique des investissements préalables considérables et ressort de la politique générale du Territoire.

## BIBLIOGRAPHIE

- Anonyme*, 1899. — Guide de l'Immigrant à Madagascar. — Gouv. génér. de Mad. et Dépend., Paris, A. Colin. In-8°, 3 vol. de texte et 1 atlas.
- 1907. — Le Code de Ranavalona I<sup>re</sup> (1828). — *Bull. Acad. Malg.*, V, p. 1-22.
- 1908. — Mœurs et Coutumes, région d'Analalava. — *Bull. Acad. Malg.*, VI, p. 163-175 [DANDOUAU.].
- 1923. — Cheptel bovin de Madagascar en 1922. Extrait du Rapport de M. le Chef du Service Vétérinaire des Haras et de l'Élevage. — *Bull. Econ. Madag.*, XXIII, p. 91-92.
- 1947. — Encyclopédie de l'Empire Français : Madagascar et La Réunion. — Paris, 2 vol. In-8°. XI + 372 + 368 p., cartes et fig. (l'élevage : vol. 2, p. 1-62).
- 1951. — Les vols de bœufs. — *Entrep. et Prod. Madag.*, VI, p. 67-69.
- Archives. — District Analalava. — Documents fournis par l'Administration du District d'Analalava.
- — Bealanana — Bealanana.
- — Mandritsara — Mandritsara.
- Rapports annuels de la Station Agricole de Betainkankana Bealanana, 1943 à 1951, dactyl.
- AUJAS (L.), 1927. — Les rites du sacrifice à Madagascar. — *Mém. Acad. malg.*, 2, 88 p.
- BASTIDE (R.), 1950. — Sociologie et Psychanalyse. — Paris, P.U.F. In-8°, VIII + 291 p.
- BESAIRIE (H.), 1936. — La géologie du Nord-Ouest (Recherches géologiques à Madagascar. I<sup>re</sup> suite). — *Mém. Acad. Malg.*, XXI, 2 vol., 251 p., 24 pl., tableaux.
- BIRKELI (E.), 1926. — Marques de bœufs et traditions de race. Documents sur l'ethnographie de la côte Occidentale de Madagascar. — Oslo, Ethnografisk Museum, Bull. 2, 58 p., fig.
- BOSSER (J.) et RQUIER (J.), 1953. — Carte d'utilisation des sols. Feuille de Bealanana, Ankaizinana. 1 : 20.000<sup>e</sup>. — Publ. Inst. Sci. Madagascar.
- CALLET (R. P.), 1908. — Tantaran'ny Andriana eto Madagascar. Documents historiques d'après les manuscrits malgaches. — [Paris] Imp. Off., 2 vol., In-12°, 1243 p.
- CHAPELIER, 1912. — Lettres. Publiées et annotées par G. FONTOYNONT. — *Bull. Acad. Malg.*, X, p. 297-371.
- CHAPUS (G. S.) et MONDAIN (G.). — Voir MONDAIN (G.).
- COUSINS (Rév. W. E.), 1950. — Fomba Malagasy. — Tananarive, 3<sup>e</sup> éd. Editions L.M.S. In-12°, XII + 181 p.
- DAHL (L.), 1908. — Anganon'ny Ntaolo. — Tananarive, Imp. F.F.M.A. In-8°, XI + 436 p.
- DAHL (O. C.), 1939. — Quelques étymologies du domaine religieux. — *Bull. Acad. Malg.*, XXII, p. 55-64.
- DANDOUAU (A.), 1908 a. — Mœurs et coutumes, région d'Analalava. — *Bull. Acad. Malg.*, VI, p. 163-175 [anonyme].

- 1908 b. — Le fatidra (Serment du sang), région d'Analalava. — *Bull. Acad. Malg.*, VI, p. 73-80.
- 1909 a. — Mœurs et coutumes malgaches. — *Rev. Colon.*, 15 juillet 1909, p. 205-219.
- 1909 b. — Contes et légendes sakalava et tsimihety. — *Rev. Colon.*, 1909 et 1910. N<sup>os</sup> 79 à 83.
- 1911. — Coutumes funéraires dans le nord-ouest de Madagascar. — *Bull. Acad. Malg.*, IX, p. 57-172.
- 1913. — Chansons tsimihety (recueillies, traduites et annotées par). — *Bull. Acad. Malg.*, XI, p. 49-149.
- 1914. — Le Sikidy Sakalava. — *Anthropos*, IX, n<sup>os</sup> 3 à 6.
- 1922. — Contes populaires des Sakalava et des Tsimihety de la région d'Analalava. — Alger, Carbonnel. In-8<sup>o</sup>, 393 p.
- DANDOUAU (Mme B.) et FONTOYNONT (D<sup>r</sup> G.), 1913. — Ody et Fanafody. — *Bull. Acad. Malg.*, XI, p. 151-229.
- DECARY (R.), 1923 a. — Les infanticides rituels chez quelques tribus de Madagascar. — *Anthropos*, IV, 1 à 3, p. 4-9.
- 1923 b. — Le district de Maromandia (Bas-Pays et Ankaizinana). — *Bull. Econ. Madag.*, II, p. 4-18, 3 cartes.
- 1924. — Notes ethnographiques sur les populations du district de Maromandia (Sakalava et Tsimihety). — *Rev. Ethno. et Trad. popul.*, n<sup>o</sup> 20, p. 343-365.
- 1950. — La Faune malgache. Son rôle dans les croyances et les usages indigènes. — Paris, Payot. In-8<sup>o</sup>, 236 p., 22 fig.
- 1951. — Mœurs et coutumes des Malgaches. — Paris, Payot. In-8<sup>o</sup>, 280 p. avec 101 dessins de l'auteur.
- DEFOORT (E.), 1913. — L'Androy. — *Bull. Econ. Madag.*, n<sup>o</sup> 1, p. 127-245.
- DESCHAMPS (H.), 1947. — Madagascar. — Paris, Berger-Levrault. In-8<sup>o</sup>, 188 p., 3 cartes, 16 pl. h. t.
- DIFFLOTH (P.), 1924. — Zootechnie coloniale. I. Bovidés. — Encyclopédie Coloniale, Paris, Baillière, 355 p., 37 fig.
- DUBOIS (H. M., s. j.), 1938. — Monographie des Betsileo. — Paris, Institut d'Ethnologie. In-8<sup>o</sup>, XVIII + 1510 p., fig., cartes.
- DUFOURNET (R.), 1950 a. — Les pâturages et l'élevage dans la région de Bealanana (Madagascar). — *Agron. Trop.*, V, 11-12, p. 393-605.
- 1950 b. — Contribution à l'étude de la végétation spontanée des terres à caféier d'Arabie dans le Nord de Madagascar. — *Agron. Trop.*, V, 5-6, p. 292-297.
- ESCAMPS (H. D'), 1884. — Histoire et géographie de Madagascar (2<sup>e</sup> éd. avec carte d'A. GRANDIDIER). — Paris. In-12<sup>o</sup>, LIX + 636 p.
- FAUBLÉE (J.), 1941. — L'élevage chez les Bara du Sud de Madagascar. — *J. Soc. African.*, XI, p. 115-125, 2 pl.
- 1946. — Ethnographie de Madagascar. — Paris, Ed. de France et d'Outre-Mer. In-12<sup>o</sup>, 169 p., fig.
- FERRAND (G.), 1905. — Un chapitre d'astrologie arabico-malgache. — *J. Asiat.*, n<sup>o</sup> 13, p. 193-273.
- FONTOYNONT (D<sup>r</sup> G.). — Voir à DANDOUAU (Mme).
- GEOFFROY (Vétérinaire), 1905. — L'élevage dans la région de l'Angavo-Mangoro. — *Bull. Econ. Madag.*, IV, p. 509-530.
- GRANDIDIER (G.), 1932. — A Madagascar, anciennes croyances et coutumes. — *J. Soc. African.*, II, 2, p. 153-207.
- GRANDIDIER (A. et G.), 1908-1928. — Ethnographie de Madagascar. — Paris, Imp. Nat., 5 vol., grand In-4<sup>o</sup>.
- GUILHEM (Vétérinaire), 1913. — L'élevage des aigrettes et des vorompotsy. — *Bull. Econ. Madag.*, IV, p. 472-476.
- HATZFELD (O.), 1952. — Madagascar. — Paris, P.U.F., 127 p., 3 cartes.

- JEFFREYS (D. W.), 1951. — Feux de brousse (traduction). — *Bull. IFAN.*, XIII, 3, p. 682-710.
- JULIEN (G.), s. d., 1908-1909. — Institutions politiques et sociales de Madagascar. — Paris, Guilmoto, 2 vol. In-8°, XII + 644 + 375 p.
- JULLY (A.), 1894. — Funérailles, tombeaux et honneurs rendus aux morts à Madagascar. — *Anthropos*, V, p. 385-401.
- LACAN (Méd.-Cdt A.), 1953. — Aperçu sur l'Anophélisme des Hauts-Plateaux de Madagascar en 1952. — *Bull. Madag.*, 86, p. 25-27.
- LEENHARDT (M.), 1947. — Do Kamo, la personne et le mythe dans le monde mélanésien. — Paris, Gallimard. In-8°, 259 p.
- LOCAMUS (P.), 1896. — Madagascar et ses richesses : bétail, agriculture, industrie. — Paris, Challamel. In-8°, 194 p.
- LOUIS (Méd.), 1952. — Le tromba. — *Bull. Madag.*, 58, p. 15-21.
- MANNONI (O.), 1950. — Psychologie de la civilisation. — Paris, Ed. du Seuil In-12°, 230 p.
- MATTEI (L.), 1938. — Les Tsimihety. — *Bull. Acad. Malg.*, XXI, p. 131-200.
- METZGER (Dr), 1942. — Les feux de brousse à Madagascar. — *Bull. Agr. Congo belge*, juin 1949, p. 1945-1950.
- MONDAIN (G.) et CHAPUS (G. S.), 1946. — Histoire du bœuf (d'après les Tantarany Andriana). — *Bull. Acad. Malg.*, XXVII, p. 191-223.
- RABARY (Pasteur), 1930. — Ny daty malaza. — Tananarive, Imp. L.M.S., 3 vol., In-12°.
- RAGON (Ch.), 1951. — La conservation du cheptel. — *Entrep. et Prod. Madag.*, VI, p. 105-107.
- RAJOHNSON (M.), 1908. — Etude sur les Antanosy et les Antandroy. — *Bull. Acad. Malg.*, VI, p. 178-196.
- RAKOTO. — Voir TISSIÉ.
- RANK (O.), 1928. — Le traumatisme de la naissance (trad. franç.).
- RASOLONDRAZANA, 1952. — Ny Fiangarana Isan-Enim-Bolan Imerina, Fahalava. Toe-draharaha tamin'ny avril 1952-septembre 1952. Imp. Protest. Imarivolanitra, Tananarive, 32 p.
- RENEL (Ch.), 1910. — Contes de Madagascar. — Paris, Leroux, 3 vol. In-12°.
- RIBART (E.), 1926. — Le vol de bœufs dans le Sud-Ouest de Madagascar. — *Bull. Acad. Malg.*, IX, p. 39-51.
- RIQUIER (J.). — Voir BOSSER (J.).
- ROBEQUAIN (Ch.), 1953. — Quelques notes sur l'élevage du bœuf à Madagascar. — Mélanges géographiques offerts à Philippe Arbos. — Inst. géog. Clermont-Ferrand, p. 151-159.
- ROUQUETTE (Vétérinaire), 1913. — Etude des pâturages de la Province d'Analava. — *Bull. Econ. Madag.*, I, p. 247-262.
- RUSILLON (H.), 1908. — Le Sikidy malgache. — *Bull. Acad. Malg.*, VI, p. 115-162.
- 1912. — Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalava : le tromba. — Paris, Picard. In-16°, 195 p.
- 1933. — Un petit continent, Madagascar. — Paris, Soc. des Missions Evangéliques. In-4°, VIII + 414 p., ill.
- SABOUREAU (F.), 1949. — La dégradation des sols à Madagascar. — *Bull. Agr. Congo belge*, XL, 2, p. 1093-1126.
- SABUNIEWICZ (Dr M.), 1951. — Contribution à l'étude sur les avantages de l'élevage du zébu (*Bos indicus*) dans les pays tropicaux. — *Bull. Agr. Congo belge*, 2, p. 347-368.
- SÉGALEN (P.) et TERCINIER (G.), 1951. — Notice sur la carte pédologique de l'Ankaizina. — *Mém. Inst. sci. Madag.*, D, III, 2, p. 181-283.

VOCABULAIRE DES MOTS MALGACHES  
EMPLOYÉS DANS LE TEXTE (1)

ahidambo	: herbe aux sangliers (Graminée).
ala tsikafara	: cérémonie tenue à l'occasion de l'accomplissement d'un vœu.
Ambanja	: ville, chef-lieu de district.
Andapa	: ville, chef-lieu de district.
Andramonta	: région comprenant le bassin de la rivière du même nom, soit le pays au Sud d'Andapa.
Androranga	: région comprenant le bassin de la rivière du même nom, soit le pays autour de Doany.
angady	: bêche malgache.
angano	: conte merveilleux.
angovavy	: tante, sœur du père.
angozo	: peau, cuir.
Ankaïbe	: « à la grande clairière » ; région d'Andapa.
Ankaizinana	: « à la région réduite à l'état de clairière » (par le feu et le fer) ; région entourant Bealanana.
Antaimoro	: « ceux du rivage » ; membre d'une tribu malgache localisée principalement à l'embouchure des fleuves Namorona, Faraony et Matitanana sur la côte Sud-Est de l'île.
Antandroy	: « ceux des buissons » ; membre d'une tribu localisée dans l'extrême Sud de l'île, fournissant des tâcherons aux chantiers du Nord et de l'Ouest.
aody	: charme, remède.
aody andro	: charme du bain pour les bœufs.
aody be	: « gros » charme pour les bébés.
aody vaniaña	: remède pour les jointures et le bas-ventre.
aomby	: bovidé, bœuf, zébu.
Bealanana	: « beaucoup de sable » ; nom d'une rivière et du chef-lieu de l'Ankaizinana.
Betanimena	: « beaucoup de terre rouge » ; membre d'une tribu localisée principalement sur la côte Est aux environs de Tamatave.
Betsileo	: « nombreux pas vaincus » ; membre d'une tribu localisée principalement sur le Sud du plateau central. Centres : Ambositra-Fianarantsoa-Ambalavao.
Betsimisaraka	: « nombreux qui ne se séparent pas » ; membre d'une tribu de la côte Est allant de Sambava à Mananjary.
bory	: arrondi, rond.
bory (aomby)	: bœuf sans corne.
denda	: forme de corne, v. p. 15.
dimba ou dimbana	: forme de corne, v. p. 15.
disa be ratsy	: « grand pilonnage mauvais » ; pilonnage du riz pour les funérailles.

(1) Il s'agit essentiellement de mots du dialecte tsimihety parlé dans l'Ankaizinana.

- TISSIE et RAKOTO, 1922-1923. — L'élevage à Madagascar. — *Bull. Econ. Madag.*, 19<sup>e</sup> année, 3-4, p. 73-107 ; 20<sup>e</sup> année, 1, p. 19-58.
- TITEUX, 1900. — De l'élevage dans la province de Diégo-Suarez. — *Rev. Madag.*, 5, p. 296-302.
- TERCINIER (G.). — Voir SÉGALEN (P.).
- TOBBACK (L.), 1951. — Les maladies du bétail du Congo belge. — Bruxelles, Direction de l'agriculture, de l'élevage et de la colonisation, 2<sup>e</sup> éd. XI + 520 p., 165 fig.
- TOUMANOFF (C.), 1936. — L'anophilisme en Extrême-Orient. — Paris, Masson. In-8°, 419 p.

Doany	: « enclos royal sacré » ; nom d'un gros village à 45 km au Nord d'Andapa.
dokotera	: « docteur » ; médecin. bœuf ayant atteint la taille maxima.
fady	: interdit d'origine ancestrale ou religieuse analogue au mot polynésien « tabou ».
fafirano	: aspersion d'eau, bénédiction.
fafiranom-potry	: bénédiction du nombril ; cérémonie levant une interdiction matrimoniale.
fahatelon-kariaña	: « tiers des richesses ». Le tiers de la communauté.
fahatelon-tanana	: « tiers de la main » ; le tiers des acquêts de la communauté pendant le mariage.
famadihana	: cérémonie du retournement des morts.
famara	: pieu où l'on attache les bœufs porteurs dans un village.
fangalam-baiavy	: « prendre femme » ; mariage.
fangila mason' aomby	: « qui aveugle les bœufs » ; herbe non identifiée.
fati-dra ou fato-dra	: alliance de sang ; cérémonie plaçant ceux qui s'y soumettent dans un état semblable à celui de frères germains.
fatymaina	: « cadavre sec ».
fitamena	: robe de bœufs : grandes taches horizontales rouges.
fizahan'aomby	: surveillance des bœufs.
foaraka	: victime lors de la fin des funérailles.
foko	: clan.
Fokon'olona	: communauté de village ; l'assemblée délibérante de cette communauté.
folaka	: rendu, soumis, brisé, mort.
Fomba malagasy	: coutumes malgaches (cf. bibliographie).
fotsirambo	: à la queue blanche.
fotsy	: blanc.
goroko	: forme de cornes, v. p. 15.
hariaña	: « ce qu'on a au soleil » ; les biens, les richesses.
hena ratsy	: « viande mauvaise » ; la viande que l'on mange lors des funérailles.
Hova	: personne appartenant à la caste libre de l'Imerina ; par extension, membre de la tribu qui occupe le milieu du plateau central et dont la ville principale est Tananarive.
jao	: taureau.
joro	: cérémonie rituelle.
joro be	: « grande » cérémonie.
joro maro	: cérémonie groupant toutes les familles d'un même village.
joro velo :	: cérémonie au cours de laquelle la victime n'est pas mise à mort.
joro vinany	: cérémonie de purification des confluent et du rivage.
kalandy ou kilandy	: oiseau pique-bœuf, aigrette blanche.
kapeky	: corne servant d'étui de briquet ; le briquet lui-même.
kapila kakazo	: plat de bois pour certaines cérémonies.
katenany	: vache adulte.
kiady	: pieu, protecteur ; indique aussi la propriété du sol sur lequel il est planté.
kitoza	: lanière de viande boucanée.
kongona	: punaise.
kongon'aomby	: Ixodes, parasites des bœufs.
kôtrana	: cornes non fixées sur la tête osseuse des bœufs.

lahy	: mâle.
laimasao	: nom d'un bœuf.
lamba	: étoffe, tôle.
lampona	: collation offerte aux personnes venues apporter leur concours pour l'accomplissement d'un travail manuel.
lapa	: maison principale ; marché couvert.
lejao	: le taureau.
lemarijy	: nom d'un bœuf.
Mahafaly	: membre d'une tribu de l'extrême Sud-Ouest dont les agglomérations principales sont Betioky, Ejeda, Ampanihy.
Mahetsa-panjava	: « eau d'argent » ou « eau de lune », petit lac près de Port-Bergé.
Mahiagogo	: « aux poissons-chats maigres », petit lac près d'Ampasimatera (District de Port-Bergé).
mahôta	: sevré.
mamiko	: battre, frapper.
mamitsoko	: forme de cornes ; et aussi : se courber, se déclarer vaincu.
mamôry aomby	: rassembler des bœufs.
mampandro aomby	: faire baigner les bœufs ; cérémonie de bénédiction des bœufs.
manala tsiñy	: enlever la faute, exorciser.
Mananara	: ville, chef-lieu de district Côte Est.
mandavo ahitra	: fouler l'herbe ; premier piétinage.
mandoza	: faire venir le malheur, inceste, sodomie, etc...
manevika	: graminée ( <i>Imperata arundinacae</i> Cyr).
manjary karazan'ôlono	: deviennent des sortes de personnes.
mañôsy	: piétiner, piétinage avec des bœufs.
mantsiña	: sentir mauvais.
mapoaka	: éclaté.
Maroantsetra	: ville, chef-lieu de la côte Est.
Marofelana	: nom donné aux brigands et pillards avant la pacification française.
masina	: saint, sacré.
masin-teny	: dont la parole est sacrée, qui décide seul.
maskita	: lanière de viande boucanée.
Menagala	: nom donné à un taureau dans une chanson.
menaka	: graisse, suif.
Merina	: membre de la tribu localisée principalement au milieu du plateau central, souvent appelé improprement « Hova ».
mety	: convenable, il convient de...
miletiry	: dot en bœufs offerte à la famille de la future épouse par celle du futur époux.
mitrambona	: état des personnes soumises à certains interdits.
mitsangana	: qui se dresse.
mividy ronono	: acheter du lait.
mpamiko aomby	: celui qui frappe le bœuf, l'officiant dans un sacrifice.
mpampiasa	: celui qui fait travailler, le commettant.
mpanjaka	: prince, princesse.
mpikarama	: salarié, préposé.
mpisikidy	: devin.
mpisoro (ou mpisorona)	: sacrificateur.
nahazo é l	: on a obtenu, on a gagné.
ody	: voir aody.
ôlônô	: les gens, quelqu'un.
olo-mitrambona	: personnes astreintes à certains interdits.

ombiasy	: guérisseur, rebouteux, parfois devin.
omby	: comme aomby.
orom-bato	: ce qui lie les témoins, prononciation dialectale du merina « orim-bato », pierre dressée en témoignage d'une alliance.
panga	: dressé, altier.
pasipôro	: laissez-passer (fr. passeport).
pilotra	: fronde (Tandroy).
rasa hariaña	: partage des biens, dévolution de l'héritage.
rôka	: bœuf édenté.
Sakalava	: membre d'une tribu très dispersée sur un immense territoire le long de la côte Ouest depuis Ambanja jusqu'à Morombe.
sakany	: animal non encore adulte.
sakantsakany	: animal légèrement plus jeune que le précédent.
Sambava	: ville, chef-lieu de district côte Est.
sambilo	: bovidé n'ayant qu'une seule corne.
savaly	: bœuf porteur pouvant servir de monture (fr. cheval).
sijy	: atteint d'une fringale de viande.
solatra	: corne tournée vers la terre.
sola-droy	: les 2 cornes sont solatra.
sorona	: cérémonie avec sacrifice.
sotro-sotro	: fouiller, fouiller (le sol comme le sanglier de sa hure).
Sihanaka	: membre d'une tribu, localisé principalement autour du lac Alaotra.
Silamo	: musulman.
Taimoro	: comme Antaimoro.
taly angozo	: corde (lanière) de cuir (dialecte du Sud).
tamby rô	: repas (copieux) offert aux personnes venues apporter leur concours pour l'accomplissement de travaux importants (souvent agricoles).
tandro-boho	: « corne du dos », pointe de corne servant de porte-amadou dans un briquet.
Tandroy	: comme Antandroy.
tanim-bary	: rizière.
Tantaran'ny Andriana	: Histoire des Nobles. Voir bibliographie.
teza	: pieu sacrificiel.
toa-drazana	: alcool (rhum) des ancêtres.
tomboay	: animal proche de l'état adulte.
tompon-joro	: maître du sacrifice ; celui qui fournit la victime et offre le sacrifice.
tompon-tany	: propriétaire du sol.
tondrak'aomby	: divagation d'animaux ou dommages causés par ceux-ci.
tongoa	: éminence, bosse du zébu.
trafo	: bosse du zébu.
tsabom-baiavy	: parcelle de rizière cultivée au profit d'une épouse.
tsabo-raha	: cérémonie quelconque, généralement un sacrifice.
tromba	: cérémonie de consultation des esprits des morts royaux.
tsangam-bato	: pierre dressée, érigée en souvenir d'une personne décédée au loin.
tsimanaja	: « qui ne respecte pas », gardien de bœufs.
tsimiasy	: comme le précédent (sakalava).
tsimihety	: « qui ne se coupe pas les cheveux », membre d'une tribu localisée à la périphérie et principalement au Sud du massif du Tsaratanana.
simivadiky	: qui ne se retourne pas.

tsimisandoko	: qui ne trompe pas.
tsiombiomby	: (radical omby = bœuf) petit bœuf modelé en argile.
tsy manompo	: ne pas effectuer de travaux serviles.
tsondro	: forme de cornes.
vala	: parc.
vala mantsiña	: « parc puant », nom donné aux enclos dans lesquels les voleurs de bœufs entreposent les animaux volés.
vamba	: femme ayant été surprise en flagrant délit d'adultère.
vandana	: tacheté ; robe de bœufs.
vantony	: jeune (d'un animal).
vatan-dreny	: bœuf adulte.
Vazaha	: étranger, venu d'au delà de la mer, spécialement les Blancs européens.
Vezo	: membre d'une tribu maritime du littoral du Sud-Ouest. Centre : Tuléar.
Vohémar	: ville, chef-lieu de district côte Nord-Est.
vololona	: pousse terminale de certaines plantes ; désigne parfois la bosse du zébu.
vorom-potsy	: comme kilandy.
zama	: oncle, frère de la mère.
Zanahary	: la divinité principale, chez les Tsimihety.

## INDEX ANALYTIQUE

### A

Abats, 65, 66.  
 abattage, 64, 68, 69, 115, 145, 147, 152, 178.  
 acheteurs (de bœufs), 171. V. aussi patentes.  
 Ambanja, 81, 132, 153, 162, 163, 165, 166, 170, 177, 188, 190.  
 Ambilobe, 153, 161, 163, 166, 170, 171, 173, 177.  
 Analalava, 154, 155, 166, 170, 177, 178.  
 ancêtres, 19, 78, 87, 91.  
 Andapa, 55, 154, 164, 165, 166, 175, 177, 178, 190.  
 Andrianampoinimerina, 129 note, 134, 144.  
 Androranga, 128, 164, 165.  
 Anjoaty, 33.  
 Ankaibe, 55, 128.  
 Antaimoro, 9, 22, 27, 58, 119, 186.  
 Antaisaka, 9.  
 Antandroy, 57, 59, 70, 80, 118, 120 note, 137.  
 Antankarana, 28.  
 Antsakabary, 9, 48, 56, 58, 131, 154, 166, 170, 182, 186, 188.  
 Antalaha, 154, 164, 166, 177, 178.  
 Antsohihy, 59, 131, 133, 154, 155, 161, 166, 167, 170, 171, 172, 177, 178, 181, 185, 188, 190.  
*aody*, 70, 89, 138, 139.  
*a. andro*, 36, 104.  
 Arabes, 42, 89.  
 artisans, 47, 57.  
 autel, 78, 193.

### B

Bara, 137.  
 barrières, v. clôtures.  
 bas-morceaux, v. abats.  
 Bealanana (ville), 9, 47, 56, 59, 64, 67, 69, 109, 113, 128, 131, 132, 138, 143, 154, 161, 162, 165, 171, 172, 176, 177, 187, 189, 195.  
     canton, 44, 49, 58, 164, 176, 186.  
     district, 1, 10, 44, 69, 129, 170, 181, 187.  
     rivière, 4, 6, 8, 12.

Befandriana, 140 note, 154, 155, 166, 170, 177, 178, 181, 188.  
 Betsileo, 9, 80, 99, 194.  
 Betsimisaraka, 9, 22, 27, 35, 47, 81, 84, 180.  
 Bezanozano, 79 note.  
 Boanamary, 133, 170, 178, 182.  
*bory*, 13, 15, 83.  
 bosse, 67, 83, 91, 101.  
 boucherie, 63, 89, 178, 186, 193.  
 bouviers, 57, 159, 160, 163.

### C

cadeaux, 77, 124, 126.  
 caporal de bouviers, 159, 160.  
 castrat, 14, 40, 83, 97, 147, 155, 158, 175, 183.  
 castration, 41, 103, 113, 115, 196.  
 catégories de zébus, 14, 40, 119, 149, 174, 175, 183.  
 cérémonies, 73, 76, 78, 80, 87, 97, 141, 193.  
 chansons, 104, 105.  
 charbon (bactérien), 38, 39, 192.  
 charrettes, 53, 58, 59, 66, pl. V, 101, 145.  
 charmes, 36, 70, 71, 106, 137, 138.  
 charrues, 56, 191, 196.  
 cheptel, 44-51, 177, 184.  
 christianisme, 29, 99, 141, 193.  
 circoncision, 72, 113.  
 clans, 19, 22, 26, 27, 74, 78, 87, 95.  
 classification (des zébus), v. catégories.  
 clôtures, 33, pl. V, 34, 35, 129, 160, 161.  
 Comores, 48, 65 note.  
 Compagnies, 55, 117, 155, 162, 167, 170, 185, 192.  
 consommation, 67, 79, 98, 149, 178, 181, 185.  
 contes, 106.  
 contrôle, 39, 48, 49, 97, 125, 147, 155, 172, 183.  
 cornes, 15, 36, 41, 70, 75, 83, 101, 105, 115, 196.  
 côtes, 65, 70, 78.  
 coupé, v. castrat.  
 cours, 67, 146, 147, 175, 187, 189, 191.

crocodiles, 9, 37, 110.  
croît, **39**, 40, 151.  
cuisine, 68, 79, 81.

## D

dépeçage, 65, 69.  
déplacements, 154, 155, 165, 175, 185.  
dessins, 99.  
devin, 81, 138, 139.  
devinettes, 103.  
Diégo-Suarez, 55, 133, 153, 155, 158, 162, 163, 166, 167, 170, 177, 182.  
*dimba*, 15.  
*disa be ratsy*, 79.  
divorce, 121, 126, 135, 155.  
Doany, 164.  
dot, 75, **76**, 121, 126, 155, 185.  
dressage, 42, 56, 59, 61.

## E

échange, 76, 90, 94, 120, 124, 188.  
élevage, 30, 31, 178, 191, 194, 195 (v. Service de).  
embouche, 191.  
engrais, 53, 63, 195.  
enclos, 34, 63.  
étal, 63, 193.  
Européens, 1, 30, 37, 58, 63, 67, 82, 107, 117, 153, 178, 192, 194, 197, 199.  
exogamie, 27, 28, 76, 95.  
exportations, 13, 152, 183, 191.  
catégories, 13, 175, 183.  
chiffres, 149, 153, 183.  
directions, 13, 131, 166, 183.  
villages export., 173, 176.

## F

*fady*, 19, 28, 36, 54, 61, 76, 81, 89, 91, 93, 138, 190, 193.  
*jamadihana*, 80.  
fastes (jours), v. jours.  
*fati-dra*, 72, 82, 139.  
fêtes, 64, 97, 129.  
feux, 30, 160, 196.  
foie, 38, 78.  
foin, 196.  
foire, 187, **188**, 197.  
*fokon'olona*, 79, 113, 123, 125, 129, 141, 142, 155.  
*Fomba Malagasy*, v. bibliographie.  
forgerons, 57.  
fossés, 35. pl. IV.  
fourrière, 158.  
fraude, 48, 51, 69, 148.  
frère, 62, 77, 82 note, 139.

fumier, 34, 63, 196.  
funérailles, 78, 83, 85, 95, 97.  
fusil, 74, 77, 104.

## G

garçons, 33, 42, 54, 72, 76, 81, 103, 109, 113.  
gardiennage, 32, 48, **126**, 136.  
goyaviers, 32.  
gravures, 99, 101.  
Grecs, 9, 63, 186, 188.  
grillades, 68.

## H

*haramanga*, 17, 29, 84, 89.  
*hena ratsy*, 79, 80, 90.  
horoscope, 136, 137.  
*Hova*, 27, 106 (v. aussi Merina).

## I

Imerina, v. Merina.  
importations, 181, 185, 186, 191.  
impôts, 47, 48, 69, 80, 120, 121, 145, **146**, 158.  
inceste, 82, 83, 94.  
Indiens, 63, 188.  
insectes, 38, 68 (v. aussi moustiques).  
insémination artificielle, 197.  
intestins, 65, 78.  
itinéraires, 160, 161-165, 185.

## J

jardins, 34, 63, 111.  
*joro*, 76, 81, 86, 88, 89.  
j. *be*, 87.  
j. *maro*, 78.  
j. *velo*, 75, **89**, 94.  
j. *vinany*, 181.  
*joto-joro*, 78.  
*tompon-joro*, 81.  
jours fastes, 28, 41, 64, 74, 75, 136, 141, 159, 163, 187.

## K

*kidramadrama*, 64 (note).

## L

laissez-passer, v. passeport.  
lait, 36, 61, 62, 187, 196.  
lépreux, 85.  
litière, 33.

## M

Maevarano, 4, 6, 8, 12, 167, 198.  
Mahafaly, 59, 70.

*Mahetsa-panjava*, 139.  
*Mahia-gogo*, 139.  
 Makoa, 9, 26, 27, 42, 53, 76, 102, 107, 190.  
 maladies, 37, 81.  
 Mananara, 154, 164, 166.  
 Mandritsara, 139, 154, 166, 170, 177, 178, 181.  
 Majunga, 133.  
 Mangindrano, 6, 8, 11, 12, 44, 49, 109, 113, 132, 137, 161, 176, 182, 186, 198.  
*marché*, 175, 187, 189.  
 mariage, 75, 83, 98, 126, 155, 185.  
 Maroantsetra, 154, 155, 164, 166, 175, 177, 178.  
 Marofelana, 137.  
 Maromainty, 61, 62.  
 marques, 18-28, 49, 87, 90, 119.  
 Matsondakana, 9, 58, 131, 164, 182, 188.  
 Maurice (île), 13.  
 Merina, 9, 22, 26, 53, 63, 66 note, 80, 99, 103 note, 106, 107, 129, 138, 144, 186, 188, 190, 191, 194 (v. aussi Hova).  
 miel, 81, 95.  
*miletry*, v. dot.  
 mise-bas, 36.  
 missions, 141, 193.  
 modelages, 102, 113.  
 moisson, 60.  
 Moramanga, 154, 166.  
 mort, 78, 80.  
 mortalité, 39, 191.  
 moustiques, 42, 160.  
*mpanjaka*, v. princes.  
 mufle, 39, 65, 88, 90.  
 musulman, 89, 193.

## N

naissance, 36, 61 72 98.  
 Nosy-Bc, 153 167 177.

## O

*ody*, v. *aody*.  
 oncle, 74, 75, 82.  
 os, 66, 70.

## P

panse, 65, 78, 85, 104.  
 parasites, 37.  
 parcs, 33, 136, 138.  
 partage, 65, 68, 80.  
 passeport, 145, 149, 155, 156, 158, 181.  
 patentes, 186.

acheteurs, 145, 151, 158, 159.  
 bouchers, 63.  
 pâturages, 1, 10, 30, 31, 136, 195.  
 peaux, 66, 69, 70, 117.  
 peignes, 70, 101.  
 pertes, 33, 134, 172, 193.  
 piétinage, 53, 58, 93, 113, 129, 196.  
 pillage, 43, 48, 137.  
 pique-bœufs, 38.  
 pistes, 58, 59, 60, 161, 165, 168, 191, 197.  
 poissons, 101, 180.  
 population, 9, 43, 98, 117, 149, 177.  
 portage, v. transports.  
 Port-Bergé, 139, 177, 181.  
 porteurs (bœufs), 18, 41.  
 poulets, 11, 81, 86, 96.  
 prières, 75, 77, 87, 88, 89, 193.  
 prime, 159, 160.  
 princes et princesses, 18, 21, 28, 43, 90, 140, 141.  
 prix de vente, 67, 146, 147, 175, 187, 189, 191.  
 proverbes, 15, 18, 31, 68, 69, 104.

## Q

queue, 17, 21, 65, 69, 78, 83, 88, 89, 101, 103, 104, 105.

## R

rabatteurs, 170, 173, 175.  
 rendement, 57, 59, 67.  
 répartition, 11, 42, 43, 44, 46, 153 (v. aussi partage).  
 repas, 68, 77, 81, 110, 115.  
 rêves, 109.  
 rhum, 77, 90, 96, 142.  
 rizières, 29 note, 31, 43, 47, 53-55, 57, 61, 93, 123, 128, 129, 163 note.  
 robes, 15, 16, 18, 72, 81, 84, 124.  
 routes, 58, 59, 164, 189, 197.

## S

sacrifices, 52, 68, 71, 72, 77, 78, 81, 84, 86, 91, 95, 99, 128, 149, 180, 193.  
 Sakalava, 9, 13, 19, 22, 27, 42, 46, 52, 53, 57, 61, 64, 80, 101 note, 107, 115 note, 119, 138 note, 140, 190.  
 Salaire, 39, 124, 125, 127, 149.  
 Sambava, 154, 155, 164, 166, 175, 177, 178.  
 sambirano, 4, 55, 57, 79, 128, 133, 162, 175.  
 sanglier, 8, 21, 30, 54, 109, 110.  
*savaly*, 41, 42, 60.

savon, 71.  
 Sihanaka, 9, 22, 26, 29, 35, 42, 47,  
 53, 61, 63, 70, 76, 79, 107, 186,  
 190.  
 Service (de l'Élevage), 39, 40, 48,  
 137, 147, 154, 158, 170, 178, 181,  
 192, 195.  
 soins, 35, 41, 42.  
 stabulation, 33.  
 successions, 120, 122, 123, 146.  
 suif, 71.

## T

tailles, 14 (v. catégories).  
 Taimoro, v. Antaimoro.  
 tambours, 64, 70.  
*tamby rô*, 55, 93.  
 Tandroy, v. Antandroy.  
*Tantaran'ny Andriana* v. biblio-  
 graphie.  
 tante, 75, 82.  
 taureau, 40, 41, 83, 84, 103, 104,  
 115, 128, 150, 155, 175, 183.  
 taxes, v. impôts.  
 témoins, 75, 93, 125, 139.  
 terres sacrées, 87.  
 tête, 16, 18, 32, 75, 84, 89, 90, 104.  
 tiques, 30, 37.  
 tondrak'omby, 129.

transhumance, 31, 154, 155.  
 transports, 58, 60, 187, 188, 197.  
 travail, 43, 53, 93, 151.  
 troc, v. échanges.  
*tromba*, 94, 141.  
*tsingala*, 38, 39.  
 Tuléar, 43, 192.

## V

Vaches, 36, 40, 61, 62, 76.  
*vandamena*, 17, 29, 62.  
 vannerie, 70, 187.  
 Vazaha, v. Européens.  
 veaux, 14, 33, 36, 37, 39, 41, 62,  
 67, 76.  
 vessie, 70.  
 Vezo, 22, 27.  
 viande, 67, 68.  
 victime, v. sacrifices.  
 vœu, 81, 84, 89, 94, 193.  
 Vohémar, 13, 154, 164, 166, 167,  
 171, 175, 177, 178.  
 vol, 118, 131, 134, 136.  
 volailles, v. poulets.  
*volontsara*, 17, 29, pl. III, 84.

## Z

Zébu, v. bœufs.

## TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION. . . . .	1
-----------------------	---

### CHAPITRE PREMIER

#### L'ÉLEVAGE DES BŒUFS DANS L'ANKAIZINANA

GÉNÉRALITÉS . . . . .	4
Esquisse géographique . . . . .	4
Situation, limites . . . . .	4
Géologie, relief . . . . .	4
Climat, hydrographie. . . . .	6
Végétation, faune . . . . .	8
Divisions administratives. . . . .	9
Population . . . . .	9
Elevage . . . . .	10
LES PATURAGES . . . . .	10
Chaînes montagneuses. . . . .	10
Plateaux. . . . .	12
Cuvettes. . . . .	12
LE ZÉBU . . . . .	13
Classifications indigènes des zébus . . . . .	13
Le nom des bœufs . . . . .	14
Le sexe. . . . .	14
L'âge et la taille. . . . .	14
Les cornes . . . . .	15
La robe : essai de classification . . . . .	16
L'ÉLEVAGE DES BOVIDÉS . . . . .	18
Les marques des bœufs . . . . .	18
Relevé des marques d'oreilles de bœufs . . . . .	20
Noms des dentelures, échancrures, perforations . . . . .	20
Marques des bœufs par tribus et par clans . . . . .	22
Remarques sur les antécédents politiques des populations . . . . .	26
Mise en corrélation des marques . . . . .	27
Les marques tsimihety . . . . .	28
Les fady tsimihety. . . . .	28
Fady concernant les bœufs . . . . .	29
LES TECHNIQUES D'ÉLEVAGE DES BOVIDÉS . . . . .	30
Les Pâturages . . . . .	30
Entretien des pâturages par des feux périodiques . . . . .	30
Utilisation des pâturages, déplacements saisonniers des troupeaux. . . . .	31

Élevage en quasi-liberté . . . . .	31
Surface nécessaire par tête de bovidé. . . . .	32
La surveillance des bêtes . . . . .	32
Les Parcs . . . . .	33
Absence de stabulation, les parcs . . . . .	33
Enclos et clôtures . . . . .	34
Soins donnés au bétail. . . . .	35
Le charme protecteur des bœufs. . . . .	36
Maladies des bœufs et leurs remèdes . . . . .	37
Vaccinations contre le charbon bactérien . . . . .	39
Evolution, composition du troupeau. . . . .	39
Mortalité. . . . .	39
Croît. . . . .	39
Composition moyenne des troupeaux. . . . .	40
Castration . . . . .	41
Bœufs porteurs . . . . .	42
Répartition des troupeaux et importance du cheptel. . . . .	42
Incidences psychologiques . . . . .	42
Répartition ethnique et nombre de bœufs par villages . . . . .	43
Essai d'évaluation du cheptel vrai . . . . .	48
Les vérifications. . . . .	48
Conclusion . . . . .	51

## CHAPITRE II

### LE BŒUF DANS LA VIE MATÉRIELLE INDIGÈNE

LE TRAVAIL. . . . .	53
Le piétinage des rizières. . . . .	53
Les charrues. . . . .	55
Le piétinage du riz en gerbes. . . . .	58
LES TRANSPORTS. . . . .	58
Les charrettes . . . . .	58
Les bœufs porteurs . . . . .	60
LA TRAITE ET LE LAIT . . . . .	61
La consommation et l'usage du lait . . . . .	61
La traite. . . . .	62
LE FUMIER . . . . .	63
LA BOUCHERIE . . . . .	63
Les bouchers de Bealanana . . . . .	64
Abattage . . . . .	64
Dépeçage. . . . .	65
Coupe des morceaux . . . . .	65
Vente. Rendement en viande . . . . .	66
Clientèle . . . . .	67
La consommation de la viande . . . . .	67
Viande des repas sacrificiels. . . . .	68
Importance de l'abattage . . . . .	69
Les dépouilles. . . . .	69
Peau, cornes, vessie, os, graisse. . . . .	70

## CHAPITRE III

## LE BŒUF DANS LA VIE SPIRITUELLE

LES SACRIFICES . . . . .	72
Cérémonies donnant lieu à des sacrifices. . . . .	73
Naissance. Première sortie. Première coupe de cheveux. . . . .	74
Mariage : la dot, la cérémonie . . . . .	75
Funérailles : <i>Tsamgam-bato. Famadihana.</i> . . . .	78
Autres sacrifices concernant les personnes . . . . .	81
Vœux et maladies . . . . .	81
Inceste. . . . .	82
Conditions que doit remplir la victime et substitutions possibles . . . . .	83
Descriptions de sacrifices-types. . . . .	86
Distinction . . . . .	86
Les sorona. . . . .	87
Les joro. Les <i>joro velo</i> . . . . .	88
Le partage . . . . .	90
Explication des principaux sacrifices. . . . .	91
Essai d'interprétation. . . . .	94
Répercussions sociales des sacrifices. . . . .	95
Influence sur la vie biologique . . . . .	97
LE BŒUF DANS L'ART. . . . .	99
Dessins, gravures . . . . .	99
Modelages . . . . .	102
Autres jeux de garçons. . . . .	103
LE BŒUF DANS LE FOLKLORE . . . . .	103
L'IMPORTANCE AFFECTIVE DU BŒUF. . . . .	107
Représentations collectives et individuelles. . . . .	107
Symboles de l'inconscient . . . . .	109
Rêves d'écoliers . . . . .	109
Matériaux et interprétations . . . . .	112
Formation du sur-moi . . . . .	113
Influences sociales et compensations individuelles . . . . .	114
Attitudes agressives . . . . .	114
Autres résonances secondaires. . . . .	115
Les bœufs, test de sensibilité. . . . .	115
Conclusion . . . . .	116
CONTACT DES CIVILISATIONS . . . . .	117

## CHAPITRE IV

## QUESTIONS JURIDIQUES. LES VOLS DE BOVIDÉS

COMPOSITION JURIDIQUE D'UN TROUPEAU . . . . .	119
Troupeau appartenant à l'homme. . . . .	119
Troupeau appartenant à la femme . . . . .	121

LA PROPRIÉTÉ D'UN TROUPEAU . . . . .	122
Troupeau de l'homme . . . . .	122
L'héritage . . . . .	123
Donations . . . . .	123
Echanges . . . . .	124
Acquisitions à titre onéreux . . . . .	125
Troupeau de la femme . . . . .	126
Héritage . . . . .	126
Dot, acquêts . . . . .	126
Les contrats . . . . .	126
Gardiennage . . . . .	127
Autres contrats . . . . .	128
Les litiges . . . . .	129
La perte de la propriété . . . . .	130
LES VOLS DE BOVIDÉS . . . . .	131
Vols portés devant le tribunal . . . . .	131
Les vols « honnêtes » . . . . .	134
Bœufs égarés . . . . .	134
Bœufs annexés . . . . .	135
Bœufs récupérés . . . . .	135
Les vols caractérisés . . . . .	135
Technique des non-professionnels . . . . .	136
Technique des voleurs professionnels . . . . .	137
Rôle des superstitions . . . . .	137
Horoscopes . . . . .	137
Charmes . . . . .	138
Confréries . . . . .	139
Mahiagogo et Mahetsa-Panjava . . . . .	139
Rôle des <i>Mpanjaka</i> sakalava . . . . .	140
Rôle officiel . . . . .	141
Rôle officieux . . . . .	141
Lutte contre les voleurs . . . . .	142
La poursuite . . . . .	142
La répression . . . . .	143

## CHAPITRE V

## LE BŒUF DANS LA VIE ÉCONOMIQUE

IMPÔTS CONCERNANT LES BŒUFS . . . . .	145
Impôts indirects . . . . .	145
Impôts directs . . . . .	146
Le droit sur les bovidés . . . . .	146
L'impôt cédulaire . . . . .	146
BILAN DE L'ÉLEVAGE DES BOVINS DANS L'ANKAIZINANA . . . . .	148
Éléments de calcul . . . . .	149
Chiffres officiels . . . . .	149
Estimations . . . . .	149

Valeur du cheptel. . . . .	149
Cheptel fiscal . . . . .	149
Cheptel vrai. . . . .	150
Revenu du capital bovin . . . . .	151
Rapport d'un ha de terre pâturée. . . . .	152
COMMERCIALISATION DES BŒUFS. . . . .	153
Troupeaux en déplacement. . . . .	154
Transhumance . . . . .	154
Vente . . . . .	155
Composition des troupeaux . . . . .	155
Déplacements . . . . .	158
Formalités administratives . . . . .	158
Bouviers . . . . .	159
L'itinéraire et ses aménagements . . . . .	160
Les itinéraires principaux . . . . .	161
Itinéraires vers le Nord. . . . .	161
Itinéraires vers l'Est. . . . .	164
Date des déplacements. . . . .	165
Les Grandes Compagnies Industrielles. . . . .	167
Historique . . . . .	167
Rapports existant entre les Compagnies . . . . .	170
Le poste de Bealanana . . . . .	170
Les acheteurs . . . . .	171
Les rabatteurs . . . . .	173
Catégories commerciales et cours pratiqués. Ankaizinana. Extérieur . . . . .	174
Principaux villages exportateurs . . . . .	175
PLACE DU CHEPTEL DE L'ANKAIZINANA DANS LE NORD DE L'ÎLE . . . . .	177
Migration vers l'Est. . . . .	178
Causes . . . . .	178
Animaux exportés. . . . .	180
Exportations vraies. . . . .	181
Les entrées . . . . .	181
Influence des exportations sur le cheptel. . . . .	183
Pourcentage des catégories exportées par direction. . . . .	183
Mesures éventuelles de protection . . . . .	184
Incidences économiques de la vente des bœufs . . . . .	185
Etat du commerce local. . . . .	186
Le marché hebdomadaire. . . . .	187
La foire annuelle . . . . .	188
Importance de ces rencontres commerciales . . . . .	188
CONDITIONS SOCIALES. . . . .	189
Situation économique. . . . .	189
Progrès possibles . . . . .	189
La seule chance : les bœufs. . . . .	191

## CHAPITRE VI

## INFLUENCES EUROPÉENNES SUR L'ÉLEVAGE

Sociétés anonymes . . . . .	192
Service de l'Élevage. . . . .	192
Action des missions religieuses . . . . .	193
Exemples européens. . . . .	194

VUES D'AVENIR . . . . . 195

    Les pâturages. . . . . 195

    Les animaux . . . . . 196

    Action auprès des éleveurs . . . . . 197

    Problèmes à résoudre. . . . . 197

CONCLUSION . . . . . 199

BIBLIOGRAPHIE . . . . . 200

VOCABULAIRE DES MOTS MALGACHES . . . . . 203

INDEX ANALYTIQUE . . . . . 203